BIBL. NAZ
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A.
1138.
NAPOLI

131

13 372
1068
Rue St Honoré A 1138

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

TOME QUATRIEME.

BIBLIOTECA REAL MADRID

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

S. A. R. L'INFANT

D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE,
GUASTALLE, &c. &c. &c.

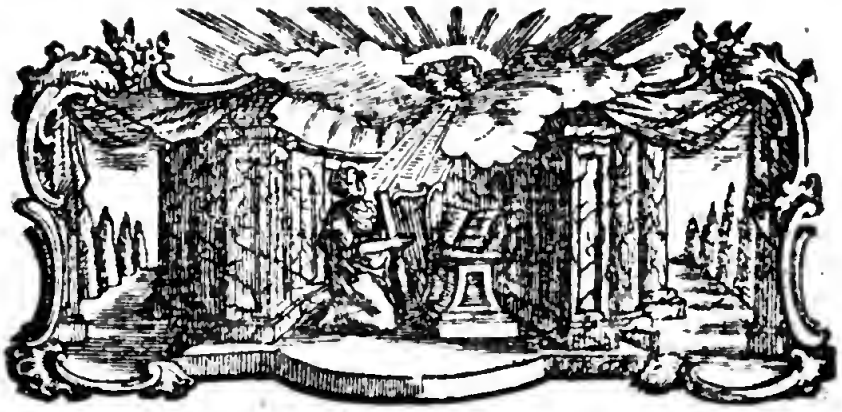
Par M. l'Abbé de CONDILLAC, *de l'Académie Françoise & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.*

TOME QUATRIEME.

GENÈVE,
Chez DUVILLARD Fils & NOUFFER,
Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXIX.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI FOGGIA



INTRODUCTION

A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

PREMIERE PARTIE.

Au titre de cet ouvrage, vous jugez, Monſeigneur, que mon deſſein eſt uniquement de vous apprendre à étudier l'hiſtoire. Je me borne à des leçons élémentaires, & je n'ai pas, comme un hiſtorien, le projet d'entrer dans tous les détails qui méritent d'être connus.

Vous donner une idée des peuples, dont il ſeroit honteux de n'avoir aucune connoiſſance; tracer à vos yeux la ſuite des révolutions; vous montrer les gouvernemens dans leur principe, dans leurs progrès, dans leur décadence, & vous accoutumer à voir les effets dans leurs cauſes: voilà l'objet que je crois devoir me propoſer. Vous verrez quelquefois des tems heureux, où

les connoiſſances, les loix & les mœurs, faioient la proſpérité des états : mais vous verrez plus ſouvent des tems malheureux, où l'ignorance, les préjugés, les erreurs & les vices préparoient les calamités des peuples, & ruinoient les empires les plus floriſſans.

Nés du ſein de la barbarie, les arts & les ſciences ont ſucceſſivement éclairé un petit nombre de nations privilegiées. C'eſt une lumiere qui ſe cache aux unes, à meſure qu'elle ſe montre aux aux autres, & qui n'éclaire jamais qu'un horiſon très-borné. Capable d'un certain accroiſſement, elle s'affoibloit auſſi-tôt qu'elle ne peut plus croître, elle s'éteint par degrés, & elle ne ſe reproduit, que pour éprouver encore les mêmes révolutions.

Il y a donc deux ſortes de barbaries, l'une qui ſuccede aux ſiecles éclairés, l'autre qui les précede; & elles ne ſe reſſemblent point. Toutes deux ſuppoſent une grande ignorance : mais un peuple, qui a toujours été barbare, n'a pas autant de vices, qu'un peuple qui le devient après avoir connu les arts de luxe.

Or, on entend par les mœurs d'une nation, ſes habitudes, ſes coutumes & ſes uſages, conſidérés par rapport au bien & au mal qui en naiſſent.

Vous voyez donc que les mœurs ſont ſujettes à toutes les révolutions de l'eſprit humain : elles ne ſont pas les mêmes chez les peuples qui ont toujours été barbares, chez ceux qui s'éclairent, & chez ceux qui retombent dans la barbarie. Il doit y avoir entre les habitudes, les coutumes & les uſages, d'après leſquels chacun d'eux ſe conduit,

autant de différence, qu'entre les circonſtances où ils ſe trouvent.

Mais comme les révolutions de l'eſprit humain en produiſent de pareilles dans les mœurs, les révolutions des mœurs en produiſent de pareilles dans le gouvernement : ainſi le gouvernement dépend des mœurs, comme les mœurs dépendent de la maniere d'enviſager les actions humaines.

Ces trois choſes s'étant produites dans cet ordre, réagiſſent les unes ſur les autres dans un ordre contraire : je veux dire, que le gouvernement influe ſur les mœurs, & les mœurs, ſur la façon de penſer.

Plus vous obſerverez les peuples, plus Monſeigneur, vous remarquerez l'influence réciproque de ces trois choſes. Vous vous convaincrez qu'elle eſt le principe de toutes les révolutions qui ſont arrivées : qu'elle le ſera encore de toutes celles qui arriveront, & que par conſéquent, elle peut faire le bonheur ou le malheur de votre regne.

Il eſt donc de la plus grande importance pour vous, de ſavoir comment, juſqu'à quel point, & avec quelles précautions vous pouvez vous rendre maître de cette influence ; & je dois vous dire que vous ne ſerez digne de commander, qu'autant que vous ſerez capable d'arrêter, de retarder, de précipiter, ou de changer à propos le cours des choſes. Voilà ce que l'expérience des ſiecles paſſés peut vous apprendre, & c'eſt dans cet eſprit que vous devez étudier l'hiſtoire.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des tems antérieurs au déluge. Premiere période de 1656 ans.

LA lecture de l'abrégé de la bible vous a appris, Monſeigneur, tout ce qu'on ſait des tems qui ſe ſont écoulés depuis la création juſqu'au déluge, & vous jugez au peu qu'en dit Moyſe, qu'il n'a pas eu deſſein d'en écrire l'hiſtoire. Voulant rappeller aux Hébreux ce qu'ils ont été, & les préparer à ce qu'ils doivent être, il ſe borne à les faire remonter, par une ſucceſſion non interrompue, juſqu'au premier pere du genre humain, &

à leur montrer dans la ſuite des générations, la préſence continuelle du Dieu qui a tout créé, & qui les a choiſis. Il s'étoit ſans doute paſſé bien des événemens, qu'il eût été curieux de conſerver : mais ils n'entroient pas dans le plan de Moyſe. Il les a donc négligé, & préférant les choſes qu'il importe le plus de connoître, aux choſes de pure curioſité, il a fait de la religion ſon unique objet.

La durée de cet intervalle ſouffre des difficultés, parce que les copies, qui reſtent des écrits de Moyſe, ne s'accordent pas entr'elles. Le texte hébreu fait cette période de 1656 ans, le ſamaritain de 1307, & la verſion grecque des Septante, de 2242. Mais ſans nous arrêter à des diſcuſſions dont vous ne devez pas vous occuper, il ſuffit de remarquer que le texte hébreu eſt le texte original; & que le concile de Trente qui déclare la vulgate authentique, doit faire préférer ce texte, auquel la vulgate eſt elle-même conforme. Nous compterons donc 1656 ans de la création au déluge.

L'état phyſique de la terre dans cette période, la population, les arts cultivés, la longue vie des hommes, les races de géans, les cauſes du déluge, & les changemens qu'il a produit, ont donné lieu à bien des conjectures. Vous prévoyez ſans doute qu'elles ont peu de fondement; & vous jugez que je pourrois les paſſer ſous ſilence. Mais il n'eſt pas abſolument inutile d'obſerver les efforts des ſavans lorſqu'ils veulent deviner. Si nous n'y trouvons pas l'hiſtoire de ce qui eſt arrivé, nous y trouverons au moins une partie de l'hiſtoire de l'eſprit humain; & nous apprendrons

nous-mêmes à être plus circonſpects dans nos recherches. Je ne vous rapporterai pas cependant toutes les conjectures qu'on a fait : il me ſuffira de vous donner pour exemple ce qu'on a dit ſur la population, parce que c'eſt un des ſujets, ſur leſquels on a le plus mal raiſonné.

De ce que la vie des hommes étoit dix fois plus longue, on a conclu qu'ils avoient dix fois plus d'enfans, & comparant les générations, alors contemporaines, à celles qui ſe ſuccédent aujourd'hui, on a jugé que la terre étoit vingt fois plus peuplée.

En ſuivant ce raiſonnement, il faudroit ajouter qu'elle avoit auſſi vingt fois plus d'animaux de toute eſpece : car les mêmes cauſes phyſiques, qui ont donné une longue vie à quelques-uns, ont dû dans la même proportion faire auſſi vivre les autres plus long-tems. Il eſt difficile de comprendre que la terre eût ſuffi à cette multitude.

Cette premiere conjecture, qu'on croit établir ſur des calculs, conduit à une autre : c'eſt que la terre, ayant à nourrir tous les animaux qu'elle contient, a dû être infiniment plus fertile qu'elle ne l'eſt de nos jours. Mais il ne ſuffiſoit pas de donner cette ſeconde aſſertion, comme une conſéquence de la premiere : il la falloit prouver elle-même.

Naturellement féconde, la terre, ſans être cultivée, produit indifféremment des plantes de toute eſpece ; & elle devient fertile, c'eſt-à-dire, capable de produire en grande quantité des fruits à nos uſages, lorſqu'en la cultivant, nous en dirigeons nous mêmes la fécondité. Ce ſont-là deux choſes qu'il ne faut pas confondre.

Si on veut donc s'assurer qu'avant le déluge, elle étoit assez fertile pour fournir suffisamment à la subsistance d'une grande population, il ne suffit pas de savoir qu'elle étoit alors plus féconde qu'elle ne l'est aujourd'hui, il faut encore être fondé à croire qu'elle étoit fort cultivée. Abandonnée à elle-même, elle se seroit couverte de forêts; & les hommes n'auroient pu se multiplier, qu'autant qu'ils auroient défriché.

Il est vrai que Caïn & ses descendans ont été cultivateurs. Aussi l'écriture les représente-t-elle comme les inventeurs des arts. Elle attribue l'architecture à Caïn, qui a bâti la premiere ville, & à Tubalcaïn l'art de travailler les métaux, si nécessaire à l'agriculture.

Mais elle nous apprend que Jubal, un des descendans de Caïn, fut le pere de ceux qui habiterent sous des tentes, & qui furent pasteurs. Abel, si agréable à Dieu, fut pasteur lui-même. Seth le fut encore, & ses enfans le furent également. Il paroît même que la vie pastorale étoit regardée comme la plus innocente, & que la postérité de Seth l'a préférée, tant qu'elle a résisté à la dépravation. Voilà donc une partie des hommes, qui, bien loin de cultiver la terre, se bornent à vivre des fruits qu'elle produit naturellement.

Il y a des interprêtes qui pensent, qu'avant le déluge, l'usage de la viande n'étoit pas permis. Ils se fondent sur ce qu'au premier chapitre de la Genèse, Dieu dit à l'homme qu'il lui a donné les végétaux, pour lui servir de nourriture; & que ce n'est qu'au neuvieme qu'il accorde à Noé la per-

miſſion de manger de tout ce qui a vie & mouvement.

Si cette opinion étoit le vrai ſens de l'écriture, elle mettroit un nouvel obſtacle à la population ; parce que plus on retranchera de nouriture aux hommes, moins certainement ils multiplieront. Mais auroit-on pris la peine d'élever des troupeaux, ſi on n'avoit pas voulu s'en nourrir ? & ſi Dieu n'avoit pas permis l'uſage de la viande, auroit-il approuvé la vie paſtorale d'Abel & de Seth ? On dira ſans doute qu'on ne ſe nourriſſoit alors que du lait des animaux, & j'en conclurai que de grands troupeaux faiſoient ſubſiſter peu de paſteurs. Quoi qu'il en ſoit, il ſuffit que la terre ait été peu cultivée, pour que la population n'ait pas été auſſi grande qu'on le ſuppoſe. Ceux qui la peuplent avec des calculs, n'ont pas ſongé qu'il falloit pourvoir à la nourriture des habitans.

Si avant le déluge on vivoit pluſieurs ſiecles, on commençoit auſſi plus tard à être pere : c'étoit le plus communément après cent ans ; & lorſque Moyſe parle des enfans des Patriarches, il ne dit rien qui puiſſe faire ſoupçonner que le nombre en fût dix fois plus grand, parce que la vie des hommes étoit dix fois plus longue.

CHAPITRE II.

Des commencemens des premieres monarchies dans la ſeconde periode, ou de l'intervalle qui s'eſt écoulé depuis le déluge juſqu'à la vocation d'Abraham: eſpace de 427 ans.

LA famille de Noé s'établit dans les plaines de Sennaar, où elle jetta les fondemens de Babylone. Elle conſerva donc au moins une partie des arts connus avant le déluge; & puiſqu'elle bâtit une ville, on peut conjecturer qu'elle cultiva l'agriculture. C'eſt de cette contrée que les arts ſe ſont répandus ſur le reſte de la terre. On les y trouve auſſi haut qu'on puiſſe remonter; & s'ils y ont eu un commencement, la tradition n'en a conſervé aucun veſtige.

Mais lorſqu'après la confuſion des langues, les hommes furent forcés à ſe diſperſer, tous ne porterent pas également le beſoin de les conſerver. Tels furent ceux qui, renonçant à l'agriculture, ſe bornerent à élever des troupeaux: tels furent encore, & à plus forte raiſon, ceux qui errant de climats en climats, réſolurent de vivre uniquement de chaſſe & de pêche. Voilà pourquoi peu de ſiecles après le déluge, on voit des nations tout-à-fait barbares. C'eſt uniquement dans les contrées où les hommes ſe ſont fixés de bonne heure, que les arts remontent à la plus haute antiquité.

Environ 150 ans après le déluge, Nemrod jetta les fondemens de Babylone ; & quelque tems après, Aſſur bâtit Ninive, qui devint la capitale de l'empire d'Aſſyrie.

Voilà tout ce que Moyſe nous apprend ſur ces commencemens. Il ne parle plus de Nemrod ni d'Aſſur : il ne dit rien de leurs ſucceſſeurs, il ne les nomme ſeulement pas.

Les hiſtoriens profanes attribuent à Bélus la fondation de Babylone, & lui donnent pour ſucceſſeur, Ninus ſon fils, conquérant qui, avec des armées de 1,900,000 hommes, pouſſe ſes conquêtes depuis l'Egypte juſqu'à l'Inde & à la Bactriane qu'il ſoumet. Après lui, Sémiramis ſa femme, a la même ambition, de pareilles armées, ou de plus grandes encore, & fait de nouvelles conquêtes. Mais à Ninus ſon fils, les guerres finiſſent, & l'hiſtoire ſemble finir elle-même. Elle ne nous tranſmet plus aucune des révolutions arrivées dans cet empire ; & juſqu'à Sardanapale, on ſait à peine les noms des monarques qui ſe ſont ſuccédés.

Voilà donc, ſuivant les hiſtoriens profanes, une vaſte monarchie, qui ſe forme des débris de pluſieurs autres. Cependant la grandeur & la magnificence de Babylone & de Ninive ajoutent encore à l'idée qu'ils nous donnent de la puiſſance de Ninus & de Sémiramis. A juger de ces deux villes par les deſcriptions qu'ils en font, on ne trouve rien, dans les tems poſtérieurs, qui puiſſe leur être comparé.

Il n'eſt pas poſſible que Babylone, ſous le fils de ſon fondateur, ait été la capitale d'un pareil empire. Cependant, parce que la fondation de

cette ville eſt attribuée à Nemrod & à Bélus, on a dit que le Nemrod de l'écriture eſt le Bélus des hiſtoriens profanes. Il faut donc ou rejetter comme faux tout ce qu'on rapporte des regnes de Ninus & de Sémiramis, ou ſuppoſer que des royaumes puiſſans ont pu s'être formés dans des tems voiſins du déluge.

Quelques-uns penſent que juſqu'à l'an 590 après le déluge, Ninive & Babylone ont été deux monarchies ſéparées; que Ninus qui régnoit alors à Ninive, fit la conquête de Babylone; & que c'eſt ſeulement à la réunion de ces deux royaumes, que commence l'empire des Aſſyriens. Nous n'entrerons pas dans ces diſcuſſions, parce qu'il importe peu de faire des conjectures, lorſqu'il n'en peut réſulter aucune inſtruction utile.

Suivant les hiſtoriens profanes, Ménès eſt le premier roi d'Egypte; & parce que Cham, ſecond fils de Noé, eſt le premier qui ait habité cette contrée, on juge que ſon fils Meſraïm eſt Ménès même, que pluſieurs confondent encore avec Oſiris. C'eſt à ce premier ſouverain que la tradition attribue l'invention des arts, & elle le repréſente comme un grand roi. Non content de faire le bonheur des Egyptiens, Oſiris voulut encore répandre ſes bienfaits ſur toute la terre. Dans cette vue; il leva une armée, il ramaſſa des muſiciens & des ſatyres, & avec ce cortege il parcourut l'Ethiopie, l'Arabie, pénétra juſqu'aux Indes, ſe montra à toutes les nations de l'Aſie, traverſa l'Helleſpont, & aborda en Europe. Il répandit les arts, il bâtit des villes, & les peuples le reçurent comme un dieu. De retour en Egypte, il fut aſſaſſiné par ſon frere Typhon. Iſis,

qui étoit tout à la fois ſa ſœur & ſa femme, vengea ſa mort, & lui fit rendre les honneurs divins. Ces traditions qui remontent juſqu'aux ſiecles les plus réculés, prouvent au moins l'antiquité des peuples de l'Egypte. C'eſt chez eux que tout paroît commencer, les loix, les arts, les ſciences & les fables.

Je ne parlerai pas des dieux & des demi-dieux, qu'ils font régner avant Ménès. Il ſemble que cette nation, vaine de ſon antiquité, n'ait ſongé qu'à reculer l'époque de ſes connoiſſances, & qu'elle doive en partie ſes fables à l'avantage qu'elle a eu d'être éclairée avant d'autres.

Après Ménès, l'Egypte fut partagée en quatre dinaſties ou principautés, Thebes, Thin, Memphis & Tanis. Elle eut bientôt de grandes villes, de vaſtes édifices ornés de ſculpture & de peinture, des armées de quatre cent mille hommes, & ce qui eſt plus ſingulier encore, une bibliotheque. Cependant des étrangers qu'on a nommé *rois paſteurs*, s'emparerent de la baſſe Egypte, & y régnerent pendant deux cent ſoixante ans, ou environ. Vous voyez, Monſeigneur, que nous ne connoiſſons pas mieux l'hiſtoire des premiers rois d'Egypte, que celle des premiers rois de Babylone & de Ninive.

Sans doute ils ont commencé à être puiſſans ſur la fin de cette période. Pharaon, chez qui Abraham ſe retira au commencement de la ſuivante, en eſt la preuve. Mais les Egyptiens auront tranſporté dans les premiers ſiecles, toute la puiſſance & toute la magnificence des ſiecles ſuivans : ils auront eu la vanité de reculer les

tems floriſſans de leur monarchie, comme ils ont eu la vanité d'en reculer l'origine.

En effet, il eſt difficile de comprendre que les premieres peuplades arrivées en Egypte, ayent pu y faire de grands établiſſemens ſans de grands obſtacles. Les lacs, les canaux & les terraſſes, ſur leſquelles les villes ont été bâties, ſont des monumens des efforts qu'on a fait pour s'établir dans cette contrée. La population ne ſe ſera donc accrue qu'à meſure qu'on aura avancé ces travaux, & par conſéquent elle aura été lente. Plus d'une fois ſans doute, les inondations du Nil auront englouti une partie des habitans, & forcé l'autre à abandonner les terres. La tradition à même conſervé quelque ſouvenir de ces révolutions.

Les premieres monarchies ſont pleines de confuſion. Mais s'il y avoit une hiſtoire qui fût certaine, & qui, remontant à l'origine du monde, conduiſit juſqu'aux tems où les nations commencent à être connues; elle diſſiperoit en partie l'obſcurité que les fables ont répandu, & elle nous garantiroit au moins de bien des erreurs. Cet avantage appartient uniquement à l'hiſtoire du peuple de Dieu. C'eſt pourquoi ſes principaux événemens ſont autant d'époques, auxquelles nous rapportons les révolutions arrivées chez les autres nations.

CHAPITRE III.

Des conjectures dans l'étude de l'hiſtoire.

AU défaut des monumens, nous pouvons quelquefois nous permettre des conjectures. Mais ſi elles peuvent éclairer l'hiſtoire, elles peuvent auſſi l'obſcurcir. Il s'agit donc de ſavoir avec quelles précautions nous en devons faire uſage. C'eſt ce que je vais rechercher. L'art de conjecturer a ſes regles : lorſque nous les connoîtrons, nous ſuppléerons quelquefois au ſilence des hiſtoriens, & nous éviterons ſouvent des erreurs où ils nous auroient fait tomber.

Quiconque ſait réfléchir, eſt conduit par la connoiſſance des cauſes à celle des effets, & par la connoiſſance des effets à celles des cauſes. Il jugera donc des tems antérieurs, lorſqu'il connoîtra les effets ; & lorſqu'il connoîtra les cauſes, il jugera des tems poſtérieurs. Les cauſes & les effets ſont des regles données, d'après leſquelles il pourra corriger les erreurs mêmes des hiſtoriens.

Tous les hommes ſe reſſemblent par l'organiſation, par la maniere de ſentir, & par les beſoins de premiere néceſſité. Delà, réſulte un caractere général, qui influe ſur-tout ce qui leur arrive. Ce caractere eſt le même par-tout ; & par conſéquent, il tendoit à produire par-tout les mêmes effets. C'eſt la premiere cauſe des événemens.

Les circonſtances modifient différemment ce

caractere général ; & par les circonſtances, j'entends le climat, la nature du gouvernement, le progrès des arts & des ſciences. On ne peut plus déterminer les différens caracteres qui doivent ſe former. Ces caracteres ſont cependant la ſeconde cauſe des événemens ; & comme ils ſont différens de peuple en peuple, & de ſiecle en ſiecle, ils cauſent des révolutions différentes, ſuivant les tems & ſuivant les lieux.

Enfin la troiſieme cauſe comprend tous les haſards ; c'eſt-à-dire, tout ce qui étant une ſuite d'un ordre général que nous ne pénétrons pas, ne peut être deviné, & n'eſt connu qu'autant que nous le voyons, ou que nous l'apprenons de ceux qui en ont été témoins.

Si les hiſtoriens avoient développé toutes les cauſes, nous ſerions en état de juger de la vérité des faits qu'ils rapportent. Mais cela n'étoit pas toujours poſſible. Souvent ils ne l'ont pas ſu faire, lorſqu'ils l'ont pu ; & ſouvent même ils n'y ont pas penſé. Ceux qui les premiers ont eſſayé d'écrire l'hiſtoire des tems antérieurs à leur âge, étoient venus trop tard, pour s'aſſurer des haſards & des circonſtances qui avoient fait des révolutions dans des ſiecles où ils ne vivoient pas. Ils n'avoient pas aſſez de philoſophie pour démêler ce caractere général, que je regarde comme la premiere cauſe des événemens : ils n'avoient pas encore aſſez obſervé pour démêler toutes les circonſtances qui les peuvent modifier. Ils n'étoient donc pas capables d'appercevoir toutes les variations dont il eſt ſuſceptible. Enfin ils n'avoient pas aſſez de critique pour juger des faits dont la tradition conſervoit le ſouvenir.

Dans les commencemens, le caractere général a dû avoir la principale influence, & produire à-peu-près par-tout des effets ſemblables. Mais à meſure que les hommes ſe ſont répandus ſur la terre, il s'eſt formé des nations ſéparées, qui ſe conformant aux lieux qu'elles habitoient, ſe ſont accoutumées à différentes manieres de vivre; & dont les caracteres ont été d'autant plus différens, qu'il y a eu moins de communication entr'elles. Cependant le commerce qui s'établit enſuite, porte chez pluſieurs les mêmes arts, les mêmes uſages, les mêmes mœurs: elles ſe rapprochent, elles s'imitent, & elles différent tous les jours moins. C'eſt ainſi qu'après pluſieurs révolutions, les choſes finiſſent, à certains égards, comm'elles ont commencé.

Ces conſidérations vous font ſentir combien il eſt difficile de porter la lumiere dans l'hiſtoire; & vous verrez ſouvent que la critique ne fera que répandre des doutes: elle ſera plus propre à détruire l'erreur, qu'à découvrir la vérité.

Pour vous bien conduire dans ces recherches, il faut vous tenir en garde contre les hypotheſes des écrivains, ſurtout lorſque vous remarquez qu'ils les imaginent dans la vue d'appuyer des ſyſtèmes qu'ils ont adopté trop légérement. Les hypotheſes ſont de peu de poids, quand elles portent ſur la reſſemblance de quelques noms, ſur de petites circonſtances qu'on borne à un ſeul lieu & à un ſeul tems, quoi qu'elles ayent pu ſe répéter bien des fois; ſur des calculs qui laiſſent échapper pluſieurs conſidérations eſſentielles; ſur des traditions vagues, ou ſur des faits dont on n'a qu'une connoiſſance imparfaite.

Après avoir pris ces précautions qui vous garantiront de bien des erreurs, vous observerez le peuple dont vous lisez l'histoire, vous observerez ses besoins, sa maniere de vivre, ses mœurs, les lieux qu'il a habité & les tems où il s'est fait connoître. Ce sont là les choses dont il est le plus facile de s'assurer : il en reste des traces jusques dans les traditions les plus confuses : elles se conservent dans les poetes mêmes, qui se permettent d'ailleurs de tout altérer : & elles suffisent souvent pour faire juger de la vérité ou de la fausseté d'une narration.

Enfin vous remarquerez les faits qui sont hors de doute, & vous rejetterez tous ceux avec lesquels il ne sera pas possible de les concilier. Quelquefois il ne faudra observer qu'un fait pour détruire bien des erreurs; & vous le pourrez trouver dans l'historien même qui se trompe ou qui veut vous tromper. Alors vous pourrez vous permettre des conjectures, parce qu'elles seront indiquées par les circonstances de tems & de lieu, par le caractere des peuples, & par des faits dont vous serez assuré.

CHAPITRE IV.

Conjectures sur la puissance des premieres monarchies & sur les progrès de la population.

VOUS avez été étonné, Monseigneur, la premiere fois qu'on vous a parlé de l'origine de Rome. Il y avoit trop loin pour vous d'un petit nombre de cabanes à la capitale d'un grand empire; & vous avez supposé que Rome à toujours été une ville puissante. Quoique vous commenciez, vous avez de la peine à comprendre que chaque chose a commencé: ou plutôt, parce que vous commencez vous-même, vous n'avez pas encore assez d'expérience pour juger que tout a fait des progrès, & que par conséquent tout a eu un commencement.

Or, Monseigneur, la premiere fois que les Grecs ont entendu parler des anciennes monarchies, ils n'avoient comme vous que l'expérience de leur âge: ils commençoient. Ne connoissant donc les anciens peuples que par des traditions confuses, qui n'en montroient pas l'origine, ils n'en voyoient que les tems florissans, & ces tems ils les étendoient dans tous les siecles. En un mot, ils jugeoient comme vous; & je suis persuadé que si Romulus eû été le contemporain de Ninus ou de Ménès, il passeroit aujourd'hui pour avoir été le souverain d'un vaste empire.

En effet, quoique les chefs de famille, en s'é-

loignant des plaines de Sennaar, n'ayent pu s'établir que dans des déſerts; cependant, par-tout où ils arrivent, ils ſont rois, ils ont un peuple nombreux, & tout-à-coup les familles ſe transforment en nations. C'eſt ainſi que l'Egypte, l'Arabie, l'Inde, l'Aſſyrie & la Bactriane paroiſſent déja de grandes monarchies dès les tems les plus voiſins du déluge.

Mais, dit-on, il y a eu de bonne heure des rois. Il faut donc que les familles ſe ſoient multipliées au point de former de bonne heure des corps de nations : car il ne ſauroit y avoir de royauté dans des pays, où il n'y auroit pas d'habitans. Le mot de *roi* eſt donc toute la preuve, qu'on a de la grande population de ces tems. Il me ſemble cependant qu'il faudroit s'aſſurer de cette population, avant de ſuppoſer des royaumes.

Les peres ont été les chefs de leurs familles, comme les rois ſont les chefs de leurs peuples. Or, ſi nous ſuppoſons que dans les anciennes langues le mot que nous traduiſons par *roi*, n'ait été originairement que l'équivalent de ce que nous entendons par *chef*, il ſera naturel de penſer qu'à meſure que les familles ſe ſeront étendues, la ſignification de ce mot ſe ſera étendue elle-même; & qu'enfin il aura ſignifié ce que nous entendons aujourd'hui par *roi*, lorſque les familles ſeront devenues des nations. C'eſt en effet de la ſorte que les mots paſſent par extenſion d'une acception à une autre.

Mais lorſqu'on a commencé à étudier l'hiſtoire, on ne remontoit pas juſqu'aux premiers chefs des familles. On voyoit des peuples, dont les chefs avoient le nom de *rois*, & étoient rois en effet; &

on voyoit encore, à travers une tradition auſſi confuſe qu'ancienne, que ce mot avoit toujours été en uſage. Mais parce qu'on n'imaginoit pas qu'il eût pu avoir différentes ſignifications, on ſuppoſa qu'il avoit toujours eu la même, & on crut voir des monarchies, dans des tems où il n'y avoit encore que des familles. Je conjecture donc avec quelque fondement, que ce mot mal entendu a pu tromper les premiers hiſtoriens.

Eſt-on bien ſur par exemple que Nemrod ait été roi, parce que Moyſe dit qu'il eſt le premier qui ait été puiſſant ſur la terre? Puiſſant! ce mot a-t-il donc une ſignification abſolue, invariable & la même dans tous les tems? L'écrivain ſacré veut donc dire que Nemrod étoit puiſſant pour ſe ſiecle où il vivoit, qu'il étoit puiſſant dans l'opinion de ſes contemporains. Il faut connoître, par conſéquent, cette opinion, pour nous faire une idée exacte de ce qu'on entendoit alors par *puiſſance*.

Or, Moyſe ajoute que Nemrod étoit un chaſſeur très-habile & très-renommé. Ce n'eſt donc pas ſur des ſujets, c'eſt ſur des animaux qu'il exerçoit ſa puiſſance. En effet, voilà vraiſemblablement ce que ſignifioit ce mot, dans un ſiecle où la terre étant couverte de forêts, les hommes avoient à ſe défendre contre les bêtes féroces. Forcés à ſe réunir contre ces ennemis communs, ils ne ſongeoient pas encore à dominer les uns ſur les autres; & s'ils ſuivoient un chef, c'eſt qu'il étoit naturel qu'ils ſe laiſſaſſent conduire par celui qu'ils jugeoient plus habile. Nous ne voyons donc pas un roi dans Nemrod, nous n'y voyons qu'un chef de chaſſeurs; &

lorſqu'il bâtit Babylone, ce n'eſt pas qu'il veuille aſſurer ſa royauté : c'eſt qu'il cherche un aſyle contre les animaux qui lui font la guerre.

Je conviens qu'étant ſouvent à la tête des habitans de Sennaar, il a pu s'accoutumer à en être le chef, qu'on a pu s'accoutumer à lui obéir, qu'il aura inſenſiblement acquis de l'autorité, & qu'on ne la lui aura pas même conteſtée. De la ſorte, il aura eu une ſorte de domination, ſans en avoir formé le projet, ſans que les autres s'apperçuſſent qu'il dominoit, & peut-être ſans qu'il le ſut lui-même. En un mot il ne ſe ſera pas regardé comme un roi qui commande à des ſujets, mais comme un chef qui conduit ſes égaux.

Il ne faut pas croire, Monſeigneur, que l'ambition de dominer ait été la premiere paſſion des hommes. Leurs vues, quelque ambitieuſes qu'on les ſuppoſe, ſe bornent ou s'étendent ſuivant les circonſtances. Lorſque vous étudierez l'hiſtoire romaine, vous verrez un tems où il falloit un maître à la république, où il étoit facile de le devenir, & où perſonne ne penſoit encore à l'être. Je conjecture donc que dans les circonſtances où vivoit Nemrod, toute ſon ambition ſe bornoit à être reconnu pour le plus grand chaſſeur de ſon tems. Comme alors un des beſoins les plus preſſans étoit de détruire les animaux que les hommes redoutoient ; celui qui ſe diſtinguoit en ce genre, étoit aſſuré d'une grande conſidération, & vraiſemblablement les plus ambitieux ne penſoient qu'à s'y diſtinguer.

Après avoir vu comment les familles ont été priſes par erreur pour des nations, examinons

ſi elles ont pu ſe multiplier aſſez promptement, pour former de bonne heure de grandes monarchies.

Les forêts, dont la terre fut couverte dans l'intervalle du déluge à la diſperſion des hommes, ont été ſans doute un obſtacle à la population. Elle ſe ſera accrue d'autant plus lentement, qu'à la vue des travaux que l'agriculture exigeoit, bien des familles auront préféré la vie paſtorale. C'eſt en effet, ce qui eſt arrivé : Abraham lui-même étoit un paſteur. Or, dans l'état où nous nous repréſentons la terre, les troupeaux ne pouvoient ſubſiſter que le long des rivieres. Le reſte étoit d'une foible reſſource pour eux : c'étoient des bois, où il eut été dangereux de s'engager. La vie paſtorale rendoit donc inutile une grande partie des terres : & par conſéquent, elle ralentiſſoit les progrès de la population.

Cependant, quoiqu'au tems d'Abraham, il y eut encore des peuples paſteurs, il y en avoit auſſi qui s'étant fixés auparavant, étoient cultivateurs, & formoient des monarchies. Nous avons remarqué qu'en Egypte les rois étoient déjà puiſſans : mais il n'en étoit pas de même en Aſie, du moins à en juger par ceux dont Moyſe a eu occaſion de parler.

En effet, quelle idée ſe fait-on de la puiſſance de Codorlahomer, roi des Elamites, & de celle de ſes rois alliés, lorſqu'on voit qu'Abraham n'a beſoin que de trois cent dix-huit hommes pour combattre leurs forces réunies, & qu'il les défait ? qu'étoit-ce encore que les rois de la Pentapole, qui portoient le joug de Codorlaho-

mer ? nous donnent-ils lieu de penſer que la terre de Canaan, où ils régnoient, fut un pays bien peuplé ? Il eſt vrai qu'on remarque qu'il y avoit alors beaucoup de villes dans cette province : mais ces villes étoient peu de choſe : Moyſe en donne la preuve lui-même.

On peut juger de la population par la conſommation. Le luxe, à la vérité, pourroit d'après cette regle nous faire croire qu'une ville eſt plus peuplée qu'elle ne l'eſt en effet : mais certainement, par-tout où il y a peu de conſommation, il y a peu d'habitans. Il ſera donc prouvé que les villes de la Paleſtine étoient peu peuplées, ſi elles conſommoient peu ; & il ſera prouvé qu'elles conſommoient peu, ſi elles cultivoient peu de terres.

Aujourd'hui, Monſeigneur, un homme qui arriveroit en Italie avec de grands troupeaux, auroit-il la liberté de les conduire ou il voudroit ? & les habitans des villes lui permettroient-ils de conſommer le produit de leurs champs, s'ils en avoient beſoin eux-mêmes pour leur propre ſubſiſtance ? Cependant Abraham ne pouvant ſubſiſter dans le même pays avec Lot, parce qu'il leur falloit à l'un & à l'autre de grands pâturages, lui dit : *Vous voyez devant vous toute la terre : retirez-vous d'auprès de moi. Si vous allez à gauche, j'irai à droite : & ſi vous choiſiſſez la droite je prendrai la gauche.*

Ce diſcours ne prouve-t-il pas qu'il y avoit alors quantité de terres qui n'étoient à perſonne, parce que perſonne n'avoit eu beſoin de ſe les approprier ? Si les habitans n'en avoient pas abandonné la plus grande partie au premier oc-

cupant, comment Abraham & Lot auroient-ils été les maîtres de conduire leurs nombreux troupeaux à droite & à gauche? remarquons encore qu'il eſt dit qu'ils ſe nuiſoient l'un à l'autre, & qu'il n'eſt pas dit qu'ils nuiſoient aux villes. Les villes ne faiſoient donc pas une grande conſommation, & par conſéquent, elles ne renfermoient pas un peuple nombreux. On peut même conjecturer qu'il en étoit des autres provinces de l'Aſie, comme de la Paleſtine: car cette expreſſion, *vous voyez devant vous toute la terre*, fait aſſez entendre que la terre étoit aux peuples paſteurs plutôt qu'aux peuples cultivateurs. Mais j'en ai aſſez dit pour détruire les idées fauſſes qu'on ſe fait de ces premiers tems.

CHAPITRE V.

Conjectures ſur les peuples ſauvages.

NOUS avons vu des peuples fixés dans les champs qu'ils cultivoient; & nous en avons vu d'autres qui, forcés à changer de lieu, erroient avec leurs troupeaux le long des fleuves. Il nous reſte encore à obſerver les hommes, qui n'étant ni cultivateurs ni paſteurs, vécurent dès-lors dans les forêts, & perdirent tout-à-fait la trace des arts. Ces ſauvages paroiſſent avoir été les peres de preſque toutes les nations; & ils ont toujours laiſſé quelque choſe de leurs préju-

gés & de leurs mœurs aux générations qui ſe ſont civiliſées. C'eſt une raiſon pour les obſerver.

Vous ſavez, Monſeigneur, que nos beſoins ſont les ſeules cauſes qui développent nos facultés; & vous voyez, par conſéquent, que nous nous ferons une idée de l'homme ſauvage, ſi nous conſidérons quels ſont ſes beſoins.

La nourriture eſt le premier. Or, l'homme ſauvage n'eſt pas difficile ſur le choix des alimens. Il n'en eſt preſque pas qui ne lui convienne; & c'eſt un avantage qu'il a ſur les animaux, qui ne peuvent ſe nourrir que d'une ſeule eſpece de choſe. Le gibier, le poiſſon, les fruits, les végétaux, tout lui eſt propre. Or plus il a de moyens de ſubſiſter, moins le beſoin de nourriture doit exercer ſes facultés.

Il ne deſire que la nourriture & le repos: il ne craint que la douleur & la faim. Il eſt ſans curioſité: rien ne l'étonne: il n'obſerve que les choſes dont il peut ſe nourrir: il ne ſent pas le beſoin d'en obſerver d'autres. N'a-t-il plus faim, il dort ou il végéte: il n'a plus beſoin de penſer, & il ne penſe plus. Il ne porte pas la vue ſur l'avenir: il eſt ſans prévoyance. Le ſentiment de ſon exiſtence eſt en quelque ſorte, borné au moment préſent: il meurt, ſans avoir eu une idée de la mort. Voilà à quoi ſe réduiſent toutes les facultés qu'il doit à ce premier beſoin.

Son ſecond beſoin eſt de ſe garantir des animaux carnaciers, dont il pourroit être la proie; & ce beſoin développera ſur-tout les facultés de ſon corps. Un ſauvage ſera vite à la courſe, agile à monter ſur un arbre, adroit à jetter une

pierre. Il fera toutes ces choſes mieux que nous, parce qu'il en ſent plus le beſoin.

Le danger, qui le menace ſouvent, l'accoutume à avoir le ſommeil léger, la vue étendue, l'ouie & l'odorat d'une grande fineſſe. Les Hottentots ont la vue ſi longue, qu'ils découvrent des vaiſſeaux à une diſtance où nous ne les appercevons qu'avec des lunettes, & les ſauvages de l'Amérique ſuivoient les Eſpagnols à la piſte.

Accoutumé dès l'enfance aux intempéries de l'air & à la rigueur des ſaiſons, exercé à la fatigue, & forcé à défendre nud & ſans armes, ſa vie & ſa proie contre les bêtes féroces, ou à leur échapper à la courſe, le ſauvage doit ſe faire un tempérament robuſte, & preſque inaltérable. Toutes les relations confirment cette conjecture. Les facultés du corps ſont donc auſſi ſupérieures dans les ſauvages, que celles de l'ame le ſont dans les hommes civiliſés.

Un troiſieme beſoin pour les ſauvages, c'eſt de vivre par troupes. L'auteur de la nature n'a pas voulu que les hommes vécuſſent abſolument ſéparés : il les a liés par le beſoin qu'ils ont les uns des autres. La mere eſt néceſſaire à l'enfant, & l'enfant l'eſt lui-même à la mere. La longueur de l'enfance, pendant laquelle ce beſoin ſe fait ſur-tout ſentir, leur fait une habitude de vivre enſemble ; & ils continuent d'y vivre, lorſque ce beſoin n'eſt plus le même. Si les petits des animaux ſe ſéparent bientôt de leur mere, & la méconnoiſſent, c'eſt que leur éducation eſt courte, & que les meres & les petits ſont de bonne heure dans le cas de pouvoir ſe paſſer les uns des autres.

Quand même les hommes ne seroient pas resserrés par ce premier lien, qui suffit pour former insensiblement des familles, ils se rapprocheroient encore, suivant les circonstances où ils sentiroient qu'ils peuvent se donner des secours mutuels. Les bêtes féroces, qui habitent les forêts comm'eux, doivent les forcer à marcher plusieurs ensemble.

Les sauvages vivent donc par troupes. Ils n'ont point de demeure fixe: ils vont de contrée en contrée: ils ne s'arrêtent dans un lieu, qu'autant qu'il leur fournit de quoi subsister. Ils se nourissent de leur chasse, de leur pêche, de tout ce qu'ils trouvent: car ils sont incapables de faire dans une saison des provisions pour une autre.

Tous ceux qui composent une troupe, sont unis par un intérêt commun; & ils ont peu de dissentions entr'eux, parce qu'ayant peu de besoins, ils ont peu d'intérêts contraires. Il n'en est pas de même des troupes. Elles se disputent toutes les contrées où elles se rencontrent: toujours armées les unes contre les autres, elles s'accoutument aux plus grandes cruautés: elles se font un point d'honneur d'en commettre: elles se bravent uniquement pour se braver: & les haines, entretenues par des guerres continuelles, semblent tendre à les exterminer.

Si les climats, où elles errent, fournissent sans efforts à leur subsistance, elles n'imagineront pas de chercher dans le travail un autre genre de vie, elles regarderont comme superflus les besoins des nations policées, & elles ne comprendront pas comment on peut se les faire. Si

au contraire il leur eſt difficile de ſubſiſter, alors forcées à cultiver la terre, elles ſe fixeront, & commenceront à former des ſociétés civiles : mais elles conſerveront long-tems leur premier brigandage.

CHAPITRE V.

Conſidérations ſur les loix.

JE ne veux, Monſeigneur, vous donner pour le moment que quelque notions préliminaires ſur une matiere que je me propoſe de traiter plus particuliérement, lorſque la connoiſſance d'une partie de l'hiſtoire vous aura préparé à l'étudier.

Trop foibles pour veiller ſéparément à leur conſervation, les hommes ont été forcés par les circonſtances à ſe donner mutuellenient des ſecours. Pluſieurs ont donc conſenti à vivre enſemble, & cet accord eſt le premier fondement des ſociétés.

La fin qu'ils ſe propoſent, eſt que leur union ſoit avantageuſe à chacun en particulier & à tous enſemble; c'eſt à cette condition qu'ils s'uniſſent. Il s'agit donc pour eux de concilier les intérêts différens, & de les faire concourir à un ſeul & même intérêt général.

Ils avoient tous le même droit à une liberté illimitée : mais avant leur union, dépourvus de

tout ſecours, ils éprouverent que ce droit, que tous avoient également, nuiſoit également à tous. Ils ſentirent donc la néceſſité d'abandonner une partie de leur liberté, pour obtenir en échange les ſecours dont ils avoient beſoin, & la ſociété fut formée, lorſque d'un côté, chacun d'eux ſe fut engagé à ne rien faire qui put être contraire au bien de tous, & que de l'autre, tous ſe furent engagés à protéger enſemble chacun d'eux.

Je ne veux pas dire, Monſeigneur, qu'ils ne ſe ſont réunis qu'après s'être bien expliqués ſur les conditions de leur union. Ils n'ont pas été dans la néceſſité de faire les raiſonnemens que je ſuppoſe : mais les circonſtances, qui les ont conduits, ont pour ainſi dire raiſonné pour eux. Les obſtacles qu'ils trouvoient à leur conſervation, lorſqu'ils étoient ſéparés, ſuffiſoient ſeuls pour les réunir. Une fois réunis, ils ont ſenti la néceſſité d'agir de concert : agiſſant de concert, ils ont tous concouru au bien de tous, & dès-lors, chacun d'eux a limité ſa liberté, ou plutôt, aucun n'a eu le tems d'imaginer qu'il avoit droit à une liberté illimitée.

Ainſi, ſoit qu'ils s'expliquent, ſoit qu'ils ne s'expliquent pas, la ſociété eſt toujours fondée ſur leur conſentement ; & ce conſentement eſt donné, puiſqu'ils continuent de vivre enſemble. Il faut ſeulement remarquer que les conditions, au lieu d'être expreſſes, ne ſont que tacites.

Si des circonſtances ont commencé leur union, d'autres circonſtances font peu-à-peu découvrir les moyens de la rendre tous les jours plus avantageuſe. Les uſages, qui paroiſſent les plus propres à cet effet, s'introduiſent : ils ſont reçus

par un nouveau consentement tacite, & ce sont des conventions, qui ont la même force que si elles étoient expresses.

Les conditions que ces conventions renferment, sont les premieres loix des sociétés. On les peut nommer *loix naturelles* (*), parce que l'homme n'a pas besoin de méditer pour les découvrir. Tout lui apprend qu'il ne doit pas nuire, s'il ne veut pas qu'on lui nuise; & qu'il doit secourir s'il veut être secouru, l'expérience suffit pour lui enseigner ces maximes, & elle les lui confirme tous les jours.

Vous jugez cependant que de pareilles loix ne sont en général ni assez claires, ni assez précises pour assurer la tranquillité. Des usages sont exposés à être combattus par ceux qui ont intérêt à les combattre. Ils peuvent devenir tout-à-fait arbitraires; & pour peu qu'ils le soient il en naîtra des désordres. On sentit donc la nécessité d'établir la société sur des conditions expresses; confirmées par un consentement solemnel, & ces conditions sont ce qu'on nomme *loix positives.*

Les loix naturelles suffisent aux sauvages. A la rigueur, elles peuvent suffire encore aux peuples pasteurs: mais il faut aux peuples cultivateurs des loix positives d'autant plus claires & d'autant plus précises, que les besoins qui se multiplient, multiplient aussi les intérêts contraires. S'ils continuoient dans tout les tems à

(*) Je dirai ailleurs avec plus de précision ce qu'on doit entendre par loix naturelles.

ſe conduire uniquement d'après les uſages, ils tomberoient continuellement dans des contradictions, ils ſeroient expoſés à des abus de toute eſpece, & les coutumes qu'ils prendroient pour des loix, autoriſeroient les injuſtices les plus criantes. Vous en verrez plus d'un exemple en étudiant l'hiſtoire.

On nomme *loix civiles* les loix poſitives que ſe font les peuples cultivateurs; comme on nomme *ſociétés civiles*, les ſociétés que forment ces peuples. Or, ſi vous conſidérez ces ſociétés dans leurs progrès, vous comprendrez que les loix civiles doivent s'y multiplier à meſure que de nouveaux arts, font naître de nouveaux beſoins.

Il y a pluſieurs arts qui ſont d'une abſolue néceſſité aux peuples cultivateurs. Il faut qu'ils inventent des inſtrumens propres au labourage, qu'ils apprennent à travailler les métaux, qu'ils déterminent les ſaiſons, & qu'ils bâtiſſent des villes.

Ces arts précédent les progrès de l'agriculture, comme la cauſe précede ſon effet; & à l'agriculture perfectionnée, ſuccedent d'autres arts, comme les effets ſuccedent à leur cauſe. Le commerce qui commence, apporte des richeſſes: d'un jour à l'autre il devient plus floriſſant, & les richeſſes croiſſent d'un jour à l'autre. On ne ſait plus ſe borner aux choſes abſolument néceſſaires: on ſe fait des beſoins ſuperflus: les arts de luxe ſe multiplient, & les anciennes loix ne peuvent plus ſuffire. Il en faut des nouvelles, parce que de nouveaux intérêts diviſent les citoyens.

Il n'eſt pas néceſſaire que j'entre à ce ſujet dans de plus grands détails. Il me ſuffit de vous donner pour le moment des notions que je crois préliminaires à l'étude de l'hiſtoire. En obſervant les peuples, vous verrez naître les loix, vous verrez les gouvernemens ſe former, & vous acheverez de vous inſtruire.

CHAPITRE VII.

Conjectures ſur les premiers gouvernemens.

En continuant d'obſerver le caractere général de l'eſprit humain, & les circonſtances où les hommes ſe ſont trouvés pendant la ſeconde période, nous pouvons faire des conjectures aſſez vraiſemblables ſur la maniere dont les premieres ſociétés civiles ſe ſont gouvernées. Si nous nous trompons, nous aurons au moins l'avantage d'avoir étudié le gouvernement dans ſa forme la plus ſimple; & cette étude vous préparant à le ſuivre dans toutes les formes qu'il pourra prendre, vous donnera plus de facilité pour vous faire une idée exacte des gouvernemens compliqués.

Dans les commencemens, il n'y avoit encore ni rois, ni nations: il n'y avoit que des familles dont le pere étoit le chef.

Si dans la ſuite pluſieurs familles ſe ſont réunies, c'eſt que dans les commencemens elles ſe feront

ſeront trouvées trop foibles contre les bêtes féroces, ou contre d'autres familles ennemies.

Le motif de cette réunion les aura donc forcées à marcher ſous un chef; elles auront choiſi celui qu'elles jugeoient plus propre à les conduire.

Le gouvernement d'un ſeul eſt donc celui que l'uſage aura introduit le premier; & ce gouvernement ſe ſera conſervé tant que les familles réunies, auront eu à ſe défendre contre des ennemis communs. Etabli ſans violence, l'uſage le conſacre: on s'y accoutume: on n'imagine pas qu'il puiſſe y en avoir d'autres.

Les peuples ne pouvoient pas encore penſer à former des républiques pour ſe gouverner eux-mêmes. Il falloit que l'abus du pouvoir monarchique amenât cette révolution. Il étoit même naturel qu'on changeât de maître, plutôt que de gouvernement, parce qu'on étoit prévenu pour la monarchie à laquelle on étoit accoutumé.

Le monarque étoit général, légiſlateur & juge. Cependant quelque abſolue que paroiſſe ſa puiſſance, elle n'étoit pas illimitée: les uſages y mettoient des bornes. S'il y avoit des coutumes qui lui étoient favorables, il y en avoit qui lui étoient contraires, & qu'il n'auroit pu mépriſer ſans danger. Il trouvoit même en quelque ſorte, dans les familles autant de ſouverains que de chefs: car il n'eſt pas à préſumer que la ſociété en ſe formant, ait exigé des peres, qu'ils renonçaſſent à l'autorité que l'uſage leur donnoit ſur leurs enfans; & qui étoit telle, qu'ils avoient ſur eux droit de vie & de mort.

Le roi, quoique chef de tout le peuple, avoit donc à ménager d'autres chefs, qui ſe faiſoient redouter. Ce n'eſt pas l'amour de la liberté, c'eſt l'ambition ou l'inquiétude des différens partis, qui occaſionoit des révolutions. Un chef détrôné étoit remplacé par un autre; & le gouvernement républicain ne pouvoit pas s'élever ſur les ruines du gouvernement monarchique. L'Aſie n'a jamais produit de peuples libres.

La puiſſance des monarques étoit d'autant plus limitée, que leurs états avoient alors peu d'étendue. Une ville avec ſon territoire, formoit un royaume. Sous les yeux de tous ſes ſujets, qui au beſoin étoient autant de ſoldats, le roi n'en avoit pas une partie à ſa ſolde, pour gouverner l'autre arbitrairement; & il ſe voyoit expoſé à un ſoulevement général, s'il abuſoit de ſon autorité. Ses fonctions étoient de rendre la juſtice, de marcher à la tête du peuple: il n'étoit légiſlateur, qu'autant que ſes loix étoient agréables; & il paroiſſoit moins les faire que les propoſer.

En effet, il y a lieu de penſer que les chefs de famille étoient au-moins conſultés dans toutes les occaſions importantes. Ils étoient trop puiſſans pour qu'on négligeât toujours de prendre leurs avis. L'uſage de ne rien entreprendre de conſidérable ſans leur aveu, ſera donc devenu une loi.

Pour avoir plus de poids dans le conſeil du prince, il ſera ſans doute arrivé qu'ils auront conduit avec eux ceux de leurs enfans qui commençoient à ſe faire quelque réputation. Dans la ſuite ils ſe ſeront même fait ſuivre de toute leur

famille ; & alors l'uſage aura donné à tout le peuple aſſemblé quelque part dans le gouvernement.

Les premieres monarchies ſeront reſtées long-tems dans l'état de foibleſſe, où nous nous les repréſentons ; parce qu'on a été long-tems avant de penſer à faire des conquêtes. Les rois étoient trop foibles pour former de grandes entrepriſes ; & s'ils en avoient formé, leurs ſujets ſeroient difficilement entrés dans leurs vues : ils avoient d'autres beſoins. Le grand nombre de ſouverains que les Iſraélites trouverent dans la Paleſtine, prouve que les circonſtances n'avoient pas encore été favorables à l'agrandiſſement des monarchies.

D'ailleurs, toute l'hiſtoire vous convaincra qu'en général les hommes n'imaginent de faire une choſe, que lorſqu'ils en ont déja vu des exemples ; & que par conſéquent, il faut pour qu'on projette de la faire, qu'elle ait déjà été faite ſans avoir été projettée. On n'aura donc ambitionné d'être conquérant, que lorſqu'on aura vu des conquérans, qui l'étoient ſans avoir penſé à l'être.

Les premieres monarchies étoient même trop ſéparées pour former des entrepriſes les unes ſur les autres. Il eſt vraiſemblable que les différens peuples qui s'étoient fixés, avoient laiſſé entr'eux des montagnes & des forêts ; parce qu'ils auront choiſi pour s'établir les lieux les plus faciles à cultiver. Le diſcours d'Abraham à Lot, *vous voyez devant vous toute la terre*, paroît prouver que les villes étoient en général fort éloignées les unes des autres, & qu'elles

abandonnoient aux peuples paſteurs la plus grande partie des terres.

Il eſt vrai que nous voyons une eſpece de conquérant dans Codorlahomer, & c'eſt le plus ancien dont il ſoit parlé. Mais il a vécu ſur la fin de la période que nous obſervons, & d'ailleurs ſon expédition dans la Paleſtine, eſt une preuve des grands intervalles que les monarchies laiſſoient entr'elles. Elam, dont il étoit roi, eſt la Perſe même. Or, ſi toutes les contrées qui ſéparoient la Perſe de la Paleſtine, avoient été occupées par des peuples cultivateurs, il auroit eu bien des conquêtes à faire pour porter la guerre aux rois de la Pentapole.

Les peuples cultivateurs étoient donc peu faits pour être conquérans. Il n'en étoit pas de même des peuples paſteurs. Ne pouvant ſubſiſter qu'autant qu'ils changeoient continuellement de lieu, ils faiſoient ſouvent ſans doute des incurſions dans les pays cultivés. S'ils ne pouvoient pas s'en rendre maîtres, ils pouvoient au moins les piller, & dans les commencemens, ils n'avoient pas d'autre objet.

Après pluſieurs guerres de cette eſpece, les ſociétés civiles ayant éprouvé qu'elles ne pouvoient pas défendre leur récolte contre des irruptions ſubites, conſentirent à payer un tribut pour n'être plus expoſées au pillage, & de la ſorte, le chef d'un peuple paſteur put avoir des rois tributaires dans toutes les provinces qu'il parcouroit, & par conſéquent dans des lieux fort éloignés les uns des autres.

Ces tributs devoient naturellement ſe multiplier. Ce fut aſſez d'en payer à un chef, pour

être forcé d'en payer à pluſieurs. Les ſociétés civiles ſe trouverent donc hors d'état de ſatisfaire à tous leurs engagemens ; & les guerres, qu'elles avoient cru éviter, recommencerent plus vivement que jamais.

Voilà le tems où commencent les conquêtes. Un peuple cultivateur eſt vaincu, il eſt exterminé, ou réduit en eſclavage ; & les vainqueurs s'établiſſent dans le pays qu'ils ont conquis. Il ſe pourroit que Codorlahomer fut le chef d'une troupe errante qui venoit de ſe fixer. Si de tous tems il eut été établi dans la Perſe, il ſeroit difficile de comprendre qu'il y eût eu des rois tributaires dans la Paleſtine.

Je conjecture donc que les peuples paſteurs ont été les prémiers conquérans. Tels en effet paroiſſent avoir été les peuples qui ont conquis une partie de l'Egypte dans le concours de cette période. Mais ces conquérans, une fois fixés, ſe contentoient d'étendre leur domination ſur les peuples voiſins. Ils n'imaginoient pas de traverſer de vaſtes déſerts pour ſubjuguer des nations éloignées : ou ſi comme Codorlahomer, ils voulurent en exiger le tribut qu'ils leur avoient autrefois impoſé, ils éprouverent des obſtacles, qui dûrent les dégoûter de pareilles entrepriſes.

Il n'étoit pas même facile dans ces tems, de conſerver ſous ſa domination les peuples voiſins, qu'on avoit ſubjugué. Toujours prêts à ſecouer un joug, auquel ils n'étoient pas accoutumés, ils n'attendoient que le moment de pouvoir s'y ſouſtraire : & on ne pouvoit pas les aſſujétir, comme on les pouvoit vaincre. Il auroit fallu avoir toujours ſur pied des troupes

ſoudoyées : il auroit fallu élever des places fortes, & au défaut de ces moyens, il auroit fallu une politique bien adroite, & bien ſupérieure à des tems où l'art de gouverner étoit tout-à-fait ignoré. Les grandes monarchies ſont l'ouvrage de pluſieurs ſiecles.

Dans l'impuiſſance de retenir les peuples ſous le joug, il devoit arriver, & il arriva en effet, que les conquérans les plus ambitieux ne porterent leurs armes au loin que dans la vue de piller & de détruire. Ils dévaſtoient tout ſur leur paſſage : ils exterminoient les nations : ils ne laiſſoient la vie que pour donner des fers ; & ſans avoir reculé leurs frontieres, ils revenoient avec du butin & des eſclaves.

Vous voyez, Monſeigneur, que les premieres monarchies ſont bien éloignées de cette grandeur qui éblouit aujourd'hui les peuples, & qui malheureuſement éblouit auſſi les monarques.

CHAPITRE VIII.

Conjectures ſur le culte religieux des anciens peuples.

LE culte d'un ſeul Dieu, créateur de toutes choſes, ſe conſerva tant que les enfans de Noé ſe ſouvinrent de l'arche qui les avoit ſauvés. Mais dans la diſperſion la religion s'altéra, & bientôt après, elle fut tout-à-fait défigurée. Il faut que le polythéiſme ait été bien prompt & bien rapide,

puiſque les ancêtres d'Abraham adoroient les idoles, & que les traditions profanes les plus anciennes nous repréſentent tous les peuples plongés dans l'idolâtrie.

Nous allons, Monſeigneur, obſerver les hommes dans cet état où ils ont oublié le Dieu qui les a fait. Plus vous réfléchirez ſur les erreurs où ils tombent, lorſqu'il les abandone; plus vous ſentirez ce qu'ils lui doivent, lorſqu'il les éclaire. C'en eſt aſſez pour vous faire comprendre l'importance de cette recherche.

L'homme ſemble chercher la divinité dans toutes les choſes qui l'avertiſſent de ſa dépendance, & ſi ſa vue couverte d'un nuage, ne perce pas juſqu'au vrai Dieu, il s'arrête ſur ce qu'il voit, & il prend pour autant de dieux tous les objets dont il dépend.

Le ſoleil, ſans doute, a été la premiere divinité des nations idolâtres. Ses bienfaits paroiſſoient exiger un culte, & ce culte remonte à la plus haute antiquité. On voit les peuples chercher dans le feu un ſymbole propre à leur rendre cette divinité toujours préſente, conſerver ce feu avec ſuperſtition, & l'adorer.

Du culte du ſoleil, on paſſa au culte de la lune, des aſtres, des cieux, de la terre, de ſes parties, de la nature entiere; en un mot, le culte ne ſe dirigea que ſur des objets ſenſibles, parce que ce ſont-là les objets que les hommes regardoient avec crainte ou avec amour, & qu'ils ne portoient pas leurs regards au-delà.

L'aſtronomie a été une des premieres études des peuples cultivateurs. Le beſoin fit faire les premieres découvertes: la curioſité en fit faire

de nouvelles : & on crut bientôt connoître parfaitement les cieux. Alors on fit un mêlange des obſervations aſtronomiques & des dieux qui étoient adorés : les vérités & les menſonges ſe confondirent : & le polythéiſme parut une ſcience raiſonnée.

Les Egyptiens & les Aſſyriens qui ont les premiers cultivé l'aſtronomie, ont auſſi les premiers donné naiſſance aux ſyſtêmes d'erreurs que les idolâtres ont adopté. Ces peuples, de tous tems peu capables d'apprécier les expreſſions dont ils ſe ſervoient, ont toujours aimé les hyperboles & les allégories ; & ce goût entretenu & augmenté par l'uſage de l'écriture hiéroglyphique, a été la ſource d'une multitude d'opinions abſurdes. Les allégories employées dans les hiéroglyphes, paſſant dans le langage, perdirent inſenſiblement leur ſens figuré : on s'accoutuma peu-à-peu à les prendre littéralement ; & elles furent une occaſion de perſonnifier la nature, ſes différentes parties, tout juſqu'aux êtres moraux. On donna à chacune de ces choſes, différens caracteres ; on les fit agir, & on crut expliquer l'origine, la formation & l'ordre de l'univers. Un ſyſtême de coſmogonie, déja fort abſurde par lui-même, le devint tous les jours davantage par les nouvelles allégories dont on l'enveloppoit. Suſceptible de mille interprétations différentes, il prit avec le tems toutes les formes que l'imagination voulut lui donner ; & c'eſt alors que tout devint dieu, le chaos, le jour, la nuit, le ſommeil, les ſonges, les paſſions, les vertus, les vices ; en un mot, tout ce qui pouvoit être regardé comme objet de crainte ou d'amour.

C'eſt à ce goût pour les allégories, qu'il faut attribuer l'origine du culte rendu aux animaux. Sans doute les animaux ne furent d'abord employés dans l'écriture hiéroglyphique, que comme des ſignes propres à faire connoître les différens caracteres des dieux : mais vous comprenez que c'en fut aſſez pour confondre dans la ſuite le ſymbole avec la divinité. On crut qu'un dieu avoit pris la figure d'un animal, parce que cet animal avoit été choiſi pour le caractériſer. Ce merveilleux plut : ces métamorphoſes parurent naturelles ; & on en imagina uniquement pour le plaiſir d'en imaginer. Je conjecture que l'opinion de la métempſycoſe eſt également née de quelques allégories, qui ont donné lieu de penſer que le même homme avoit paſſé par pluſieurs métamorphoſes.

Toutes ces abſurdités n'appartiennent pas ſans doute aux tems antérieurs à la vocation d'Abraham : mais j'anticipe pour n'y plus revenir. Il nous reſte à parler du culte rendu aux hommes. Voyons comment il a pu s'introduire.

Auſſi-tôt que les hommes ont eu des chefs, ils ont ſu leur donner des démonſtrations de leur crainte, de leur amour & de leur reſpect. Mais on ne peut pas même dire qu'ils ſe ſont fait des dieux, auſſi-tôt qu'ils ſe ſont fait des chefs. Les hommages rendus aux chefs ſont donc antérieurs au culte rendu aux dieux.

La premiere fois que les peuples ont voulu établir un culte, c'eſt-à-dire, la premiere fois qu'ils ont voulu donner à la divinité des marques extérieures de reſpect & d'amour, ils n'ont donc pu faire autre choſe, que de ſe ſervir des démonſ-

trations dont ils ſe ſervoient déja pour témoigner ces ſentimens à leurs chefs : & par conſéquent, les hommages qu'ils rendoient à leurs chefs, ils les ont rendus aux dieux.

On croit que dès les commencemens des ſociétés, on a imaginé de mettre parmi les dieux, les citoyens qui avoient rendu de grands ſervices ; & on accuſe les hommes qui ont été adorés les premiers, d'avoir voulu uſurper les honneurs divins. On ſuppoſe que dans tous les tems, on a ſu, comme aujourd'hui, diſtinguer entre les démonſtrations d'amour & de reſpect qu'on rend aux grands de la terre : & on juge en conſéquence que c'eſt par dépravation qu'on a confondu ces choſes.

Il me ſemble néanmoins que cette erreur eſt dans ſon origine une mépriſe, plutôt qu'une profanation ; & je conjecture qu'il en eſt des apothéoſes comme des conquêtes : on n'en a fait avec deſſein, qu'après qu'on en a eu fait ſans avoir eu deſſein d'en faire.

En effet, le culte rendu à la divinité, ayant été imaginé d'après les hommages rendus aux chefs, on ne pouvoit parler d'un roi, dont la mémoire étoit chere, que comme on auroit parlé d'un dieu. Les marques d'amour, de reſpect, de reconnoiſſance, les titres, les noms tout étoit commun. Par-là, tout fut bientôt confondu. Les dieux devinrent des hommes, & les hommes devinrent des dieux. Telle eſt l'origine de ces fables qui d'un côté font régner les dieux ſur la terre, leur donnent nos paſſions, nos vertus, nos vices ; & qui de l'autre, placent les ſouverains dans les cieux, & leur confient le gouver-

nement de l'univers. Il étoit naturel de confondre dans une même perſonne, les actions d'un roi & les attributs d'une divinité : il ſeroit même difficile de comprendre que cela ne fut pas arrivé.

Dès qu'une fois ce déſordre a été introduit, c'eſt alors qu'on a fait des apothéoſes avec le projet d'en faire : c'eſt alors qu'il s'eſt trouvé des monarques qui ont voulu jouir des honneurs divins, & qu'on a vu des peuples empreſſés à les leur offrir.

D'après les obſervations que nous venons de faire, on peut diſtinguer trois ſortes de divinités dans le polythéiſme des anciens peuples. Les premieres habitoient les cieux, & elles ſe multiplierent à meſure qu'on remarqua des aſtres auxquels on crut pouvoir attribuer quelque influence. Les ſecondes n'étoient que des idées allégoriques, qui, ayant ſervi à expliquer de mauvais ſyſtèmes de coſmogonie, furent priſes pour les dieux qui avoient formé le monde. Enfin les dernieres ſont des hommes que l'ignorance confondit avec les dieux, parce que le culte religieux ne différoit pas des hommages rendus aux grands de la terre. Tout cela enſemble a fait un cahos, qu'il n'eſt plus poſſible de débrouiller.

Vous voyez, Monſeigneur, que le culte idolâtre s'eſt formé comme tous les autres établiſſemens. Il eſt l'ouvrage des circonſtances : il a été modifié indifféremment ſuivant les opinions que le haſard a fait naitre : & ayant été reçu par un conſentement tacite, il a été généralement adopté.

Les monarques, parce qu'ils préſidoient à tout, ont préſidé à ce culte. Cependant, ils n'en ſont pas les premiers inſtituteurs : ils y ont ſeu-

lement coopéré, comme ils coopéroient à tous les uſages qui s'établiſſoient.

Le ſacerdoce étoit réuni dans leur perſonne avec le ſceptre. Les monumens des nations les plus anciennes le prouvent; d'ailleurs il étoit naturel que dans les cérémonies religieuſes, ils continuaſſent d'être les chefs du peuple.

Il y a eu des guerres avant qu'il ait eu une diſcipline militaire: de même, il y a eu un culte, avant que les cérémonies religieuſes aient été réglées. A meſure que la ſociété s'éclaira, on reconnut qu'il importoit d'avoir quelque choſe de mieux déterminé ſur l'un & l'autre de ces objets; & alors le monarque, en qualité de pontife, fit des réglemens ſur le culte; comme en qualité de général, il en fit ſur la diſcipline militaire.

Il choiſit parmi les cérémonies reçues: il en rejetta quelques-unes: il fit quelques changemens à d'autres: & il parut à la poſtérité le premier auteur du culte qu'il n'avoit fait que régler. Ses réglemens, s'ils furent faits avec ſageſſe, affermirent ſon autorité, donnerent de la force aux loix & adoucirent les mœurs du peuple.

Tant que ſa domination fut bornée aux territoire d'une ville, il put exercer lui ſeul les fonctions de pontife & celles de général. Mais ne pouvant plus vaquer également aux unes & aux autres, lorſque ſa domination fut plus étendue; il partagea le ſacerdoce avec des citoyens, qu'il choiſit à cet effet, & il reſta le premier des pontifes. Sur la fin de la ſeconde période, il y avoit déja des corps de prêtres en Egypte.

Par cet établiſſement, les prêtres ſe trouvant

n'avoir d'autres intérêts que ceux du monarque, eurent beaucoup d'influence dans le gouvernement. Ils furent regardés comme juges ſouverains de tous les différens, qui pouvoient naître; & ils jouirent d'une autorité & d'une conſidération, qu'ils devoient à leur caractere & à l'opinion qu'on avoit de leur ſavoir.

Si mes conjectures ne ſont pas le tableau exact de ce qui eſt arrivé dans les ſiecles auſſi peu connus, elles vous font voir au moins les effets qu'à dû produire le caractere général de l'eſprit humain dans les circonſtances où nous avons ſuppoſé les hommes. Vous avez vu le commencement des loix, de l'idolâtrie & des monarchies, vous avez vu celui de la puiſſance royale, qui comprenoit alors le pouvoir législatif, le pouvoir ſacerdotal, & le commandement des armées; enfin, vous avez vu le commencement de tout ce qui a concouru à former les ſociétés civiles. Voilà, Monſeigneur, ce que je m'étois propoſé de mettre ſous vos yeux, & il me ſemble que les obſervations que nous avons fait, doivent vous préparer à étudier l'hiſtoire avec plus d'intelligence.

CHAPITRE IX.

Troiſieme période de 430 ans, depuis la vocation d'Abraham juſqu'à la loi écrite.

NINUS & Sémiramis n'ont pu régner que dans cette période, & nous pouvons adopter l'opinion qui fait commencer l'empire d'Aſſyrie à la priſe de Babilone par Ninus, ſur la fin du ſixieme ſiecle après le déluge. Il a fini ſous Sardanapale, plus de huit cens ans après la mort de Ninus, & cet intervalle eſt tout-à-fait inconnu.

C'eſt ſur la fin de cette période que paroît avoir régné Séſoſtris, le plus célebre des monarques qui ont gouverné l'Egypte. Deſtiné par ſon pere à la conquête du monde, il fut élevé avec tous les enfans mâles qui nâquirent le même jour que lui; & comme eux, il s'endurcit aux fatigues & aux travaux de toute eſpece.

Monté ſur le trône, ſon premier ſoin fut d'aſſurer la tranquillité de ſes états, & de prévenir les troubles qui auroient pu naître en ſon abſence. Dans cette vue, il diviſa l'Egypte en trente-ſix nomes ou provinces, dont il donna le gouvernement à autant de perſonnes de confiance. On ajoute qu'il fit un nouveau partage des terres, & qu'il les diſtribua aux habitans par égale portion; ce qui auroit dû ſouffrir de grandes difficultés dans un pays qui pour lors nourriſ-

bit, dit-on, vingt-ſept millions d'habitans. Comment les grands propriétaires ſe ſeroient-ils laiſſé enlever leurs poſſeſſions? & comment Séſoſtris, après les avoir mécontentés, auroit-il pu s'éloigner & de ne pas expoſer ſon royaume à de grands troubles.

Il diſtribua encore, dit-on, ſes ſujets en autant de claſſes que de profeſſions; & il ne permit point aux enfans de quitter le métier de leurs peres, quand même ils auroient eu plus de talens pour tout autre. Mais cet uſage, tout-à-fait contraire aux progrès des arts, paroît avoir été plus ancien que ce monarque, & a été commun à tous les peuples de l'Aſie.

Après avoir tout réglé, Séſoſtris leva des troupes; & il en donna le commandement aux jeunes gens, avec leſquels il avoit été élevé. Ils avoient alors quarante ans comme lui, & on prétend qu'il en reſtoit mille ſept cent, ce qui ne peut être, parce qu'il auroit fallu qu'il fût né en Egypte plus de dix mille enfans par jour & qu'il y eût eu plus de ſoixante millions d'habitans. [*].

On dit que l'armée de Séſoſtris étoit de ſix cent mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux, de vingt-ſept mille chariots armés en guerre; & qu'il avoit encore ſur la mer rouge, une flotte de quatre cent vaiſſeaux. Après avoir défait les Ethiopiens, & les avoir rendus tributaires, il ſubjugua les Arabes, il ſoumit toutes les parties occidentales de l'Aſie; & ayant paſſé

[*] Voyez le calcul que fait à ce ſujet Mr. Goguet, Orig. des loix, 2 part. liv. 1. chap. 3.

l'Helleſpont, il termina ſes conquêtes dans la Thrace, ou le défaut de vivres manqua de faire périr ſon armée. Selon quelques-uns, il paſſa le Gange, il traverſa les Indes & il pénétra juſqu'à l'Océan oriental.

Il n'employa que neuf ans à cette expédition. De retour, il éleva un mur depuis Péluſe juſqu'à Héliopolis, pour fermer l'Egypte aux peuples mêmes qu'il avoit vaincu; & il ne parut occupé qu'à mettre ſes états à l'abri d'une irruption ſemblable à celle qu'il venoit de faire.

Il n'imagina donc pas de reculer les bornes de ſa monarchie. Il avoit dévaſté des provinces, il avoit pillé des peuples, il avoit fait des captifs: ce fut là tout le fruit de ſon entrepriſe; & c'eſt auſſi, comme nous l'avons remarqué, tout ce qu'on entendoit par *faire des conquêtes*, dans ces tems où, par la même raiſon qu'il étoit facile de s'ouvrir un pays, il étoit difficile de le conſerver.

Pendant la paix, il bâtit des temples, il éleva des obéliſques; & coupant l'Egypte par de nouveaux canaux, il favoriſa le commerce intérieur, facilita l'arroſement des terres, & oppoſa une nouvelle barriere aux invaſions des ennemis.

Avant lui, on n'avoit mis les villes à l'abri des inondations du Nil, qu'en contenant ce fleuve par des digues, qui, pouvant ſe rompre, expoſoient les habitans à être ſubmergés. Il fit conſtruire des chauſſées, ſur leſquelles les villes qu'on bâtit, parurent dans le tems des débordemens, comme des isles au milieu des eaux: on remarque au reſte qu'il n'employa à ces ouvrages aucun Egyptien, & qu'il n'y fit travailler que les captifs qu'il avoit fait dans ſes expéditions.

On

On aſſure qu'il atteloit à ſon char les ſouverains des nations vaincues, lorſqu'ils lui apportoient les tributs qu'il leur avoit impoſé. Cette idée de grandeur, toute fauſſe qu'elle eſt, paroît s'aſſocier avec celle qu'on ſe faiſoit alors d'un conquérant. Il étoit naturel de traiter en captifs les rois mêmes, puiſqu'on ne prenoit les armes que pour faire des captifs. Cependant il y a lieu de croire que les rois, qui étoient trop voiſins pour ne pas redouter Séſoſtris, étoient auſſi les ſeuls qui s'expoſoient à cette humiliation.

Il paroit que les révoltes avoient été fréquentes ſous les prédéceſſeurs de Séſoſtris. C'eſt qu'ils avoient formé leur monarchie des débris de pluſieurs royaumes, & que par conſéquent, ils ont eu longtems à combattre des partis, qui devoient toujours ſe relever, tant qu'ils n'étoient pas tout à fait détruits. Pour prévenir de pareils ſoulevemens, qui n'étoient plus à craindre, Séſoſtris amollit les Egyptiens. Mais, Monſeigneur, il eſt pour un ſouverain un moyen plus ſûr de maintenir ſon autorité : c'eſt de la faire aimer. S'il regne plus deſpotiquement après avoir énervé ſes ſujets, il ne regne pas plus ſûrement; parce qu'il manque de ſoldats pour défendre ſes provinces contre l'étranger. Auſſi l'Egypte fut-elle conquiſe : toutes les fois qu'elle fut attaquée. D'autres monarchies vous prouveront combien cette politique, attribuée à Seſoſtris, eſt condamnable.

On voit que l'Egypte a été floriſſante ſous les ſucceſſeurs de ce conquérant. Mais juſqu'à Bocchoris, nous connoiſſons peu les événemens de

leur regne. Celui-ci régnoit environ neuf cens ans après Séſoſtris.

Les Phéniciens, ſi célebres dans l'antiquité, ont commencé dans le cours de cette période, à ſe rendre puiſſans par le commerce; & Sidon leur capitale, pouvoit être dès lors une ville floriſſante. Situés ſur les côtes de la Paleſtine, dans un pays ingrat & ſtérile, ils ont été de bonne heure induſtrieux, parce qu'ils ont eu beſoin de l'être. Des ports commodes ſembloient leur ouvrir la mer : le mont Liban & d'autres montagnes leur offroient des bois de conſtruction. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi dans la néceſſité d'aller chercher au loin des reſſources qu'ils n'avoient pas chez eux, ils ſe ſont appliqués à la navigation. Pour ſe rendre puiſſans ſur terre, il il eût fallu livrer des combats : il ne falloit que de l'induſtrie pour le devenir ſur mer où ils n'avoient point de concurrens.

Maîtres de la méditerranée, ils s'enrichirent par le commerce. Ils pourvurent d'abord aux beſoins d'abſolue néceſſité : ils s'en firent bientôt après de ſuperflus : ils creérent de nouveaux arts : & il paroît qu'ils firent à cet égard des progrès rapides.

On a remarqué que les Phéniciens ont eu les premiers des villes fortifiées. Ils en avoient dans le tems des guerres qu'ils ont ſoutenu contre les Iſraélites, ce qui prouve qu'ils en avoient ſur la fin de cette période. En effet, c'étoit à eux, plutôt qu'aux autres peuples à ſe mettre à l'abri des invaſions, auxquelles on étoit alors expoſé : car ils avoient plus à perdre, & cependant le commerce auquel ils s'adonnoient uniquement,

les rendoit moins propres au métier des armes. Voilà à-peu-près pour ces ſiecles tout ce que nous ſavons des Phéniciens.

Avec cette période commencent les tems fabuleux de la Grece, juſqu'alors tout-à-fait inconnue.

De toutes les colonies venues d'Orient dans cette contrée, la plus ancienne dont l'hiſtoire profane ait conſervé quelque ſouvenir, c'eſt celle des Titans qui paſſerent le Boſphore au commencement de cette période ou à la fin de la précédente. Alors les peuples de la Grece étoient les Pélaſges, les Aones, les Hiantes, les Leleges & d'autres dont on ne connoit que les noms. Barbares au point d'errer ſans chefs & ſans diſcipline, ils n'avoient d'autres retraites que les antres & les cavernes, ils ne faiſoient point uſage du feu ni des alimens convenables à l'homme, & ils étoient féroces juſqu'à ſe manger les uns les autres.

On repréſente Ourane, pere des Titans, comme un conquérant qui étend ſon empire ſur la Thrace, la Grece, l'Italie, les Gaules & l'Eſpagne. On veut dire ſans doute, que dans toutes les parties de l'Europe qu'il parcouroit, il faiſoit fuir devant lui les troupes de ſauvages ou qu'il en forçoit quelques-unes à le ſuivre. En effet, on ne peut conquérir que des peuples cultivateurs. Ils ſont dans la néceſſité de ſubir le joug, parce qu'ils tiennent aux champs qu'ils cultivent. Quant aux ſauvages, pour qui tous les lieux ſont égaux, ils fuient lorſqu'ils ne ſont pas les plus forts; & comme on ne ſauroit les chaſſer à la fois de toutes leurs retraites, on leur en laiſſe plu-

ſieurs pour une qu'on leur enleve. Comment les Titans auroient-ils étendu leur domination ſur pluſieurs provinces de l'Europe ? ils n'ont point bâti de villes, ils vivoient ſous des tentes, ils n'étoient eux-mêmes qu'une troupe errante. Ils ne dominoient donc que dans les cantons qu'ils habitoient, & pour ſe ſouſtraire à eux, il ſuffiſoit de s'éloigner.

La Grece alors n'avoit point de culte public, & en effet, il ne pouvoit pas y en avoir parmi des ſauvages, qui n'avoient ni chefs ni diſcipline. On ne peut pas même dire quelle idée ils ſe formoient des dieux, & on voit qu'ils ne les diſtinguoient pas encore par des noms différens. Ce ſont les Titans, qui les premiers leur apporterent le culte de Saturne, de Jupiter, de Cérès, &c. Ce qui a fait conjecturer que cette colonie venoit d'Egypte, où ces dieux étoient honorés de tems immémorial.

Dans la ſuite les Grecs confondirent les dieux avec les Titans, qui les leur avoient apportés; & en conſéquence, ils regarderent comme des guerres que les dieux s'étoient faites, celles qui s'étoient élevées parmi les Titans, & dont il reſtoit une tradition confuſe. Telle a été la premiere origine des fables de la Grece.

La colonie errante des Titans ſe détruiſit elle-même par les guerres, que ſe firent les chefs. Il ne reſta de toute cette race qu'Inachus, qui s'établit dans le Péloponeſe, & qu'on regarde comme le fondateur du royaume d'Argos. Cependant il paroît que ce prince n'a fait aucun établiſſement fixe, & qu'il vivoit ſous des tentes. Il eut deux fils, Phoronée & Egialée : le pre-

mier bâtit Argos, & le ſecond fonda le royaume de Sicyones.

Ogygès, contemporain d'Inachus, régnoit dans l'Attique. Il eut de ſon mariage avec Thébé, fille de Jupiter, un fils nommé Eleuſinus, qui bâtit la ville d'Eleuſis. C'eſt pendant ſon regne, que l'Attique a été ravagée par une inondation, dont le ſouvenir s'eſt conſervé ſous le nom de *déluge d'Ogygès.*

Il n'y avoit donc encore dans toute la Grece que deux villes, Argos & Eleuſis ; mais elles ſont l'époque de la révolution, qui alloit tirer les Grecs de la barbarie. Ce commencement de police eſt dû aux connoiſſances que les Titans avoient apporté : c'eſt tout l'effet qu'a produit leur irruption. D'ailleurs la Grece retomba bientôt dans ſon premier état ; & elle n'en fut retirée que plus de deux ſiecles après, lorſque de nouvelles colonies vinrent d'Egypte & de Phénicie.

Mille cinq cent quatre-vingt-deux ans avant l'ére vulgaire, Cécrops originaire d'Egypte, aborda dans l'Attique, où Actée qui régnoit alors, lui donna ſa fille en mariage. Ayant ſuccédé à ce prince dans un tems où des pirates & des brigands infeſtoient l'Attique, il fit ſentir à ſes ſujets combien il leur importoit de ſe mettre à l'abri de pareilles incurſions. Il leur apprit l'art de bâtir, & il fonda une ville qu'il nomma Cécropie.

Cependant les Grecs n'avoient aucune idée de l'union conjugale : ils n'en avoient que de fort confuſes de la divinité, & des hommages qui lui ſont dûs. C'eſt Cécrops, qui le premier inſtitua le mariage : il régla le culte ; enfin il établit plu-

ſieurs tribunaux, & entr'autres le fameux aréopage.

Après un regne de cinquante ans, il mourut ſans laiſſer de poſtérité, & Cranaüs athénien, lui ſuccéda. Deux événemens ont rendu ce dernier regne mémorable. Le premier eſt le jugement rendu par l'aréopage, lorſque Mars & Neptune, deux princes qui régnoient dans la Theſſalie, ſoumirent leur différent à la déciſion de ce tribunal. Le ſecond eſt le déluge de Deucalion, fils de Prométhée, qui régnoit ſur le mont Parnaſſe & dans la baſſe Theſſalie.

Après neuf ans de regne, Cranaüs fut chaſſé par Amphictyon, dont on ignore l'origine. Alors régnoit aux Thermopyles un autre Amphictyon, fils de Deucalion. C'eſt celui-ci qui forma une confédération de douze villes grecques, dont les députés devoient ſe rendre deux fois l'année aux Thermopyles. Cet aſſemblée, qui dévint célébre, fut nommée *le conſeil des Amphyctions*. (*)

C'eſt pendant le regne d'Amphictyon, roi d'Athenes, ſoixante-trois ans après Cécrops & 1519 avant J. C., que Cadmus apporta aux Grecs l'écriture alphabétique & pluſieurs arts. Maître de la Béotie après pluſieurs combats, il bâtit la Cadmée; & pour repeupler le pays dont il avoit chaſſé les premiers habitans, il offrit un aſyle à tous ceux qui ſe réfugieroient auprès de lui. Il eſt le premier qui ait introduit cet uſage

(*) Mr. Freret croit que ce conſeil n'a été créé que 60 ou 80 ans après la guerre de Troye: mais j'ai ſuivi l'opinion la plus commune.

en Grece. L'hiſtoire de ſa poſtérité a été une ſuite de malheurs & de cataſtrophes tragiques.

Enfin, huit ans après l'arrivée de Cadmus, Danaüs vint d'Egypte dans l'Argolide, & enleva la couronne à Gélanor, le dernier des deſcendans d'Inachus.

Voilà les colonies qui ont le plus contribué à policer les Grecs. C'eſt vers le tems qu'elles s'établirent, que Séſoſtris autant qu'on le peut conjecturer, pénétra dans la Thrace, & montra les arts aux peuples de l'Aſie mineure, & à ceux du nord de la Grece. A cette époque les Grecs commencerent à ſentir la néceſſité de ſe réunir, ſoit pour réſiſter aux entrepriſes des étrangers, ſoit pour jouïr des arts qui leur avoient été apportés.

CHAPITRE X.

Qu'il étoit difficile aux Grecs de ſe policer.

L'HISTOIRE de la Grece eſt, en quelque ſorte un abrégé de toutes les révolutions poſſibles. Après nous avoir repréſenté les Grecs dans l'état le plus groſſier & le plus barbare, elle nous montre le commencement des arts & des ſociétés; & nous faiſant obſerver ces choſes depuis leur origine, juſqu'à leur perfectionnement, & depuis leur perfectionnement juſqu'à leur décadence, elle nous fera remarquer dans tous les genres d'études, les progrès & les erreurs de

l'esprit humain. Les Grecs perfectionnerent les arts qui leur avoient été apportés : ils en créerent de nouveaux ; ils firent une étude particuliere de la législation : ils imaginerent de nouvelles formes de gouvernement ; & ils cultiverent avec passion toutes les sciences. Vous jugez donc, Monseigneur, combien leur histoire doit être instructive, Mais pour vous préparer à l'étudier avec fruit, il faut nous arrêter quelque tems sur les premiers siecles : il faut tâcher de démêler dans ces commencemens les circonstances, dont l'influence s'étendit jusques dans les siecles suivans.

La Grece est coupée par une chaîne de montagnes, qui formant plusieurs sinuosités, & jettant des branches de côté & d'autre, la divise en plusieurs vallées, & éleve autour de chacune des enceintes qui les ferment presque de toutes parts.

Cette disposition ne permettoit pas aux étrangers de pénétrer facilement dans l'intérieur : elle étoit même un obstacle à la communication des sauvages ; & les troupes, passant rarement d'un canton dans un autre, erroient sur les montagnes & dans les vallées où chacune se trouvoit.

En considérant cette position des différentes parties de la Grece, on voit que les sauvages qui l'habitoient, ne pouvoient se policer que bien lentement. En effet, il y a deux choses également certaines : l'une que les hommes ne font des découvertes, qu'autant qu'ils ont des besoins ; l'autre qu'ils ne conservent leurs découvertes, qu'autant qu'ils peuvent se les communiquer. Si on les tenoit tout-à-fait séparés, si on

leur ôtoit tout moyen de communication; chacun borné à ſa propre expérience, ſeroit condamné à recommencer les mêmes études ; les découvertes des peres ſeroient perdues pour les enfans, & les dernieres générations ſeroient auſſi ignorantes que les premieres. Ajoutons encore que dans cette ſuppoſition les beſoins ſeroient en petit nombre, & que par conſéquent, ils conduiroient chaque individu à peu de connoiſſances. Beſoins, ſociété, communication d'idées : voilà les machines qui ont élevé l'édifice des arts & des ſciences.

Je ne veux pas dire que les ſauvages de la Grece, abſolument iſolés, fuſſent dans l'impuiſſance de vivre pluſieurs enſemble. Mais d'un canton à l'autre, la communication étoit difficile. Il n'y avoit donc que ceux d'un même canton, qui vivoient enſemble ; & les troupes qu'ils formoient, devoient être fort petites, parce que des montagnes & des vallées couvertes de bois, ne pouvoient nourrir que peu d'habitans.

Voilà pourquoi, juſqu'aux Titans, les Grecs ont vécu dans un abrutiſſement qu'on a peine à comprendre, ſe nouriſſant de fruits, de plantes, de racines telles qu'ils les trouvoient dans les bois, & n'imaginant ſeulement pas de s'attrouper ſous un chef.

Dans de pareilles circonſtances, il n'y avoit que les enfans ſinguliérement bien conſtitués, qui puſſent vivre âge d'homme. La population ne pouvoit donc pas croître facilement, & cependant elle pouvoit facilement diminuer par les innondations, auxquelles les vallées étoient expoſées.

En effet, la Béotie eſt un baſſin formé par des montagnes, & dans lequel les rivieres n'ont leur écoulement que par des conduits ſouterrains. On voit encore des puits qui ont été taillés dans le roc pour deſcendre dans ces conduits & les nettoyer : ce qui prouve qu'ils n'ont pas toujours laiſſé un libre paſſage aux eaux.

La Theſſalie eſt également un baſſin, & le fleuve Pénée ſe jette dans la mer par une embouchure ſi étroite, qu'il n'eſt pas difficile de comprendre qu'elle a pu ſe combler.

Par conſéquent, quoique les déluges d'Ogygès & de Deucalion ſoient les ſeuls, dont la tradition ait conſervé le ſouvenir; on peut conjecturer qu'il y en avoit déja eu pluſieurs autres. Or, plus la Grece aura été expoſée à de pareilles inondations, moins elle ſe ſera peuplée. Tout paroit donc confirmer la tradition, qui repréſente les Grecs épars de côté & d'autre, & n'ayant preſque pas de commerce enſemble.

Peut-être que de la conformité qu'on a remarqué dans leur langage, on croiroit pouvoir conclure qu'ils communiquoient beaucoup entr'eux. Mais cette conformité prouve ſeulement qu'ils avoient tous la même origine. Si d'un canton à l'autre, la langue primitive a été des ſiecles ſans éprouver de grands changemens, c'eſt que pendant des ſiecles, l'ignorance a été la même par-tout, & que par conſéquent on n'a pas ſenti le beſoin d'enrichir le langage de nouveaux mots & de nouveaux tours. Il y auroit eu dans la Grece autant de langues que de provinces, ſi ſi les peuples s'étoient éclairés ſéparément, &

ſans avoir aucun commerce entr'eux : mais c'eſt ce qui n'eſt pas arrivé.

Quoique les Titans n'aient point fait d'établiſſemens fixes, on conjecture avec raiſon qu'ils ont enſeigné l'agriculture aux Grecs, puiſqu'ils leur ont apporté le culte de Cérès. On ne peut pas douter qu'ils ne la connuſſent eux-mêmes, & qu'ils n'aient été dans la néceſſité de la cultiver. Leur peuplade paroit avoir été trop nombreuſe, pour avoir pu ſe paſſer de ce ſecours dans un pays qui nourriſſoit à peine ſes premiers habitans. Mais les guerres qu'ils ſe firent, ne permirent pas à l'agriculture de faire de grands progrès : ils ſe ruinerent mutuellement, & ils diſparurent bientôt ; ou du moins ceux qui reſterent, ſe diſperſerent dans les bois & ſe confondirent avec les anciens ſauvages. Cette colonie, qui ne fit que paſſer, ne put donc pas tirer les Grecs de la barbarie. Pour une pareille révolution, il falloit qu'il en arrivât de nouvelles, & cependant de nouvelles colonies ne pouvoient pas s'établir ſans de grands obſtacles.

Les étrangers, qui ont contribué à policer les Grecs, s'établirent d'abord ſur les côtes, ſoit parce que c'étoit la poſition la plus avantageuſe pour le commerce, ſoit parce qu'il étoit difficile de s'engager dans des bois & dans des montagnes. Les ſauvages n'eurent rien de plus preſſé que de s'éloigner. Ils voyoient la perte de leur liberté à reſter, & ils ne prévoyoient pas ce qu'ils perdoient à fuir. Pouvoient-ils imaginer qu'il put leur être avantageux de ſe faire des beſoins qu'ils ne connoiſſoient pas ? Sentoient-ils la néceſſité de ces choſes dont les Egyptiens

& les Phéniciens ne pouvoient pas ſe paſſer ? Enfin une vie fixe & laborieuſe pouvoit-elle avoir quelque attrait pour eux ?

Les premiers royaumes de la Grece étoient donc bien peu de choſe. Un petit nombre de cabanes formoient une ville & un royaume. Lors de Cécrops, il n'y avoit que vingt mille ames dans toute l'Attique.

Il n'étoit pas même toujours néceſſaire de commander dans une ville, pour être ce qu'on appelloit alors un roi. Il ſuffiſoit d'être le chef d'une troupe, & de chaſſer toutes les autres d'un canton dont on ſe rendoit maître. Tels ont été Inachus & Ogygès ; & tels vraiſemblablement ont été encore Neptune & Mars dans des tems poſtérieurs.

De pareils rois ne contribuoient pas à policer les Grecs. Ils dévaſtoient la Grece : ils étoient le fléau des peuples fixés dans les villes : ce n'étoient dans le vrai que des chefs de brigands, dont il fallut purger la Grece. Ils retarderent d'autant plus les progrès de la ſociété, que le brigandage fut long-tems en honneur, & qu'il falloit des héros pour le détruire.

A meſure que les étrangers établis ſur les côtes, pénétrerent plus avant, les ſauvages, vaincus par la force, ou gagnés par les manieres avec leſquelles on les traita, commencerent à connoître un nouveau genre de vie, & deſirerent d'avoir part aux avantages qui leur furent offerts. Quelquefois chaſſés des lieux qu'ils habitoient, ils furent forcés de chercher un aſyle dans les villes, qui s'ouvrirent à eux. D'autres fois ils y étoient attirés par des combats, dont

on leur donna le ſpectacle. C'eſt un artifice que les colonies avoient employé avec ſuccès, & c'eſt de cet uſage que naquirent dans la ſuite les jeux célebres de la Grece.

Cependant la diſpoſition des différentes contrées de la Grece, en faiſoit autant de petits royaumes indépendans; & cette indépendance rendoit les Grecs peu propres à ſubir le joug des loix. Autant les peuples ſont portés à l'eſclavage dans les grands empires, autant dans les petits états, ils ont de peine à ſe ſoumettre à une autorité légitime. Les Grecs n'oublierent point qu'ils avoient été libres: ils voulurent toujours concilier une liberté ſans bornes avec les avantages de la ſociété; & cet eſprit fut une ſource de déſordres & de révolutions.

On devoit donc trouver bien des obſtacles à policer la Grece, & cependant pour les vaincre promptement, il eût fallu être plus habile que les étrangers qui aborderent dans cette contrée. Quoique la tradition faſſe de Cadmus un fils du roi de Sidon, & de Danaüs un frere d'Egyptus, qu'on dit être Séſoſtris même; on ne les connoit dans le vrai, ni l'un ni l'autre, non plus que Cécrops; & cette origine, qu'on leur donne, doit être miſe au nombre des fables imaginées pour embellir l'hiſtoire de leur établiſſement.

D'un côté, rien n'étoit plus oppoſé à l'eſprit des Egyptiens, que de ſonger à porter les arts chez d'autres peuples; & de l'autre il eſt vraiſemblable, que lorſque les Phéniciens ont envoyé des colonies quelque part, ils n'ont eu d'autre objet que d'étendre leur commerce. Delà,

je conjecture que ces étrangers, qui aborderent dans la Grece, étoient des aventuriers, qui n'ayant aucune conſidération dans leur patrie, chercherent des établiſſemens dans les pays les moins fréquentés. Ils n'avoient ſans doute que des connoiſſances bien imparfaites : car ils n'auroient pas quitté l'Egypte ou la Phénicie, pour aller exercer leurs talens parmi des ſauvages.

Dans la période ſuivante, un grand nombre de colonies ſortirent de Sidon. Ce fut une ſuite des conquêtes de Joſué. Cette ville, ne pouvant fournir à la ſubſiſtance de tous les Phéniciens pour qui elle fut un aſyle, leur donna des vaiſſeaux ; & elle les répandit en Afrique, en Eſpagne & dans pluſieurs îles. On ne voit pas néanmoins qu'elle ait alors envoyé des colonies dans la Grece, & c'eſt cependant dans ces circonſtances qu'elle auroit dû y former des établiſſemens : mais ce pays étoit trop pauvre pour attirer l'attention d'une ville commerçante.

Au reſte, quoique nous ayons lieu de conjecturer que Cécrops, Cadmus & Danaüs n'ont été que des avanturiers, il eſt certain qu'ils durent paroître comme des prodiges à des hommes dépourvus de toutes lumieres ; & la Grece leur doit ſes premieres connoiſſances.

CHAPITRE XI.

De l'origine de la Mythologie.

CEUX qui apporterent en Grece des dieux étrangers, n'en donnerent ſans doute que des idées imparfaites, & le culte égyptien ou phénicien fut altéré dès ſon établiſſement. Les ſauvages encore contribuerent à le dénaturer : il eſt vraiſemblable qu'ils ne le conçurent pas tel qu'on le leur préſentoit ; ils y mêlerent leurs préjugés, ils le modifierent de bien des manieres.

Les dieux eurent différentes époques, ſoit parce que les colonies arriverent dans des tems différens, ſoit parce que les peuples de la Grece ne ſe policerent que les uns après les autres.

Le tems, où leur culte s'établit, fut pris dans la ſuite pour celui de leur naiſſance, & parce que pour les faire connoître, on leur avoit donné des noms grecs, ils paſſerent bientôt pour Grecs eux-mêmes, & on les crut nés dans le pays.

Cette mépriſe changea la généalogie des dieux : ceux qui étoient les plus anciens en Egypte furent les plus modernes en Grece, & réciproquement. En effet, les Grecs ayant confondu l'époque de leur établiſſement avec celle de leur naiſſance, les généalogies qu'ils imaginerent, ne purent pas être toujours d'accord avec celles des Egyptiens.

Les divinités ne s'établirent pas toujours ſans obſtacles : les miniſtres d'un culte déjà ancien, craignirent de le voir aboli par un nouveau culte. Les prêtres eurent donc des intérêts contraires : ils ſe livrerent des combats ; ils uſurperent les uns ſur les autres : & la religion eſſuya bien des changemens. Or, l'hiſtoire de ces changemens, préſentée ſous des allégories, & chargée de circonſtances, prendra inſenſiblement la forme d'une hiſtoire des dieux mêmes, conſidérés comme autant de perſonnages, qui ſe ſeroient enlevé tour-à-tour l'empire de l'univers.

Toutes ces fables furent long-tems confiées à la tradition ſeule. Les prêtres ne faiſoient point un corps : ils ne ſe concerterent point. Chacun forma un culte, ſuivant l'eſſor que prit ſon imagination. Ainſi il y eut autant de dieux & de pratiques religieuſes, que de territoires : chaque divinité, en changeant de lieux, changea de noms, d'attributs, de fonctions ; & les notions que s'en firent les Grecs, ne furent ni uniformes ni permanentes.

Cependant à meſure que les peuples ſe mêlerent, ils ſe communiquerent leurs idées ; & leurs idées ſe mêlant comme eux, l'hiſtoire des dieux ne fut plus qu'un cahos. C'eſt cette hiſtoire qu'on nomme *mythologie.*

La mythologie n'offre donc rien de déterminé : elle laiſſe une libre carriere à l'imagination. Par conſéquent, il ſuffiſoit d'être poëte pour être théologien ; & chaque âge vît naître de nouvelles fables. Mais elles étoient ingénieuſes, & vous verrez que ſi tous les peuples ont eu des préjugés

préjugés, les Grecs ſeuls ont ſu faire de l'erreur un art agréable.

Il me ſuffit, Monſeigneur, de vous montrer ces choſes dans leur origine. Vous apprendrez la mythologie en liſant les poëtes, & au beſoin, un dictionnaire de la fable vous inſtruira [*].

CHAPITRE XII.

Des cérémonies religieuſes & des effets qu'elles produiſirent.

LES forêts ont été les premiers temples des dieux de la Grece, comme elles ont été les premieres habitations des Grecs. En effet, les dieux n'ont pu ſe fixer dans des édifices, que lorſque les hommes ſe ſont fixés dans les villes. C'eſt vraiſemblablement cette premiere habitation des dieux, qui a introduit l'uſage des bois ſacrés qu'on élevoit auprès des temples.

On ne ſe contenta pas d'adreſſer aux dieux ſes prieres & ſes vœux : on crut devoir leur offrir les choſes qu'on imagina leur être agréables. Ces ſacrifices eurent pour objet de les remercier, d'en obtenir de nouveaux bienfaits ou d'appaiſer leur colere ; & ces motifs firent

[*] Voyez ſur ce ſujet une diſſertation de Mr Fréret. J'en tire à peu près tout ce que je dis dans ce chapitre.

offrir, ſuivant les circonſtances, des fruits, des animaux & des hommes.

Les cérémonies qui accompagnoient les ſacrifices, firent accourir aux pieds des autels; mais rien ne contribua plus à ce concours, que l'uſage où étoient les Grecs, de ne point former d'entrepriſes, ſans avoir interrogé les dieux ſur l'événement.

Les aſtres ſont les premieres divinités: auſſi furent-ils interrogés les premiers, & l'aſtrologie eſt la plus ancienne eſpece de divination. L'influence de ces corps parut ſenſible: on crut qu'il n'y avoit qu'à les obſerver pour juger de l'avenir. On étudia donc les cieux, & auſſi-tôt rien n'y parut arriver naturellement. Les cometes, les éclipſes, les nuages, les vents, le tonnerre, tout fut prodige & préſage, & pour mieux obſerver ces choſes, on plaça les temples ſur des lieux élevés.

Mais ſans doute les ſacrifices ſont agréables aux dieux. Pourquoi donc ne ſaiſiroient-ils pas cette occaſion de manifeſter leur volonté? Pourquoi ne liroit-on pas l'avenir dans les entrailles des victimes? On ouvrit donc les victimes.

Mais encore pourquoi des paroles échappées au haſard, un mouvement involontaire, un tintement d'oreille, un éternuement fait à droite ou à gauche, une chûte imprévue, un ſonge, &c. ne ſeroient-ils pas autant d'avertiſſemens que nous donnent les dieux? ne peuvent-ils pas ſe ſervir de ces moyens? ils le peuvent, ils le font donc.

Au pied du mont Parnaſſe, il y avoit une crevaſſe dont on ne pouvoit approcher ſans entrer

dans une eſpece de fureur. Il en ſortoit une exhalaiſon qui faiſoit extravaguer. On prit cette exhalaiſon pour une inſpiration, & on crut qu'un dieu vouloit ſe communiquer. Auſſi-tôt une Pythie monte ſur le trépied, des prophetes l'entourent, ils recueillent les mots qui lui échappent, les interprétent, les mettent en vers, & on a des oracles. Ainſi s'eſt établi l'oracle de Delphes, le plus célebre de la Grece.

Celui de Dodone commença & s'accrédita avec la même facilité. Une prêtreſſe de Thebes, enlevée par un marchand phénicien, & vendue en Grece, ſe retira dans la forêt de Dodone, bâtit une chapelle à Jupiter, promit des oracles: on accourut, & le dieu parla.

Quelque groſſieres que ſoient ces ſuperſtitions, elles eurent leur utilité; parce qu'elles pouvoient ſeules faire franchir aux peuples les obſtacles, qui les ſéparoient. En ſe réuniſſant à Delphes, à Dodone, &c. leurs mœurs commencerent à s'adoucir. Ils réfléchirent ſur leur ſituation, ils ſe communiquerent leurs idées, & ils devinrent tous les jours plus ſociables. C'eſt ce concours qui a fait créer le conſeil des Amphictyons, formé des députés de pluſieurs peuples; & ce conſeil par ſon inſtitution, devoit contribuer à policer les Grecs.

Ce n'eſt pas qu'on doive, avec Denis d'Halicarnaſſe, regarder ce conſeil comme une aſſemblée politique, où les Grecs traitoient des affaires d'état, & des moyens de ſe rendre formidables aux barbares, en réuniſſant toutes les forces. Il eſt difficile de comprendre qu'ils euſſent déja des vues ſi étendues; & on ne voit pas pour-

quoi ils auroient penſé dès-lors à ſe réunir contre les barbares qui ne les attaquoient pas encore. Ce ſeroit leur ſuppoſer trop de prévoyance.

Il eſt vrai que les villes, qui jouiſſoient du droit d'amphictyonat, avoient toutes un intérêt commun; & que cette confédération, qui les uniſſoit, les mettoit dans une ſituation à ſe donner mutuellement tous les ſecours dont chacune pouvoit avoir beſoin. Mais ce n'eſt pas dans le conſeil des Amphictyons qu'elles traitoient leurs affaires purement politiques. Ce corps, n'étoit encore que le gardien du temple, & le juge des différens que le concours pouvoit faire naître; s'occupant de la police, réglant les cérémonies religieuſes, faiſant reſpecter le culte, & ne s'armant que pour venger la divinité. Si dans la ſuite il ſe mêla des querelles des Grecs, il prit la religion pour prétexte; & cela ſeul fera connoître l'eſprit de ſa premiere inſtitution.

Le concours aux lieux où il y avoit des oracles, rendit plus fréquens les jeux, où les Grecs aimoient à montrer leur force & leur adreſſe; & ces jeux rendirent eux-mêmes le concours plus grand. Dans ces ſiecles, où l'adreſſe & la force étoient au rang des premieres vertus, on ne pouvoit pas imaginer des ſpectacles plus intéreſſans pour les peuples. C'eſt pourquoi ces jeux ſe mêlerent aux cérémonies religieuſes; ils en devinrent une partie eſſentielle: on en donna pour célébrer la mémoire des grands hommes: les héros ſe firent une gloire de s'y diſtinguer; & la paſſion, avec laquelle on y accourrut de toutes parts, détermina à les donnet réguliérement dans des tems marqués. Les premiers de cette eſ-

pece ſont ceux qu'inſtitua Lycaon, qui régnoit en Arcadie ſur la fin de la troiſieme période. Quelques tems après, les jeux panathéniens commencerent à Athenes ſous Erichthonius.

Dans ces aſſemblées de la Grece; on s'entretenoit d'actions héroïques, de merveilles, de fables. Tout ce qu'on voyoit, tout ce qu'on entendoit, entretenoit le courage, portoit à l'héroïſme, & faiſoit durer les préjugés utiles. La curioſité avoit toute la vivacité, que donne un commencement de connoiſſances; & la crédulité étoit grande, parce que l'ignorance rendoit tout poſſible. Ainſi les mœurs s'adouciſſoient, ſans s'amollir: on ſe portoit aux grandes choſes, parce qu'on en croyoit de plus grandes: les prodiges fabuleux préparoient à de vrais prodiges; & ces peuples, qui auparavant épars, ſe connoiſſoient à peine, commençoient à ſe regarder comme une ſeule & même nation, & à mépriſer toutes les autres.

Voilà les tems où il faut d'abord obſerver les Grecs, parce qu'alors les circonſtances leur faiſoient prendre un caractere, dont ils conſerverent toujours quelque choſe. Crédules & ſuperſticieux dans ces commencemens, ils continueront de l'être dans les ſiecles où ils furent plus éclairés. Mais ils eurent auſſi le même courage, la même activité, la même curioſité, la même paſſion pour le merveilleux, le même mépris pour les autres nations. Ils ſemblent dès ces tems, ſe former pour les plus grandes vertus & pour les plus grands vices, pour les plus grandes lumieres & pour les plus grandes erreurs; en un mot, pour tout ce qui eſt grand.

CHAPITRE XIII.

Quatrieme période, depuis la loi écrite juſqu'à l'établiſſement de la royauté chez les Hébreux, l'an 1079 *avant J. C. ou juſqu'à l'établiſſement de l'archontat chez les Athéniens en* 1088: *eſpace de quatre cent & quelques années.*

DEPUIS l'arrivée des colonies égyptiennes ou phéniciennes, juſqu'à la guerre de Troye, il y a plus de trois cens ans. Un grand nombre de royaumes commencent dans cet intervalle : les peuples ſemblent ſe policer à l'envi ; & il y a auſſi tous les jours plus de communication entr'eux. Mais c'eſt dans la fable qu'il faut étudier ces tems, plutôt que dans l'hiſtoire.

On ne ſait rien de la plupart des ſouverains qui ont régné dans la Grece pendant ces trois ſiecles ; & ce qu'on ſait des autres, ſi on le dépouille du merveilleux, ſe réduit à peu de choſe. Les Grecs ont à la vérité ſur les autres peuples, l'avantage d'avoir rendu intéreſſans les prodiges qu'ils ont cru, comme ceux qu'ils ont fait & il ſeroit honteux d'ignorer tout-à-fait leurs fables : mais j'ai déja remarqué que vous pourrez vous en inſtruire dans les poëtes.

L'agriculture n'avoit fait encore que peu de progrès dans le premier ſiecle de cette période, lorſqu'Erecthée partit d'Egypte avec des vaiſſeaux

chargés de bled, aborda dans l'Attique, délivra ce pays d'une famine qui le preſſoit, & devint par ce bienfait, roi des Athéniens. On comptoit alors plus de cent cinquante ans depuis l'établiſſement de Cécrops, & on a remarqué que juſqu'à cette époque, l'Attique tiroit les bleds de la Sicile ou de la Libye. On n'y connoiſſoit encore que la culture de l'olivier : Cécrops, qui l'avoit apportée avec le culte de Minerve, trouva le terroir trop ſec & trop aride pour toute autre production.

Erecthée, jugeant que les plaines d'Eléuſis ſeroient propres au labourage, les fit défricher & enſemencer ; & cette entrepriſe ayant eu tout le ſuccès qu'il s'étoit promis, il inſtitua à Eléuſis les myſteres de Cérès, à l'imitation de ceux que les Egyptiens célébroient en l'honneur d'Iſis.

Il n'eſt pas douteux que les Grecs n'ayent connu l'agriculture long-tems auparavant. Nous avons vu que les Titans leur en avoient au moins donné une idée groſſiere ; & ſi après l'extinction de ces étrangers, cet art ſe perdit, Cadmus & Danaüs le renouvellerent dans la ſuite. Mais il étoit fort peu répandu, & vraiſemblablement fort négligé, même dans les cantons où on le conſervoit encore. Pour le rendre plus commun, il fallut vaincre bien des obſtacles : c'eſt ce qu'on apperçoit dans le merveilleux, qui a défiguré cette révolution. On a dit que, ſous Erecthée, Cérès étoit venue elle-même enſeigner l'agriculture aux Grecs ; & on a fait faire des prodiges à cette déeſſe, pour garantir les jours de Triptoleme, lorſque ces peuples encore barbares, qu'il

vouloit forcer à cultiver la terre, ſe ſoulevoient contre lui.

Le regne d'Erecthée, qui commence l'an 1423 avant Jeſus-Chriſt, eſt donc l'époque où l'agriculture change les mœurs des Grecs; & c'eſt dans le ſiecle ſuivant qu'elle fait de nouveaux progrès & ſe répand. Alors de nouveaux royaumes ſe forment de toutes parts: la Grece ſent croitre ſes forces: les peuples contractent des alliances; & les chefs arment pour différentes entrepriſes. Telles ſont l'expédition des Argonautes, ſous la conduite de Jaſon; la guerre de Thèbes, où ſept rois ſe réuniſſent contre Etéocle; & la guerre de Troye, où toute la Grece prend part.

On n'avoit pas encore vu autant de mouvement. Mais ſi les Grecs étoient mieux qu'ils n'avoient jamais été, les arts qu'ils connoiſſoient ne leur ſuffiſoient pas; & c'eſt-là le principe de l'inquiétude qui les agitoit, & qui les agita encore longtems.

Il falloit un aliment à cette inquiétude. C'eſt pourquoi les jeux devinrent plus fréquens que jamais. Ils continuerent de faire partie du culte & des honneurs qu'on rendoit à la mémoire des héros. Les rois en donnerent à leur avénement: Théſée rétablit les Panathénées: il inſtitua les jeux iſthmiques à Corinthe: Hercule renouvella ceux qu'un ſiecle auparavant on avoit inſtitués à Olympie en l'honneur de Jupiter. En un mot, on ne parut occupé qu'à multiplier ces ſortes de ſpectacles. Les noms de ceux qui les inſtituoient, les grands hommes dont ils rappelloient les actions, les dieux auxquels on les conſacroit, les rois & les héros qui entroient en lice, les cou-

ronnes qu'on diſtribuoit aux vainqueurs, l'affluence de tous les peuples de la Grece, voilà les circonſtances qui entretenoient la paſſion pour ces jeux, & qui préparoient les Grecs à de grandes choſes.

Tel étoit l'eſprit de ces peuples dans le ſiecle que termina la guerre de Troye. Mais ils étoient encore bien ignorans dans l'art de ſe gouverner. Les uſages, qui leur tenoient lieu de loix, étoient pour eux une ſource d'abus; & on pouvoit prévoir dès-lors que les déſordres ruineroient la Grece, ou qu'ils ameneroient une révolution, qui la rendroit plus floriſſante que jamais. C'eſt dans ces circonſtances, que Théſée jetta les fondemens de la grandeur d'Athènes.

Juſqu'alors l'Attique avoit été diviſée en douze bourgs, qui, ayant chacun leurs magiſtrats & leurs aſſemblées particulieres, ſe gouvernoient ſéparément d'après leurs uſages, & qui, bien loin de ſe réunir pour l'intérêt commun, ſe faiſoient ordinairement la guerre.

Théſée caſſa ces magiſtrats, ces aſſemblées, & fit des douze bourgades un ſeul peuple, qui s'aſſembloit à Athènes. Là, les habitans de la campagne eurent droit de ſuffrage, comme les habitans de la ville; & toute l'Attique fut ſoumiſe à la juriſdiction de cette capitale. Par cette réforme, Athènes s'agrandit, & devint tous les jours plus puiſſante.

Erecthée avoit diſtribué les citoyens en quatre claſſes: Théſée n'en fit que trois; les nobles, les laboureurs & les artiſans. Les deux dernieres, étant plus nombreuſes, étoient auſſi plus puiſſantes. Il voulut donc en balancer l'autorité; &

il ſe flatta d'y réuſſir, en réſervant pour la premiere ſeule tout ce qui concerne le miniſtere de la religion, celui de la juſtice & celui de la police. Mais ſes précautions n'aſſurerent pas l'équilibre qu'il vouloit établir. Les laboureurs & les artiſans, plus puiſſans par le nombre, devoient ſe rendre maîtres de la république, toutes les fois qu'il ſe trouveroit parmi les nobles des citoyens, qui jaloux du commandement, ſe détacheroient de leur corps pour s'attacher au peuple. Ce gouvernement renfermoit donc un germe de factions : il tendoit à l'anarchie, & l'autorité devoit paſſer continuellement d'une main dans une autre. En effet, Théſée, victime d'un parti qui s'éleva contre lui, fut banni d'une ville dont il avoit été le ſecond fondateur.

C'eſt ſur-tout ſur le ſiecle de Théſée que les Grecs ſe ſont plus à répandre un merveilleux, qui fait connoître leur eſprit & leur caractere. Sans entrer néanmoins à ce ſujet dans aucun détail, je me contenterai d'obſerver les circonſtances, qui ont pu donner lieu à tant de fables.

Si les Titans furent pris pour les dieux qu'ils avoient apporté, ce ne fut qu'une mépriſe involontaire. Cécrops, Cadmus & Danaüs, malgré les ſervices qu'ils avoient rendu, ne paſſerent jamais que pour des rois. Pourquoi donc, dans des tems poſtérieurs, tous les grands hommes ſont-ils autant de demi-dieux ? Pourquoi ſemble-t-il que les Grecs veuillent abſolument s'y méprendre ?

Dans l'établiſſement des colonies & long-tems après, il n'y avoit, comme nous l'avons remarqué aucune communication entre les provinces de la

Grece. Les troupes ſauvages, répandues de côté & d'autre, ignoroient chacune ce qui ſe paſſoit hors de leur canton.

Les choſes étant ainſi, la réputation de Cécrops, de Cadmus & de Danaüs ne pouvoit pas encore s'étendre. Elle s'arrêtoit, pour ainſi dire, aux bornes de leurs petits états. On conçoit donc que n'étant connus que de leurs ſujets, ils ne pouvoient paſſer que pour des rois. Or, ce titre étant le ſeul qui leur avoit été donné, la poſtérité ne leur en donna pas d'autres. Il arriva ſeulement que les événemens les plus ſimples, tranſmis avec des expreſſions équivoques ou figurées furent une occaſion d'imaginer des prodiges, dont on embellit leur regne.

Dans la ſuite, la face de la Grece changea. Comme il y eut plus de peuples policés, il y eut auſſi plus de communication entre les provinces. Les hommes qui ſe diſtinguerent, eurent donc un plus grand théatre : leurs noms furent portés d'un peuple chez l'autre ; & leurs faits, plus racontés, furent plus embellis.

Dans le ſyſtème de la théologie payenne, les dieux étoient ſujets à toutes les paſſions humaines. Ils pouvoient donc aimer des mortelles, & par conſéquent un homme pouvoit avoir un dieu pour pere. Rien n'étoit plus conforme au préjugé introduit par la mépriſe qui avoit confondu l'hiſtoire des dieux avec celle des Titans.

Cependant je ne préſume pas que la premiere erreur de cette eſpece ait été l'effet d'un menſonge prémédité : je croirois plutôt qu'elle eſt venue de quelque expreſſion figurée, qui, paſſant de bouche en bouche, aura été mal inter-

prétée. En effet, quoique les Grecs parlaſſent tous la même langue, chaque peuple avoit cependant ſon idiome; & par conſéquent, les mêmes expreſſions n'étoient pas entendues par-tout de la même maniere. Par exemple, lorſque pour faire entendre qu'un homme étoit arrivé par mer, on a dit qu'il étoit fils de Neptune; n'a-t-on pas dû faire tomber les Grecs dans l'erreur de croire qu'il étoit réellement le fils de ce dieu?

Voilà donc un demi-dieu. Or, ſi on croit à un, on pourra croire à beaucoup d'autres. Il ſera donc facile alors d'abuſer de la crédulité des peuples. On en abuſa par conſéquent, & l'Olympe peupla la terre de demi-dieux. Auſſi la Grece en offre un grand nombre dans le même ſiecle.

Il eſt naturel que le fils d'un dieu faſſe des choſes extraordinaires. C'eſt même ce qu'on attend de lui: & ſi toutes ſes actions étoient dans l'ordre commun, il les faudroit raconter avec des circonſtances fabuleuſes pour les rendre vraiſemblables. Il ne s'agit plus que d'imaginer comment des faits fort ſimples ont pu ſe défigurer, & devenir des prodiges dans la bouche de ceux-mêmes qui n'avoient pas deſſein de tromper.

Dans ce ſiecle, pendant qu'une partie de la Grece travailloit à ſe policer, une autre partie réſiſtoit encore au joug des loix. Les ſociétés civiles avoient donc à ſe défendre contre des chefs de troupes errantes, qui vivoient de brigandage: & elles avoient encore à combattre les bêtes féroces, qui infeſtoient les campagnes. Or, ayant toutes le même intérêt à détruire ces ennemis communs, elles ne pouvoient manquer d'accor-

der la plus grande conſidération aux citoyens qui les alloient chercher pour les vaincre, & qui revenoient avec la victoire. Tous les héros ſe ſont ſignalés dans ces ſortes de combats; & leur célébrité eſt un monument de l'état où étoit alors la Grece.

Ils auroient été moins célebres, ſi, dans le récit de leurs exploits, un brigand n'eût été qu'un brigand, & une bête feroce n'eût été qu'une bête feroce. Mais plus on redoutoit ces ennemis, plus l'imagination s'appliquoit à les peindre redoutables. Elle ne trouvoit point de termes aſſez forts: elle employoit les expreſſions les plus exagérées: elle les accumuloit les unes ſur les autres, & le merveilleux s'établiſſoit.

Dès que le merveilleux commence, il fait des progrès rapides. Chaque inſtant le produit ſous de nouvelles formes: l'ignorance le ſaiſit, la curioſité en devient avide, & la crédulité lui donne toute la réalité qui lui manque.

Les héros n'avoient garde de détruire des erreurs qui contribuoient à leur gloire. Leur naiſſance demandoit d'eux des exploits extraordinaires, la renommée qui publioit leurs victoires, ne permettoit pas de les mettre au nombre des choſes communes; & le merveilleux devenoit vraiſemblable.

La priſe de Troye eſt l'époque, ou la Grece ceſſe tout-à-coup de produire des demi-dieux. Ce n'eſt pas qu'elle fût moins crédule: mais en conſidérant les circonſtances où elle ſe trouvoit, nous concevrons que de pareilles fables ne pouvoient plus avoir cours.

Les Grecs n'avoient pris les armes que pour

venger l'affront fait à Ménélas. Ils n'avoient pas projetté de faire des établiſſemens en Aſie. Ils ne vouloient pas conquérir Troye : ils ne vouloient que la détruire. Cependant l'abſence des principaux chefs de la Grece ramena la licence & les déſordres. Les villes furent troublées par des diſſentions : elles perdirent les citoyens, que chaſſoient les factions puiſſantes : & les peuples recommencerent à errer de contrée en contrée, & à vivre, comme autrefois, de brigandage.

La priſe de Troye a donc été funeſte aux Grecs, comme aux Troyens. Les vainqueurs, diviſés & victimes de leurs diſſentions, ne retirerent de leur entrepriſe qu'un butin, qui fut bientôt diſſipé. Les uns périſſent par la tempête : les autres ſont jettés ſur des rivages étrangers : & s'il en eſt qui reviennent dans leurs états, ils ſont, pour la plûpart, aſſaſſinés ou chaſſés. Tel fut le ſort de ces héros : les malheurs qui les ſuivent ne fourniſſent pas matiere aux merveilleux.

Cependant les ſoldats accoutumés au pillage, ne ſont plus capables de redevenir citoyens. Les pirates infeſtent les mers : les brigands infeſtent les campagnes : toute communication eſt interceptée : les jeux ceſſent, & la Grece épuiſée paroît ſans mouvement. Les circonſtances qui ſuivent la guerre de Troye, ſont donc tout-à-fait différentes de celles qui l'ont précédée. Mais une nouvelle guerre alloit rendre le mouvement à la Grece. Pour en expliquer la cauſe, il faut prendre les choſes de plus haut.

Perſée, fondateur de Mycénes, avoit laiſſé la couronne à Electrion ſon fils. Amphitrion, petit-fils de Perſée par Alcée, avoit épouſé Alcméne,

fille d'Electrion & auroit dû ſuccéder à ſon beau-pere. Mais ayant eu le malheur de le tuer involontairement, il fut obligé de ſe retirer, & d'abandonner la couronne à ſon oncle Sthénélus, frere d'Electrion. Par cette uſurpation, Hercule, fils d'Amphitryon & d'Alcmene, fut exclus du trône de Mycenes.

Vous verrez dans la fable les dangers auxquels Euryſthée, fils & ſucceſſeur de Sthénélus, expoſa ce héros : il en pourſuivit les enfans, & déclara la guerre aux Athéniens qui leur avoient donné aſyle : mais il perdit la bataille & la vie.

Cette mort ouvrit le Péloponèſe aux Héraclides ; mais lorſqu'ils s'étoient rendus maîtres de preſque toutes les villes, l'oracle, conſulté ſur une peſte ſurvenue, répondit que ce fléau ne ceſſeroit qu'après qu'ils ſe ſeroient retirés.

Ils ſe retirerent cependant trompés par les expreſſions ambigues de l'oracle. Hyllus, fils d'Hercule, revint au bout de trois ans, & fut tué dans un combat ſingulier, qu'il propoſa pour épargner le ſang des deux parties. On étoit convenu, que s'il étoit vaincu, les Héraclides ne reviendroient dans le Péloponeſe qu'après cent ans.

Ce terme étant expiré, Téménès, Creſphonte & Ariſtodeme, deſcendans d'Hercule par Hyllus, revinrent dans le Péloponeſe, quatre-vingts ans après la guerre de Troye, lorſque Téſamene, fils d'Oreſte, régnoit ſur Argos, Mycénes & Lacédémone. Vainqueurs de ce prince, ils partagerent leurs conquêtes. Creſphonte régna à à Mycénes, Téménès à Argos, & Ariſtodeme

étant mort pendant la guerre, Sparte fut le partage de ſes deux fils.

Les troupes des Héraclides étoient en grande partie, compoſées des Doriens de Theſſalie, peuple groſſier qui, ne connoiſſant d'autre métier que la guerre, ramena la barbarie, & mit toute la Grece dans la néceſſité de prendre les armes. D'anciennes villes furent détruites, de nouvelles furent fondées : les peuples refluerent les uns ſur les autres : & pluſieurs forcés d'abandonner leur ancienne patrie, en chercherent une nouvelle dans les isles ou ſur les côtes de l'Aſie mineure.

Dans ce mouvement général, tous les peuples ſe trouvoient ſéparément trop foibles, pour qu'aucun d'eux pût s'établir ſolidement. Les diſſentions étoient au dedans des villes, des ennemis étoient au dehors ; & on gémiſſoit ſous la tyrannie des rois, qui étant montés ſur le trône dans des tems de troubles, croyoient ne pouvoir ſe maintenir que par la violence.

Cependant les guerres continuoient : les rois eux-mêmes les faiſoient durer, parce qu'elles les rendoient néceſſaires. Mais enfin les déſordres devoient avoir un terme, & ce terme devoit être funeſte aux rois. Ils devinrent preſque tout-à-coup l'objet de la haine des peuples, qui les regardant comme les auteurs des malheurs publics, ſe laſſerent d'être les victimes de leur ambition, & ſecouerent le joug. Thébes en avoit donné le premier exemple après la mort de Xantus, & quelque tems après les Athéniens déclarerent qu'ils ne reconnoiſſoient d'autre roi que Jupiter.

Jupiter. La circonſtance où ils abolirent la royauté, fait voir combien elle étoit devenue odieuſe.

Les Héraclides leur ayant déclaré la guerre, l'oracle qu'ils avoient conſulté ſuivant l'uſage, les aſſura du ſuccès de leur entrepriſe, s'ils ne tuoient pas Codrus, alors roi d'Athènes. En conſéquence ils ordonnerent de reſpecter les jours de ce prince : mais Codrus, qui veut ſe dévouer pour ſa patrie, ſe déguiſe en payſan : il échappe à la vigilance de ſes ſujets, qui l'aimoient & qui veilloient ſur lui : il paſſe dans le camp des ennemis, & il inſulte un ſoldat qui lui ôte la vie. Les Héraclides alors n'oſant haſarder un combat, ſe retirerent.

Les deux fils de Codrus, Médon & Nilée, ſe diſputent la couronne : mais, quoique les Athéniens pleurent le pere, ils ne veulent pour roi ni l'un ni l'autre. S'il ſentent ce qu'ils ont perdu, ils ſentent auſſi ce qu'ils ont à craindre ; & conſidérant l'oppreſſion, où ils voient tous les peuples, ils proſcrivent la royauté. Seulement en mémoire de Codrus, à qui ils déferent les honneurs héroïques, ils confient à Médon la premiere magiſtrature ſous le titre d'Archonte.

Voilà l'époque où commence la république d'Athènes. On ne ſauroit dire quel étoit préciſément le pouvoir du premier magiſtrat. Il paroît avoir été trop foible pour réprimer les excès de la démocratie. Jaloux de la liberté, & trop peu éclairés pour la concilier avec la ſoumiſſion aux loix, les Athéniens n'ont penſé qu'à prendre des précautions contre l'abus de l'autorité ; & ils en ont pris de ſi grandes, qu'ils furent long-tems expoſés à tous les déſordres de l'anarchie.

CHAPITRE XIV.

Cinquieme période. Depuis l'établiſſement de l'archontat perpétuel chez les Athéniens l'an 1088 *av. J. C. juſqu'à l'archontat rendu annuel l'an* 684 *: eſpace de* 404 *années.*

LORSQU'ON voit les peuplades, qui erroient, commencer à ſe fixer, ce changement doit être moins regardé comme les premiers tems des ſociétés civiles, que comme les derniers de la vie errante. Elles ont encore la même inquiétude, qui auparavant les portoit à changer continuellement de lieu. Elles s'attachent donc foiblement aux cantons où elles s'établiſſent : elles ne s'y fixent qu'autant qu'elles y ſont forcées ; & à la plus légere occaſion elles ſont prêtes à les abandonner, parce qu'ayant peu de beſoins, tous les pays leur paroiſſent égaux. Voilà la cauſe des émigrations continuelles, qui ſe font dans le cours des périodes précédentes.

Nous obſervons ſur-tout cette inquiétude dans les révolutions de la Grece. Les tems de barbarie ont été longs : ceux qui ſe ſont écoulés depuis la premiere ville bâtie juſqu'aux ſociétés civiles répandues de toutes parts, ont été longs encore : & ſi dans le ſiecle des héros, les Grecs paroiſſent ſe policer à l'envi, on les voit toûjours également inquiets, chercher dans des entrepriſes au loin, un aliment à leur inquiétude. Il eſt vrai

qu'après la guerre de Troye la Grèce eſt quelque tems plus tranquille ; mais cette tranquillité eſt l'effet de ſon épuiſement, & c'eſt un état violent pour elle.

La guerre des Héraclides, qui la tire de cet état, force à faire au dehors des émigrations, qui auparavant ne ſe faiſoient que dans l'intérieur. Les peuples qui tombent les uns ſur les autres, & qui ne ſauroient tous ſubſiſter dans des pays dévaſtés, cherchent de nouveaux établiſſemens dans l'Aſie mineure, que la guerre de Troye a fait connoître, & qui offre un aſyle aux plus inquiets.

Les Eoliens, chaſſés du Péloponeſe par les Doriens, y aborderent les premiers ; ils y fonderent douze villes, dont Smyrne fut la plus conſidérable, & ils donnerent le nom d'Eolide à la contrée où ils s'établirent.

Quelque tems après, Nilée, fils de Codrus, mécontent de n'avoir point d'autorité parmi les Athéniens, raſſembla les Ioniens, qui ayant auſſi été chaſſés du Péloponeſe, s'étoient réfugiés dans l'Attique ; & les ayant conduits ſur les côtes de l'Aſie mineure, il y fonda encore douze villes, Ephéſe, Colophon, Claſoméne, &c. & ce pays prit le nom d'Ionie.

Enfin vers le même tems, c'eſt-à-dire, immédiatement après la guerre des Héraclides contre les Athéniens, les Doriens, qui eux-mêmes avoient chaſſé les autres, furent en partie obligés de ſortir auſſi de la Grece. Les Héraclides, en reconnoiſſance des ſecours qu'ils en avoient reçu, leur avoient donné la Mégaride qu'ils avoient enlevé aux Athéniens : mais cette pro-

vince ne suffisant pas à leur subsistance, ils se répandirent dans les îles de Créte, de Rhodes, de Cos: & ayant passé dans l'Asie mineure, ils bâtirent Halicarnasse, Cnide & plusieurs autres villes. Cette contrée fut nommée Doride. Il est à remarquer que ces trois peuples sont ceux qui jusqu'alors avoient paru les plus inquiets: ils s'étoient répandus à diverses reprises dans différentes parties de la Grece.

Vous voyez que ces colonies sont une suite des circonstances, qui favorisoient les nouveaux établissemens, & qui dégoûtoient des anciens: & vous jugez que si ces premieres réussissoient, il s'en devoit former nécessairement beaucoup d'autres. Cet usage caractérise particuliérement les Grecs, parce que les circonstances, où ils se trouverent, rendirent pour eux les colonies plus nécessaires que pour les autres peuples. Mais il est plus ancien qu'eux: ce n'est, à le considérer dans son principe, qu'un reste de l'inquiétude des peuplades errantes.

Ces premieres transmigrations, qui se firent dans le tems que la royauté devenoit odieuse, porterent avec elles l'amour de la liberté, & elles établirent sans obstacles le gouvernement républicain par-tout où elles se fixerent. Ces peuplades furent donc libres, aussi-tôt qu'elles se furent éloignées, & cet avantage, qu'elles avoient sur les villes de la Grece, devoit porter les peuples de cette contrée à former encore de nouvelles colonies, ou à faire de nouveaux efforts pour secouer tout-à-fait le joug des tyrans. C'est en effet ce qui arriva, & c'est l'époque d'une façon de penser, qui changa peu-

à-peu la face de la Grece. Dès-lors toutes les villes conſpirerent contre les tyrans, toutes voulurent ſe gouverner, & l'amour de la liberté devint le caractere dominant des Grecs.

Dans cette conjoncture, il étoit naturel qu'aucun peuple n'imaginât de dominer ſur ſes voiſins. L'ennemi que les villes avoient au dedans, ne permettoit pas de porter la guerre au dehors. Ainſi les républiques ſe formoient de tout côté, & en même tems l'amour de la liberté écartoit toute idée de conquête. Quoique indépendantes, elles ſembloient ne former qu'un corps animé d'un même eſprit. Unies contre les tyrans, toutes vouloient être libres : toutes vouloient que chacune le fut : aucune ne prévoyoit qu'elles auroient un jour des intérêts contraires, & quelquefois un peuple prenoit les armes pour briſer les fers d'un peuple voiſin. C'eſt ainſi que commença la république d'Achaïe, formée de pluſieurs villes confédérées, qui ſe gouvernoient chacune par ſes loix & par ſes magiſtrats ; & c'eſt auſſi dans ces ſortes de guerres, que ſe ſignala Corinthe, ſituée d'ailleurs ſi avantageuſement pour étendre ſa domination.

Cette fermentation des eſprits ouvrit une nouvelle carriere à l'ambition. Si on ne pouvoit pas devenir le tyran de ſa patrie, on en pouvoit devenir le légiſlateur. La morale & le gouvernement devinrent donc l'étude des meilleurs eſprits. Ils obſerverent les abus de la démocratie, & ils chercherent les moyens de les réprimer : mais il y avoit long-tems qu'on ne faiſoit que pallier les maux, lorſque les déſordres portés à leur comble, firent ſentir le beſoin d'une réforme

générale ; & c'eſt alors qu'on vit des peuples demander des loix, & de ſimples citoyens exercer une puiſſance, qu'ils devoient à leurs vertus ainſi qu'à leurs lumieres.

Cette révolution étoit néceſſaire. Il falloit qu'après avoir été jaloux d'une liberté ſans bornes, les peuples reconnuſſent enfin que, pour être véritablement libres, il faut avoir des loix. La démocratie, qui ſembloit craindre juſqu'à l'ombre de l'autorité, n'étoit pas un gouvernement : c'étoit une anarchie, où les factions armoient les citoyens les uns contre les autres, & finiſſoient par donner un maître à la république épuiſée.

Il n'eſt pas poſſible de ſuivre toutes les révolutions qui naiſſoient de ce déſordre : elles ſont peu connues : on voit ſeulement qu'elles étoient à-peu-près les mêmes par-tout, parce que partout le même eſprit dominoit. Toutes les républiques de la Grece étoient déchirées par des factions, & l'amour de la liberté luttoit continuellement avec l'ambition des citoyens qui aſpiroient à la tyrannie.

D'ailleurs, l'hiſtoire de toutes ces villes n'eſt pas également intéreſſante. Celle de Lacédémone & celle d'Athenes ſont les plus inſtructives, & il ſuffira d'obſerver ces deux républiques, pour juger de ce qui ſe paſſoit dans les autres.

Nous avons vu que le retour des Héraclides donna deux rois aux Lacédémoniens. Euriſthene & Procles fils d'Ariſtodeme, regnerent conjointement ; & cette forme de gouvernement ayant ſubſiſté après eux, le ſceptre ſe conſerva

dans deux branches, pendant neuf cens ans ou environ.

Cependant Euriſthene & Proclès, jaloux l'un de l'autre, n'avoient jamais pu ni s'aimer ni s'accorder; & la même méſintelligence paſſa à leurs deſcendans. Ainſi Sparte eut dans ſes deux rois deux chefs de partis, qui, cherchant à l'envi la faveur, firent mépriſer leur autorité & leur perſonne. C'eſt dans ces tems d'anarchie & de licence, que parut Lycurgue. Appellé au trône après la mort de ſon frere aîné, qui n'avoit point laiſſé d'enfans mâles, il régna: mais la reine, ſa belle-ſœur, ayant au bout de trois mois accouché d'un fils, il remit la couronne à cet enfant. Libre alors, il voyagea en Crète, en Aſie & en Egypte, afin d'obſerver les gouvernemens, & de ſe préparer à réformer celui de Lacédémone. Il jugea encore à propos de s'éloigner, pour ôter tout fondement à la crainte qu'on avoit de ſon ambition, & que ſes ennemis ſur-tout affectoient de montrer.

En effet, ſon abſence diſſipa les ſoupçons: elle fit même ſentir le beſoin qu'on avoit de ſes vertus & de ſes lumieres. Il fut donc deſiré, & il ſe rendit aux vœux de ſes concitoyens.

Dans le deſſein de remédier aux déſordres qui déchiroient ſa patrie, il jugea qu'il falloit remonter à la ſource des maux: en conſéquence, il ſe propoſa une réforme entiere du gouvernement. Une pareille entrepriſe demandoit de grandes précautions: il importoit ſur-tout d'avoir l'aveu des dieux, & l'oracle de Delphes fut conſulté. La Pythie appella Lycurgue l'ami des dieux, preſque dieu; & l'aſſura que le gouvernement qu'il établiroit, ſeroit le plus parfait qu'on eût

jamais vu. C'eſt alors qu'aſſuré des principaux citoyens, il ſe rendit en armes dans la place publique & fit la réforme telle qu'il l'avoit projettée.

Il créa un ſénat compoſé de vingt-huit membres électifs. Ce corps, placé entre les rois & le peuple, étoit-à-la fois une barriere à la tyrannie & à l'anarchie; s'uniſſant aux rois, lorſqu'il falloit réprimer la licence du peuple, s'uniſſant au peuple, lorſqu'il falloit réprimer le deſpotiſme des rois.

La ſouveraineté réſidoit proprement dans le peuple. C'eſt dans ſes aſſemblées que ſe faiſoit l'élection des ſénateurs, & qu'on prenoit les dernieres réſolutions. Le ſénat n'avoit que le droit de délibérer ſur les affaires: il en rendoit compte, & ſes avis pouvoient être rejettés comme approuvés.

Quant aux deux rois, ils préſidoient au ſénat, ils avoient double ſuffrage, ils étoient les généraux de la république. Mais d'ailleurs leur pouvoir étoit très-limité, juſques-là qu'à la tête des troupes, ils ne pouvoient rien entreprendre ſans l'avis d'un certain nombre de citoyens, qu'on choiſiſſoit pour veiller ſur eux. En un mot, on ne paroiſſoit avoir conſervé le trône aux deux branches des Héraclides, que pour ne pas le laiſſer vacant, & pour ôter aux autres citoyens l'eſpérance d'y monter. D'ailleurs l'autorité, que la loi donnoit également aux deux rois, étoit dans le fait inégale; parce que l'un des deux avoit toujours plus que l'autre le talent de l'attirer à lui. Elle devenoit donc pour eux une ſource de jalouſie, & par-là deux rois étoient moins redoutables qu'un ſeul.

Pour établir une parfaite égalité parmi les citoyens, Lycurgue fit un nouveau partage des terres; & banniſſant les richeſſes, les arts & le luxe, il ſubſtitua une monnoie de fer aux monnoies d'or & d'argent.

Il ordonna que tous les citoyens mangeroient enſemble: les rois mêmes furent ſoumis à cette loi. Par-là, l'égalité devenoit plus ſenſible: les nœuds, qui uniſſoient les citoyens, ſe reſſerroient: tous s'accoutumoient à la même frugalité, & les richeſſes devenoient tous les jours plus inutiles.

Enfin Lycurgue, jugeant que les enfans appartenoient à l'état, jugea auſſi que c'étoit à l'état à les élever. Tous eurent donc la même éducation: tous ſe formerent de bonne heure aux mêmes mœurs, & les loix, qui ſe gravoient dans les ames, n'eurent pas beſoin d'être écrites. Auſſi ce légiſlateur ne les écrivit pas.

En formant ce gouvernement, l'objet de Lycurgue avoit été de partager en quelque ſorte l'autorité, & de balancer les pouvoirs les uns par les autres.

Le ſénat, établi pour maintenir l'équilibre entre les rois & le peuple, étoit dans l'impoſſibilité d'uſurper la tyrannie. Les deux autres puiſſances réunies par un intérêt commun, auroient facilement réprimé ce corps dont les membres étoient électifs. Il ne pouvoit avoir d'autorité, qu'autant que toutes ſes vues ſe dirigeoient au bien public. Il falloit qu'il devint l'ame de la république, & pour cela il falloit qu'il en méritât la confiance; l'abus de la puiſſance n'eût pas été reſpecté en lui, non plus que dans les rois.

Le peuple tout ſeul ne pouvoit rien : parce que tout peuple eſt foible, lorſqu'il eſt ſans chef. D'ailleurs il n'étoit point de ſon intérêt de s'unir au ſénat pour abaiſſer les rois, ni aux rois pour abaiſſer le ſénat. Il lui importoit que ces deux puiſſances fuſſent redoutables l'une à l'autre, & qu'aucune ne prévalût : ſa liberté en dépendoit.

Les rois enfin, encore plus foibles, n'avoient d'autorité, que comme chefs de la république ; & en cette qualité, ils avoient également à ménager & le peuple & le ſénat.

Aucune de ces puiſſances ne pouvoit donc uſurper l'une ſur l'autre. C'eſt ainſi que Lycurgue, en combinant la monarchie, l'ariſtocratie & la démocratie, forma un gouvernement qui avoit les avantages des trois, ſans avoir les inconvéniens d'aucune. Mais ce qui contribua ſur-tout à maintenir l'équilibre, c'eſt la pauvreté, c'eſt qu'à Sparte les ames ne pouvoient être vénales.

Il eſt vraiſemblable que le ſénat ayant gagné la confiance par ſa conduite, ſes décrets furent d'ordinaire confirmés dans l'aſſemblée du peuple ; & c'eſt alors que le roi Théopompe, jaloux de l'influence de ce corps, & deſirant d'y mettre des bornes, au haſard même d'affoiblir ſa propre autorité, imagina de donner des chefs au peuple, & créa de nouveaux magiſtrats qu'on nomma éphores. Cette innovation eſt d'environ cent trente ans après Lycurgue.

Les éphores furent au nombre de cinq. On les changeoit tous les ans. Elus par le peuple, ils en étoient les proteurs. A ce titre ils devinrent les juges des magiſtrats, des ſénateurs & des rois, ils ſe faiſoient rendre compte de l'adminiſtration :

ils caſſoient les ſénateurs : ils condamnoient les rois à l'amende : ils les pouvoient faire arrêter. Tous les mois, les rois juroient ſolemnellement de ſe conduire ſuivant les loix, & les éphores promettoient de les maintenir, tant qu'ils ſeroient fideles à leur ſerment. Il eſt évident que dans une république, où l'on auroit connu les richeſſes, de pareils magiſtrats auroient pu cauſer de grands déſordres.

Mais Sparte étoit pauvre. C'eſt pourquoi les éphores n'étoient puiſſans, qu'autant qu'ils ſe bornoient à être les protecteurs du peuple ; & le peuple, content d'être protégé, n'ambitionnoit rien au-delà. Un éphore, qui eût montré de l'ambition, eût été perdu. On reſpectoit les droits du ſénat, on reſpectoit ceux des rois. L'opinion ne permettoit d'attenter ni aux uns ni aux autres ; & ces droits reſtoient, lorſque les éphores en réprimoient les abus.

Sparte étoit proprement un camp, où les citoyens, abandonnant aux eſclaves la culture des terres, s'exerçoient uniquement au métier des armes. Accoutumés, pendant la paix à une diſcipline dure & ſévere, la guerre étoit pour eux un tems de repos. Mais Lycurgue ne les avoit armés que pour leur défenſe. Il leur avoit interdit toute conquête : il leur en avoit ôté les moyens : il ne leur avoit laiſſé que la gloire d'être libres & de donner la liberté. Tant qu'ils conſerverent cet eſprit, ils jouirent de la plus grande conſidération ; & ils auroient obtenu une ſorte d'empire ſur la Grece, s'ils s'étoient toujours bornés a ſe regarder comme les protecteurs des peuples opprimés.

Je n'entrerai pas pour le moment dans de plus

grands détails ſur le gouvernement de Lacédémone: nous aurons occaſion d'y revenir. Je remarquerai ſeulement que Lycurgue paroît l'avoir formé d'après les circonſtances, où ſe trouvoit alors la Grece: circonſtances, qui paroiſſoient interdire toute conquête aux peuples, & qui bornoient leur ambition à être libres. La législation de Lycurgue eſt de l'an 872 avant Jeſus-Chriſt.

Sparte a eu pluſieurs guerres dans cette période. La premiere, ſous Agis fils d'Euriſthene, réduiſit les Ilotes en eſclavage. Lycurgue ne briſa pas leurs fers. Il ſemble néanmoins qu'il eût été plus avantageux à la république de les avoir pour citoyens, que pour ennemis. Les autres guerres ſont poſtérieures à ce législateur, & il y en a quatre.

Dans la premiere, les Spartiates s'étant flattés ſur la foi d'un oracle équivoque, de meſurer au cordeau le territoire des Tégéens, allerent au combat avec une proviſion de cordes, qui ſervirent à garrotter les priſonniers qu'on fit ſur eux. Ils terminerent, par la ruine entiere d'Ithome, la ſeconde qui fut contre les Meſſéniens, & qui dura vingt ans. Elle ſe paſſa ſous Théopompe. Une troiſieme ſe fit ſous le même roi, au ſujet d'un champ ſur lequel les Argiens & les Lacédémoniens formoient également des pretentions. Les deux armées étant en préſence, convinrent, pour épargner le ſang, de vuider leur querelle, en n'expoſant de part & d'autre que trois cent champions, & le choix ayant été fait, elles ſe retirerent. Le combat entre ces deux troupes fut ſi violent, qu'il ne reſta qu'un ſeul Lacédémonien & deux Argiens, qui, ſe croyant vain-

queurs, coururent en porter la nouvelle à Argos, Mais le Lacédémonien, s'étant ſaiſi des dépouilles des ennemis, reſta ſur le champ de bataille, & par cette raiſon, prétendit auſſi avoir eu la victoire. Il fallut donc en venir à une action générale : elle fut à l'avantage des Lacédémoniens.

La derniere guerre, dont il me reſte à parler, commença la derniere année de cette période, & dura quatorze ans. Elle fut encore contre les Meſſéniens. C'eſt dans cette occaſion que l'oracle de Delphes, conſulté par les Spartiates, leur ayant ordonné de prendre un Athénien pour chef, Athènes leur offrit le poëte Tyrthée, ne voulant pas leur donner un bon général, & n'oſant pas non plus déſobéir à l'oracle. Ce poëte, plus utile qu'on n'avoit cru, rendit le courage aux Lacédémoniens ; & les Meſſéniens, chaſſés de toutes leurs places, allerent s'établir en Sicile ; où ils donnerent à la ville de Zancles le nom de Meſſéne, aujourd'hui Meſſine.

Dans cette période, Athènes n'offre qu'une ſuite de factions & de diſſentions. L'archontat perpétuel & héréditaire pendant 331 ans, devint électif, & ſa durée fut réduite à dix. Cependant on ſe fit une loi de continuer de prendre les archontes dans la famille de Médon ; la mémoire de Codrus vivoit encore, & faiſoit aimer ſa poſtérité. Enfin il y avoit quatre cent & quelques années que les Médontides gouvernoient, lorſque les Athéniens, toujours plus jaloux de leur liberté, partagerent entre neuf archontes, la puiſſance qu'ils avoient juſqu'alors confiée à un ſeul, & bornerent cette magiſtrature à une ſeule année d'exercice.

CHAPITRE XV.

Obſervation ſur la cinquieme période.

DANS le cours de cette période, la guerre la plus conſidérable eſt celle que les Spartiates ont fait aux Meſſéniens. D'ailleurs les républiques occupées à ſe former, même à ſe donner des ſecours contre les tyrans, ont rarement fait des entrepriſes les unes ſur les autres. Pendant cette paix, la Grece ſe peuploit, & prenoit des forces.

Il eſt vrai que les villes étoient troublées par des diſſentions continuelles. Sans loix, gouvernées par des uſages, elles ne pouvoient prendre une forme aſſurée, & les révolutions ſe ſuccédoient, comme les factions qui ne ceſſent de ſe reproduire.

Mais quelque vicieuſe que ſoit la démocratie, elle n'a pas dans de petites républiques, les mêmes inconvéniens que dans de grands états. Elle y produit des diſſentions, plutôt que des guerres civiles; & c'eſt par des brigues plutôt que par les armes, qu'on uſurpe l'autorité. Comme le parti qui ſuccombe, eſt bientôt ſans reſſource; le parti ſupérieur, s'il a pris les armes, les quitte bientôt. Il ne lui faut qu'un combat, il ne lui faut que ſe montrer pour diſſiper ſes ennemis. Il a même intérêt à les ménager; & ſa vengeance ne tombe que ſur les chefs, qui lui échappent facilement par un exil volontaire.

Maître de la république, le tyran n'ignore pas qu'il commande à des citoyens: il ſait que, jaloux de leur liberté, ils portent impatiemment le joug; & il voit qu'on peut lui enlever le ſceptre avec la même facilité qu'il s'en eſt ſaiſi. Il lui importe par conſéquent, de faire aimer ſon adminiſtration; & il met tout ſon art à perſuader aux citoyens qu'ils ſont libres encore, & qu'ils ſe gouvernent eux-mêmes. Il paroît donc que dans le cours de cette période, les peuples de la Grece n'ont pas été expoſés à de grandes vexations.

Auſſi remarque-t-on que la population des villes s'accrut au point, que leur territoire ne pouvoit plus ſuffire au nombre des habitans. Si, dans une pareille conjoncture, elles avoient entrepris de reculer leurs frontieres, les peuples auroient encore reflué les uns ſur les autres; & on auroit vu une révolution ſemblable à celle qu'avoit produit le retour des Héraclides.

Mais toutes également puiſſantes ou à peu-près, chacune étoit trop foible pour une pareille entrepriſe. Le ſol même oppoſoit des obſtacles aux conquêtes: les montagnes étoient des barrieres; & ſi l'on pouvoit les franchir, il étoit difficile de faire au-delà des établiſſemens ſolides. Ajoutons à ces raiſons que l'idée de conquérir ſes voiſins ne pouvoit s'offrir à des peuples accoutumés à reſpecter mutuellement leur liberté.

Il ne reſtoit donc aux villes de la Grece d'autre reſſource, que de former des colonies. Elles y étoient invitées par l'état floriſſant des peuplades qui avoient été forcées à s'établir dans l'Aſie mineure; & la néceſſité de ſe débaraſſer du ſuperflu de leurs habitans, leur en faiſoit même

une loi. Non seulement c'étoit une occasion d'éloigner les esprits inquiets, qui pouvoient causer des troubles: c'étoit encore un moyen de former des établissemens, qui pouvoient être avantageux.

Les colonies devinrent donc un des principaux objets de la politique. S'il y avoit de l'inconvénient pour une ville, à se priver d'une partie de ses citoyens, c'étoit un mal nécessaire: il s'agissoit pour elle de ne les pas perdre tout-à-fait, & par conséquent, de se les tenir attachés par quelques liens.

Dans cette vue, on déterminoit les droits respectifs des métropoles & des colonies. On réglоit ce qu'elles se devoient réciproquément les unes aux autres: on en dressoit un acte authentique: & pour rendre ces préliminaires plus solemnels & plus sacrés, on les accompagnoit de sacrifices & d'autres cérémonies religieuses.

La métropole fournissoit à ses colonies les armes & tout ce qui étoit nécessaire à leur établissement. Elle leur donnoit des généraux, des magistrats, des ministres du culte, & elle s'engageoit à leur continuer sa protection. Voilà les titres qui fondoient ses droits.

En conséquence, les colonies étoient dans l'obligation d'aller au secours de leur métropole avec toutes leurs forces, d'ouvrir leurs ports à ses flottes, leur territoire à ses armées, & de rompre au besoin toute autre alliance.

Sans entrer dans un plus grand détail à ce sujet, vous prévoyez que les colonies resterent attachées à la métropole, tant qu'elles furent trop foibles pour ne pas sentir le besoin d'en être protégées. Alors la métropole en retira de grands secours; & elle

elle devint d'autant plus puiſſante, qu'elle avoit fondé un plus grand nombre de colonies.

Cet uſage, d'abord avantageux aux villes de la Grece, fut donc tous les jours plus ſuivi. Elles mirent leur gloire à donner naiſſance à de nouvelles villes: cette fécondité devint l'objet de leur ambition: & cet eſprit écarta encore loin d'elles toute idée de faire des conquêtes les unes ſur les autres.

Cependant, l'utilité qu'elles retiroient de leurs colonies, ne pouvoit être que paſſagere. Ces nouvelles républiques, une fois affermies, ſe firent des intérêts conformes à leur ſituation, & oublierent, par conſéquent leur métropole. La reconnoiſſance ne paſſa donc pas d'une génération à l'autre: les dernieres générations jugerent que les premieres les avoient acquitées: & elles n'imaginerent pas qu'il fut de leur devoir de ſe ſacrifier, lorſqu'elles n'en retiroient aucun avantage.

Il n'y a qu'un intérêt commun, qui puiſſe unir pluſieurs républiques: & pour avoir cet intérêt, il faut qu'elles ayent les mêmes ennemis. En effet, nous verrons que les colonies politiques, qui ſe ſont établies en Sicile & en Italie, prirent peu de part aux guerres que les Perſes firent aux Grecs. Les colonies au contraire de l'Aſie mineure, armerent pour la Grece contre la Perſe; & cependant ce ſont des peuples que la révolution des Héraclides avoit chaſſé de leur premiere patrie, & qui, par conſéquent, n'avoient contracté d'engagement avec aucune métropole.

A la population de la Grece, & aux nouveaux établiſſemens qu'elle fait dans cette période, vous pouvez juger, Monſeigneur, que les républiques

ont abondamment pourvu aux beſoins les plus néceſſaires; & que par conſéquent, nous ne ſommes pas loin des tems, où les Grecs, ſe faiſant des beſoins ſuperflus, devoient cultiver les beaux arts. Quelques années avant la légiſlation de Lycurgue, c'eſt-à-dire, l'an 884 avant J. C. Iphitus, deſcendant d'Hercule, avoit renouvellé à Olympie ces jeux célébres, où tout concouroit à répandre l'émulation & l'amour de la gloire. Comment donc les talens ne prendroient-ils pas l'eſſor parmi des peuples, qui aiment les nouveautés, & ſur-tout aiment à applaudir? Dès-lors, l'Aſie mineure avoit déja de grands poëtes: Héſiode & Homère vivoient dans le ſiecle qui a précédé celui de Lycurgue: la Grece, depuis ce legiſlateur, commençoit à les connoître: & avec quel empreſſement ne devoit-elle pas rechercher des poëmes auſſi intéreſſans pour elle que ceux d'Homere? Quand on rapproche toutes ces circonſtances, on voit qu'elle ſe prépare elle-même à produire des poëtes. C'eſt en effet ſur la fin de cette période qu'elle commence à cultiver la poéſie avec quelques ſuccès.

CHAPITRE XVI.

Des loix de Dracon & de la législation de Solon.

En limitant à plusieurs repriſes la puiſſance des Archontes, les Athéniens, ſans aſſurer leur liberté, n'avoient fait que donner des preuves de leur inquiétude. On eut dit que ces magiſtrats étoient ſeuls à redouter. Cependant leur foibleſſe enhardiſſoit les factions; & la république, qui craignoit de confier l'autorité, obéiſſoit aux différens partis qui ſe l'arrachoient tour-à-tour.

Las des diſſentions, les Athéniens demanderent enfin des loix à Dracon: mais ce citoyen ne répondit pas à l'opinion qu'ils en avoient conçue. En effet, il ne paroit pas avoir rien changé à la forme du gouvernement. Il humilia l'aréopage: il créa un nouveau tribunal, qui ne ſubſiſta pas long-tems: il punit de mort les fautes les plus légéres, comme les plus grands forfaits: en un mot; il fit des loix qui n'ayant de remarquable que leur cruauté, devinrent tout-à-fait inutiles: le non-uſage les abrogea.

Les déſordres étant toujours les mêmes, Cilon, allié de Théagene tyran de Mégare, forma le projet d'uſurper la tyrannie & ſe rendit maître de la citadelle. Il échoua à la vérité. Aſſiégé par les Athéniens, il fut forcé à prendre la fuite; & ceux qui ne purent pas s'échapper avec lui, chercherent un aſyle dans le temple de Minerve.

Mégaclès, alors Archonte, leur promit la vie, s'ils ſe livroient à lui; & cependant, lorſqu'il les eut en ſon pouvoir, il les fit maſſacrer. Les Athéniens eurent horreur de cette trahiſon, & regarderent la famille de cet Archonte, comme une race impie & maudite. Elle eſt connue ſous le nom d'Alcméonide, qu'elle a pris d'Alcméon, fils de Mégaclès. Nous aurons bientôt occaſion d'en parler.

L'entrepriſe de Cilon ouvrit les yeux: mais il étoit difficile d'accorder les factions ſur la forme qu'on donneroit au gouvernement. Les habitans des montagnes ſe déclaroient pour la démocratie; ceux de la plaine, pour l'oligarchie; ceux de la côte, pour un gouvernement mixte; & les pauvres, vexés pour des dettes qu'ils ne pouvoient acquitter, demandoient un nouveau partage des terres. C'eſt dans ces circonſtances que Solon fut choiſi pour donner des loix à ſa patrie. Il balança quelque tems à ſe charger de cette commiſſion; mais élu archonte d'un conſentement unanime, & revêtu de toute l'autorité néceſſaire, il entreprit la réforme du gouvernement.

Après avoir caſſé toutes les loix de Dracon, excepté celles qui concernoient les meurtriers, il donna un édit par lequel il déclara quitte tous les débiteurs. Cette premiere démarche rendit la liberté à pluſieurs citoyens, qui dans l'impuiſſance de s'acquitter avoient été forcés à ſe réduire en eſclavage.

Il réſerva les charges, les dignités & les magiſtratures pour les citoyens riches, qu'il diſtribua en trois claſſes. Il mit dans la premiere ceux

dont le revenu annuel montoit à cinq cent meſures. Ceux qui en avoient trois cent, & qui pouvoient entretenir un cheval en tems de guerre, compoſoient la ſeconde. La troiſieme ſe forma de ceux qui n'en avoient que deux cent. Enfin dans une quatrieme furent compris les citoyens moins riches, les artiſans qui vivoient de leur travail, les journaliers, tous les mercenaires en un mot.

Ceux de cette derniere claſſe furent donc exclus de toutes les charges. Pour les dédomager, Solon leur accorda le droit de ſuffrage dans les aſſemblées publiques, où ſe décidoient toutes les affaires; telles que la paix, la guerre, les alliances, le culte, les loix, les finances, l'élection des magiſtrats. Ces aſſemblées étoient même un tribunal ſuprême, auquel on pouvoit appeller, & qui caſſoit ou confirmoit les ſentences rendues par les autres tribunaux.

Vous voyez que le dédomagement, accordé aux citoyens pauvres, étoit trop fort. Etant en plus grand nombre, ils devoient avoir la plus grande influence dans les aſſemblées. Leur donner le droit de ſuffrage, c'étoit par conſéquent confier les intérêts de la république à des citoyens, qui n'ayant rien à perdre, n'avoient rien à ménager, & qui préſumant que les révolutions pouvoient leur être favorables, les deſiroient, & n'attendoient que le moment de les faire naître.

Afin de prévenir ces inconvéniens, ou du moins afin de les diminuer, Solon donna pour conſeil à la république, un ſénat compoſé de

quatre cent membres. Les tribus qui étoient alors au nombre de quatre, en formerent chacune cent. Dans la ſuite, les Athéniens furent diſtribués en dix tribus, chacune fourniſſoit cinquante ſénateurs, & le nombre en fut porté à cinq cent.

Ce corps délibéroit ſur les affaires : mais ſon avis n'étoit pas un décret qui fît loi : c'étoit un décret préparatoire. Il le falloit porter à l'aſſemblée du peuple, & il pouvoit être rejetté comme agréé. Sur quoi Anacharſis, un Scyte qui étoit alors à Athenes, diſoit à Solon : *j'admire que chez vous les ſages n'aient que le droit de délibérer, & que celui de décider ſoit réſervé aux fous.* On pourroit encore dire qu'un conſeil de quatre cent perſonnes n'eſt pas un conſeil de ſages : il eſt trop nombreux. Quelque bien compoſé qu'on le ſuppoſe, il lui eſt très-difficile d'uſer du droit de délibérer ; on peut même aſſurer qu'il en uſera mal.

Pour mettre encore un frein à l'inquiétude du peuple, Solon rétablit l'aréopage. Il lui rendit tout ſon luſtre : il le fit dépoſitaire des loix, & il lui donna l'inſpection ſur toute la police. Cependant, malgré ces précautions, le peuple reſtoit le maître du gouvernement ; & Anacharſis avoit raiſon de dire encore à Solon : *vos loix ſont des toiles d'araignées, où les foibles ſeront pris, & que les forts briſeront.* Auſſi ce légiſlateur convenoit-il qu'elles n'étoient pas les meilleures poſſibles, mais les meilleures que les Athéniens fuſſent capables de recevoir.

La démocratie, comme nous l'avons remarqué, n'a pas pour les petits états les mêmes

inconvéniens que pour les grands. Ce qu'il importoit le plus aux Athéniens, c'étoit d'avoir de bonnes loix, des loix qui ſe fiſſent reſpecter même d'un tyran, s'il arrivoit jamais qu'un citoyen uſurpat la tyrannie. Or, c'eſt en quoi Solon a rendu le plus grand ſervice à ſa patrie. Comme mon deſſein n'eſt pas d'entrer à ce ſujet dans un grand détail, je ne conſidérerai ſa légiſlation que par oppoſition à celle de Lycurgue & nous tâcherons de prévoir les effets différens, qui devoient naître de l'un & de l'autre.

Les exercices militaires étoient, comme nous l'avons dit, l'unique occupation des Spartiates: toute autre leur avoit été interdite. Il ne leur étoit permis de s'appliquer, ni à l'agriculture, ni aux arts méchaniques, ni au commerce: d'ailleurs; ils ne pouvoient avoir aucune affaire domeſtique, puiſque tous les biens étoient en commun; ils n'avoient pas même les ſoins du ménage.

Ils étoient donc fort déſœuvrés. Il eſt vrai que l'oiſiveté a peu d'inconvéniens pour un peuple qui ne connoit pas le luxe: cependant il falloit y pourvoir. C'eſt pourquoi Lycurgue régla juſqu'aux actions les plus indifférentes de la vie privée. La regle fut la même pour tous les citoyens: elle les aſſujettit tous également, juſques là que dans les ſalles communes, où l'on ſe raſſembloit par déſœuvrement, les ſujets de la converſation étoient déterminés par la loi.

Accoutumés dès l'enfance à la même regle & à la même diſcipline, les Lacédémoniens furent donc auſteres, conſtans dans leurs réſolutions, excellens ſoldats. Toujours conduits par le mê-

me eſprit; ils eurent plus de tenue, & par conſéquent des ſuccès plus aſſurés.

Mépriſant les arts, ils mépriſerent les peuples qui les cultivoient; & pour peu qu'ils euſſent ſur eux quelque avantage, ils étoient fiers & impérieux avec eux, comme avec leurs Ilotes.

N'étant que ſoldats, ils ne connoiſſoient que la force: l'utilité de la république étoit leur unique loi. Ils étoient donc perfides & cruels. Tel fut leur caractere: l'hiſtoire ne le confirme que trop.

Les inconvéniens de l'oiſiveté auroient été grands dans une république telle qu'Athenes: car des citoyens pauvres, qui n'auroient ſubſiſté d'aucun travail, n'auroient trouvé de reſſources que dans les troubles. Auſſi Solon voulut que tous fuſſent également occupés. Le fils par la loi étoit diſpenſé de nourrir un pere, qui ne lui avoit fait apprendre aucun métier. L'aréopage avoit été prépoſé pour prendre connoiſſance des moyens dont chaque citoyen ſubſiſtoit. Cette loi étoit d'autant plus ſage que le terrain aride de l'Attique faiſoit une néceſſité de tourner l'induſtrie des habitans aux arts & au commerce.

Il falloit donc s'occuper à Athenes: mais chacun avoit le choix de ſes occupations. Ainſi la liberté, le beſoin, la loi, tout favoriſoit les arts. Ils florirent par conſéquent, & on peut prévoir que les Athéniens excellerent dans tous les genres.

Auſſi jaloux de leur liberté que les Spartiates, ils n'étoient pas moins courageux; & ils avoient des mœurs plus douces, parce qu'ils s'occuperent des arts utiles & agréables. Plus

juſtes appréciateurs des talens, ils les eſtimerent davantage. Ils en étoient plus généreux ; & dès qu'ils furent plus généreux, ils furent auſſi plus humains, plus bienfaiſans, plus équitables : ils eurent en un mot toutes les vertus ſociales.

Mais parce que la forme de leur gouvernement entretenoit leur inquiétude, ils étoient légers, inconſtans, amateurs du merveilleux, capricieux, frivoles, emportés ; & parce qu'ils ne ceſſerent pas d'être humains & généreux, ils étoient quelquefois honteux de leurs caprices & de leurs emportemens. Vous jugez qu'avec ce caractere, ils devoient finir par avoir tous les vices du luxe.

C'eſt aſſez vous faire connoitre la législation de Lycurgue & celle de Solon, que de vous montrer d'avance les effets qui naquirent de l'une & de l'autre. Vos lectures, Monſeigneur, acheveront de vous inſtruire à cet égard, & je dois me borner à des obſervations générales.

Les derniers ſiecles, que nous avons parcouru, ſeroient peu dignes d'attention, s'ils n'avoient pas produit ces deux législateurs : mais ils les ont produit, & il ſemble que Lycurgue & Solon ſuffiſent pour remplir ce long intervalle. Le premier a donné dans les Spartiates, un modele ſubſiſtant des talens militaires & des vertus guerrieres : le ſecond a développé dans les Athéniens le germe de toutes les vertus ſociales & des talens de toute eſpece. Il eſt l'époque où la Grece a commencé à produire de grands hommes en tous genres.

Parce que les mœurs aſſurent ſeules la durée d'un gouvernement, tous deux ont donné leurs

ſoins à l'éducation des citoyens, quoique avec des vues différentes. A Sparte, les enfans élevés par l'état, ne prenoient que les habitudes utiles à la patrie. La république veilloit ſur leurs exercices, ſur leurs actions, ſur leurs diſcours. Rien n'étoit indifférent : tout étoit réglé par la loi ; & les citoyens s'accoutumoient dès l'enfance à la même façon de penſer, comme à la même façon d'agir.

Une parfaite égalité pouvoit ſeule maintenir une diſcipline auſſi ſévére. Il falloit par conſéquent que tous les biens fuſſent en commun : il falloit ôter aux citoyens tout moyen de s'enrichir, bannir les arts, le commerce, l'or, l'argent. Il falloit, en un mot, pour fermer Sparte à la corruption, la fermer aux richeſſes. C'eſt donc la monnoie de fer, qui a donné toute la conſiſtance au gouvernement des Spartiates, & la pauvreté pouvoit ſeule conſerver les mœurs de cette république : ce moyen étoit infaillible, comme il étoit le ſeul.

Solon ne pouvoit donc pas aſſurer à ſon gouvernement la même durée, & il ne ſe le promettoit pas, dans une république, où tous les citoyens n'étoient pas pauvres. Ce ſont les pauvres qui auroient été dangereux. Il falloit que l'éducation fît à tous un beſoin de s'occuper, & ce fut là le principal objet du légiſlateur. Mais il lui ſuffiſoit auſſi qu'on s'occupat : car en gênant la liberté, il eût étouffé l'induſtrie, & dégoûté de toute occupation. Il étoit donc néceſſaire que tous les arts fuſſent eſtimés ; que la conſidération qui leur étoit attachée, fît un beſoin d'avoir des talens ; & qu'elle fît même

encore un beſoin de cultiver les talens dans les autres. Or, voilà l'eſprit qui diſtingua les Athéniens : parmi eux les grands hommes ſe faiſoient un honneur de former des éleves.

On a dit que Lycurgue a donné aux Spartiates des mœurs conformes à ſes loix, & que Solon a donné aux Athéniens des loix conformes à leurs mœurs. L'entrepriſe du premier demandoit plus de courage, & celle du ſecond demandoit plus d'art. Peut-être la différence de leur caractere a-t-elle eu beaucoup de part à la différence des plans qu'ils ſe ſont faits. Lycurgue étoit dur & auſtere, Solon étoit doux & même voluptueux.

Quoi qu'il en ſoit, tous deux ont réuſſi. Lycurgue a voulu faire des ſoldats, & il en a fait : Solon a voulu réunir tous les talens aux vertus militaires, & il a fait des hommes dans tous les genres.

L'événement, favorable à l'un & à l'autre, eſt peut-être le ſeul moyen de les juger : car nous ſommes bien éloignés de pouvoir raiſonner ſur toutes les circonſtances où ils ſe ſont trouvés. Lacédémone conſerva plus long-tems ſes mœurs & ſes loix. Mais Athénes ſurvecut à ſa liberté. Toute la Grece fut aſſujettie, & les Athéniens eurent ſur leurs vainqueurs, l'empire que donne la ſupériorité des talens.

Tous ces talens auroient été perdus, ſi Solon avoit fait à Athènes ce que Lycurgue avoit fait à Sparte. Mais le pouvoit-il ? auroit-il été ſage de le tenter ? Pour en juger, connoiſſons-nous aſſez le ſiecle où il a vécu ? Admirons le courage de Lycurgue, & chériſſons la mémoire de Solon.

CHAPITRE XVII.

Depuis la législation de Solon jusqu'au commencement de la guerre avec les Perses.

LE gouvernement de Lacédémone étoit établi sur de solides fondemens, lorsque chaque ville de la Grece, troublée au dedans par ses propres dissentions, étoit trop foible pour former des entrepriſes au dehors. Toutes auroient même succombé sous la puissance des Spartiates, si ce peuple eût eu l'ambition des conquètes, & un gouvernement favorable à son agrandissement. Il semble en effet qu'il n'avoit qu'à entretenir ces dissentions, pour étendre insensiblement sa domination sur tous les Grecs.

Cette politique trop adroite pour des soldats, étoit trop contraire à l'esprit de leur législation. Ils laisserent donc aux autres peuples le tems de s'affermir: ils leur en fournirent même les moyens; & ils leur donnerent de si grandes preuves de leur justice & de leur modération, que les villes eurent plus d'une fois recours à eux, pour terminer les différens qui s'élevoient entr'elles. Mais ils n'ont pas long-tems mérité cet éloge.

Cette modération, qu'ils avoient d'abord montrée, les avoit empêché de former des projets d'agrandissement. Ils la perdirent, & ils ne s'agrandirent pas davantage. Il suffit d'observer leur

conduite avec les Meſſéniens, pour prévoir qu'ils ne firent jamais de grandes conquêtes.

Les Meſſéniens, chaſſés d'Ithome, l'unique place qu'ils avoient conſervé, s'étoient retirés chez les peuples voiſins, & Ithome avoit été raſée. Invités cependant par les Spartiates, & comptant ſur les conditions dont on étoit convenu, ils revinrent dans leurs villes; & ils furent en effet traités avec douceur, tant qu'on crut devoir les ménager. Mais inſenſiblement le joug s'appeſantit. Les Lacédémoniens, infideles à leurs engagemens, parurent méditer la ruine entiere de ce peuple, ils employerent à cet effet les injuſtices & les vexations les plus criantes. Enfin il y avoit trente-neuf ans que les Meſſéniens gémiſſoient dans cette ſervitude, lorſqu'ils reprirent les armes, & la fortune leur fut tout-à-fait contraire: le vainqueur, devenu plus fier & plus inhumain, ne leur laiſſa pour reſſource que l'eſclavage ou la fuite.

Les Spartiates ne mettoient donc point de différence entre conquérir & réduire en ſervitude. Or, cette façon de penſer avoit d'abord l'inconvénient de rendre les conquêtes d'autant plus difficiles, que tous les peuples de la Grece étoient également jaloux de leur liberté. En ſecond lieu, elle les rendoit inutiles, ou même contraires à l'accroiſſement de la puiſſance de Sparte; parce qu'une république s'affoiblit, lorſqu'elle augmente le nombre de ſes eſclaves ſans augmenter celui de ſes citoyens. Les Lacédémoniens ſentoient eux-mêmes qu'ils n'en étoient pas plus puiſſans pour avoir des eſclaves; & c'eſt leur foibleſſe qui a été le principe de leur inhu-

manité envers les Ilotes : ils les maſſacroient, dans la crainte qu'ils ne devinſſent redoutables par leur nombre. Or, ces précautions perfides & cruelles annonçoient aux autres peuples le ſort qui les attendoit, & les invitoient à périr plutôt qu'à ſe ſoumettre.

Si les Spartiates euſſent été dans l'uſage d'acorder les droits de citoyen aux peuples vaincus, les forces de la république ſe ſeroient accrues avec les victoires, & chaque conquête eût pu conduire à une autre. Mais, jaloux de ces droits, ils ne les vouloient pas communiquer, & ce préjugé leur ôtoit le pouvoir de s'agrandir.

Ce préjugé n'étoit pas particulier aux Spartiates. Commun à toutes les villes de la Grece, il étoit cher ſur-tout aux Athéniens. Athenes fut donc toujours foible, ainſi que Sparte ; & les conquêtes furent impoſſibles aux héros, dans les tems mêmes qu'il étoit impoſſible de les vaincre.

Lors de Cécrops, il n'y avoit que vingt mille habitans dans l'Attique ; & de deux dénombremens qui ont été faits depuis Solon, l'un ſous Périclès, l'autre ſous Démétrius de Phalere, le plus fort porte le nombre des citoyens à vingt & un mille. Il eſt donc prouvé qu'il étoit à peu-près le même dans tous les tems.

Lycurgue trouva neuf mille citoyens dans Sparte, & trente mille dans la Laconie. Par conſéquent, ſi nous jugeons de Lacédémone par Athenes, cette république n'aura jamais eu qu'environ quarante mille citoyens. Voilà cependant les deux grandes puiſſances de la Grece.

Telle étoit donc la ſituation des peuples de cette contrée : aucun n'étoit aſſez puiſſant pour

commander, & aucun n'étoit assez foible pour recevoir la loi. Cependant, parce que toutes les villes commençoient à s'affermir au dedans, elles commençoient chacune à regarder autour d'elles; & dès-lors sans doute, elles auroient eu l'ambition de reculer leurs frontieres, si elles en avoient eu les moyens. Ce fut donc parce qu'elles sentirent leur impuissance, qu'elles n'entreprirent pas de faire des conquêtes les unes sur les autres: mais elles n'en ont pas été plus tranquilles, parce que les plus foibles avantages que quelques unes remportoient, suffisoient pour semer la jalousie parmi elles.

Ainsi toujours jalouses les unes des autres, elles le furent sur-tout de l'ascendant qu'Athenes & Sparte prenoient tour-à-tour. Elles firent des ligues pour tenir ces deux puissances en équilibre; & parce que la balance penchoit alternativement, elles furent dans la nécessité de faire continuellement de nouvelles combinaisons de leurs forces. Cependant elles n'étoient pas assez éclairées pour se décider sur le choix des alliances, chacune d'après leurs vrais intérêts. La jalousie leur fit faire de fausses démarches: les vues particulieres des hommes qui les conduisoient, leur en firent faire de plus fausses encore: le système politique de la Grece fut sujet à des révolutions continuelles; & après bien des guerres, que l'inquiétude, plutôt que l'ambition, avoit suscité, il ne resta aux peuples qu'un épuisement général & une haine qui les divisa de plus en plus. C'est alors qu'affoiblis, & incapables de se réunir contre un ennemi commun, ils finirent par être la proie d'une puissance étrangere.

C'eſt vers les tems de Solon, que commença cette jalouſie, qui étoit le préſage de la ruine des Grecs. Les effets en furent ſuſpendus pendant la guerre contre la Perſe : auſſitôt après, elle éclata d'autant plus qu'ils avoient eu de plus grands ſuccès. Elle croiſſoit de jour en jour parmi les diſſentions qu'elle fit naître, & elle fut la principale cauſe des révolutions.

Il y avoit déja longtems que les Spartiates donnoient de la jalouſie aux peuples du Péloponéſe, lorſque les Athéniens ne faiſoient encore ombrage à aucun de leurs voiſins. C'eſt qu'Athenes, toujours troublée, n'avoit jamais été dans une ſituation à former de grandes entrepriſes. Depuis même que Solon lui avoit donné des loix, elle n'en étoit pas plus redoutable ; car ce légiſlateur avoit tari la ſource des diſſentions. En laiſſant l'autorité entre les mains du peuple, il avoit proprement livré la république aux ambitieux, & il vit lui-même un citoyen uſurper la tyrannie, environ trente ans après qu'il eut reformé le gouvernement.

Nous avons remarqué plus haut que les habitans de la montagne, ceux de la côte & ceux de la plaine formoient trois partis, qui ſe déclaroient chacun pour un gouvernement différent, & que les pauvres demandoient un nouveau partage des terres. Or, tous ces partis étoient mécontens des loix de Solon, les uns, parce qu'il n'avoit rien fait pour eux, les autres, parce qu'il n'avoit pas aſſez fait. Ils continuoient donc à remuer ; le premier, à qui les pauvres s'étoient joints, ayant pour chef Piſiſtrate ; le ſecond, Mégacles de la famille

famille des Alcméonides ; & le troiſieme, Lycurgue.

Piſiſtrate étoit puiſſant par la faveur du peuple, qui le regardoit comme le partiſan zélé de la liberté & même de l'égalité. Mégaclès l'étoit par ſes richeſſes. Quant à Lycurgue, il pouvoit être de quelque ſecours à l'un ou à l'autre ; mais tout ſeul, il n'étoit redoutable à aucun des deux.

Solon voyoit le danger où étoit la république. Il pénétroit les vues de Piſiſtrate, qui s'attachoit les pauvres par ſa bienfaiſance, & qui gagnoit juſqu'à ſes ennemis par ſa généroſité. Cependant le peuple ſéduit, ſe livroit ſans défiance, & le parti de Piſiſtrate ſe fortifioit tous les jours. Cet homme, auſſi adroit qu'ambitieux, s'aſſura donc de l'affection du plus grand nombre des citoyens. Alors s'étant fait lui-même une bleſſure, il ſe fit porter ſur la place : il accuſa ſes ennemis d'avoir attenté à ſes jours : il demanda des gardes pour ſa ſûreté : il en obtint cinquante : bientôt il en augmenta le nombre, & ne diſſimulant plus, il s'empara de la citadelle.

Tout céda : les chefs des deux autres partis s'exilerent. Solon ſeul réſiſtoit, reprochant au tyran ſa perfidie, & aux Athéniens leur imprudence & leur lâcheté. Mais Piſiſtrate ſe défendoit par le reſpect qu'il montroit pour les loix : il les obſervoit, il les faiſoit obſerver ; & plus le légiſlateur s'élevoit contre lui, plus il affectoit de lui donner des marques d'eſtime & de confiance. Solon mourut l'année ſuivante.

Cette même année, Piſiſtrate, contraint de céder aux deux autres factions qui ſe ſont réunies, ſe retire. Rappellé preſque auſſi-tôt par Mégaclès,

qui lui donne sa fille en mariage, il recouvre l'autorité. Quelques mois après, un différent survenu au sujet de ce mariage même, la lui enleve, & il reste onze ans en exil. Enfin il revient, il fait bannir les Alcméonides, & il n'éprouve plus de revers. La douceur de son gouvernement parut même faire oublier aux Athéniens la haine qu'ils avoient pour les rois, & en mourant il transmit sa puissance à ses fils Hippias & Hipparque.

On ne sait si ces deux princes régnerent conjointement, ou si l'un des deux régna seul. On sait seulement qu'ils s'appliquerent, encore plus que Pisistrate, à rendre le joug de la tyrannie moins sensible. Ils protégerent les lettres, qui commençoient à florir; & cette protection sans doute ne contribua pas peu à donner de leur gouvernement l'idée la plus avantageuse. Les éloges, vrais ou flatteurs des gens de lettres, sont souvent la réputation des souverains. Le peuple, qui goûte leurs écrits, juge d'après eux; & plus il s'occupe des ouvrages qui l'amusent, moins il fait attention à la maniere dont on le gouverne. Ce fut donc vraisemblablement autant par politique que par goût, que les fils de Pisistrate protégerent les lettres.

Il y avoit treize ans qu'ils régnoient, lorsqu'Harmodius & Aristogiton formerent une conspiration, pour se venger d'un affront qu'Hipparque avoit fait à la sœur d'Harmodius. Hipparque périt par leurs mains le jour des Panathénées; mais il périt seul. Ayant eux-mêmes été arrêtés, ils perdirent la vie; & Hippias, dès ce jour livré à tous les soupçons, devint cruel, sanguinaire, & se rendit odieux.

Cependant les Alcméonides, qui ne cherchoient que l'occaſion de revenir dans leur patrie, s'étoient fait charger par les Amphictyons de la conſtruction du nouveau temple de Delphes. Ils s'en acquitterent avec une généroſité, où la politique eut plus de part que la religion; & bientôt la Pythie ne rendit plus que les oracles qu'ils lui dictoient. Les Lacédémoniens, à qui elle ne ceſſa de répéter, qu'ils ne réuſſiroient point dans leurs entrepriſes, s'ils ne commençoient par délivrer Athenes de ſa tyrannie, déclarerent la guerre aux Piſiſtratides, & Hippias, forcé de s'exiler, ſe retira à Lampſaque.

Athenes libre, éleva dans la place publique des ſtatues à Harmodius & à Ariſtogiton, honneur qui n'avoit point encore été accordé, mais très-propre à ranimer l'amour de la liberté & la haine des tyrans.

Les troubles cependant recommencent. Cliſthene, de la famille des Alcméonides, aſpire à la tyrannie, & la faveur du peuple paroît la lui aſſurer, lorſqu'Iſagoras, ſon concurrent, demande des ſecours aux Spartiates. Cléomene, leur roi, arrive à Athenes. Il force Cliſthene à ſe retirer: il fait bannir ſept cent familles, qui lui étoient attachées: il tente d'abolir le ſénat: il veut confier le gouvernement aux ſeuls partiſans d'Iſagoras. Alors le peuple ſe ſouleve, chaſſe les Lacédémoniens, rappelle les exilés; & Cliſthene, effrayé du danger qu'il a couru, abandonne ſes premiers projets, & rétablit la démocratie. C'eſt lui qui diſtribua le peuple d'Athenes en dix tribus.

Fiers de leur liberté, les Lacédémoniens ſe croyoient, en quelque ſorte, ſeul nés pour être libres, & ne pardonnoient pas aux Athéniens de

vouloir l'être. Honteux d'ailleurs d'avoir eu la ſimplicité de prendre les armes ſur la foi d'un oracle, dont on avoit reconnu l'impoſture, ils ſe reprochoient d'avoir chaſſé les Piſiſtratides. Ils projetterent donc de les rétablir.

Trop foibles par eux-mêmes pour exécuter cette entrepriſe, ils la propoſerent à leurs alliés. Mais tous s'y refuſerent à l'exemple des Corinthiens, qui témoignerent combien elle leur étoit odieuſe.

Corinthe, alors libre, avoit été ſous la domination des tyrans. Floriſſante par le commerce, elle l'étoit ſans rivales. Elle n'avoit donc d'autre intérêt que de conſerver cet avantage qu'aucune ville ne lui diſputoit. D'ailleurs plus faite, parce qu'elle étoit commerçante, pour connoître le prix de la liberté, elle vouloit être libre; & elle vouloit auſſi que chaque peuple le fût, parce qu'elle n'aſpiroit point à dominer. Il lui importoit même qu'Athenes pût toujours balancer la puiſſance de Sparte. Voilà pourquoi dans cette occaſion, on voyoit encore en elle l'eſprit de ce ſiecle, où toutes les villes conſpiroient enſemble, contre les tyrans.

Hippias, ne pouvant donc compter ſur les ſecours d'aucun peuple de la Grece, tenta d'engager Artapherne, gouverneur de Sardes, à travailler à ſon rétabliſſement, & le fit entrer dans ſes vues. Sur ces entrefaites, les Ioniens s'étant révoltés, les Athéniens ſe joignirent à eux, mépriſant les menaces d'Artapherne, & conſultant leur paſſion plutôt que leurs forces. C'eſt alors que la Grece ſe vit menacée des armes du roi de Perſe.

CHAPITRE XVIII.

Des révolutions de l'Aſie avant la guerre que les Perſes ont fait aux Grecs.

LE premier empire des Aſſyriens finit ſous Sardanapale, lorſqu'Arbace, gouverneur des Medes, & Béléſis, gouverneur de Babylone, ſe ſouleverent contre ce prince efféminé. Des débris de cet empire ſe formerent trois monarchies, celle de Ninive, ou le ſecond empire des Aſſyriens, celle de Babylone & celle des Medes.

A Béléſis ſuccéda Nabonaſſar, dont l'avénement au trône eſt le commencement d'une ére aſtronomique, appellée de ſon nom *ére de Nabonaſſar*. D'ailleurs l'hiſtoire des rois de Babylone eſt tout-à-fait inconnue.

Nous ne connoîtrions pas mieux celle des rois de Ninive, ſans les ravages qu'ils ont fait dans la Paleſtine. Vous avez vu dans l'écriture ſainte les conquêtes de Théglathphalaſar, que l'impie Achaz, roi de Juda, avoit appellé à ſon ſecours; celles de ſon fils Salmanaſar qui emmena Oſée & les dix tribus en captivité; celles de Sennachérib, fils de Salmanaſar, dont l'armée fut exterminée au ſiege de Jéruſalem, qui fut aſſaſſiné par ſes deux fils ainés, & dont la couronne paſſa à ſon troiſieme, Aſſaradon. Sous ce dernier regne, le royaume de Babylone fut réuni à celui de Ninive.

Il paroît que la monarchie des Medes a commencé plus tard que les deux autres. L'avénement de Déjocès, ſon premier roi, eſt de la même année que celui d'Aſſaradon.

Arbace ne régna pas, ou régna peu; & les Medes, ſans aucune forme de gouvernement, apprirent par leur expérience combien les peuples ont beſoin d'une autorité capable de réprimer les violences & les injuſtices. Les funeſtes effets de la licence devoient donc tôt-ou-tard rétablir la monarchie, que la crainte de la ſervitude avoit proſcrit.

Il n'eſt pas poſſible de terminer toujours les différens par les armes. Le droit du plus fort, quoiqu'on ſoit porté à le reconnoître, n'aſſure rien. Il ſe détruit par les abus qui en naiſſent; & il expoſe à des révolutions continuelles, non-ſeulement les foibles, mais encore les plus puiſſans. C'eſt pourquoi dans les tems mêmes, où la licence paroît bannir toutes les loix, les hommes, forcés par les circonſtances, s'en font comme à leur inſu, & adoptent tacitement des uſages qui leur en tiennent lieu.

Cependant de pareilles loix ſont équivoques & variables; & quand elles ſeroient claires, elles ſeroient ſans force, parce qu'elles ne ſont pas protégées par une puiſſance capable de les faire reſpecter. Alors, au défaut de cette puiſſance, on eſt ſouvent forcé à prendre des arbitres; & à ſe ſoumettre à leurs déciſions. Voilà où en étoient les Medes, lorſque Déjocès devint l'arbitre de la contrée où il vivoit. Il y rétablit l'ordre par ſa ſageſſe; & bientôt on vint à lui de toutes parts,

comme au juge le plus éclairé & le plus équitable.

Il s'étoit rendu néceſſaire à tous les peuples de la Médie, lorſque, ſous prétexte de vaquer à ſes affaires, il ſe refuſa à celles des autres. Auſſi-tôt l'anarchie renouvella les anciens déſordres ou en produiſit de plus grands encore. Déjocès, qui l'avoit prévu, avoit jugé qu'on ſeroit dans la néceſſité d'élire un roi, & il s'étoit flatté que le choix tomberoit ſur lui. Il ne ſe trompa pas. Perſonne n'avoit plus de droits à la royauté, puiſque perſonne n'étoit plus capable de maintenir l'ordre & la paix: mais ſes titres auroient été plus beaux encore, s'il les eût fait valoir ſans artifice.

Juſqu'alors les Medes avoient vécu diſperſés dans une multitude de villages. Déjocès, qui voulut en raſſembler une partie, bâtit Ecbatane. Il leur fit ſentir le beſoin de ſe réunir: il leur donna des loix: il les accoutuma à la diſcipline: il adoucit leurs mœurs. Il s'appliqua ſur-tout à leur inſpirer la crainte & le reſpect, ſe rendant inviſible, ne ſe montrant que par l'éclat qui environnoit le trône, & gouvernant du fond de ſon palais. Ceux qui avoient le privilege de l'approcher, ne pouvoient, dit-on, ni le regarder en face, ni rire, ni cracher en ſa préſence.

On prétend que la férocité des Medes rendoit ces précautions néceſſaires. Mais, quelque féroces qu'ils fuſſent, ils avoient ſenti la néceſſité de ſe ſoumettre à un roi; ils n'avoient choiſi Déjocès, que parce qu'ils avoient la plus haute idée de ſes lumieres & de ſa juſtice, & ils l'avoient choiſi librement. Il me ſemble donc que pour diminuer la férocité de ce peuple, ce prince

n'avoit qu'à ſe montrer : un libre accès auprès de Déjocès, encore particulier, avoit commencé cet ouvrage : un libre accès auprès de Déjocès, devenu roi, l'auroit achevé. Aux précautions qu'il prennoit, on pourroit donc conjecturer qu'il a uſurpé le trône. Hérodote, de qui nous tenons l'hiſtoire de cette révolution, peut n'en avoir pas connu les circonſtances, ou s'être plu à les embellir. Car, Monſeigneur, on a écrit des romans, avant d'écrire l'hiſtoire.

Du fond de ſon palais, Déjocès, dit Hérodote, inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, faiſoit rendre une exacte juſtice dans toute l'étendue de ſes états. Comment donc ce monarque, qui ne voyoit rien par lui-même, pouvoit-il toujours trouver, chez un peuple ignorant & féroce, des hommes aſſez éclairés pour bien voir ; & aſſez juſtes pour lui rendre un compte fidele de ce qu'ils voyoient? Il eſt bien étrange qu'on ſe ferme les yeux, au moment qu'on ſe charge de conduire les autres.

Les fautes ſont contagieuſes ſur-tout pour les ſouverains ; c'eſt ce que l'hiſtoire ne prouve que trop. L'exemple de Déjocès, qui s'enfermoit dans ſon palais, fut ſuivi par les monarques d'Orient. Priſonniers ſur le trône, ils furent environnés de gardes, qu'ils croyoient avoir armés contre le peuple, & qu'ils avoient armés contre eux-mêmes. La royauté fut reſpectée comme une puiſſance inviſible. Mais on ne prit aucun intérêt à la perſonne des ſouverains. Ils furent égorgés, & le peuple voioit avec indifférence des révolutions, qui ne paſſoient pas l'enceinte du palais.

Déjocès régna cinquante-trois ans. Ce long regne, qui ne fut troublé par aucune guerre,

affermit ſon autorité, & il la laiſſa à ſon fils Phraorte, qu'on croit l'Arphaxad de l'écriture.

Phraorte aſſujettit les Perſes, conquit une partie de la haute Aſie, & il échoua contre le roi d'Aſſyrie, Saoſduchin ou Nabucodonoſor I, fils d'Aſſaradon. Ce prince l'ayant vaincu & fait priſonnier, le fit périr à coups de javelot.

Nabucodonoſor, après ſa victoire, ne ſongea qu'à ſe venger des peuples, qui lui avoient refuſé leurs ſecours contre les Medes; & ce fut alors qu'Holopherne porta l'épouvante dans le royaume d'Iſraël, aſſiégea Béthulie, & périt par le courage de Judith. L'armée des Aſſyriens fut entiérement défaite.

Le regne de Phraorte avoit été de vingt-deux ans: celui de Cyaxare, ſon fils, fut de quarante. Ce prince, s'étant rétabli pendant que les Aſſyriens s'occupoient à d'autres guerres, tourna ſes armes contr'eux, les défit, & aſſiégea Ninive. Sur ces entrefaites, les Scythes, ſortis des environs des palus Méotides ſous la conduite de Madiès leur roi, font une irruption dans la Médie, pendant que les Cimmériens, qu'il avoient chaſſés d'Europe, dévaſtent l'Aſie mineure. Cyaxare, forcé à lever le ſiege de devant Ninive, marche contre ce nouvel ennemi: il eſt défait, & les Scythes, qui ſe répandent librement, pénétrent juſqu'en Egypte.

On ſait peu de choſe de l'hiſtoire d'Egypte, depuis Séſoſtris juſqu'à Pſammétícus, qui régnoit alors.

Dans l'intervalle qui s'eſt écoulé depuis la révolte des Medes juſqu'à l'avenement de Déjocès, les Egyptiens ont eu deux monarques, qui ſe

ſont remarquer : Bocchoris, qui eſt au nombre de leurs législateurs, & Sabacos, roi d'Ethiopie, qui conquit l'Egypte, & qui après l'avoir gouvernée cinquante ans, retourna en Ethiopie, abandonnant volontairement ſa conquête.

Enfin pendant que Déjocès régnoit en Medie, l'Egypte fut partagée entre douze rois, qui gouvernoient avec une autorité égale, lorſque Pſammeticus, devenu ſuſpect aux autres, fut rélégué dans les pays marécageux de l'Egypte. Ce fut ſon ſalut : car avec le ſecours de quelques ſoldats de Carie & d'Ionie, que la tempête jetta ſur les côtes, il défit ſes ennemis, & ſe rendit maître de douze royaumes. Il donna des établiſſemens aux Ioniens & aux Cariens, qui l'avoient ſecouru : il contracta des alliances avec les Grecs, & il leur ouvrit l'Egypte, juſqu'alors fermée aux étrangers.

Aſſuré ſur le trône, il fit la guerre à Nabucodonoſor I, au ſujet de la Paleſtine qui ſéparoit les deux royaumes. Le ſiege de la ville d'Azoth, le plus long dont il ſoit parlé, l'arrêtoit depuis vingt-neuf ans, lorſque les Scythes, qui menacerent ſes états, ne lui permirent pas de pourſuivre ſes conquêtes. Il ſe crut trop heureux de les pouvoir éloigner à force de préſents ; & ces barbares s'établirent dans la haute Aſie, où ils régnerent vingt-huit ans. Leurs ravages & leurs conquêtes nous font voir quelle étoit la foibleſſe des anciennes monarchies. Pſammèticus mourut après un regne de cinquante-quatre ans.

Pendant que les Scythes régnoient en Aſie, Sarac qui avoit ſuccédé à Nabucodonoſor I, perdit par ſa lâcheté le royaume de Babylone, que

Nabopolaſſar, un de ſes généraux, lui enleva. C'étoit une occaſion favorable pour aſſieger Ninive une ſeconde fois. Cyaxare la ſaiſit: Nabopolaſſar ſe joignit à lui : Ninive fut raſée : & ces deux rois partagerent la monarchie, qu'il venoient de conquérir.

Quelque tems après, les Scythes ſuccomberent enfin dans une conjuration des Medes; & ceux qui purent échapper, s'étant réfugiés dans les états d'Alyate, roi de Lydie, Cyaxare déclara la guerre à ce roi.

Auſſi haut qu'on peut remonter, on trouve que les peuples de l'Aſie mineure parloient la même langue, que ceux de la Grece. Ils avoient donc la même origine ; & ils avoient encore de commun avec les Grecs, d'avoir été ſans aucune forme de gouvernement. On en voit la preuve dans la maniere dont Gordius parvint au trône.

Les Phrygiens ayant conſulté l'oracle ſur les moyens de mettre fin aux déſordres, auxquels l'anarchie les expoſoit, la réponſe fut d'élire un roi; & l'oracle, conſulté une ſeconde fois ſur le choix qu'on devoit faire, répondit de choiſir le premier qu'on rencontreroit, allant ſur une charrette au temple de Jupiter. Gordius qui fut rencontré, fut donc proclamé; & en mémoire de cet événement, il conſacra ſa charrette à ce dieu. Le nœud, qui attachoit le joug au timon, eſt le fameux nœud gordien, qui, ſelon l'oracle, promettoit l'empire de l'Aſie à celui qui le pourroit délier.

Midas, fils de Gordius, lui ſuccéda. Il commença à policer les Phrygiens, encore ignorans & barbares; & il régla le culte public conformé-

ment aux cérémonies religieuſes, qu'il avoit lui-même appriſes d'Orphée. On a remarqué que les reglemens, qu'il fit à ce ſujet, contribuerent à l'affermiſſement de ſon autorité.

Vers ce tems, c'eſt-à-dire, aux environs de la ſortie d'Egypte, commencerent vraiſemblablement dans l'Aſie mineure une multitude de petits royaumes, dont il ne reſte aucun ſouvenir. Mais les Phrygiens, les Lydiens & les Troyens ſont des peuples fort connus, & la monarchie des derniers paroît avoir été aſſez conſidérable.

Dans le tems de la guerre de Troye, ou environ, Argon, arriere-petit-fils d'Alcée dont Hercule étoit pere, régna ſur les Lydiens. Ses deſcendans, dont on n'a pas la ſuite, conſerverent cette couronne pendant plus de cinq cens ans. Gygès l'uſurpa, après avoir ôté la vie à Candaule, le dernier des Héraclides, & la tranſmit à ſes enfans. Alyate étoit ſon arriere-petit-fils.

La guerre, que Cyaxare fit à ce prince, duroit depuis ſix ans, lorſqu'une éclipſe de ſoleil, prédite par Thalès de Milet, effraya les deux armées, & fit faire la paix. Alyate chaſſa les Cimmériens. Il ſe rendit maître de Smyrne; & il fit pendant onze ans la guerre aux Miléſiens, uniquement pour leur enlever leurs moiſſons, ne leur faiſant d'ailleurs aucun autre dommage; vraiſemblablement il les vouloit punir de quelque injure qu'il en avoit reçu.

Vers ce tems commencent les conquêtes de Nabucodonoſor II, fils de Nabopolaſſar. Inquiet de l'agrandiſſement des Babyloniens, Néchao avoit armé contr'eux, & leur avoit enlevé la Paleſtine & la Syrie, après avoir défait Joſias, roi

de Juda, qui lui refuſoit un paſſage par la Judée. Nabucodonoſor recouvra ces provinces, & en conquit de nouvelles. Vous ſavez, Monſeigneur, la captivité des Juifs, la priſe de Jéruſalem, celle de Tyr après un ſiege de treize ans, & les dévaſtations que ce conquérant fit dans l'Egypte. Il laiſſa le gouvernement de ce royaume à Amaſis, qui s'étoit ſoulevé contre Apriès ou Aphrée, petit fils de Néchao.

Nabucodonoſor mourut après un regne de quarante-trois ans, laiſſant une monarchie plus vaſte que puiſſante, & qui fut la conquête des Perſes, lorſque Cyrus, leur roi, ſe fut joint à Aſtyagès, fils & ſucceſſeur de Cyaxare.

Les commencemens de Cyrus & de l'empire des Perſes ſont très-obſcurs. Nous ſavons que Cyrus, ayant vaincu les Babyloniens, marcha contre leur allié Creſus, fils & ſucceſſeur d'Alyate, qu'il défit à Thymbrée, prit Sardes, capitale de Lydie, ſoumit l'Aſie mineure, ſubjugua la Syrie & l'Ambie, & ſe rendit maître de Babylone. D'ailleurs, nous ſavons mal les circonſtances de tous ces événemens: c'eſt pourquoi je me bornerai à faire quelques obſervations ſur la maniere dont ſe faiſoient alors les conquêtes.

Nous avons vu, Monſeigneur, un tems, où les conquérans ne prenoient les armes que pour dévaſter des provinces, qu'ils ne ſe propoſoient pas de conſerver; & ils revenoient couverts de gloire, lorſque chargés des dépouilles des nations vaincues, ils traînoient après eux un grand nombre de captifs. Par cette conduite, ils firent plus qu'ils n'avoient projetté: ils reculerent leurs frontieres, moins parce qu'ils avoient eu l'ambi-

tion de dominer ſur les peuples voiſins, que parce que ces peuples, continuellement épouvantés, s'empreſſerent à leur donner toutes ſortes de marques de ſoumiſſion. C'eſt ainſi vraiſemblablement que ſe forma la premiere monarchie des Aſſyriens.

Les dévaſtations ayant ſubjugué les provinces, il étoit naturel que ces conquérans féroces imaginaſſent que les dévaſtations étoient encore le meilleur moyen de les conſerver. Ils voyoient qu'un peuple épuiſé ne pourroit briſer ſes fers, qu'il n'oſeroit le tenter, & que par conſéquent, ſon épuiſement aſſuroit ſa ſervitude. Ils borne-rent donc toute la politique à ruiner les pays, qu'ils vouloient retenir ſous leur domination. Voilà pourquoi la ſuite des victoires n'offre que des maſſacres, des villes détruites, des nations exterminées. Cet uſage barbare étoit ſi général, que le vainqueur, qui égorgeoit le vaincu, paroiſſoit uſer de ſes droits, & la captivité étoit de ſa part, comme une grace.

Une preuve qu'on ne connoiſſoit pas d'autre moyen pour conſerver les provinces conquiſes, c'eſt que dans ces ſiecles, où une place environnée de murs & ſituée un peu avantageuſement, pouvoit ſoutenir un ſiege de pluſieurs années, on n'imagina pas de fortifier les frontieres, pour prévenir le ſoulevement des peuples, ou pour défendre l'empire contre l'étranger. Le pays étoit ouvert, & une victoire amenoit l'ennemi juſqu'à la capitale, où le monarque attendoit le même ſort qu'il avoit fait ſubir à d'autres.

Nous avons remarqué que les premieres conquêtes ont été faites par des peuples errans, &

ce qui paroît le confirmer, c'eſt que dans les ſiecles que nous avons parcouru, les grandes monarchies ont continué de faire la guerre, comme ces peuplades la faiſoient elles-mêmes.

Premiérement, un monarque commençoit ſouvent une campagne ſans plan, ſans projet, ſans ſavoir où il porteroit ſes armes. C'eſt ainſi que Nabucodonoſor II, marchoit contre Jéruſalem ſans le ſavoir lui-même. Il conſulta le ſort, lorſqu'il fut arrivé dans un endroit, où deux chemins aboutiſſoient, & le ſort tomba ſur Jéruſalem.

En ſecond lieu, il paroît que les Aſiatiques ont été des ſiecles, avant de ſavoir diviſer une armée en différens corps. Cyaxare, ſelon Hérodote, eſt le premier qui y ait penſé. Les armées auparavant combattoient donc confuſément & ſans ordre.

Enfin les armées étoient moins des corps de ſoldats, que des peuplades, où le nombre des femmes & des enfans pouvoit être égal à celui des combattans.

Les Aſſyriens, les Babyloniens, les Medes & les Egyptiens faiſoient donc la guerre à peu près comme les Scythes faiſoient des irruptions. Voilà pourquoi ces anciennes monarchies étoient d'autant plus foibles, qu'elles étoient plus vaſtes; & il ne faut pas s'étonner, ſi elles tomboient avec la même facilité qu'elles s'élevoient. L'empire appartenoit alors aux peuples qui étoient plus endurcis à la fatigue. C'eſt par cette raiſon que les Perſes l'obtinrent, & j'ai peine à croire que Cyrus fût un grand général.

En effet, Monſeigneur, l'art militaire peut ſe perfectionner dans des républiques, telles qu'A-

thènes & Lacédémone, parce qu'elles font la guerre avec de petites armées, & que l'amour de la liberté attache une grande conſidération au métier des armes. Voilà les ſeules cauſes, qui peuvent concourir aux progrès de cet art. Il n'en pouvoit donc pas faire dans des monarchies, telles que celles des Aſſyriens ou des Babyloniens; & j'ajoute qu'il ne pouvoit pas en avoir fait davantage parmi les Perſes, puiſqu'avant Cyrus, ce peuple ne s'étoit fait aucun nom par les armes, & qu'il avoit même été conquis par les Medes. Il eſt vrai que ce conquérant eſt repréſenté dans la Cyropédie, comme un grand général: mais c'eſt une des raiſons qui me fait croire que Xénophon n'a voulu faire qu'un roman. En effet, il n'eſt pas vraiſemblable qu'un grand capitaine ſe ſoit formé tout ſeul & tout-à-coup, parmi des peuples auſſi expérimentés que les Perſes: cela eſt d'autant moins vraiſemblable que ce conquérant n'avoit pas beſoin de talens ſupérieurs pour vaincre des ennemis tout-à-fait ignorans dans l'art militaire; & ce qui ne l'eſt pas encore, c'eſt l'humanité & la généroſité que montre après la victoire, le Cyrus de la Cyropédie. Il contient ſes ſoldats: il empêche le ſac des villes: il reſpecte la valeur dans l'ennemi qui ſe défend; & il ſemble occupé à épargner le ſang des vaincus.

Voilà un caractere bien différent de celui des monarques de l'Aſie. Mais ce qui n'eſt pas moins étonnant c'eſt que le héros de Xénophon joint les lumieres aux vertus. Grand homme d'état, il connoît l'art de manier les eſprits: affable & d'un accès facile, il ſait deſcendre juſqu'aux derniers de ſes ſujets, ſans s'abaiſſer: il ſait récompenſer avec

avec un ſeul mot : il ſait faire un refus, ſans déplaire : il a des amis, & il vit familiérement avec eux, ſans en être moins reſpecté. En un mot, il ne ſe croit ſur le trône que pour veiller au bonheur des peuples, & il donne tous ſes ſoins à les rendre heureux. Il eſt bien difficile d'imaginer que ce ſoit-là le Cyrus des Perſes.

Cambyſe, ayant ſuccédé à Cyrus ſon pere, arma contre l'Egypte. Il employa quatre ans aux préparatifs de cette guerre, & il la commença lorſqu'Amaſis, qui venoit de mourir, laiſſoit la couronne à ſon fils, Pſamménite.

Péluſe, qui étoit la clé de l'Egypte, auroit pu l'arrêter : il s'en rendit maître par ſtratagème : il défit Pſamménite, marcha à Memphis, qui ne fit pas une longue réſiſtance ; & toute l'Egypte ſe ſoumit. Pſamménite ne régna que ſix mois. Cambyſe lui avoit d'abord conſervé la vie : mais ce prince ayant voulu remuer, il le fit mourir.

Voilà tous les ſuccès de Cambyſe. On remarqua bientôt en lui des accès de démence, & ſon règne ne fut plus qu'une ſuite d'extravagances & de cruautés. Il perd une grande partie de ſon armée, qu'il conduit contre les Ethiopiens, à travers les déſerts & ſans précautions. Cinquante mille hommes, qu'il envoye contre les Ammoniens, périſſent ſans qu'on ſache comment. Il pille les temples de Thebes & les brûle. Arrivé à Memphis, lorſqu'on célébroit la fête du dieu Apis, il bleſſa cet animal avec ſon poignard : il fit fuſtiger les prêtres, & ordonna de tuer tous ceux qui célébroient cette fête. Il fit aſſaſſiner ſon frere Smerdis, parce qu'il le vit en ſonge ſur le trône ; & parce que Méroc, qui étoit tout à la fois ſa fem-

me & ſa ſœur, ne peut refuſer ſes larmes à ce prince, il lui donne un coup de pied, dont cette princeſſe, alors enceinte meurt. Pour montrer qu'il a la main ſûre dans le vin, il bande ſon arc contre le fils de Prexaſpe, & déclarant qu'il en veut au cœur, il le lui perce. Prexaſpe cependant étoit de tous ſes courtiſans celui auquel il montroit le plus de confiance. Le lendemain il fit mourir ſans raiſon douze Perſes. Enfin il n'y avoit preſque pas de jour, qu'il ne ſacrifiât des victimes à ſa fureur.

Il retournoit à Suſe ſa capitale, lorſqu'arrivé en Syrie, il apprit que Smerdis avoit été élu roi. Ce Smerdis étoit un mage, frere de Patiſithe, à qui Cambyſe avoit confié le gouvernement pour le tems de ſon abſence, & qui étoit mage lui-même. Cambyſe ne put pas punir l'uſurpateur, il mourut en Syrie d'une bleſſure qu'il ſe fit avec ſon poignard, lorſqu'il montoit à cheval. Il a règné ſept ans & quelques mois.

Cyrus avoit cru devoir donner ſa confiance aux eunuques, qui étant généralement mépriſés, n'avoient d'autre intérêt que de s'attacher à un prince qui faiſoit leur fortune, & qui leur donnoit de la conſidération. De pareils miniſtres étoient bien plus néceſſaires au faux Smerdis, qui n'oſoit pas ſe montrer en public, & il n'en eut pas d'autres. Déja ſuſpect, il le devint encore par cette préférence & par ſes précautions à ſe cacher à ceux qui l'auroient reconnu. Ces ſoupçons parurent ſe confirmer, lorſqu'on crut voir dans ſa conduite de l'affectation à s'attacher les peuples par des graces. Otanes enfin, s'étant aſſuré de l'impoſture forma une conſpiration avec Darius & cinq

autres ſeigneurs perſans, & les deux mages furent égorgés.

Selon Hérodote, ces conjurés tinrent conſeil ſur la forme qu'ils donneroient au gouvernement, & ils ne ſe déterminerent qu'après avoir peſé les avantages & les inconvéniens de la démocratie, de l'ariſtocratie & de la monarchie. Mais il n'eſt pas vraiſemblable que des Perſes aient délibéré ſur un pareil ſujet : les Grecs ne le croyoient pas, comme le remarque Hérodote lui-même ; & je ſoupçonne cet hiſtorien d'avoir ſaiſi cette occaſion pour dire ce qu'il penſoit ſur chaque eſpece de gouvernement.

Les ſeigneurs perſans convinrent de ſe trouver le lendemain dans un lieu marqué, au lever du ſoleil, & de reconnoître pour roi celui dont le cheval henniroit le premier. Ils croyoient que le ſoleil, le dieu des Perſes, déclareroit par-là, ſur qui le choix devoit tomber. A peine ils y arriverent que le cheval de Darius ſe hâta de hennir, parce qu'il avoit paſſé dans ce lieu une partie de la nuit avec une cavale. C'eſt une précaution que l'écuyer de Darius avoit pris pour aſſurer la couronne à ſon maître.

Ce prince étoit fils d'Hyſtaſpe, gouverneur de Perſe. Sous prétexte qu'il ne pouvoit veiller à la défenſe de l'état, s'il n'avoit des revenus fixes & aſſurés, il impoſa les provinces, qui juſqu'alors n'avoient payé que des eſpeces de dons gratuits. Il les impoſa néanmoins avec beaucoup de modération, parce qu'il eût été imprudent à lui de n'en pas montrer. Une pareille innovation auroit ſoulevé les peuples, s'il ne leur avoit pas fait croire, qu'ils paieroient moins à

l'avenir, qu'ils n'avoient payé juſqu'alors. Il eut ſur-tout l'attention de ménager les Perſes, & il n'en exigea aucune eſpece de tribut.

Les Babyloniens, qui portoient impatiemment le joug, parce que le ſiege de l'empire avoit été transféré à Suſe, ſe révolterent la cinquieme année du regne de Darius. Ce prince aſſiégea Babylone avec toutes ſes forces. Il fut vingt mois devant cette place; & il déſeſpéroit de s'en rendre maître, lorſque Zopire la lui livra. Pour exécuter ce deſſein, Zopire, un des ſept qui avoient conjuré contre le mage Smerdis, s'étoit lui-même coupé le nez & les oreilles, & il étoit allé offrir ſes ſervices aux Babyloniens, accuſant Darius de l'avoir mis dans l'état où on le voyoit, & ne paroiſſant reſpirer que la vengeance.

Darius abatit les murs de Babylone, & fit mourir trois mille habitans. Alors tout ſon empire étant ſoumis & tranquille, il crut que ſa gloire demandoit de lui qu'il fit la guerre à ſes voiſins: & il projeta de faire une irruption en Scythie, parce qu'autrefois les Scythes en avoient fait une en Aſie.

Les Scythes étoient des peuples paſteurs, qui ſans demeure fixe, erroient dans de vaſtes pays incultes. Il étoient donc impoſſible de les ſubjuguer. Ils n'avoient qu'à fuir pour vaincre; & leur ennemi, dénué de tout, périſſoit ſans combat. Par conſéquent, autant il pouvoit être avantageux aux Scythes de faire des irruptions chez les Perſes, autant il l'étoit peu aux Perſes d'en faire chez les Scythes.

A la tête d'une armée de ſept cent mille hom-

mes, Darius part de Suſe. Il paſſe le Boſphore de Thrace ſur un pont de bateaux. Il eſt ſuivi d'une flotte de ſix cent vaiſſeaux, que lui ont fourni les peuples des côtes de l'Aſie mineure & de l'Helleſpont. Il arrive ſur les bords de l'Iſter, aujourd'hui le Danube: il paſſe ce fleuve & laiſſe aux Ioniens la garde du pont, leur permettant de ſe retirer, s'il n'eſt pas de retour dans deux mois.

Ce terme étoit expiré, & Darius ne paroiſſoit point encore. Pour combattre un ennemi qu'il n'avoit pu joindre; il s'étoit engagé trop avant; & il n'avoit pu revenir dans le tems qu'il avoit projeté. Cependant les Ioniens étoient ſollicités par les Scythes à rompre le pont & à ſe retirer; & ils pouvoient, ſans manquer à leurs engagemens, ſaiſir cette occaſion de ſecouer le joug des Perſes. C'étoit l'avis des chefs, & ſurtout de Miltiade, alors tyran de la Cherſoneſe de Thrace (*). Mais Hyſtiée, tyran de Milet, leur ayant repréſenté qu'ils n'étoient maitres, chacun dans leurs villes, que ſous la protection des Perſes, ils comprirent que leur fortune étoit liée à celle de Darius, & ils réſolurent de l'attendre. Ce fut le ſalut de ce monarque, dont la conduite eſt un exemple des entrepriſes imprudentes des conquérans de l'Aſie.

(*) Lorſque Piſiſtrate étoit tyran d'Athenes, Miltiade, fils de Cypſele, invité par les Dolonces, qui habitoient la Cherſoneſe de Thrace, à conduire une colonie chez eux, y alla avec les Athéniens, qui le voulurent ſuivre, & fut choiſi par ce peuple pour le gouverner. Il laiſſa ce royaume à Stéſagoras fils de Cimon, ſon frere de mere, Miltiade, dont il eſt ici queſtion, étoit le neveu de Stéſagoras, mort ſans enfans.

Darius laiſſa Mégabyſe dans la Thrace, pour en achever la conquête, & vint à Sardes, où il paſſa près d'une année. Alors, empreſſé de témoigner ſa reconnoiſſance au tyran de Milet, il s'engagea à lui accorder tout ce qu'il demanderoit; & en conſéquence, il lui permit de bâtir une ville ſur la riviere de Strimon en Thrace: ne conſidérant pas que par la ſituation de cette place, Hyſtiée pouvoit devenir aſſez puiſſant, pour protéger les peuples de cette contrée, & les ſouſtraire aux Perſes. Mégabyſe, lui ayant fait des repréſentations à ce ſujet, il rappella Hiſtée ſous divers prétextes, & l'emmena à Suſe, où il le retint.

Ayant enſuite médité une expédition dans les Indes, il équipa ſur l'Indus une flotte, dont il donna le commandement à Scylax, grec de Carié; le chargeant d'obſerver les bords de ce fleuve dans tout ſon cours, de paſſer dans l'Océan, & de venir en Egypte par la mer rouge. Scylax exécuta parfaitement ces ordres, & aborda en Egypte trente mois après ſon départ. Sous Néchao, des Phéniciens avoient fait une navigation encore plus étonnante: car après s'être embarqués ſur la mer rouge, ils avoient fait le tour de l'Afrique, & ils étoient revenus dans la méditerranée par le détroit de Gibraltar.

Il ſemble que Darius inſtruit par les revers qu'il avoit eu en Scythie, avoit ſongé à prendre ſes meſures avant de s'engager dans une nouvelle guerre: auſſi finit-il la conquête des Indes. L'hiſtoire n'a pas conſervé les circonſtances de cette expédition.

Pendant cette guerre, une diſſention élevée à

Naxe, isle de la mer Egée, aujourd'hui Archipel, fit bannir plusieurs citoyens qui vinrent à Milet implorer le secours d'Aristagoras, gendre d'Hystiée & gouverneur de cette ville. Aristagoras aussitôt forma le projet de conquérir Naxe, les autres Cyclades, l'isle d'Eubée, & par ce moyen de préparer aux Perses la conquête de la Grece. Artapherne, satrape de Sardes, ayant approuvé ce projet, le fit goûter à Darius son frere. On fit donc tous les préparatifs pour cette entreprise, & on en donna la conduite au gouverneur de Milet. Elle paroissoit devoir réussir, lorsque les généraux Persans, honteux de marcher sous les ordres d'un Ionien, la firent échouer & rejeterent la faute sur Aristagoras, qu'ils perdirent dans l'esprit d'Artapherne.

C'est dans cette conjoncture qu'Aristagoras médita de soulever les Ioniens. Il y fut même sollicité par Hystiée, qui comptant sur la confiance de Darius, se flattoit d'être chargé de réduire lui-même les rebelles.

Pour déterminer les Ioniens à la révolte, Aristagoras leur rendit la liberté, abdiquant lui-même la tyrannie à Milet, engageant les tyrans des autres isles à remettre, à son exemple, l'autorité entre les mains du peuple, & chassant ceux qui s'y refusoient. C'est de la sorte qu'il forma une ligue, dans laquelle entrerent les Grecs des isles, ceux qui habitoient en Europe sur l'Hellespont, & les Athéniens irrités contre Artapherne, qui vouloit rétablir Hippias. Ceux-ci fournirent vingt vaisseaux; Erétrie, ville d'Eubée en donna cinq. Mais Cléomene roi de Sparte se refusa aux propositions d'Aristagoras. Les La-

cédémoniens furent plus prudens ſous ce roi, qu'ils ne l'avoient été lorſqu'ils députerent à Cyrus pour lui dire, qu'ils ne ſouffriroient pas qu'on fit aucun dommage aux Grecs de l'Aſie mineure.

La premiere année de cette guerre, les confédérés firent voile pour Epheſe. Ils y débarquerent, & marcherent à Sardes qu'ils réduiſirent en cendres. Mais lorſqu'ils voulurent regagner leurs vaiſſeaux, ils furent attaqués par les Perſes, & ils perdirent beaucoup de monde. Depuis cet échec les Athéniens refuſerent leurs ſecours aux Ioniens. Bientôt après la ligue s'affoiblit encore davantage par le peu de concert des confédérés. Car les tyrans chaſſés par Ariſtagoras, ſemerent la diviſion parmi eux; & les Ioniens, ayant dans cette circonſtance livré un combat naval, ſe virent abandonnés de leurs alliés au moment même de l'action. Les Perſes vainqueurs prirent Milet, ruinerent cette ville, & en tranſporterent les habitans à Suſe, d'où Darius les envoya ſur les bords de la mer rouge. Alors tout ſe ſoumit, les isles comme le continent; & la flotte des Phéniciens, ayant fait voile vers l'Helleſpont, fit une deſcente en Europe où elle brûla les villes des peuples qui étoient entrés dans la révolte.

Miltiade, qui avoit prévu l'orage s'étoit retiré à Athenes. Ariſtagoras périt dans une action: Arthapherne fit mourir Hyſtiée, dont la trame fut découverte: & Darius ne ſongea plus qu'à ſe venger ſur les Erétriens de l'incendie de Sardes. Cette guerre a duré ſix ans.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Obſervations ſur les Perſes & ſur les Grecs au tems de Darius, fils d'Hyſtaſpe.

IL ne faut pas juger de la puiſſance des Perſes par les conquêtes qu'ils ont fait. Ils ont vaincu des peuples amollis, uniquement parce qu'ils n'étoient pas amollis eux mêmes ; & s'ils ont eu quelque ſupériorité dans la maniere de faire la guerre, ils ne l'ont eue qu'avec des peuples chez qui l'art militaire n'avoit fait aucun progrès & qui, comme eux, n'avoient jamais combattu qu'avec de grandes armées.

Il y avoit près de quarante ans que Cyrus étoit mort, lorſque Darius porta ſes armes dans l'Attique. Les Perſes qu'Hérodote repréſente très-prompts à ſe corrompre, avoient commencé à prendre les mœurs des nations vaincues. Confondus avec elles, il ne leur reſtoit que le nom de peuple conquérant ; & les armées Perſes étoient en effet des armées de Medes, d'Aſſyriens, de Babyloniens, d'Egyptiens, &c. Ce n'étoient plus ces ſoldats, qui, ivres des ſuccès

d'un chef victorieux, étoient portés à tout oſer, & qui combattoient pour ſe partager les dépouilles des monarchies les plus opulentes. C'étoient des armées mercenaires & corrompues, qu'aucune eſpece de gloire, aucun appas de butin n'encourageoit.

Athenes étoit libre. On armoit pour lui donner des fers: on armoit dans le moment qu'elle venoit de ſecouer le joug des Piſiſtratides, & où par conſéquent elle ſentoit plus que jamais le prix de la liberté.

A ce motif le plus puiſſant qui puiſſe armer des citoyens, ajoutons qu'Athenes étoit alors dans toute ſa force. Le luxe n'avoit pas encore énervé les mœurs; les Athéniens étoient durs à la fatigue, comme ils étoient intrépides à la vue du danger. Tous étoient ſoldats: ils pouvoient même au beſoin armer juſqu'à leurs eſclaves, & compter ſur eux; parce que les eſclaves dans cette république étoient traités avec humanité, & que la loi les protégeoit contre un maître, qui ſe ſeroit montré injuſte à leur égard.

Les Lacédémoniens avoient le même amour de la liberté, le même courage, la même intrépidité. Plus endurcis encore que les Athéniens, ils n'étoient que ſoldats. Ils n'avoient pour police qu'une diſcipline, toute militaire, & cette diſcipline que Lycurgue avoit établie, s'étoit perfectionnée depuis ce légiſlateur.

Il eſt vrai que juſqu'alors les Athéniens & les Spartiates n'avoient point eu de ſuccès brillans: mais les guerres qu'ils avoient fait, étoient plus inſtructives que toutes celles des Aſſyriens, des Babyloniens, des Medes & des Perſes. Il eſt na-

turel que dans de petites républiques tous les citoyens s'appliquent à perfectionner l'art militaire : ils y ſont portés par l'amour de la liberté, & par la conſidération attachée à la défenſe de la patrie. Ils le perfectionnent par conſéquent, & d'autant plus que faiſant la guerre avec de petites armées, il leur eſt plus facile d'imaginer les moyens d'en régler les mouvemens. Ils font des obſervations ſur la diſcipline, ſur les campemens, ſur les marches, ſur le choix des armes, ſur les ordres de bataille, ſur les ſituations les plus avantageuſes pour livrer un combat. Ils s'éclairent ſur leurs fautes : ils s'éclairent ſur la conduite de leurs ennemis ; & les découvertes qu'une république fait, ſont bientôt communes à toutes les autres.

Mais dans des monarchies telles que celles de l'Aſie, le ſouverain qui ne fait la guerre que pour lui, qui la conduit ſeul lui même ou qui la fait conduire par ſes courtiſans, ſe contente de la faire comme on l'a toujours faite. Il levera de grandes armées, il tombera avec tout le poids de ſes forces : il comptera ſur le nombre : il ne connoîtra pas d'autre regle ; & dans l'impoſſibilité de remarquer ſes fautes, il ne s'inſtruira pas même par ſes revers.

Vous voyez, Monſeigneur, que les Perſes n'avoient que l'avantage du nombre : & cet avantage, lorſqu'il eſt ſeul, n'eſt rien. Il eſt vrai que les Grecs de l'Aſie mineure avoient été ſubjugués : mais ce n'eſt pas une raiſon de craindre pour les Grecs de la Grece proprement dite.

Amollis par le luxe, que les richeſſes avoient

introduit, les Ioniens & les Eoliens étoient arrivés à leur décadence. Créſus les avoit déja rendus tributaires : & quoiqu'avant ce roi, ils fuſſent indépendans, ils n'en étoient pas plus propres à défendre leur pays. Hérodote remarque que, ſi les Cimmériens ne firent pas des conquêtes ſur eux, c'eſt que ces barbares ne ſongeoient pas à en faire, étant armés pour piller plutôt que pour prendre des villes ; & lorſqu'il nous apprend qu'Alyate chaſſa les Cimmériens, il ne dit rien à cette occaſion, ni des Ioniens, ni des Eoliens. Tout cela prouve que les Grecs de l'Aſie mineure n'avoient plus le même amour de la liberté, que les Grecs de la Grece proprement dite, ni par conſéquent le même courage.

Après la priſe de Sardes par Cyrus, ils députerent à ce conquérant pour lui offrir de paſſer ſous ſon empire, aux mêmes conditions qu'ils avoient été ſous celui de Créſus. Ce prince offenſé de ce qu'excepté les Miléſiens, ils s'étoient tous juſqu'alors refuſés aux ſollicitations qu'il leur avoit fait, rejetta leur offre, & voulut les conquérir. Ils ne lui parurent pas même aſſez redoutables pour faire par lui-même cette conquête : il la laiſſa à ſes généraux.

Cependant ils n'étoient pas à mépriſer. Ils avoient un reſte de liberté qu'ils vouloient défendre, & on les auroit plutôt exterminés qu'aſſujettis. Les Phocéens aſſiégés les premiers, ſe défendirent avec courage : ils s'expatrierent pour éviter le joug, s'embarquant avec leurs femmes, leurs enfans, leurs effets, & n'abandonnant aux Perſes qu'une ville déſerte.

On voit donc que s'il étoit facile à Cyrus de

conquérir de pareils peuples, il ne lui étoit pas auſſi facile de les réduire tout-à-fait en ſervitude. Ils pouvoient ſe ſoulever, s'il appeſantiſſoit le joug; & il falloit qu'au lieu de s'arroger ſur eux une ſouveraineté immédiate, il ſe bornât à être le protecteur des tyrans que les factions leur donnoient. Alors il aſſuroit ſa domination, & prévenoit les révoltes. C'eſt auſſi le parti qu'il paroît avoir pris. Ainſi, comme les tyrans furent maîtres, chacun dans leur ville, parce que les Perſes les protégeoient, les villes ſe trouverent ſous la domination des Perſes, parce qu'elles avoient des tyrans. Lorſqu'Ariſtagoras voulut les ſoulever, ſon premier ſoin fut de leur rendre la liberté. Elles eurent des ſuccès : elles ſe défendirent pendant ſix ans; & ſi elles ſuccomberent, ce fut moins par la ſupériorité de leurs ennemis, que par les diſſentions qui diſſiperent leur ligue mal concertée.

La difficulté que Darius avoit eu à les réduire, & les ménagemens qu'il avoit à garder avec elles, auroient pu lui faire comprendre qu'il ne ſuffiſoit pas d'armer pour conquérir la Grece. En effet, les Athéniens & les Spartiates étoient bien plus difficiles à ſoumettre que les Grecs de l'Aſie mineure. Sur ceux-ci il pouvoit tomber avec toutes ſes forces. Après une défaite, ſes armées n'étoient pas ſans reſſources. Elles avoient des retraites aſſurées : elles ſe recrutoient facilement & ces peuples, ſur qui il pouvoit retomber une ſeconde fois, une troiſieme, qu'il pouvoit même attaquer avant qu'ils l'euſſent prévu, auroient enfin ſuccombé ſous le nombre, & auroient été ſubjugués, parce qu'ils auroient été exterminés.

Mais les Athéniens & les Spartiates prévoyoient l'orage qui ſe préparoit dans l'éloignement. La barriere qui ſéparoit la Grece de l'Aſie, ne permettoit à Darius, ni de tomber tout-à-coup ſur eux, ni de ſe retirer facilement après un échec, ni de revenir promptement avec de nouvelles forces. Il s'expoſoit à des pertes d'autant plus grandes, que ſes armées étoient trop nombreuſes, pour n'être pas ſans reſſources après une défaite : & il ſemble que pour échapper au joug les Grecs n'avoient beſoin que d'une ſeule victoire.

La barriere qui ſépare la Grece de l'Aſie, les progrès des Grecs dans l'art militaire & le caractere des Athéniens & des Spartiates ; voilà donc les cauſes qui rendoient la conquête de la Grece difficile aux Perſes, c'eſt-à-dire, à de grandes armées, compoſées d'Aſſyriens, de Medes, d'Egyptiens &c., & conduites par des chefs ignorans. Cependant Darius, qui jugeoit de ſa puiſſance par le nombre de ſes ſoldats, s'exagéroit la foibleſſe des Grecs. Il les voyoit déja ſous ſa domination : il ne parloit que de les punir, & comme dans ſa confiance il ne prévoyoit aucun obſtacle, il ne prenoit auſſi aucune meſure pour aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe. Il en chargea Mardonius ſon gendre, jeune homme ſans expérience, qu'il avoit fait ſatrape des provinces maritimes.

CHAPITRE II.

Expéditions des armées de Darius & de Xercès dans la Grece.

IL paroit que Mardonius voulut d'abord s'attacher les Grecs de l'Aſie, & prévenir tout ſoulevement de leur part. Il eſt au moins vraiſemblable, quoiqu'Hérodote n'en diſe rien, que ce fut-là le motif qui le détermina à chaſſer les tyrans, & à rétablir le gouvernement populaire dans toutes les villes grecques. Après avoir pris cette précaution, il paſſa en Europe, traverſa la Thrace, pénétra dans la Macédoine, & tout ſe ſoumit. Mais ſa flotte, aſſaillie d'une tempête, lorſqu'elle doubloit le mont Athos, fut diſperſée. Il perdit trois cent vaiſſeaux & plus de vingt mille hommes. Dans le même tems ſon armée de terre, qui campoit avec peu de précaution, fut attaquée pendant la nuit par les Briges, peuple de Thrace. Il fut bleſſé lui-même : il perdit encore beaucoup de monde, & il repaſſa l'Helleſpont.

Après cette premiere tentative qui avoit ſi mal réuſſi, Darius envoya des hérauts demander la terre & l'eau à toutes les villes de la Grece : c'étoient les marques de ſoumiſſion que donnoient aux rois de Perſe les peuples qui s'avouoient leurs ſujets. Athenes & Sparte firent ſaiſir chacune les hérauts qui leur avoient été envoyés ;

l'un fut jetté dans un puit, l'autre dans une foſſe, & on leur dit de prendre là ce qu'ils demandoient, violence qu'on ne ſauroit excuſer.

D'ailleurs toutes les isles & la plupart des villes du continent accorderent la terre & l'eau. Elles étoient effrayées de la puiſſance des Perſes, & c'étoit la ſeule choſe qu'on pût raiſonnablement leur reprocher. Les Athéniens cependant, parce qu'ils étoient ennemis des Eginetes, les accuſerent de vouloir trahir la Grece; & ils engagerent les Lacédémoniens à ſe ſaiſir de ceux qu'ils regardoient comme les auteurs de cette prétendue trahiſon. Les Eginetes les ayant refuſés à Cléomene, ſous prétexte qu'il n'étoit pas venu avec ſon collegue Démarate, ce roi qui ſut que Démarate leur avoit lui-même ſuggéré ce prétexte, l'accuſa de n'être pas du ſang des Héraclides: la prêtreſſe de Delphes, qu'il ſuborna, confirma cette accuſation, & Démarate chaſſé du trône ſe retira auprès de Darius. Alors Léotychidas, qui lui ſuccéda, paſſa en Egine avec Cléomene: ces deux rois ſaiſirent dix des principaux citoyens de cette isle, & les livrerent aux Athéniens. A ces diſſentions on pouvoit craindre pour les Grecs le ſort des Ioniens. En effet, le plus difficile pour eux n'étoit pas de vaincre les Perſes: ce fut d'agir de concert pour la liberté commune.

Darius rappella Mardonius & donna le commandement de ſes troupes à Datis, Mede & à Artapherne, fils de celui que nous avons vu ſatrape de Sardes. Ces deux généraux mirent à la voile avec ſix cent vaiſſeaux. Ils avoient ordre de réduire en cendres Erétrie & Athenes, d'en faire

faire priſonnier tous les habitans & de les envoyer à Suſe.

La flotte des Perſes tomba d'abord ſur l'isle de Naxe. Elle brûla la ville & emmena en captivité tous les habitans, qui ne fuirent pas dans les montagnes. Elle parcourut enſuite les autres isles, & après s'en être aſſurée; elle aborda en Eubée,

Les Athéniens y avoient envoyé quatre mille hommes, qui ſe retirerent preſque auſſitôt. Eſchines, un des premiers d'Erétrie, les engagea lui-même à ne pas reſter. En effet leur ſecours eût été inutile. Les diviſions des Erétriens, & les traîtres qui étoient parmi eux, ne laiſſoient aucune eſpérance. Dans cette poſition, Erétrie ne réſiſta pas longtems. Les Perſes s'en rendirent maîtres après un ſiege de ſept jours : ils la brûlerent, & ils envoyerent les habitans à Darius, qui les établit dans un village à huit ou dix lieues de Suſe.

La ruine d'Erétrie paroiſſoit le préſage de la ruine d'Athenes; & les Perſes, perſuadés qu'ils trouveroient dans cette ville les mêmes diviſions & la même foibleſſe, deſcendirent avec confiance dans l'Attique. Leur armée étoit de cent mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Datis la commandoit, & Hippias la conduiſoit dans les plaines de Marathon, petite ville ſituée ſur le bord de la mer.

Les Athéniens armerent juſqu'à leurs eſclaves; & ſecourus de mille Platéens, ils formerent un corps de dix mille hommes. Quant aux Spartiates, ils ne marcherent pas encore; parce qu'u-

ne ſuperſtition, qui leur étoit particuliere, ne leur permettoit de ſe mettre en campagne qu'après la pleine lune.

L'armée des Athéniens avoit dix chefs, qui avoient une égale autorité, & qui commandoient alternativement, chacun un jour. On partageoit le commandement, parce qu'on craignoit de le confier à un ſeul; & parce que les tribus vouloient chacune nommer un général, elles en nommoient dix. A la rigueur, il y en avoit même onze : car le commandement de l'aîle droite appartenoit au troiſieme archonte, qu'on nommoit Polémarque, & qui avoit voix délibérative dans le conſeil de guerre.

Le plus grand nombre des chefs jugeoit qu'il falloit ſe renfermer dans la ville & attendre l'ennemi. Miltiade au contraire, vouloit qu'on tint la campagne, & qu'on en vint promptement aux mains. Ariſtide appuya cet avis : trois autres s'y joignirent encore, & les ſuffrages furent partagés. Le ſort d'Athenes étoit donc entre les mains de Callimaque, alors polémarque. Si les citoyens ſe renfermoient dans les murs, leur courage pouvoit ſe ralentir, & on avoit encore à redouter leurs diſſentions; mais on pouvoit tout attendre de leur intrépidité, ſi on ſe hâtoit de les conduire à l'ennemi. Callimaque ſe déclara pour ce dernier avis, & la bataille fut réſolue.

Le courage ne ſuffit pas pour vaincre. Il eût été téméraire aux Athéniens de tenir la campagne, ſi chaque jour ils euſſent changé de plan, comme de général. C'eſt néanmoins à quoi ils étoient expoſés. Pour prévenir cet inconvénient, Ariſ-

tide, lorſque ſon tour fut venu, céda le commandement à Miltiade. Tous les autres ſuivirent cet exemple, & ce fut le ſalut de la république.

Miltiade profite de tous les avantages que lui donne le terrain : il diſpoſe ſa petite troupe de maniere à faire face, autant qu'il eſt poſſible, à toute l'armée ennemie : il ſonge ſur-tout aux moyens d'en renverſer les deux aîles pour retomber ſur le corps de bataille. Tout lui réuſſit. Les Perſes ſont en déroute : ils fuient vers la mer : les Athéniens les pourſuivent : ils leur prennent ſept vaiſſeaux : ils mettent le feu à pluſieurs autres. Cynégire, frere d'Eſchyle, en ſaiſit un d'une main, on la lui coupe : il le ſaiſit de l'autre, on la lui coupe encore : il s'y attache avec les dens. Ariſtide & Thémiſtocle ſe diſtinguerent dans cette action. Hippias y fut tué. Les Barbares perdirent 6300 hommes, & les Grecs 192. Les Spartiates qui arriverent le lendemain, virent dans les champs de Marathon la gloire dont les Athéniens venoient de ſe couvrir.

Cette journée diſſipa la terreur que répandoit le nom des Perſes : on vit cette puiſſance comme un ſpectre, qui diſparoît auſſitôt qu'on ceſſe de le craindre. Les Grecs connurent leurs forces : ils ſentirent ce que peut la conduite, le courage, l'amour de la liberté ; & cette premiere victoire fut l'avant-coureur des nouveaux triomphes qui les attendoient.

Vous voyez, Monſeigneur, ce que toute la Grece devoit aux Athéniens, & ce que les Athé-

niens eux-mêmes devoient à Miltiade. Pour recompenſer ce général, la republique, dans le tableau qu'elle fit faire de la bataille de Marathon, le repréſenta à la tête des dix chefs, exhortant les ſoldats & leur donnant l'exemple. Ce monument de l'eſtime publique étoit aux yeux des Grecs la plus grande récompenſe. C'eſt que la conſidération eſt de tous les motifs celui qui a le plus de pouvoir ſur les ames libres. Tant qu'elle fut l'unique prix de la vertu, les Grecs eurent le même courage, la même intrépidité, & ils continuerent de faire des prodiges. Ils dégénérerent, ſitôt qu'il leur arriva de penſer à d'autres recompenſes.

Il falloit que l'eſtime publique fût un aiguillon bien puiſſant, puiſque dans l'eſpérance de l'obtenir, on ſe portoit aux plus grandes choſes; & que cependant cette eſtime même étoit à redouter. En effet, ſi les Athéniens aimoient les hommes de mérite, juſqu'au fanatiſme, ils les craignoient juſqu'à les bannir. Aucun peuple n'a été plus fier d'en produire, & n'en a plus produit: aucun peuple auſſi ne les a plus perſécutés. S'il s'honoroit de les avoir pour citoyens, il craignoit de les avoir pour maîtres. Il les élevoit, il les rejettoit. A peine il leur avoit confié l'autorité, qu'il la leur arrachoit. Ce peuple courageux, qui vit ſon foible, ne ſe connut point d'armes contre de pareils ennemis, & il les éloigna. Voilà les motifs qui introduiſirent l'uſage de bannir les citoyens, à qui les talens & les vertus donnoient de l'autorité. Ce banniſſement qu'on nommoit *oſtraciſme*, s'eſt établi ſous Cliſ-

thene, ou, ſelon quelques-uns, ſous Théſée même (*).

Vous comprenez, Monſeigneur, qu'une république, comme Athenes, étoit invincible chez elle, mais vous comprenez auſſi, que lorſqu'après avoir armé ſes eſclaves, elle ne mit que neuf mille hommes ſur pied, elle ne dut jamais porter la guerre au déhors, à moins que ce ne fut pour combattre des puiſſances voiſines, auſſi foibles qu'elle. C'eſt une vérité qu'Athenes ne ſentit pas.

On n'avoit d'abord vu dans Miltiade que le libérateur de la Grece, & ſon triomphe avoit écarté tout autre ſentiment. Mais après les premiers momens donnés à la reconnoiſſance, on ſe ſouvint qu'il avoit été tyran dans la Cherſoneſe. On commença donc à le redouter, & ſes ennemis n'attendirent qu'une occaſion pour le perdre. Elle ſe préſenta bientôt.

Chargé de punir les peuples, qui avoient favoriſé les barbares, il obtint à cet effet ſoixante & dix vaiſſeaux. Il ſubjugua pluſieurs îles, & parce qu'il échoua devant la principale ville de l'île de Paros, il fut à ſon retour accuſé de trahiſon par Xanthippe, & condamné à mort par les citoyens qu'il avoit ſauvé. Tout ce qu'on put

---

[*] Il a été en uſage dans toutes les villes, où le gouvernement étoit démocratique, ſoit dans les colonies, ſoit dans la Grece. Telles ſont Argos, Milet, Mégare, Syracuſe. Dans cette derniere, il ſe nommoit Pélatiſme, & on n'étoit banni que pour cinq ans; à Athenes, on l'étoit pour dix. Au reſte ce banniſſement n'avoit rien de flétriſſant. Il laiſſoit à un citoyen tous ſes droits, & l'eſpérance d'être rappellé avant le tems fixé par la loi.

obtenir, fut de commuer la peine en une amende de 50 talents : amende qu'il ne put payer, & pour laquelle il fut mis en priſon. Il y mourut d'une bleſſure qu'il avoit reçu à Paros. Les Athéniens auroient dû au moins s'empreſſer à rendre les derniers devoirs à un citoyen innocent, auquel ils devoient tout ; & néanmoins ſon fils Cimon, n'obtint la permiſſion de les lui rendre lui-même, qu'après que ſes amis l'eurent mis en état de payer l'amende, à laquelle ſon pere avoit été condamné.

La défaite des Perſes à Marathon ne fit qu'irriter Darius. Il auroit pu juger qu'il n'étoit pas facile de vaincre les Grecs. Mais aux yeux de ce monarque, le courage des Athéniens ne parut qu'une inſolence ; & leur victoire, une nouvelle injure à punir. Il réſolut de marcher en perſonne contr'eux, & il donna des ordres pour armer tout ſon empire.

Cependant Thémiſtocle, qui voyoit l'orage ſe former, ſongeoit aux moyens de le diſſiper. Il ſentit que le ſalut de la Grece dépendoit d'une marine. Il vit d'ailleurs qu'Athenes, foible ſur terre, pouvoit être puiſſante ſur mer ; & qu'en tournant toutes ſes forces de ce côté, elle ſe rendroit néceſſaire aux Grecs, redoutable aux Barbares, & ſupérieure à Lacédémone, juſqu'alors la premiere puiſſance de la Grece. Il s'appliqua donc à lui donner cette ſupériorité. Dans cette vue il engagea les Athéniens à recommencer la guerre qu'ils avoient déjà fait aux Eginetes, de tous les peuples de la Grece le plus puiſſant ſur mer. Athenes eut bientôt une flotte conſidérable.

Il y avoit trois ans que Darius ſe préparoit à faire une nouvelle irruption en Europe, lorſque l'Egypte ſe révolta, & il mourut l'année ſuivante ; après un regne de trente-ſix ans. Il laiſſa pluſieurs enfans : entr'autres, Artabazane, l'aîné des fils qu'il avoit eu d'une fille de Gobryas, lorſqu'il étoit particulier ; & Xerſès, l'aîné de ceux qu'il avoit eu d'une fille de Cyrus, depuis qu'il étoit roi. Tous deux firent valoir leurs prétentions, ſans néanmoins prendre les armes, & la couronne reſta au dernier. On ne ſait au reſte ſi cette conteſtation fut terminée avant ou après la mort de Darius.

Xerſès marcha la ſeconde année de ſon regne contre les Egyptiens qu'il réduiſit. Il ne lui reſtoit plus qu'à porter ſes armes contre la Grece. Tous les préparatifs étoient faits : il y étoit réſolu, & cependant il voulut prendre l'avis de ſon conſeil. C'étoit trop tard pour conſulter : mais c'étoit aſſez tôt pour être applaudi, & il vouloit qu'on applaudit à ſes grands deſſeins.

Quoiqu'on ne ſache pas ce qui ſe dit dans le conſeil des princes, on ſait en géneral qu'on y flatte d'ordinaire leurs penchans. Il n'eſt donc pas douteux que Mardonius ; comme Hérodote le dit ; ou quelqu'autre n'ait donné de grandes louanges à Xerſès, & ne lui ait répondu du ſuccès de cette entrepriſe. Mais ſi Artabane, oncle de ce prince, eût voulu l'en détourner, il me ſemble qu'il auroit dû faire ſes repréſentations beaucoup plutôt, & à Darius même. C'eſt pourquoi je ſoupçonne Hérodote de l'avoir fait parler. Cet hiſtorien ajoute encore à ſon

récit des circonſtances beaucoup moins vraiſemblables.

Enfin la guerre fut réſolue. Xerſès s'allia des Carthaginois, qui s'engagerent à tomber ſur les colonies de Sicile & d'Italie, pendant qu'il tomberoit lui-même ſur la Grece. Il vint à Sardes, où il paſſa l'hyver. Delà il arriva ſur l'Helleſpont, où il voulut avoir le ſpectacle d'un combat naval. Il ordonna de donner trois cent coups de fouet à la mer, & de la mettre aux fers, en y jettant deux paires de chaînes; & il ſéviſſoit ainſi contre cet élément, parce que la tempête avoit briſé un pont de bateaux qu'il avoit fait conſtruire ſur l'Helleſpont. Ayant enſuite fait couper la tête à ceux qui avoient eu la conduite de cet ouvrage, il voulut qu'au lieu d'un pont, on en conſtruiſit deux. Enfin pour achever de vous faire connoître ce roi que vous mépriſés déjà, c'eſt lui qui promit par un édit une récompenſe à celui qui inventeroit un nouveau plaiſir. Vous voyez qu'avec un grand empire, il eſt fait pour s'ennuyer: vous verrez bientôt qu'avec une grande armée il eſt fait pour être battu.

Il y avoit deux partis dans la république d'Athenes celui de Thémiſtocle & celui d'Ariſtide. Thémiſtocle, ambitieux, avoit auſſi tous les talens qui pouvoient rendre ſon ambition utile à la patrie. Ariſtide, avec de grands talens, n'avoit pas la même ambition. Il ne vouloit que la proſpérité de la république. Il lui importoit peu par qui elle fût ſervie, pourvu qu'elle le fut bien, & il étoit prêt à céder l'autorité à quiconque ſeroit capable d'en faire un meilleur uſa-

ge que lui, fût-ce ſon ennemi. Thémiſtocle au contraire, jaloux de toute gloire qui n'étoit pas à lui, ne dormoit plus depuis la bataille de Marathon. Il eût voulu être ſeul l'ame de la république; & ce qui peut excuſer ſon ambition, c'eſt qu'il méritoit de l'être. Cependant, peu délicat ſur les moyens, ce qui étoit utile lui paroiſſoit toujours juſte : & il ſouffroit avec peine que la probité d'Ariſtide lui fermât continuellement les routes qu'il vouloit s'ouvrir.

Ces deux hommes ne pouvoient s'accorder : mais à la gloire des Athéniens, la vertu d'Ariſtide eut ſouvent l'avantage. Ce citoyen mérita le ſurnom de Juſte, & ſa conſidération fut ſi grande, que ceux qui avoient des différens, abandonnoient les tribunaux, & préféroient de l'avoir pour juge. A la repréſentation d'une piece d'Eſchyle, le tableau que ce poëte avoit fait d'un héros vertueux, fut auſſi-tôt appliqué à Ariſtide, & tout le peuple fixa les yeux ſur lui. Cependant la faction de Thémiſtocle donnoit à cette vertu les couleurs de l'ambition. S'il n'a pas l'appareil de la ſouveraineté, diſoit-on, il en a la puiſſance : il juge les citoyens, il preſcrit des loix. Il fut donc banni. Vous ſavez le mot de ce payſan, qui ſans le connoitre, le pria d'écrire lui-même le nom d'Ariſtide : *Je ſuis las de l'entendre appeller le juſte.*

Telle étoit la ſituation d'Athenes, lorſque les hérauts de Xerſès vinrent demander la terre & l'eau à toutes les villes de la Grece, excepté Athenes & Lacédémone. Ces deux républiques ne furent ſoutenues que par les Theſpiens, les Platéens & les Eginetes, avec qui les Athéniens

firent alors la paix. Tout le reſte ſe ſoumit au roi de Perſe, ou n'oſa ſe déclarer.

Cependant l'armée de Xerſès approche. Elle étoit plus nombreuſe que formidable : elle n'avoit point de chef. Léonidas, roi de Sparte, à la tête de quatre mille hommes, défend le défilé des Thermopyles. Le roi de Perſe, après l'avoir inutilement tenté par des promeſſes, lui écrit de rendre les armes. Le Lacédémonien lui répond : *viens les prendre.* Vingt mille Medes marchent pour forcer le défilé : ils ont ordre d'emmener les Spartiates tous vivans. Mais ils ſont répouſſés avec perte. Un corps de Perſes, nommé *les immortels*, la meilleure troupe de l'armée, n'a pas un ſuccès plus heureux.

Les Barbares n'auroient jamais pénétré dans l'Attique, ſi on ne leur eût découvert, dans les montagnes, un ſentier que les Grecs avoient négligé de garder. Alors Léonidas, ſe voyant ſur le point d'être enveloppé, renvoya les alliés, & ne garda avec lui que trois cent Lacédémoniens, avec leſquels il réſolut de périr. En effet il n'en échappa qu'un ſeul, qui fut regardé comme un lâche, & qui eût été déshonoré à jamais, s'il n'eût réparé ſa faute dans la bataille de Platée.

L'intrépidité de ces trois cent Spartiates, qui s'étoient dévoués pour la patrie, fit voir aux Perſes que les Grecs ne ſavoient que vaincre ou mourir ; & Xerſès put juger qu'il étoit bien loin encore d'avoir conquis la Grece. Ce barbare, qui n'étoit pas fait pour reſpecter le courage dans un ennemi, fit attacher à une potence le corps de Léonidas.

Les Perſes alloient ſe répandre dans l'Attique ; lorſque Thémiſtocle avoit perſuadé aux Athéniens d'abandonner leur ville. Les femmes, les enfans, les vieillards avoient été tranſportés à Trezene, à Salamine, à Egine ; & tout ce qui étoit capable de prendre les armes, s'étoit réfugié dans des vaiſſeaux. Ce parti étoit l'unique reſſource : cependant il falloit être les Athéniens pour le ſuivre. Ce grand homme les fit encore conſentir à céder à Eurybiade, Lacédémonien, le commandement de la flotte : procédé d'autant plus généreux, qu'il y avoit lui-même plus de droit que perſonne, puiſqu'il étoit le général des Athéniens qui avoient fourni les deux tiers des vaiſſeaux. Il fallut avoir cette condeſcendance pour les alliés, qui refuſoient de combattre ſous tout autre que ſous Eurybiade. D'ailleurs Thémiſtocle faiſoit prévoir aux Athéniens que les Grecs ne tarderoient pas à leur déférer le commandement, & il pouvoit preſſentir que quelque fût ſon titre, il ſe trouveroit toujours par ſes talens à la tête de tous les Grecs, & qu'il régleroit juſqu'aux mouvemens des Spartiates mêmes. Il fit quelque choſe de plus grand encore : perſuadé de l'utilité dont Ariſtide pouvoit être, il propoſa de le faire revenir ; & en conſidération de cet homme juſte, tous les bannis furent rappellés.

La tempête avoit abymé pluſieurs vaiſſeaux des Perſes ; & les Grecs, qui avoient eu quelque avantage près d'Artémiſe, promontoire de l'île d'Eubée, avoient fait voir dans deux combats qu'ils ne jugeoient pas la flotte des Barbares plus formidable, pour être plus nombreuſe. Mais aucun de ces combats n'avoit été déciſif,

& il s'agiſſoit de choiſir un lieu favorable à une action générale.

Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque les Grecs qui apprirent que Xerſès venoit de ſe rendre maître du défilé des Thermopyles, quitterent Artémiſe, & ſe retirerent dans le détroit de Salamine, petite île vis-à-vis de l'Attique. C'eſt-là qu'ils tinrent conſeil ſur le lieu qu'ils choiſiroient pour engager une action générale.

L'avis d'Eurybiade fut de ſe rapprocher de l'iſthme de Corinthe, pour être ſoutenu par l'armée de terre, qui défendoit l'entrée du Péloponeſe, & que commandoit Cléombrote, frere de Léonidas. Thémiſtocle au contraire, ſentant l'avantage d'un détroit où les barbares ne pouvoient pas déployer leurs forces, inſiſta pour ne pas s'éloigner de Salamine. La vivacité avec laquelle il ſoutint ſon ſentiment, choque le Spartiate qui leva ſon baton ſur lui : *frappe*, dit l'Athénien, *mais écoute.*

La fermeté de Thémiſtocle, la menace qu'il faiſoit d'aller avec ſes concitoyens s'établir en Italie, aucune de ces raiſons, en un mot, ne pouvant prévaloir, il fit auprès de Xerſès le perſonnage d'un traitre. Il lui donna avis que les Grecs alloient ſe retirer, & il l'invita à les attaquer promptement, s'il vouloit leur couper toute retraite.

Le barbare donna dans le piege. Il craignoit que les Grecs ne lui échappaſſent, & il ſe hâta pendant la nuit ſuivante de les faire envelopper. Voilà ce que demandoit Thémiſtocle. Cette nouvelle lui fut apportée par Ariſtide, qui étant parti d'Egine la même nuit, n'avoit traverſé la

flotte ennemie qu'avec un grand danger. La bataille fut donc réſolue. Thémiſtocle fit les diſpoſitions, donna les ordres, & Eurybiade parut ne conſerver que le titre de général.

Vous voyez que Xerſès force à ſe réunir les Grecs, prêts à ſe ſéparer. Cependant il auroit achevé de les diviſer, ſi au lieu de les enfermer dans le détroit de Salamine, il eût fait de toutes parts des deſcentes dans le Péloponeſe, qu'il pouvoit encore attaquer avec ſon armée de terre. Alors chaque peuple auroit voulu courir à la défenſe de ſon propre pays, & tous auroient ſéparément ſuccombé ſous le nombre. Ce parti étoit donc le plus ſage, & c'eſt auſſi celui que conſeilloit Artemiſe, reine d'Halicarnaſſe. Mais il fut rejetté de tout le conſeil, parce que Xerſès le rejettoit lui-même.

Du haut d'une éminence, où il fit placer ſon trône, il voulut être témoin du combat, croyant que ſa préſence encourageroit ſes troupes. Il en fut donc le ſpectateur.

Les Phéniciens, les Cypriens, les Ciliciens, les Pamphyliens, les Lyciens, les Doriens, les Cariens, les Ioniens & autres peuples de l'Aſie lui avoient formé une flotte de 1200 vaiſſeaux à trois rangs de rames; les peuples d'Europe lui en fournirent encore cent vingt. Ce ſont ces nations vaincues, ces eſclaves, qui alloient combattre pour lui contre des citoyens.

Cette flotte nombreuſe étoit commandée par quatre généraux Perſans, & chaque nation avoit encore ſon général. Elle étoit donc proprement ſans chef. Par conſéquent, elle devoit ſe mouvoir avec

d'autant plus de confuſion, qu'elle alloit s'engager dans un détroit, où les vaiſſeaux par leur nombre s'embaraſſeroient néceſſairement les uns les autres.

Cependant la flotte des Grecs, compoſée de trois cent quatre-vingt voiles, avoit la liberté de ſes mouvemens; & tout devoit ſe faire à propos & de concert, parce que Thémiſtocle ſeul la commandoit. Ce général attendit, pour donner le ſignal du combat, un vent qui étoit contraire aux ennemis, & qui ſe levoit tous les jours à la même heure.

Xerſès voit ſa défaite, & s'enfuit. Il laiſſe derriere lui toute ſon armée de terre; il laiſſe une flotte, qui quoique vaincue, étoit beaucoup plus nombreuſe que celle des Grecs; & malgré les forces qui lui reſtent, il craint encore d'être pourſuivi. Je ne ſais ſi, pour hâter ſa fuite, il étoit néceſſaire que Thémiſtocle le fit avertir qu'on projettoit de rompre le pont du Boſphore. Tel fut le ſuccès de la bataille de Salamine.

Mardonius, qui reſta dans le continent à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, fut défait & perdit la vie à la bataille de Platée, où Pauſanias, tuteur de Pliſtarque, roi de Sparte, commandoit les Spartiates; & Ariſtide, les Athéniens. Le même jour, la flotte des Grecs remporta encore à Mycale une victoire. Elle étoit ſous les ordres de Xanthippe Athénien & de Léotychidans, roi de Sparte. Ces revers firent perdre à Xerſès les villes d'Ionie: elles ſe ſouleverent, & ſous la protection des Grecs, la plupart conſerverent leur liberté.

Vous imaginez les honneurs que la Grece

rendit aux généraux, qui l'avoient ſi bien ſervie. Je vous dirai ſeulement que Thémiſtocle, aux jeux olympiques, fixa tous les regards. Les yeux qui ſe détournoient des jeux, paroiſſoient ne s'ouvrir que pour lui : il faiſoit ſeul tout le ſpectacle, & les Grecs s'empreſſoient de le montrer aux étrangers, avides de le connoître. Ce jour fut le plus délicieux de ſa vie, plus délicieux que celui de ſa victoire. Vous le ſentez : en effet pourriez-vous avoir de plus beaux momens, que ceux où les étrangers deſireroient de vous voir, & où vos peuples aimeroient à vous montrer ? Mais il faudroit les talens de Thémiſtocle & les vertus d'Ariſtide. Je ſuis fâché de vous avoir ſi groſſiérement crayonné ces deux grands hommes.

Xercès ne forma plus de projets. Maître du plus grand empire, s'il fut inſenſible à la honte, il ne le fut pas à l'ennui. Il le rencontroit au milieu de ſa cour, ſur ſon trône, & dans les plaiſirs qu'il cherchoit inutilement. S'il avoit ſu penſer, s'il avoit ſu s'occuper, croyez-vous qu'il eût jamais donné cet édit ridicule, dont je vous ai parlé ? mépriſé, haï, il finit par être aſſaſſiné, & ſa mort fut indifférente aux Grecs.

Je ne vous ai pas parlé du nombre de ſoldats qui le ſuivirent dans ſon expédition ; parce que ce qu'Hérodote dit à ce ſujet ne paroît pas vraiſemblable, & que les autres hiſtoriens, tels que Diodore de Sicile, ſont venus dans un tems où il ne paroît pas qu'ils puſſent le ſavoir. Suivant Hérodote les combattans étoient aux nombre de deux millions ſix cent quarante-un mille ſix cent dix. Calcul qui paroît trop exact pour être

vrai : jamais le général d'une grande armée n'a ſu à dix hommes près, le nombre de ſes ſoldats.

D'ailleurs cet hiſtorien rapporte une inſcription, que les amphictyons avoient mis ſur le tombeau des Grecs tués aux Thermopyles, & dans laquelle ils diſoient que les Spartiates avoient combattu contre trois millions d'hommes. Or cette inſcription, qu'Hérodote lui-même dément, eſt une preuve que les Grecs cherchoient à exagérer la puiſſance qu'ils avoient vaincu.

Enfin, ſelon cet hiſtorien, le nombre des perſonnes qui ſuivoient cette armée, étoit égale au nombre des ſoldats; de ſorte que le total étoit cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt bouches. Il eſt difficile de croire que les Perſes aient été aſſez habiles pour faire ſubſiſter cette multitude.

CHAPITRE III.

Juſqu'à la paix avec la Perſe.

LES Perſes ayant été chaſſés, il devoit être permis aux Athéniens de relever les murs de leur ville. Cependant les Spartiates s'y oppoſerent, ſous prétexte que ſi l'ennemi faiſoit une nouvelle irruption, Athènes dont il s'empareroit, ſeroit une fortereſſe d'où on ne pourroit pas le chaſſer. Dans le vrai, ils vouloient que cette ville ne fût pas à l'abri d'une invaſion de leur

leur part; parce qu'ils craignoient qu'elle ne prît ſur terre la ſupériorité qu'elle avoit déja ſur mer. Thémiſtocle eut beſoin de toute ſa prudence pour vaincre cet obſtacle : il fallut diſſimuler & uſer d'artifice : il fallut tromper les Lacédémoniens; ils ne le lui pardonnerent pas.

La Grece venoit d'apprendre combien il étoit néceſſaire pour elle d'entretenir de grandes flottes. Toutes les villes y contribuerent, & ce furent les Spartiates, qui leverent l'impoſition. Ils eurent d'abord le commandement ſur mer, parce qu'on étoit dans l'uſage de le leur donner ſur terre; avantage qu'ils ne conſerverent pas, & qu'ils ne pouvoient pas conſerver.

Tant que les Grecs n'avoient eu de querelles qu'entr'eux, Lacédémone avoit été la puiſſance dominante, parce que les principales guerres ſe paſſoient dans le continent. Mais dès qu'on ſentit la néceſſité de défendre les côtes, & qu'on forma le projet d'attaquer les Perſes, juſques dans l'Aſie; la ſupériorité accordée à cette république, n'étoit plus qu'un vieux préjugé, ſur lequel les Athéniens ne pouvoient manquer de faire ouvrir les yeux. La république de Sparte étoit trop pauvre, pour diſputer à celle d'Athènes l'empire de la mer; & c'étoit l'empire de la mer, qui dans ces circonſtances, devoit donner celui de la terre. La Grece changeoit donc de face, & voici le tems où le gouvernement de Solon eut tout l'avantage ſur celui de Lycurgue.

La puiſſance d'un état ne dépend pas uniquement de ſa conſtitution : elle dépend encore des révolutions, qui ſe font dans les états voi-

ſins. Plus il eſt petit, plus il eſt dans cette dépendance; parce qu'en conſervant toutes ſes forces, il ſe trouve foible, auſſi-tôt qu'un autre ceſſe de l'être. Le gouvernement établi par Lycurgue, ne pouvoit donc durer, qu'autant qu'il ne s'éleveroit contre Sparte aucun ennemi puiſſant. Par conſéquent, il dépendoit des circonſtances tout-à-fait étrangeres aux meſures que ce législateur avoit pris. Auſſi ce n'eſt pas à la conſtitution de cette république, que la Grece a du ſon ſalut. Si Athenes n'eut eu qu'une monnoie de fer, elle n'auroit point eu de marine; & alors l'unique reſſource des Spartiates, comme des Athéniens, eût été de s'enſevelir ſous les ruines de leur ville. La flotte de Xercès, maîtreſſe de la mer, eût fait des deſcentes de toutes parts; & répandant l'épouvante parmi les peuples, elle ne leur eût pas permis de ſe réunir contre l'ennemi commun.

La pauvreté, en mettant Sparte à l'abri des cauſes intérieures, qui en auroient ruiné le gouvernement, la laiſſoit donc ſans défenſe contre les cauſes intérieures, qui pouvoient lui être tout auſſi funeſtes. Mais il n'étoit pas poſſible à Lycurgue de la garantir également contre les unes & les autres; & dans la néceſſité d'opter, il a préféré une conſtitution ſans vices, & qui ne devoit pas acquérir des forces, à une conſtitution vicieuſe, qui en auroit acquis.

Sparte dans l'impoſſibilité de s'accroître, n'avoit donc pour conſerver la ſupériorité, d'autre moyen que d'empêcher l'accroiſſement de toute autre république. C'eſt auſſi tout ce qu'elle a tenté. Ainſi, nous trouverons dans les loix de

Lycurgue, une des cauſes de cet état de foibleſſe, dont la Grece n'a jamais pu ſortir, quoiqu'elle ait produit les plus grands hommes, & qu'elle ait eu les plus grands ſuccès.

Les Grecs ayant équipé une flotte, pour achever de chaſſer les Perſes de l'Europe & de l'Aſie mineure, Pauſanias fut nommé par les Spartiates pour la commander, & Ariſtide par les Athéniens. Cette flotte rendit la liberté aux villes de Chypre, & prit Biſance. Elle fit dans cette expédition un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels il ſe trouva pluſieurs ſeigneurs perſans que Pauſanias laiſſa évader, & qu'il chargea d'une lettre pour Xercès. Il offroit à ce roi de lui livrer la Grece, & lui demandoit ſa fille en mariage. Sa propoſition fut acceptée. Xercès confia cette négociation à Artabaze, gouverneur des côtes de l'Aſie mineure, & fit paſſer à Pauſanias de grandes ſommes pour corrompre les chefs de la Grece.

Ce traître auſſi mal-habile qu'ambitieux, ſe décéla lui-même. Comptant ſur le ſuccès d'un projet à peine formé, il ſe hâta de prendre les mœurs des Perſes. Il imita leur magnificence : il ſe fit rendre des honneurs extraordinaires : il traita les Grecs, comme s'il eût déja été le maître de la Grece. Ses hauteurs aliénerent d'autant plus les eſprits, qu'Ariſtide les gagnoit par une conduite différente. Les alliés refuſerent donc d'obéir à Pauſanias. Ils ſe mirent ſous la protection des Athéniens, & Sparte perdit le commandement.

Cimon remplaça Pauſanias. Il étoit fils du célébre Miltiade, & éleve d'Ariſtide. Cela vous

prévient en ſa faveur, & vous vous intéreſſez déja pour lui. En effet, il va jouer un grand rôle; & vous verrez en lui la probité réunie aux talens.

Il étoit naturel que tous les alliés contribuaſſent aux fraix de la guerre; & il étoit raiſonnable qu'ils ne contribuaſſent chacun qu'à proportion de leurs richeſſes. Juſqu'alors cette répartition, qui s'étoit faite avec peu d'équité, avoit cauſé beaucoup de mécontentement : il importoit donc de la confier à un homme, tout à la fois juſte & éclairé. Vous prévoyez qu'Ariſtide alloit être choiſi. Il le fut en effet, & les ſuffrages des alliés, comme ceux des Athéniens, ſe réunirent en ſa faveur. Il eut l'adminiſtration des finances juſqu'à ſa mort, & les peuples de la Grece s'attacherent de plus en plus à la république d'Athenes, qui parut juſte & équitable, tant que ce citoyen vécut. Mais après lui, elle ſe rendit odieuſe, parce que le déſordre qui s'introduiſit dans les finances, occaſionna des injuſtices & des vexations. Il mourut ſi pauvre, que l'état fut obligé de faire les fraix de ſes funérailles, & de pourvoir à la ſubſiſtance de ſa famille.

Pauſanias continuoit ſa trame, & tenoit une conduite, qui invitoit à prendre des meſures contre lui, & qui le fit rappeller. Il parut pourtant ſe juſtifier : on n'eut pas au moins des preuves aſſez fortes de ſa trahiſon; & il prit ſur lui de retourner à Byſance, ſans l'aveu de la république. Il eſt fort étrange que cet homme, qui vouloit livrer les Grecs, n'imaginat pas d'en gagner la confiance, & qu'il parût au contraire s'appliquer à ſe rendre ſuſpect & odieux. Il fit

naître enfin des ſoupçons ſi violens, que les éphores le citerent pour la ſeconde fois ; & à ſon arrivée il fut mis en priſon.

Cependant les preuves n'étoient pas ſuffiſantes, & on l'avoit même élargi, lorſqu'un de ſes eſclaves apporta aux éphores une lettre, dont ſon maitre l'avoit chargé pour Artabaze. Cet eſclave l'avoit ouverte, parce que ne voyant point revenir ceux qui en avoit porté avant lui, il ſoupçonna que ce meſſage pouvoit lui être funeſte : il vit en effet qu'Artabaze & Pauſanias, pour ne laiſſer aucune trace de leurs pratiques ſecretes, faiſoient mourir les couriers qu'ils s'envoyoient réciproquement.

Pauſanias convaincu, chercha un aſyle dans le temple de Minerve, d'où on ne pouvoit le tirer de force ſans violer la ſainteté du lieu. Mais on mura la porte, & on dit que ſa mere meme poſa la premiere pierre.

Thémiſtocle étoit alors à Argos. Il avoit été banni par la faction de ſes ennemis, au nombre deſquels il ne faut pas mettre Ariſtide, qui n'a jamais été l'ennemi des citoyens utiles, & qui auſſi n'eut point de part à ce baniſſement. Il eſt certain que Pauſanias, comptant ſur le reſſentiment de Thémiſtocle, s'étoit ouvert à lui, & l'avoit ſollicité d'entrer dans ſes projets : on en trouva la preuve dans ſes papiers. Cependant Thémiſtocle avoit toujours rejetté cette propoſition. Il étoit trop ambitieux pour vouloir être l'inſtrument d'un autre, & trop prudent pour ſe compromettre dans une entrepriſe auſſi mal concertée. Son ſeul tort étoit d'avoir gardé le ſecret à Pauſanias : ſans doute il ne crut pas de-

voir être le délateur d'un homme qui couroit à ſa perte.

Quoiqu'il en ſoit, les Lacédémoniens ſaiſirent cette occaſion pour ſe venger de Thémiſtocle qui leur étoit odieux, & les Athéniens le condamnerent ſans l'avoir entendu. Forcé à fuir, ne trouvant de ſûreté nulle part, il ſe retira chez Admete, roi des Moloſſes, qu'il avoit offenſé quelque tems auparavant. Ce prince néanmoins touché de ce grand homme, le reçut avec généroſité, & le refuſa aux députés d'Athenes & de Sparte. Mais parce que ces républiques menaçoient Admete de leurs armes, s'il ne le livroit pas, Thémiſtocle dans la néceſſité de chercher un autre aſyle, oſa ſe retirer en Perſe, où ſa tête avoit été miſe à prix : ne pouvant échapper aux Athéniens qui étoient implacables, qu'en ſe livrant à un ennemi qui pouvoit être généreux. Ce coup de déſeſpoir lui réuſſit. Il jouit à la cour de Perſe de la plus grande conſidération, & le roi le combla de biens.

C'eſt à peu-près vers ce tems que Xercès fut aſſaſſiné par deux de ſes favoris, Artabane, capitaine de ſes gardes, & Mithridate, un de ſes eunuques & ſon grand chambellan. Après avoir commis ce crime, ces deux ſcélérats vont chez Artaxerce, troiſieme fils de Xercès. Ils lui diſent que Darius ſon frere ainé, impatient de regner, vient d'ôter la vie à ſon pere. Ils l'excitent à la vengeance, & Artaxerce égorge Darius.

Hyſtaſpe étoit le ſecond fils de Xercès, & la couronne lui appartenoit : mais il ſe trouvoit alors dans la Bactriane dont il étoit gouverneur. D'ailleurs Artabane aima mieux la donner à Ar-

taxerce : ce prince étant plus jeune, il jugea qu'il ſeroit plus facile de la lui enlever. Il ſe trompa. Ses deſſeins furent découverts, & il périt par la main même de celui qu'il avoit couronné. Artaxerce Longuemain, c'eſt ainſi qu'on le nomme, défit l'armée des fils d'Artabane, celle de ſon frere, & ſoumit tout l'empire. On ne peut pas aſſurer ſi cette révolution eſt antérieure ou poſtérieure à la retraite de Thémiſtocle.

Athenes qui avoit perdu ce grand homme, avoit réparé cette perte. Cimon qui commandoit ſes armées, après avoir chaſſé les Perſes de pluſieurs villes de la Thrace, & d'une grande partie de l'Aſie mineure, défit leur flotte, près de l'embouchure du fleuve Eurymédon, & ayant auſſi-tôt fait une deſcente, il triompha le même jour, de leur armée de terre. Après cette double victoire, il alla au-devant de quatre-vingt vaiſſeaux phéniciens, qu'il prit ou coula à fond. Thémiſtocle mourut dans ces circonſtances, lorſque le roi de Perſe ſongeoit à l'oppoſer à Cimon. On a dit qu'il s'empoiſonna, ne voulant ni ſervir contre ſa patrie, ni manquer à un prince qui avoit tant de droit à ſa reconnoiſſance.

L'année qui ſuivit les grands ſuccès de Cimon, la Laconie eſſuya un tremblement de terre, qui fit périr vingt mille hommes, & les Ilotes, ſaiſiſſant cette occaſion, ſe ſouleverent contre Sparte, qui demanda des ſecours aux Athéniens.

Ephilate vouloit qu'on laiſſât ſuccomber cette république, repréſentant qu'elle étoit & ſeroit toujours par ſa conſtitution l'ennemie d'Athenes. Cimon admirateur des vertus des Spartiates, fut d'un avis contraire, & l'emporta. Chargé de cette

expédition, il marcha & ſoumit les révoltés. Cependant une partie des Ilotes s'étant retirée & fortifiée dans Ithome, les Spartiates le rappellerent une ſeconde fois, & s'en repentirent auſſitôt. Ayant, quoique ſans fondement, ſoupçonné les Athéniens d'être d'intelligence avec ces eſclaves, ils renvoyerent Cimon ſous divers prétextes.

S'il y eut jamais une guerre juſte, c'eſt certainement celle qu'entreprirent les Ilotes; & les Athéniens pouvoient refuſer leurs ſecours aux Spartiates, ſans qu'on pût leur en faire aucun reproche. Mais on étoit dans l'uſage de dire, que Sparte & Athenes étoient les deux yeux ou les deux bras de la Grece. D'où l'on concluoit que permettre la ruine de l'une de ces deux républiques, ce ſeroit ſe crever un œil, ou ſe couper un bras.

Cimon jouiſſoit d'une conſidération qu'il devoit à ſes vertus, autant qu'à ſes ſuccès. La fortune joignit à ces avantages l'éclat des richeſſes, & ce fut pour lui un titre de plus à l'eſtime publique : car ſes biens, ainſi que ſes talens, étoient à ſa patrie. Né avec une ame généreuſe, il ſe fit un devoir d'embellir Athenes, & de donner des ſecours aux citoyens qui étoient dans le beſoin. Cependant il ſe formoit un parti contre lui & Périclès en étoit le chef.

Eloquent, adroit & faux, ſi Périclès avoit des talens pour gouverner la république, il en avoit encore plus pour ſéduire le peuple. Déterminé à ſacrifier tout à ſon ambition, ſon zele pour le bien public ne fut qu'un maſque qu'il leva, dès qu'il ne ſentit plus le beſoin de ſe déguiſer.

N'étant pas assez riche pour égaler la magnificence de Cimon, il s'avisa d'être prodigue des deniers de l'état; & il fit accorder des retributions au peuple, pour assister aux spectacles & aux jugemens. Bientôt les Athéniens ne s'occupèrent que de jugemens & de jeux; laissant toute l'autorité entre les mains de Périclès, qui devint d'autant plus puissant qu'il avilit la magistrature, & enleva à l'aréopage la connoissance des principales affaires.

Cimon ne cessa de crier contre ses abus, & il fut banni. On prit pour prétexte qu'il favorisoit les Lacédémoniens. A peine fut-il éloigné qu'Athenes rompit avec Sparte, & s'allia avec les Argiens & les Thessaliens, ennemis déclarés de cette république. Bientôt, presque toutes les villes de la Grece furent en armes.

Cimon se rendit à l'armée, quoique le tems de son exil ne fût pas expiré, & on le força à se retirer. Alors cent de ses compagnons qu'on accusoit comme lui, d'être favorables à l'ennemi, formerent un corps séparé, & se précipiterent sur les Lacédémoniens. Accablés par le nombre, ils périrent tous. Les Athéniens furent sans doute honteux de les avoir soupçonnés; & un moment après, ils le furent encore de la perte de la bataille.

L'année même de l'exil de Cimon, Inarus, prince des Libyens, souleva l'Egypte contre Artaxerce; & les Athéniens envoyerent au secours des révoltés une flotte qu'ils avoient alors à l'île de Chypre. Les Perses, défaits sur terre & sur mer, se retirerent dans Memphis; & les vainqueurs, qui les poursuivoient, se rendi rent maî-

tres d'une partie de la ville. Mais une nouvelle armée, qu'envoya Artaxerce, défit Inarus : les Athéniens ſe retirerent après avoir fait de grandes pertes, & l'Egypte fut ſoumiſe.

Cette guerre duroit encore, lorſque Cimon fut rappellé, après cinq ans d'exil. Les revers qu'on éprouvoit en Egypte & la crainte d'une irruption de la part des Spartiates, firent ſentir combien ce citoyen étoit néceſſaire, & Périclès dreſſa lui-même le décret de ſon rappel. Il prévit ſans doute que Cimon s'éloigneroit bientôt, parce que c'étoit de tous les généraux le plus capable de commander les flottes de la république.

En effet, dès que Cimon eut conclu une treve de cinq ans avec Sparte, il mit à la voile avec deux cent vaiſſeaux. Les Perſes en avoient alors trois cent dans les mers de Chypre. Il les attaqua : il leur en enleva cent : il en coula pluſieurs à fond. Il fit enſuite une deſcente ſur les côtes de la Cilicie, où il défit Mégabyſe, qui étoit à la tête de trois cent mille hommes. Enfin, il vint mettre le ſiege devant Citium, la plus forte place de l'isle de Chypre.

Il étoit au moment de ſe rendre maître de toute cette isle, lorſqu'Artaxerce jugea que la paix pouvoit ſeule arrêter les progrès des Athéniens. Il ordonna donc à ſes généraux de la faire, à quelque prix que ce fut, & Cimon en dicta les conditions. Les principaux articles du traité furent, que toutes les villes grecques de l'Aſie ſeroient libres ; que les armées des Perſes ne pourroient approcher des côtes, & que leurs vaiſſeaux de guerre n'entreroient point dans les

mers, depuis le Pont-Euxin juſques aux côtes de la Pamphylie.

On travailloit encore à la concluſion du traité, lorſque Cimon mourut. On cacha ſa mort, comme il l'avoit ordonné, & ſon nom reconduiſit la flotte dans le port d'Athenes.

CHAPITRE IV.

Conſidérations ſur les Perſes & ſur les Grecs.

DEPUIS l'incendie de Sardes par les Athéniens juſqu'à la paix de Cimon, il s'eſt écoulé plus de cinquante ans. Dans cet intervalle les Grecs, parce qu'ils ſont unis, forment une puiſſance formidable, & les avantages qu'ils remportent, paroiſſent à peine vraiſemblables. C'eſt, Monſeigneur, qu'un empire eſt puiſſant par la maniere dont il eſt gouverné, plutôt que par le nombre des provinces. En Grece, les peuples étoient libres: chaque ville à l'abri des vexations, jouiſſoit de ſes biens, comme de ſa liberté. Le mérite ſeul élevoit aux emplois, & le talent de commander étoit le ſeul titre au commandement. Voilà pourquoi Athenes, qui proſcrivoit les grands hommes, en retrouvoit toujours. Elle les craignoit: mais elle les conſideroit, & ſon eſtime les reproduiſoit.

Dans un empire formé, comme la Perſe, d'un débris de provinces, les peuples aſſervis par la

terreur, ſe font une habitude de la ſervitude. Accoutumés aux vexations, ils les ſouffrent comme des fléaux néceſſaires. Ils ne ſont pas citoyens : il n'y a point de patrie pour eux : ou du moins ils n'ont point d'intérêt commun avec des maîtres qui ne connoiſſent eux-mêmes que leur ſeul intérêt. Sans ame, ſans émulation, ce ſont des membres morts d'un corps vaſte & mal organiſé. Il ne faut donc pas s'étonner ſi leurs armées ſont ſans généraux, ſans courage & ſans force.

Le grand roi, c'eſt ainſi qu'on nommoit le roi de Perſe, n'étoit grand que par le faſte qui l'enveloppoit ; & la grandeur des courtiſans, qui ſe proſternoient devant lui, dépendoit uniquement de leur adreſſe à tirer à eux quelques lambeaux de ce faſte & à s'en couvrir. Un Ariſtide parmi eux, eut été ſans conſidération.

Ils ne ſentoient pas le beſoin d'acquérir des talens & des vertus, & ils n'en acquéroient pas : il leur ſuffiſoit de plaire pour s'élever, & il étoit facile de plaire à un prince d'ordinaire ſans diſcernement. Le monarque ſtupide, les croyoit propres à tout, parce qu'ils avoient l'honneur d'approcher de ſa perſonne. Il ne ſavoit pas que ſi l'art d'amuſer peut s'apprendre à la cour, où l'étiquette ſemble avoir fait un art de l'ennui, les talens utiles ne ſe cultivent que loin du trône. Il donnoit ſa confiance, il la retiroit, il ne ſavoit à qui la laiſſer. On abuſoit continuellement de ſa foibleſſe : l'intrigue diſpoſoit de toutes les places : le généralat même n'étoit pas toujours une marque de faveur : ſouvent c'étoit ſeulement un moyen pour éloigner un courtiſan aimable,

envié de ſes rivaux, & qui à la tête des armées, n'étoit rien moins que redoutable.

Il ſuffit donc de comparer les Perſes & les Grecs, pour juger de quel côté devoit être l'avantage. Cependant la puiſſance de la Grece portoit ſur des fondemens peu ſolides. Ouvrage de ces généraux ſupérieurs, qui s'étoient ſuccédés ſans interruption, elle dépendoit encore de l'union de tous les peuples. Or, la paix avec la Perſe devoit diviſer ces républiques rivales, dès qu'un ennemi commun ne les forçoit plus à être unies. Les Athéniens en diſſipant la crainte qu'on avoit du grand roi, avoient donc travaillé contre eux-mêmes. On ne ſentit plus la néceſſité d'être leur allié. Ils s'affoiblirent par conſéquent, & toute la Grece s'affoibliſſoit avec eux.

Nous avons vu que pour aſſervir les provinces, on a imaginé de les ruiner. Il y a une autre politique qui n'eſt pas ſi barbare : elle conſiſte à amollir le peuple, pour leur ôter juſqu'au deſir de ſe ſoulever. Quoique cette politique, pratiquée dans tous les tems, ait été louée par les hiſtoriens, elle n'en eſt pas moins condamnable : après avoir été funeſte aux peuples, elle finit par l'être aux princes. Il n'y a qu'une maniere d'être obéi, Monſeigneur; c'eſt d'être juſte, & un ſouverain équitable ne craint jamais que ſes ſujets ſoient trop puiſſans.

Dans les commencemens, les alliés d'Athenes fourniſſoient leur contingent en argent, en hommes & en vaiſſeaux. Dans la ſuite, lorſqu'ils ne craignirent plus les irruptions des Perſes : ils ſe dégoûterent des fatigues; & laiſſant aux Athéniens le ſoin de la guerre, ils n'y voulurent contribuer

qu'avec de l'argent. Cimon ne s'y oppoſa point; il les entretint au contraire dans le goût du repos; jugeant qu'en ceſſant de manier les armes, ils ſeroient moins les alliés que les ſujets d'une république toute guerriere. Par cette conduite, la puiſſance des Athéniens dans la Grece ne fut que l'effet de l'impuiſſance des autres peuples; & ſans être plus puiſſans en eux-mêmes, ils ne le furent que par comparaiſon avec le reſte de la Grece qui s'affoibliſſoit.

Cependant leur ſupériorité ne pouvoit être que paſſagere. D'un côté il étoit naturel qu'Athenes ivre de ſes ſuccès, abuſat de l'aſcendant qu'elle avoit pris; de l'autre, il étoit naturel également, que les alliés qui ſe croyoient libres, ne s'accoutumaſſent pas à être traités comme des ſujets. Pour ſecouer le joug, ils n'avoient qu'à ſe jetter dans le parti de Lacédémone. C'eſt auſſi ce qui arriva. Ces deux républiques ne furent dès-lors occupées qu'à s'affoiblir réciproquement, & leurs querelles préparoient l'aſſerviſſement de la Grece.

Vous remarquerez, Monſeigneur, en étudiant l'hiſtoire, qu'un peuple ſouverain eſt toujours le tyran des peuples qui ſont ſous ſa domination. C'eſt qu'il a les défauts des mauvais princes. Leger, inconſtant, capricieux, il ſe nourrit de projets; il ne prévoit rien, il tente une entrepriſe ſans l'avoir préparée, il s'aveugle par ſes ſuccès, il ne s'inſtruit point par ſes fautes, il s'irrite contre les obſtacles, il s'offenſe des remontrances, il n'écoute que les flatteurs, il veut abſolument tout ce qu'il veut.

Si un pareil peuple ſe porte jamais aux choſes

frivoles, il s'y portera uniquement. Il oubliera ſes vrais intérêts, il ne ménagera aucun de ſes alliés, il les vexera, il ſacrifiera tout à ſes fantaiſies. En un mot, corrompu par des flateurs, bien plus habiles que ceux qui aſſiegent les monarques, il ira d'égarement en égarement & d'excès en excès. Voilà ce que devinrent les Athéniens.

Les Spartiates ne gouvernerent pas avec moins de tyrannie. Ces ſoldats mépriſerent les autres peuples de la Grece, qu'ils regardoient comme de vils artiſans. Jaloux d'Athenes, ils ne pardonnoient pas aux alliés d'avoir été ſous la protection d'une république. Ils ne leur tendirent les bras, que pour ſe venger ſur eux de la ſupériorité qu'elle avoit eu, & ils crurent pouvoir tout ſe permettre avec des peuples qui avoient beſoin de leur appui. Ainſi placés entre ces deux républiques, les alliés expoſés aux vexations de l'un & de l'autre, ne ſavoient à laquelle s'attacher ; & les ligues diſſipées auſſi-tôt que formées, changerent continuellement la face de la Grece.

Les alliés ne pouvoient pas être citoyens de Sparte : la différence des mœurs & du gouvernement ne le permettoit pas. Mais ils auroient pu l'être d'Athenes ; & ſi cette république leur en eût accordé le titre & les droits, c'eſt alors qu'elle eût été puiſſante : la Grece, qui n'eût fait qu'un peuple, eût continué d'être formidable aux puiſſances étrangeres.

Cette politique étoit trop contraire à l'eſprit des Athéniens. Ils vouloient être libres, ils vouloient donner la liberté ou l'ôter. Mais ils avoient eu de grands ſuccès, & ils auroient craint d'en

partager la gloire. Les peuples de la Grece étoient donc condamnés à être déformais toujours foibles, comme ils étoient condamnés à ſe détruire par leurs diſſentions.

Il a été un tems où ils avoient tous une même façon de penſer, bornant chacun leur ambition à être libres, & mettant leur gloire à ſe donner mutuellement la liberté. Tout fut changé. La jalouſie qui les armoit, ne leur permit plus d'avoir d'intérêt commun. Cette jalouſie dont la guerre avec la Perſe ſuſpendit les effets, enfin éclata; & ces peuples impatiens de ſe nuire, n'écouterent que des conſeils pernicieux. Les républiques ne furent occupées que des moyens de ſe donner la loi les unes aux autres: le citoyen voulut commander à ſa patrie qui ne vouloit point de maître: & l'ambition regna plus que jamais. Une choſe cependant caractériſoit les Grecs; c'étoit qu'un ambitieux ne pouvoit réuſſir, qu'autant qu'il avoit des talens. Le mérite les ſubjuga plutôt que la force, & ils étoient prêts à ſecouer le joug, ſi celui qui commandoit n'obtenoit pas leur eſtime.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Juſqu'à la mort de Périclès.

DEPUIS vingt ans ou environ, Périclès avoit la plus grande influence dans les affaires, lorſque la mort de Cimon le laiſſa en quelque ſorte maître du gouvernement. Tout dans ce concurrent étoit un obſtacle à ſon ambition, le nom, les richeſſes, le crédit, les grands ſuccès, la probité & les lumieres. Il trouvoit en lui un homme éclairé qui pouvoit pénétrer ſes deſſeins, un homme de talent qui pouvoit les déconcerter, il étoit forcé à garder au moins des ménagemens. La mort de Cimon lui permit d'aller à ſes fins plus ouvertement & plus rapidement.

On oppoſa Thucydide à Périclès. Thucydide étoit beau-frere de Cimon. Il avoit une grande réputation de prudence & de probité : il étoit verſé dans les loix, & il paroiſſoit propre à manier les eſprits & à prendre de l'autorité dans les aſſemblées. Il ſoutint les intérêts de la nobleſſe qui l'avoit élevé : mais Périclès s'appliqua de plus en plus à plaire au peuple, ſe montrant complaiſant, & donnant ſouvent des fêtes.

En flattant les Athéniens, on étoit ſûr de les conduire ; & de toutes les flatteries, celle qui exageroit à leurs yeux la puiſſance de la république, étoit celle qui les ſéduiſoit davantage. Périclès ſongea donc à faire montre de leur puiſſance.

Dans cette vue, il fit un decret, par lequel on avertit tous les Grecs de l'Europe & de l'Asie, d'envoyer à Athenes leurs députés pour y délibérer sur les intérêts généraux de la Grece, & aussi-tôt on nomma des ambassadeurs, qui allerent signifier ce décret à toutes les villes.

Par cette seule démarche, les Athéniens se regardoient déja comme les maîtres; & ils croyoient déja voir arriver les députés, pour prendre & reporter leurs ordres. Il est vrai que si les villes en avoient envoyé, elles auroient reconnu la supériorité qu'Athenes s'arrogeoit. Mais elles ne firent aucune attention à l'invitation qui leur étoit faite.

Il me semble que Périclès n'auroit dû faire une pareille tentative, qu'après en avoir assuré le succès. Il s'étoit compromis; & ce fut sans doute pour faire oublier cette fausse démarche, qu'il se hâta de montrer dans toutes les mers les flottes de la république. En effet, il revint après toutes ses courses, comme s'il eût triomphé des barbares & des Grecs, auxquels il s'étoit fait voir.

Les Athéniens qui crurent avoir pris possession de l'empire de la mer, eurent la plus haute idée de leur puissance. Ils ne formerent plus que des projets de conquête; & sans sortir de la place publique, ils subjuguoient l'Egypte, la Sicile, la grande Grece, & toutes les provinces qui paroissoient à leur bienséance.

Périclès, il est vrai, n'approuvoit pas ces projets: il n'avoit garde de s'engager dans des entreprises où il auroit échoué. S'il donnoit aux Athéniens une grande confiance en leurs forces,

& c'eſt uniquement parce qu'il les vouloit flatter. Il ſavoit bien qu'ils ne prendroient point de réſolutions ſans lui ; & il leur permettoit comme un amuſement, des conquêtes en idée, dont il recueilloit toute la gloire, parce qu'il paroiſſoit à leurs yeux capable de les faire. Il ne lui falloit que de l'oſtentation pour être l'homme de la république, comme Cimon l'avoit été avec des victoires.

Cependant les habitans de l'isle d'Eubée & de Mégare ſe ſoulevent, & ſe donnent aux Spartiates, qui font une invaſion dans l'Attique. Mais cette guerre fut preſque auſſitôt terminée par une treve conclue pour trente ans entre Athènes & Lacédémone.

Pendant la paix, Périclès embellit la ville, donna des ſpectacles & entretint une flotte. Ainſi les Athéniens s'occupérent de leur puiſſance parmi les fetes & les jeux. Jamais Athènes n'avoit paru ſi floriſſante ; & c'étoit l'ouvrage de Périclès. Tout célébroit ce citoyen ; les artiſtes, les poëtes, les orateurs, les édifices mêmes.

Cependant les finances étoient diſſipées. Thucydide & ceux de ſa faction ne ſe laſſoient point de le repréſenter. Périclès fit ceſſer ces murmures. Trouvez-vous, demanda-t-il en pleine aſſemblée, que j'aye trop diſſipé ? beaucoup trop, répondit le peuple tout d'une voix. Hé bien, repartit Périclès, ce ſera donc à mes dépens : mais auſſi je ne mettrai que mon nom à la dédicace des ouvrages. Auſſitôt on s'écria qu'il pouvoit prendre au tréſor tout ce qu'il jugeroit néceſſaire : on l'invita même à ne rien épargner.

Ne trouvant donc plus d'obſtacle, il ſe ſaiſit du

tréſor commun de la Grece ; & il diſſipa tous les ans en ſpectacles & en édifices plus de ſix cent talents, tandis que Cimon n'en avoit employé que ſoixante pour faire la guerre aux barbares.

Devenu ſupérieur à toutes les factions, il fit bannir Thucydide. Alors il ménagea moins le peuple, & fut roi au titre près. Il envoyoit des colonies en différens endroits, ſous prétexte que l'Attique ne pouvoit ſuffire à tous ſes habitans, & que d'ailleurs les colonies qu'il établiſſoit chez les alliés, étoient propres à les retenir dans le devoir. Il avoit encore une raiſon qu'il ne diſoit pas : c'eſt qu'il vouloit éloigner les citoyens qui pouvoient lui être contraires. C'eſt ainſi que pour dominer ſur ſa patrie, il l'affoibliſſoit par toutes ſortes de moyens, & qu'il en avançoit la ruine.

Cependant les alliés ſe plaignoient que les contributions, deſtinées à la défenſe commune, fuſſent employées à donner des ſpectacles aux Athéniens & à décorer leur ville. A quoi Périclès répondoit que la république n'avoit point de compte à leur rendre, que s'étant engagée à les défendre, il lui ſuffiſoit d'avoir ſatisfait à cet engagement, qu'eux-mêmes ils s'acquittoient d'une dette, en payant les taxes, auxquelles ils avoient été impoſés ; qu'ayant payé, les ſommes qui avoient été délivrées n'étoient plus à eux : qu'elles appartenoient à la république, qui après en avoir employé une partie à la défenſe commune, pouvoit faire du reſte l'uſage qu'elle jugeoit convenable, & qu'enfin les deniers publics n'étoient pas deſtinés uniquement à ſoudoyer des ſoldats, mais encore à faire ſubſiſter une infinité de ci-

toyens qui n'avoient pour vivre que leur travail & leur induſtrie.

Il ſuffiſoit de répondre à Périclès, que, quoique les fraix de la guerre ne fuſſent pas augmentés, il avoit porté juſqu'à treize cent talents les taxes, qu'Ariſtide avoit fixées à quatre cent ſoixante. D'ailleurs en contribuant, ce n'étoit pas une dette que les alliés payoient : c'étoit un dépôt qu'ils remettoient entre les mains des Athéniens, & ils avoient toujours droit de s'en faire rendre compte.

Périclès qui ſavoit ſans doute que ſes raiſonnemens étoient mauvais, ſavoit auſſi qu'ils ſeroient goûtés du peuple d'Athénes. Il s'inquiétoit peu des alliés, qui, ayant preſque perdu l'uſage des armes, lui offroient, s'ils ſe ſoulevoient, des conquêtes faciles, & par conſéquent une occaſion de perſuader aux Athéniens qu'ils avoient encore toute la ſupériorité.

Il eſt vrai que la république, puiſſante uniquement par les ſubſides qu'elle tiroit de ſes alliés, tomboit tout-à-coup, ſi en les tyranniſant, elle les forçoit à ſecouer le joug. Mais cette révolution pouvoit n'arriver qu'après Périclès. On peut juger à ſa conduite, qu'il ne s'en faiſoit pas un objet d'inquiétude, & qu'il lui ſuffiſoit que les tems floriſſans d'Athenes duraſſent autant que lui.

Après ſix ans de paix, Périclès arma pour les Miléſiens contre les habitans de Samos. Ceux-ci furent domptés, & paſſerent ſous la domination d'Athènes. Une autre guerre s'étant élevée entre les Corcyréens & les Corinthiens, ces deux peuples, les plus puiſſans ſur mer après les Athéniens, rechercherent chacun l'alliance de la ré-

publique. Athènes, qui crut avoir trouvé l'occaſion de les affoiblir l'un par l'autre, prit les armes, & ſe propoſa de faire durer leur querelle. Cependant il n'étoit pas vraiſemblable que toute la Grece pût voir indifféremment la ruine de Corcyre ou de Corinthe. La guerre pouvoit donc devenir générale, & c'eſt ce qu'il falloit empêcher.

Les Athéniens rompoient la treve, s'ils armoient contre les Corinthiens, parce que Corinthe avoit été compriſe dans le traité conclu entre Athènes & Lacédémone. Ils ne le rompoient pas, s'ils armoient contre les Corcyréens, qui lors du traité n'avoient pris aucun parti. Or, il leur importoit de ne la pas rompre, s'ils vouloient ne pas attirer ſur eux toutes les forces du Péloponeſe.

Ils avoient été puiſſans pendant la guerre contre les Perſes, parce qu'alors l'empire de la mer donnoit celui de la terre. Ce n'étoit plus la même choſe depuis que la Perſe ceſſoit de former des entrepriſes ſur la Grece; & Athenes, dont Sparte devenoit alors l'ennemie déclarée, devoit penſer à ſe fortifier dans le continent, où elle étoit foible au point que l'Attique n'étoit pas à l'abri d'une invaſion.

En s'alliant des Corinthiens, qui avoient eux-mêmes beaucoup d'alliés dans le Péloponeſe, elle acquéroit des forces contre les Lacédémoniens, & d'ailleurs elle leur ôtoit tout prétexte d'armer contr'elle. C'eſt auſſi la réſolution qu'elle prit dans la premiere aſſemblée, où la choſe fut miſe en délibération. Mais dans la ſeconde elle s'allia des Corcyréens, jugeant leur isle favorable aux projets, qu'elle formoit ſur la Sicile & ſur l'Italie. Il

paroît encore qu'en cette occaſion, elle ſuivit les impreſſions que Périclès lui donnoit.

Cependant elle ne fit d'abord qu'une ligue défenſive. Elle auroit voulu ne pas déclarer la guerre aux Corinthiens, & elle fut forcée à la déclarer lorſque ceux-ci vaincus dans un combat naval, eurent ſoulevé Potidée, une de leurs colonies dans la Macédoine, & alors tributaire d'Athenes. Cette diviſion ne permit plus de garder aucune meſure. On arma ouvertement de part & d'autre. Il y eut une action près de Potidée, où Socrate & Alcibiade ſe diſtinguerent; & les Athéniens, qui eurent l'avantage, aſſiégerent cette ville.

Alors les Corinthiens & leurs alliés députerent à Lacédémone, & ſe plaignirent des Athéniens, comme infracteurs de la paix. D'autres peuples porterent encore des plaintes contr'eux; & les Spartiates, qui ſaiſirent cette occaſion d'humilier Athenes, formerent une ligue d'autant plus puiſſante, qu'ils parurent armer pour la liberté de la Grece.

Périclès auroit voulu ne pas s'engager dans une guerre avec Sparte. Mais il y étoit entraîné par les affaires qu'on lui ſuſcitoit. Ses ennemis avoient appellé en jugement les perſonnes qui lui étoient les plus cheres, Phidias, Aſpaſie, Anaxagore. Ces dénonciations ayant été bien reçues du peuple, ils l'avoient accuſé lui-même de rapines & de concuſſion, & on venoit de porter un décret pour lui faire rendre ſes comptes.

Il ſongeoit à les rendre, lorſqu'Alcibiade dit qu'il feroit mieux de ſonger à ne les rendre pas, & cette plaiſanterie fut un conſeil qu'il ſuivit. Il ceſſa donc de s'oppoſer à une guerre qui pouvoit

diſtraire les Athéniens, & qui le rendant néceſſaire plus que jamais, devoit faire oublier le paſſé.

On ſe prépara de part & d'autre, & tout fut en mouvement. Le plus grand nombre des villes penchoient pour les Lacédémoniens, qu'elles regardoient comme les défenſeurs de la liberté : les Athéniens s'étoient rendus odieux, & on craignoit juſqu'à leur alliance, qui dégénéroit de leur part en tyrannie.

Dans cette diſpoſition des eſprits, les peuples du continent ſe déclarerent la plupart pour Sparte qui les pouvoit protéger. Ceux des îles & les Grecs de l'Aſie mineure reſterent attachés aux Atheniens moins par inclination que par impuiſſance. Les flottes, qui ne ceſſoient de les menacer, ne leur permettoient pas de ſecouer le joug. Ainſi les forces de Lacédémone étoient ſur terre, & celles d'Athenes ſur mer : par où l'on pouvoit juger que ces deux républiques ſe feroient réciproquement beaucoup de mal, avant d'en pouvoir venir à une action déciſive.

Les troupes des Lacédémoniens & celles de leurs alliés s'étoient rendues à l'iſthme de Corinthe : elles formoient une armée de ſoixante mille hommes, & elles menaçoient l'Attique qui leur étoit ouverte. Archidame, roi de Sparte, qui les commandoit, s'arrêta & envoya un héraut aux Athéniens, dans l'eſpérance de trouver quelque moyen de conciliation. Mais on refuſa d'entendre ce héraut. On ne lui permit pas même d'entrer dans la ville ; & on lui fit dire qu'on ne traiteroit avec Sparte, que lorſqu'elle auroit mis bas les armes. C'eſt Périclès, qui dicta cette réponſe au peuple.

A cette démarche, on jugeroit ne devoir rien

craindre pour les Athéniens, & on croiroit déja les voir marcher à l'ennemi. Cependant ils ſe ſont renfermés dans la ville, avec tous leurs effets. On ravage leurs terres : on enleve leurs moiſſons : on les brave juſques dans les murs d'Athenes : & ils ne ſortent point.

Il ſuffiſoit ſans doute à Périclès qu'Athenes ne périt pas. Sa politique étoit de traîner la guerre en longueur pour conſumer les forces de l'ennemi : il ſe flattoit avec fondement que la flotte feroit une puiſſante diverſion, & que le ravage qu'elle porteroit ſur les côtes du Péloponeſe, forceroit les peuples ligués à ſe ſéparer, & à courir chacun à la défenſe de leur propre pays.

En effet, c'eſt ce qui arriva. Cependant forcer les ennemis à ſe retirer, ſans leur ôter la poſſibilité de revenir, ce n'étoit pas les vaincre. Une pareille guerre étoit ruineuſe pour Athenes comme pour eux ; & il eſt évident que dès que cette république ne pouvoit ſe défendre que par des diverſions, elle ne pouvoit que retarder ſa perte. Périclès ſeul trouvoit ſon avantage dans une guerre défenſive, parce qu'elle lui laiſſoit la liberté de s'engager plus ou moins ſuivant les circonſtances.

Il eut bien de la peine à empêcher les Athéniens de ſortir ; ils vouloient qu'on les menât à l'ennemi. Ce peuple qui, fier de ſes ſuccès, croyoit ne devoir armer que pour de grandes entrepriſes, ne pouvoit voir de dedans ſes murs le dévaſtement de ſes terres. Il lui falloit d'ailleurs des actions d'éclat ; & c'eſt par-là qu'il devoit ouvrir la campagne, s'il vouloit impoſer à la Grece, & rompre les meſures de Sparte. Ainſi

cette guerre étoit tout à la fois contraire au caractere & aux intérêts des Athéniens.

Leur armée de terre pouvoit être de trente mille hommes. Cimon l'eût vraiſemblablement trouvée aſſez forte, pour tenir la campagne. Il eût déconcerté la lenteur des Spartiates, qui perdoient beaucoup de tems à déliberer. Les alliés ſe plaignoient déja de cette lenteur; & il ne falloit peut-être qu'une démarche ſubite & hardie pour les dégoûter de l'alliance de Lacédémone. On pouvoit au moins ſemer la diviſion parmi eux, & dès lors la ligue n'étoit plus auſſi formidable qu'elle le paroiſſoit.

La ſeconde campagne ſe paſſa comme la premiere. Athènes parut ſur terre ſans défenſe contre Sparte, comme Sparte fut ſur mer ſans défenſe contre Athènes. L'Attique fut donc encore dévaſtée, & les flottes firent une nouvelle diverſion ſur les côtes du Péloponeſe.

La campagne finit; mais une contagion telle qu'on n'avoit point vu encore, déſoloit la ville & la flotte. Le courage des Athéniens ſuccomba ſous ce nouveau fleau: ils commencerent à murmurer contre Périclès: ils députerent à Lacédémone pour obtenir la paix, à quelque prix que ce fût, & ils ne l'obtinrent pas.

Se voyant alors ſans reſſources ils s'abandonnerent au déſeſpoir. La vue ſeule de Périclès les revolta: ils le regarderent comme l'auteur des maux qu'ils ſoûffroient: il lui ôterent toute adminiſtration; ils le condamnerent à une amende.

Cependant les Spartiates ſongeoient à s'allier d'Artaxerxe. S'ils en obtenoient des vaiſſeaux, ils défendoient leurs côtes. Capables alors de

balancer ſur mer la puiſſance d'Athenes, ils agiſſoient ſur terre avec plus de vigueur. Il eſt vrai que cette démarche étoit d'un augure funeſte pour tous les Grecs. Dès qu'ils invitoient les barbares à prendre part à leurs querelles, ils préparoient leur ruine: & néanmoins c'étoient les Spartiates, qui les premiers ouvroient la Grece aux barbares.

Les ambaſſadeurs partis de Lacédémone, ſur la fin de la ſeconde campagne, prirent leur route par la Thrace, dans l'eſpérance de détacher de l'alliance d'Athènes Sitalcès, roi des Odryſiens. Cette premiere négociation ne leur réuſſit pas. Ils furent livrés aux Athéniens, qui les traitant comme perturbateurs du repos public, les firent mourir. C'eſt ainſi que les Spartiates en uſoient eux-mêmes en pareille occaſion. Cette conduite prouve que les Grecs étoient encore barbares à certains égards.

Pour avoir enlevé l'autorité à Périclès, les Athéniens n'en furent pas mieux gouvernés. Les factions, qu'il étoit ſeul capable de réprimer, occaſionerent de nouveaux déſordres, dont il ne paroiſſoit pas l'auteur. D'ailleurs on l'avoit puni, & par conſéquent le reſſentiment n'étoit plus le même. On l'invita donc à reprendre les rênes du gouvernement, & il les reprit: mais il mourut de la peſte quelques mois après.

CHAPITRE VI.

Juſqu'à la fin de la guerre du Péloponeſe.

PÉRICLÈS lorſqu'il mourut, avoit depuis quarante ans une grande influence dans le gouvernement; & depuis quinze, il étoit en quelque ſorte le maître de la république. Jamais Athenes ne parut plus floriſſante : c'étoit le ſéjour des arts, des ſciences & des talens en tous genres. Les fêtes & les ſpectacles ſe renouvelloient continuellement : on ne ſe laſſoit point d'admirer les ſtatues, les édifices & les monumens prodigués de toutes parts. En un mot, tout annonçoit l'opulence & le goût.

Plus on admiroit cette magnificence, plus on louoit Périclès, à qui Athenes paroiſſoit la devoir; & parce que les Athéniens ſavoient mieux louer que les autres peuples, le nom de ce citoyen a paſſé à la poſtérité avec les éloges qu'ils lui ont donné; & les hiſtoriens qui ont repété ces éloges, n'ont pas examiné s'il les méritoit.

Vous vous convaincrez bientôt, Monſeigneur, que l'adminiſtration de Périclès eſt l'époque de la décadence d'Athenes; & plus vous étudierez l'hiſtoire, plus vous aurez occaſion de remarquer que les excès où le luxe entraine, ſont toujours l'avant coureur de la chûte des empires. Les ſiecles où il regne, ſont ceux qu'on nomme les beaux ſiecles, & le ſiecle de Périclès eſt le

premier de ces ſiecles vantés. On les apprécieroit mieux, ſi le bruit que font ceux qui les celebrent, permettoit d'entendre les gemiſſemens des peuples.

Athenes n'avoit qu'une puiſſance précaire. Riche par les richeſſes de ſes alliés, elle ceſſoit de l'être, ſi elle ceſſoit de retirer des contributions. Elle devoit donc ménager des peuples, qui faiſoient toute ſa puiſſance : cependant elle les opprimoit, & elle ne paroiſſoit appliquée qu'à les mécontenter.

Si Athenes ne connoiſſoit pas ſes intérêts, Sparte ne connut pas mieux les ſiens. Pour obtenir les ſecours des Perſes, elle ſacrifia les colonies de l'Aſie, & ſe rendit odieuſe à la Grece. Elle ne penſa pas même à profiter du mécontentement des alliés d'Athenes. Au lieu de les appeller à elle, & d'en fortifier ſon parti, elle les traita tous indifféremment comme ennemis.

Je ne ſuivrai pas dans les détails les guerres que ces deux républiques ſe ſont faites. Thucydide & Xénophon, que vous ne pouvez vous diſpenſer de lire, vous en inſtruiront. Vous pourrez joindre encore à cette lecture celle des vies des hommes illuſtres, écrites par Plutarque & par Cornélius Népos. Je me bornerai à vous donner une idée générale de la conduite d'Athenes & de Sparte.

On peut reprocher à l'une & à l'autre de n'avoir point d'objet. Le théatre de la guerre change continuellement. Une premiere entrepriſe eſt abandonnée pour une autre, qu'on abandonne encore. On ne fait rien, ou on ne fait que des diverſions. Aucune des deux républiques ne ſait où elle veut

porter ſes armes, & chacune paroît ignorer où ſont ſes ennemis. En un mot, elles vont au jour le jour, & changeant au moindre revers comme au moindre ſuccès, elles veulent tour-à-tour la paix & la guerre, & elles ne paroiſſent pas ſavoir ce qu'elles veulent. On voit ſeulement qu'elles ont toujours la même jalouſie & la même inquiétude.

La ſeptieme année de guerre, Sparte demanda la paix, n'ayant pas d'autre moyen pour délivrer quatre cent vingt Spartiates, qui étoient bloqués dans une petite iſle. Athenes, qui cinq ans auparavant l'eût faite aux conditions qu'on lui auroit impoſées, refuſa de la faire, lorſqu'elle pouvoit elle-même en dicter les conditions. Elle avoit eu des avantages, & dans ſa proſpérité, elle ne prévoyoit pas qu'elle pût avoir des revers.

Trois ans après, les deux républiques, également abattues par les pertes qu'elles avoient faites, conclurent une treve de cinquante ans, qui ne dura que quelques mois. Tout l'effet qu'elle produiſit, fut que pendant ſix ans on ne porta la guerre ni dans l'Attique, ni dans la Laconie; d'ailleurs on la continua toujours quelque part.

Dans ces circonſtances, Athenes entreprit d'exécuter le projet qu'elle méditoit depuis long-tems, la conquête de la Sicile. Mais elle perdit dans cette expédition ſes armées & ſes généraux. Affoiblie par ſes pertes, elle commença à être abandonnée de ſes alliés, qui ne la craignoient plus; & Sparte, à qui ils ſe réuniſſoient, s'allia encore des Perſes, qui s'engagerent à fournir aux frais de la guerre.

Artaxerxe Longuemain étoit mort la huitieme

année de la guerre du Péloponeſe, laiſſant la couronne à Xercès, ſon ſeul fils légitime; & il avoit eu de ſes concubines pluſieurs enfans, entr'autres, Sogdien, Ochus & Arſite.

Xercès ne régna que quarante-cinq jours. Sogdien, qui l'égorgea, uſurpa le trône, & le perdit avec la vie au bout de ſix à ſept mois; Ochus, qui étoit gouverneur d'Hyrcanie, ayant armé ſous prétexte de venger la mort de ſon frere.

Ochus, aſſuré de l'empire, prit le nom de *Darius*; & les Grecs, pour le diſtinguer, lui donnerent le ſurnom de Nothus, c'eſt-à-dire, bâtard. Le regne de Darius a été continuellement troublé par des révoltes.

Arſite arma, dans l'eſpérance de lui enlever la couronne, comme lui-même l'avoit enlevée à Sogdien: mais ſon parti ayant été affoibli, il ſe livra à ſon frere, qui le fit mourir.

Quelques années après, dans le tems que les Athéniens faiſoient la guerre en Sicile, pluſieurs provinces de Perſe ſe ſoulèverent. Amyrtée, un des chefs de la révolte ſous Inarus, enleva l'Egypte à Darius Nothus, & y régna ſix ans. La premiere année de ce ſoulevement, le gouverneur de Lydie, ſoutenu de quelques troupes grecques, avoit entrepris de ſe rendre ſouverain dans ſa province, lorſque ayant été abandonné des Grecs, il ſe rendit à Tiſſapherne qui lui promit ſa grace. Darius cependant le condamna à mort. Il reſtoit au fils de ce rebelle un parti qui ſe ſoutint pendant deux ans. Enfin les Medes ſe ſoulèverent, & furent domptés.

Darius Nothus étoit un prince foible, gouverné par ſa femme Paryſatis, intriguante, am-

bitieuſe & cruelle, & par trois eunuques, dont le principal étoit Artoxare. Ce miniſtre, protégé par la reine Paryſatis, à laquelle il paroiſſoit vendu, avoit encore toute la confiance du roi; qu'il flattoit & qu'il occupoit d'amuſemens frivoles. Maître du gouvernement, il commandoit en ſouverain. Il voulut encore en avoir le titre, & ce fut ſa perte. Sa trame ayant été découverte, il fut livré à Paryſatis, qui lui fit ſouffrir les plus cruels ſupplices.

La Perſe, gouvernée par un prince foible, & troublée par des révoltes, ne pouvoit pas donner de grands ſecours aux Lacédémoniens: elle étoit plutôt dans une ſituation à leur en demander. Auſſi ce fut elle qui les prévint. Tiſſapherne, ſatrape de Lydie, & Pharnabaze, ſatrape de Phrygie, députerent tous deux à Lacédémone; & invitant cette république à joindre ſes forces aux leurs, ils offrirent de ſoudoyer toutes les troupes. Le premier vouloit, ſecouru des Spartiates, achever de diſſiper le parti qui ſubſiſtoit encore dans ſon gouvernement: le ſecond ſe propoſoit d'enlever aux Athéniens les villes qu'ils avoient ſur l'Helleſpont. On accepta leur alliance, & on réſolut d'envoyer d'abord à Tiſſapherne les ſecours qu'il demandoit. La flotte partit avec Alcibiade & Calcidée.

Alcibiade étoit alors à Sparte. C'eſt lui qui avoit engagé les Athéniens dans la guerre de Sicile, & il avoit eu le commandement de l'armée, conjointement avec Nicias & Lamachus. Comme la flotte étoit prête à partir, les ſtatues de Minerve ſe trouverent toutes mutilées en une nuit. On rechercha les coupables de ce ſacrilege: les ſoupçons tomberent

tomberent ſur pluſieurs jeunes gens; & Alcibiade, entr'autres fut accuſé. Il offroit de ſe défendre, il demandoit même avec inſtance qu'on lui fît ſon procès; lorſque ſes ennemis, qui le vouloient pourſuivre en ſon abſence, firent ſurſeoir le jugement, ſous prétexte que le départ de la flotte preſſoit.

A peine Alcibiade fut arrivé en Sicile, que les Athéniens le rappellerent pour être jugé ſur l'accuſation intentée contre lui, & il parut d'abord vouloir ſe rendre aux ordres de la république; mais le vaiſſeau qui le ramenoit, ayant débarqué à Thurium, il s'échappa, & ſe réfugia chez les Argiens.

Les Athéniens le condamnerent à mort par contumace. Déſeſpérant alors de retourner dans ſa patrie; il demanda aſyle aux Spartiates; & ayant obtenu de vivre au milieu d'eux, il en prit ſi facilement les mœurs qu'il gagna leur affection. A l'auſtérité qu'il montroit, & qui paroiſſoit lui être naturelle; ils n'imaginoient pas qu'il eût jamais connu la volupté.

Cependant ſon départ de Sparte lui fut encore funeſte. La conſidération dont il jouiſſoit dans cette république, l'autorité qu'il avoit dans les délibérations, les ſervices mêmes qu'il rendoit, tout lui ſuſcita des ennemis qui méditerent ſa mort, & des ordres furent envoyés à cet effet.

Alcibiade ſe retira à Sardes, auprès de Tiſſapherne. Là, prenant de nouvelles mœurs, il plut par ſa molleſſe, par ſon luxe, par ſes flatteries, & il eut tout crédit ſur l'eſprit du ſatrape.

Dans ces circonſtances, il conçut l'eſpérance de revoir ſa patrie: mais il vouloit qu'on ôtât

l'adminiſtration au peuple qui l'avoit condamné; & il offroit de procurer aux Athéniens l'alliance de Tiſſapherne. Ce projet, qui devoit donner l'autorité aux principaux citoyens, ne pouvoit manquer d'avoir un puiſſant parti. Il s'agiſſoit pourtant de le faire agréer à l'armée que la république avoit à Samos. Alcibiade en ſonda les chefs. Pluſieurs entrerent dans ſes vues: on concerta les meſures qu'il convenoit de prendre, & Piſandre, qui partit pour Athenes, ſe chargea de propoſer au peuple le retour d'Alcibiade, l'alliance de Tiſſapherne, & l'abolition de la démocratie. Ces propoſitions ſouleverent d'abord les eſprits: cependant le peuple finit par y donner ſon conſentement; ne voyant pas d'autre moyen de ſauver la république, ſe flattant, comme on le lui promettoit, de reprendre un jour l'autorité.

En conſéquence, on confia l'adminiſtration à quatre cent citoyens, & on leur donna un pouvoir abſolu. Mais, à cette nouvelle, les troupes, qui étoient à Samos, ſe ſouleverent contre leurs chefs. Elles dépoſerent ceux qu'elles ſoupçonnerent d'avoir eu part à cette révolution: elles nommerent à leur place Thraſyle & Thraſybule; & elles inviterent Alcibiade à venir prendre le commandement. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé, les ſoldats demanderent à être menés contre les tyrans.

La flotte, en reſtant à Samos, étoit dans la poſition la plus avantageuſe pour retenir ſous la domination de la république les peuples qui n'attendoient qu'une occaſion pour ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance; & ſi elle eût mis à la voile contre les tyrans, les ennemis, qui auroient profité de cette guerre civile, ſe ſeroient rendus maîtres, preſ-

que ſans réſiſtance, de l'Ionie, de l'Helleſpont & de toutes les isles. Alcibiade eut la ſageſſe de ſe refuſer au reſſentiment aveugle de ſes ſoldats.

Il ne procura pas à ſa patrie l'alliance de Tiſſapherne. Au contraire, dans le tems même qu'il la promettoit, ce ſatrape fit avec Sparte un traité, dont un des articles portoit que la flotte de Phénicie ſe joindroit à celle des Lacédémoniens. Par cet article, s'il eût eu ſon effet, ils auroient eu toute la ſupériorité; leurs forces ſur mer étant déja, ſans le ſecours des Perſes, égales à celles d'Athenes. Tiſſapherne éluda l'exécution. Comme il n'étoit pas de ſon intérêt qu'aucune de ces deux républiques ſuccombât, il vouloit faire durer une guerre, qui les affoibliſſoit l'une & l'autre.

Sur ces entrefaites, une flotte que les quatre cens envoient au ſecours de l'Eubée, eſt battue & Mindare, général des Spartiates, ſe rend maître de l'isle. Les Athéniens étoient perdus ſi le vainqueur eût profité de la conſternation que cette nouvelle répandit parmi eux. Heureuſement Mindare conduiſit ſa flotte dans l'Helleſpont.

La perte de l'isle d'Eubée ſouleva le peuple contre les quatre cens, dont le gouvernement étoit odieux. Ils furent dépoſés: Alcibiade réunit tous les vœux: on n'eut plus d'eſpérance qu'en lui, & on le rappella. Il ſe refuſa néanmoins à cet empreſſement, ne voulant ſe montrer à ſa patrie, qu'après avoir triomphé des ennemis. Deux victoires, remportées ſur Mindare, lui préparerent un retour, tel qu'il le deſiroit. Il chaſſa de l'Helleſpont les flottes des Lacédémoniens: il ſoumit aux Athéniens toutes les villes, excepté Abyde: & il força Sparte à demander la paix. Mais Athe-

nes, toujours la même dans ſes ſuccès, ſe refuſa à tout accommodement.

Lorſque cette ville, par une ſuite de revers, ſe voyoit à peine maîtreſſe de ſes fauxbourgs, Alcibiade lui avoit rendu l'empire. Elle paroiſſoit en quelque ſorte ſe relever du milieu de ſes ruines, & c'eſt dans ces circonſtances qu'elle voit arriver le citoyen qu'elle avoit proſcrit, & qui l'avoit ſi bien ſervie. Le peuple le reçut avec une joie, qui ne fut troublée que par les reproches qu'il ſe faiſoit, & il le nomma général de la république ſur terre & ſur mer, avec un pouvoir illimité.

Les Lacédémoniens donnerent à Lyſandre le commandement de leur flotte, le regardant comme le meilleur capitaine qu'on pût oppoſer au général athénien. Lyſandre fit voile pour Epheſe, où il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils du roi de Perſe, étoit arrivé à Sardes, & qu'il avoit obtenu de ſon pere le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Aſie mineure. Par-là, ce prince ſe voyoit en état de diſputer l'empire à Arſane, ſon frere aîné; & c'eſt dans cette vue que Paryſatis qui l'idolâtroit, avoit engagé Darius à lui donner ce gouvernement.

Lyſandre ſe rendit à la cour de Cyrus, le flatta, gagna ſa confiance, & en obtint tout ce qu'il demanda. Le Spartiate, complaiſant, ſouple, flatteur & bas, avoit au beſoin tous les talens d'un courtiſan. Ce qu'il obtint pour le moment, de plus avantageux, fut une augmentation de paye pour les matelots; ce qui occaſionna une grande déſertion dans la flotte des Athéniens.

L'armée des Athéniens étoit à Samos; & celle des Spartiates à Epheſe. Alcibiade, obligé d'aller

en Ionie chercher des fonds pour payer ſes ſoldats, laiſſa le commandement à Antiochus avec défenſe d'engager une action. Antiochus n'obéit pas; & Lyſandre, qui avoit évité de haſarder un combat contre Alcibiade, profita de l'abſence de ce général, & battit les Athéniens. De retour à Samos, Alcibiade lui préſenta la bataille; le Spartiate ne l'accepta pas.

Alcibiade avoit mécontenté les chefs de l'armée en donnant ſa confiance à Antiochus qui étoit un homme perdu de réputation. Thraſybule, qui ſe déclara ouvertement, partit pour Athenes, & porta ſes plaintes au peuple. Les Athéniens, qui paſſoient ſubitement d'un excès à un autre, dépoſerent Alcibiade ſans l'avoir entendu. Il ſe retira dans la Cherſoneſe de Thrace, où il s'étoit préparé un aſyle.

L'année ſuivante, les Lacédémoniens révoquerent Lyſandre, & donnerent le commandement de leur flotte à Callicratidas, grand capitaine, mais mauvais courtiſan. C'étoit une ame ſimple, franche & élevée. Forcé néanmoins d'aller faire ſa cour à Cyrus, il ſe rendit à Sardes, rougiſſant pour ſa patrie, qui ſe proſtituoit devant l'or des barbares.

S'étant préſenté au palais, on lui dit que Cyrus buvoit. Il attendit quelque tems: on rit de ſa ſimplicité: il ſe retira. Il revint une ſeconde fois, encore inutilement; & il ne ſe préſenta plus. Il retourna à Epheſe, maudiſſant ceux des Grecs, qui les premiers avoient fait la cour aux Perſes, & projettant de reconcilier Athenes & Lacédémone.

Il avoit remporté pluſieurs avantages, & il

bloquoit dans Mytilene Conon, un des généraux d'Athenes, lorſqu'une nouvelle flotte des Athéniens parut vers les isles Arginuſes. Plus foible, il eût été prudent à lui de ne pas haſarder le combat : mais il croyoit honteux de l'éviter. Il l'engagea, il fut tué, & ſa mort entraîna la déroute de ſon armée.

Une tempête, qui ſurvint immédiatement après, ne permit pas aux généraux athéniens d'enlever les morts, & de leur donner la ſépulture. Le peuple néanmoins leur en fit un crime, & les caſſa tous, excepté Conon. Theramene ſe juſtifia en rejettant la faute ſur les huit autres, qui furent condamnés à mort; & deux s'étant trouvés abſens, ſix furent exécutés. Un peuple ſouverain eſt une bête féroce, qui ne s'apprivoiſe pas. Il faut cependant convenir que les Athéniens ne tarderent pas à avoir eux-mêmes horreur du jugement qu'ils avoient rendu.

Cyrus apprit avec chagrin la défaite des Arginuſes, parce que dans les projets qu'il méditoit, il comptoit beaucoup ſur les ſecours de Sparte, & que par conſéquent il lui importoit que cette république fût puiſſante. Il jugea que Lyſandre pouvoit ſeul réparer les pertes qu'elle avoit faites, & il appuya les alliés, qui demandoient que le commandement fût général. On le lui rendit en effet, quoiqu'on parût le donner à un autre. Comme la loi ne permettoit pas que le même homme fût *amiral* deux fois, on révêtit de ce titre Aracus; & on donna toute l'autorité à Lyſandre, qu'on nomma *vice-amiral*.

Nous ſommes à la fin de la guerre du Péloponeſe. Lyſandre ayant vaincu les Athéniens ſur

l'Helleſpont, près de l'embouchure du fleuve Egos, vint aſſieger Athenes par mer, pendant qu'Agis & Pauſanias, les deux rois de Sparte, l'aſſiégeoient par terre. Après un ſiege de ſix mois, forcée à ſe rendre, elle capitula, & conſentit à démolir les fortifications du Pirée, à n'avoir que douze vaiſſeaux, & à ne faire déſormais la guerre que ſous les ordres des Lacédémoniens.

Le traité ayant été conclu & ratifié, Lyſandre entra dans la ville, abolit la démocratie, établit trente tyrans, & mit dans la citadelle une garniſon, ſous les ordres du ſpartiate Callibius.

Cette guerre a duré vingt-huit ans. C'eſt l'époque où Athenes commencoit à manquer de ces hommes, qui par leur génie & leurs talens, ſemblent nés pour être l'ame de tous les mouvemens politiques; & néanmoins c'eſt le tems où elle a été féconde plus que jamais en talens de toute eſpece. Il eſt aiſé de concilier cette diſette avec cette abondance: d'un côté, Périclès avoit toujours écarté des affaires les hommes de mérite, qui pouvoient lui donner de l'ombrage. De l'autre, le goût des arts & des ſciences étoit venu au point qu'on accordoit la plus grande conſidération à ceux qui s'y diſtinguoient. Il étoit donc naturel qu'on s'empreſſat d'entrer dans cette nouvelle carriere. Elle étoit moins orageuſe, elle piquoit par la nouveauté, elle conduiſoit à la même gloire. Voilà pourquoi, avec beaucoup de gens à talens, Athenes n'eut perſonne pour la conduire; & ce fut encore là l'ouvrage de Périclès.

CHAPITRE VII.

Juſqu'à la paix d'Antalcide.

GYLIPPE, ayant été chargé de porter à Lacédémone l'or & l'argent que Lyſandre avoit ramaſſé dans ſes dernieres campagnes, en déroba une partie. Cette infamie de ſa part étonna d'autant plus, qu'on ne pouvoit pas préſumer qu'il en fût capable : c'étoit un capitaine, qui avoit toujours ſervi avec diſtinction.

L'exemple d'un pareil Spartiate, corrompu ſi ſubitement, devoit faire trembler pour tous les citoyens. Auſſi les plus ſages blâmerent Lyſandre ; & les éphores proſcrivirent, par un décret, tout cet or & tout cet argent. Mais Lyſandre vouloit porter atteinte aux loix de Lycurgue. Par l'attention qu'il avoit eu d'abolir dans toutes les villes la démocratie, & d'y établir des tyrans à ſa dévotion, il étoit déja en quelque ſorte le ſouverain de tous les peuples ſoumis à Sparte : il ſe flattoit de le devenir encore de cette république, lorſque l'uſage des richeſſes ayant corrompu les citoyens, en auroient fait autant d'ames vénales. Tout préparoit cette corruption : puiſque Sparte étoit forcée par les circonſtances à devenir riche ou à mendier continuellement à la porte des ſatrapes.

Darius Nothus venoit de mourir, & avoit laiſſé la couronne à Arſace autrement Artaxerxe Mnémon. Mais Cyrus armoit ſecrétement pour

enlever le trône à ſon frere. A l'ambition, ce prince joignoit du courage, des talens; & il avoit un parti puiſſant. Il pouvoit donc réuſſir, & Lyſandre ſe flattoit de trouver en lui un appui.

Voilà les moyens ſur leſquels cet ambitieux fondoit toutes ſes eſpérances. Il lui importoit donc de faire révoquer le décret des éphores, & c'eſt à quoi ſes partiſans réuſſirent. A la vérité, on ne donna pas un libre cours à l'or & à l'argent: on en défendit l'uſage aux particuliers, & le réſervant pour les affaires de la république, on le dépoſa dans le tréſor public. On prévit que dès que l'état feroit cas des richeſſes, il ne ſeroit plus poſſible qu'elles fuſſent mépriſées des citoyens; & que par conſéquent la loi, qui leur en défendoit l'uſage, ſeroit bientôt éludée. C'eſt ce qui arriva. Lyſandre a été l'époque de la décadence de Sparte, parce qu'il l'a hâtée: d'ailleurs il n'a pas réuſſi dans ſes projets.

Alcibiade, qui voyoit les deſſeins de Cyrus, & qui deſiroit de rendre la liberté aux Athéniens, eſpéra d'obtenir des ſecours à cet effet, s'il révéloit au roi de Perſe la conſpiration qui ſe tramoit. Dans cette vue il partit de la Cherſoneſe pour ſe rendre à la cour d'Artaxerxe: mais les Spartiates, avertis de ce voyage, envoyerent après lui, & le firent aſſaſſiner. C'eſt avec cette lâcheté qu'ils paroient les coups d'un ennemi qu'ils redoutoient. Dans toute cette guerre du Péloponeſe, on ne peut s'intéreſſer ni pour Athenes, ni pour Lacédémone.

Théramene, un des trente tyrans d'Athenes,

s'étant élevé contre les cruautés de ſes collegues, Critias, le principal d'entr'eux, l'accuſa devant le ſénat de troubler l'état; & ſans attendre le jugement des ſénateurs, le condamna lui-même à mort, & l'envoya au ſupplice. Socrate ſeul prit la défenſe de Théramene, & voulut le ſouſtraire à cet arrêt injuſte: ce fut inutilement.

Après la mort de ce collegue, qui pouvoit au moins réprimer quelquefois les vexations, les tyrans ne connurent plus de frein. Les empriſonnemens, les meurtres ſe répétoient chaque jour: il périt plus de citoyens en huit mois, qu'en trente ans de guerre; & le peuple conſterné, n'oſoit laiſſer échapper une plainte. Socrate ſeul élevoit la voix, & étoit libre encore.

Les citoyens les plus conſidérables ſortirent d'Athenes, ayant Thraſybule à leur tête. Sparte défendit à toutes les villes de les recevoir, & il n'y en eut que deux, qui leur ouvrirent un aſyle, Thebes & Mégare. Lyſias, orateur de Syracuſe, leur envoya cinq cent ſoldats, qu'il avoit levé à ſes dépens, voulant ſecourir la patrie commune de l'éloquence.

Enfin Thraſybule chaſſa les tyrans: il fit rappeller les exilés, & on confia le gouvernement à dix citoyens, qui abuſerent encore de leur pouvoir. Le peuple vouloit pourſuivre les complices des vexations commiſes ſous les trente: Thraſybule, jugeant que ces recherches occaſionneroient de nouveaux déſordres, inſpira d'autres ſentimens; & on publia une amniſtie, par laquelle tous les citoyens jurerent d'oublier le paſſé.

Lacédémone arma pour rétablir les trente, &

le roi Pauſanias marcha contre les Athéniens, avec des ſentimens néanmoins bien différens de ceux d'un Spartiate. Touché du ſort de cette république, il la favoriſa ſecrétement, & les tyrans furent égorgés. Pauſanias, à ſon retour, fut cité comme ayant trahi l'état, & il ſe vit au moment d'être condamné à mort.

Ce fut après ces événemens, qu'éclata la révolte de Cyrus. Ce prince perdit la vie dans la bataille qu'il livra à ſon frere; & dix mille Grecs, qui avoient été vainqueurs à l'aîle droite, firent une retraite, auſſi hardie dans le projet, qu'étonnante dans l'exécution. Xénophon, un de leurs chefs, en a laiſſé l'hiſtoire.

Les villes d'Ionie s'étoient déclarées pour Cyrus. Sparte, qui les vit expoſées au reſſentiment du vainqueur, arma pour défendre leur liberté, & oſa déclarer la guerre au roi. Les triomphes de la Grece, depuis la journée de Marathon juſqu'à la paix de Cimon, promettoient à cette république des ſuccès, que la retraite des dix mille paroiſſoit aſſurer. Elle ne pouvoit pas ne pas mépriſer les Perſes, quand elle les voyoit après une victoire, hors d'état de couper la retraite à un petit nombre de Grecs qui devoient périr par les obſtacles ſeuls que la nature oppoſoit à leur retour, dans un eſpace de cinq à ſix cent lieues.

Cette vaſte monarchie avoit d'ailleurs dans ſa conſtitution un vice, qui en rendoit la conquête facile. Les ſatrapes, dans les provinces éloignées du monarque, étoient en quelque ſorte des ſouverains: car l'uſage leur avoit donné pluſieurs prérogatives de la ſouveraineté. Ils impo-

ſoient les peuples : ils diſpoſoient des gouvernemens de toutes les places : ils nommoient à tous les emplois militaires : ils levoient des troupes : ils faiſoient la paix : ils armoient les uns contre les autres : ils traitoient avec les états voiſins : & dans les alliances qu'ils contractoient, ils conſultoient chacun leurs intérêts plutôt que ceux de la monarchie. Ils ne paroiſſoient ſujets, que parce qu'ils agiſſoient au nom du roi, qu'ils lui envoyoient une partie des tributs, & qu'ils étoient amovibles.

Quoique le monarque eût le droit de les révoquer, il n'en avoit pas toujours le pouvoir. Forcé à les ménager, il mettoit toute ſa politique à les diviſer ; & il conſervoit ſon autorité ſur tous, moins par ſa propre puiſſance, que par la crainte où ils étoient les uns des autres. Si un d'eux lui faiſoit ombrage, il ne lui étoit pas facile de le faire ſaiſir, & il ne lui reſtoit d'autre reſſource que de le faire aſſaſſiner ; reſſource odieuſe, qui décele la foibleſſe du monarque.

Les rois de Perſe diviſoient donc pour commander, & ce ſera là dans tous les ſiecles le grand ſecret de la politique. Mais Monſeigneur, vous remarquerez toujours que ce ſecret ſera une ſource de déſaſtres. Si la méſintelligence des ſatrapes aſſuroit la domination du monarque ſur les provinces ; elle pouvoit lui être funeſte, parce que la monarchie reſtoit ſans défenſe contre les nations étrangeres. Des ſatrapes diviſés avoient des intérêts différens : le bien général de l'empire ne les réuniſſoit jamais : ils ne ſe donnerent pas les ſecours, dont ils avoient réciproquement beſoin : ils armerent dans toute autre

vue que pour défendre la monarchie : & chacun d'eux ſe flatta de trouver ſon avantage dans une révolution.

D'après l'état de cette monarchie, on peut juger qu'elle auroit ſuccombé ſous les armes de Sparte, ſi tous les Grecs euſſent été attachés à la fortune des Spartiates, comme du tems de Cimon, ils l'avoient été à celle des Athéniens; & ce qui fit le ſalut de la Perſe, c'eſt que cette république ne ſentoit pas que, foible par elle-même, elle n'étoit puiſſante que par ſes alliés. La dureté de ſon gouvernement les lui avoit déjà fait perdre une fois: Athenes, qui les avoit acquis, & qui avoit commis la même faute, les avoit également perdus. C'auroit été là des leçons pour Lacédémone, ſi les états s'inſtruiſoient par les revers; mais malheureuſement il eſt rare que l'expérience les éclaire, ou du moins elle eſt long-tems avant de les éclairer. Sparte, au milieu de ſes ſuccès, eut donc encore l'imprudence de ſe rendre odieuſe à ſes alliés; & pour chaſſer les armées de cette république, Artaxerxe n'avoit qu'à ſoulever contr'elle les ennemis qu'elle ſe fit dans la Grece. C'eſt ce qui alloit arriver.

Conon, qui avoit perdu la bataille d'Egos, s'étoit retiré auprès d'Evagoras, roi de Chypre; ſe reprochant les malheurs que ſa défaite avoit attiré ſur Athenes, deſirant de rétablir la puiſſance de cette république, & n'attendant que le moment favorable. Ctéſias étoit alors à la cour de Perſe. Auparavant attaché à Cyrus, il l'avoit

ſuivi. Il fut fait priſonnier, & Artaxerxe le fit ſon premier médecin (*).

Il étoit facile de faire ſentir à Artaxerxe combien il lui importoit d'humilier Sparte & de relever Athenes. Conon lui écrivit à ce ſujet, & adreſſa ſa lettre à Ctéſias qui la rémit à ce prince. Dans le même tems Pharnabaze, qui ſe rendit à Suſe, appuya les projets de Conon, & accuſa Tiſſapherne, dont il étoit ennemi, de nuire aux affaires du roi par ſon obſtination à favoriſer les Lacédémoniens. Sur ces remontrances Artaxerxe donna ſes ordres pour faire équiper une flotte en Phénicie, & il en confia le commandement à Conon.

A la nouvelle de ces préparatifs, Sparte réſolut de pouſſer vivement la guerre, qu'elle venoit de commencer, & Agéſilas, l'un des rois, paſſa en Aſie. Il eut dans les deux premieres campagnes de ſi grands ſuccès, que la monarchie de Perſe parut menacée d'une révolution. Les provinces, prêtes à ſe révolter, commençoient à rechercher l'alliance de Sparte: les barbares, qui arrivoient de toutes parts, groſſiſſoient l'armée de cette république; & Agéſilas méditoit de porter la guerre juſques dans la haute Aſie.

Il étoit tems de faire une diverſion en Grece. Tithrauſte, qui par ordre d'Artaxerxe avoit aſſaſſiné Tiſſapherne, étoit alors ſatrape de Lydie.

(*) Il a écrit l'hiſtoire de Perſe & celle de l'Inde. Les extraits que Photius à fait de l'un & l'autre, ſont tout ce qui nous en reſte.

Il chargea Timocrate de Rhodes de parcourir les villes de la Grece, & de les ſoulever contre Sparte. En géneral diſpoſées à ſecouer le joug, pluſieurs ſe déclarerent auſſi-tôt. L'argent que Timocrate répandit parmi les principaux citoyens, hâta le ſoulevement.

Argos, Thebes, Corinthe firent une ligue; & bientôt après Athenes ſe joignit à ces trois villes: elle étoit ſollicitée par les Thébains, qui avoient fourni à Thraſybule des armes pour chaſſer les tyrans.

Les Lacédémoniens leverent deux armées, qui entrerent dans la Phocide. Lyſandre, qui en commandoit une, fut tué dans un combat près d'Haliarte. Le roi Pauſanias, qui commandoit l'autre, ne crut pas devoir haſarder une ſeconde action, & revint à Sparte. Il y fut cité pour rendre compte de ſa conduite: & ayant été condamné à mort, il ſe retira à Tégée où il mourut l'année ſuivante.

Sur ces entrefaites, Conon, qui commandoit la flotte d'Artaxerxe, défit celle de Sparte près de Cnide, ville de Carie. Cette victoire enleva l'empire de la mer aux Lacédémoniens: ils perdirent leurs alliés, qui n'attendoient que le moment de ſecouer le joug, & ils ſe trouverent preſque ſans forces en Grece & en Aſie. Ils ne ſe releverent plus. Alors Agéſilas, qui avoit été rappellé, livra en Béotie un combat où il parut avoir quelque avantage.

Enfin les Athéniens virent arriver la flotte victorieuſe. C'étoient les Perſes que Conon conduiſoit, & qui après avoir combattu pour Athenes, venoient encore en relever les murs.

La guerre continuoit, & les Athéniens reprenoient la ſupériorité, lorſque Sparte, pour arrêter les progrès de ſa rivale, réſolut de faire la paix avec la Perſe. Antalcide, chargé de cette négociation, ſe rendit auprès de Téribaſe, ſatrape de Lydie. Ses inſtructions renfermoient trois articles principaux. Par le premier on offroit d'abandonner au roi de Perſe toutes les colonies aſiatiques: par le ſecond, toutes les villes de la Grece devoient recouvrer leur liberté, & le dernier portoit que celles qui accepteroient ces conditions, ſe réuniroient pour forcer les autres à s'y ſoumettre. Artaxerxe accepta ces propoſitions: il y ajouta ſeulement qu'outre les villes grecques de l'Aſie, il auroit encore les îles de Chypre & de Clazomene; & qu'on laiſſeroit aux Athéniens celles de Sciros, de Lemnos & d'Imbros.

Les principales villes de la Grece rejetterent d'abord ce traité honteux, qui les humilioit, & qui ſacrifioit les Grecs de l'Aſie: mais enfin trop foibles pour s'y oppoſer, elles y accederent les unes après les autres.

En conſentant à rendre la liberté à toutes les villes, Sparte paroiſſoit perdre ſa domination ſur toute la Laconie. Elle étoit donc bien éloignée de vouloir ſe conformer elle-même à cet article; & elle ne l'avoit inſéré dans le traité, qu'afin d'avoir un prétexte pour ſouſtraire aux autres républiques les villes qui leur obéiſſoient. Ce fut là une nouvelle ſource de guerres.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Juſqu'à la mort d'Epaminondas.

ATHENES & Sparte n'ont jamais été plus puiſſantes, que lorſqu'elles faiſoient la guerre ſans argent ou avec peu. Mais dès que l'argent a commencé à devenir pour elles le nerf de la guerre, elles ont été foibles, parce qu'alors elles n'en pouvoient jamais avoir aſſez. La richeſſe d'un peuple n'en fait donc pas la puiſſance : c'eſt une vérité, dont vous vous convaincrez de plus en plus, en étudiant l'hiſtoire.

En exécution du dernier traité, les Thébains renoncerent à leur domination ſur la Béotie, & les Corinthiens retirerent la garniſon qu'ils avoient dans Argos. Cependant Olynthe, ville de Thrace, bien loin de renoncer à ſes conquêtes, en faiſoit de nouvelles, & les Spartiates ſaiſirent ce prétexte pour lui déclarer la guerre. Ils envoyerent contr'elle deux armées, l'une commandée par Eudamidas; l'autre qui ſuivit de près, par Phébidas.

Il y avoit alors dans Thebes deux factions, celles d'Iſménie qui favoriſoit la démocratie, & celle de Léontide qui ſe déclaroit pour l'oligarchie. Dans ces circonſtances Phébidas traverſant la Béotie, campe près de Thebes. Les citoyens n'en prirent point d'allarmes, parce qu'ils ſe repoſoient ſur la foi du dernier traité. Mais ce Spartiate, invité par Léontide, s'empara de la

citadelle, pendant que les Thébains étoient occupés à célébrer les fêtes de Cerès. Isménie, aussi-tôt saisi, fut condamné à mort, & tous ceux de son parti sortirent de la ville, au nombre de plus de quatre cent. Epaminondas resta. Sa pauvreté & l'éloignement où il avoit toujours été des affaires le mettoient à l'abri de toute insulte. Jusqu'alors il ne s'étoit appliqué qu'à l'étude de la philosophie.

Sparte ôta le commandement à Phébidas, & néanmoins elle ordonna qu'on garderoit la citadelle de Thebes, & qu'on y mettroit garnison. Ainsi en punissant le criminel, elle devenoit complice du crime : conduite aussi déraisonnable qu'injuste.

Deux ans après, les Olynthiens furent forcés à se rendre.

Les Lacédémoniens parurent alors dominer sur la Grece. Toutes les villes tremblerent devant eux : & ils ne virent plus dans Athenes qu'une rivale humiliée. Jamais puissance néanmoins ne fut plus mal assurée ; parce que les injustices, qui en étoient le fondement, ne pouvoient manquer de soulever les peuples. Si Sparte a deux fois perdu ses alliés, parce qu'elle les gouvernoit durement ; comment auroit-elle conservé un empire acquis par trahison & par violence ? Vous jugez que cet empire étoit le dernier effort d'une puissance qui s'éteint.

Tous ceux qui étoient sortis de Thebes, avoient été bannis par un decret public ; & s'étoient retirés à Athenes, où ils avoient trouvé asyle. Sparte ordonna aux Athéniens de les chasser : ils n'obéirent pas. Les Thébains avoient

déſobéi à de pareils ordres, lorſque Thraſybule chaſſé par les trente tyrans, s'étoit refugié à Thebes. Ainſi les Athéniens rendoient aux Thébains le même ſervice qu'ils en avoient reçu.

Léontide tenta de faire aſſaſſiner les principaux des bannis, & n'eut que l'infamie d'avoir fait une tentative inutile : un ſeul fut tué. Cependant Pélopidas, à l'exemple de Thraſybule, forma le projet de rendre la liberté à ſa patrie. Après avoir fait ſon plan de concert avec ceux qui étoient à Athenes, il en donna connoiſſance aux amis qu'il avoit à Thebes, & on prit de part & d'autres les meſures convenables.

A un jour marqué, les conjurés ſe rendirent à Thriaſie, petit bourg peu éloigné de Thebes; & douze à la tête deſquels étoit Pélopidas, tous déguiſés en payſans, entrerent dans la ville ſur le déclin du jour, par différentes portes. Charon les reçut chez lui, & quelques autres amis s'étant joints à eux, ils ſe trouverent quarante-huit.

Ce même jour, Philidas un des conjurés, avoit raſſemblé chez lui les principaux chefs de tyrannie. Il leur donnoit un grand ſouper, & les ſollicitoit au vin & à la bonne chere.

Cependant les quarante-huit ſe partagent en deux troupes : l'une conduite par Charon va chez Philidas, pendant que Pélopidas marche avec les autres chez Léontide qui n'étoit pas du repas. Bientôt tous les tyrans périſſent à la fois.

La conjuration avoit été ſur le point d'être découverte. Un courier parti d'Athenes, arriva au milieu du ſouper, & remettant à Archias une depêche qui révéloit tout, il lui dit : *liſez ſur*

le champ, il s'agit d'affaires ſérieuſes. A demain, répondit Archias, *les affaires ſérieuſes*; & jettant le paquet à côté de lui, il demanda à boire.

Auſſi-tôt après ce premier ſuccès, les conjurés firent venir les bannis, qui étoient reſtés à Thriaſie : ils armerent tous les citoyens qu'ils rencontrerent; & ſe joignirent à Epaminondas & Gorgidas qui étoient à la tête des plus braves de la ville.

Le déſordre étoit par-tout. Le peuple qui ignoroit ſi l'on combattoit pour ſa liberté, ou pour lui donner de nouveaux fers, ne ſut quel parti prendre. Plus de trois mille citoyens ſe refugierent même dans la citadelle. Si les Lacédémoniens avoient ſu profiter de ce moment de trouble, ils auroient vraiſemblablement eu tout l'avantage : la garniſon étoit aſſez forte, puiſqu'elle étoit de quinze cens hommes. Mais ils n'oſerent ſortir de la citadelle, & comme Archias, ils renvoyerent au lendemain.

A la pointe du jour, le peuple s'aſſemble. Pélopidas, Epaminondas & Gorgidas paroiſſent à la tête des conjurés. Les citoyens reconnoiſſent leurs libérateurs, applaudiſſent à leur courage, & nomment Pélopidas, Charon & Mélon, béotarques, c'eſt-à-dire, gouverneurs de la Béotie.

Toute la Béotie arme. Les Athéniens envoyent cinq mille hommes de pied & cinq cent chevaux. Les conjurés qui aſſiegeoient la citadelle, s'en rendent maîtres : & Cléombrote, roi de Sparte, après avoir fait des ravages en Boétie, y laiſſa Sphodrias avec quelques troupes, & retourna à Lacédémone.

Cependant les Athéniens, craignant la puiſ-

ſance de Sparte, ſe repentirent d'avoir donné des ſecours aux Thébains : ils rappellerent leurs troupes, & déclarerent qu'ils ne prendroient plus aucune part à cette guerre.

Comme il étoit néanmoins très-important pour Thebes de faire changer cette réſolution, Pélopidas chargea un homme de confiance de ſolliciter Sphodrias à s'emparer du Pirée, & de lui repréſenter cette entrepriſe d'autant plus facile à exécuter, que les Athéniens ne s'attendoient pas à être attaqués. Sphodrias donna dans le piege, & ſon entrepriſe n'eut d'autre ſuccès que de faire prendre les armes aux Athéniens, & de leur faire renouveller l'alliance avec Thebes. Athenes équipa une flotte, dont elle donna le commandement à Timothée, fils de Conon. Cet amiral ravagea les côtes de la Laconie, & enleva l'île de Corcyre aux Lacédémoniens. Bientôt après ceux-ci perdirent tout-à-fait l'empire de la mer, ayant été défaits une fois par Chabrias & une autre fois par Timothée.

Cependant leur armée de terre ſous les ordres d'Agéſilas, paroiſſoit marcher à des ſuccès aſſurés : car les Thébains conduits par des capitaines ſans réputation, n'étoient point encore aguerris. Dans une pareille conjoncture, il eût été imprudent à Pélopidas de haſarder une action qui eût décidé du ſort de la guerre. Il le ſentit, & il n'engagea pendant les premieres campagnes, que de petits combats, où il étoit preſque toujours ſûr d'avoir l'avantage. Par-là, il donnoit peu-à-peu à ſes ſoldats d'autant plus de confiance, qu'Agéſilas, qui ne pouvoit rien entreprendre de conſidérable, ne paroiſſoit à la tête des Spar-

tiates que pour apprendre aux Thébains le métier des armes.

Avec cette conduite, Pélopidas reprit toutes les villes de la Béotie. Il eut même dans une occaſion un ſuccès fort brillant. Il étoit près de Tégyre, lorſque quelqu'un tout épouvanté, vint lui dire, *nous ſommes tombés entre les mains des ennemis.* En effet, ils commençoient à paroître hors des défilés. *Pourquoi*, répondit Pélopidas, *ne dirions-nous pas que ce ſont eux qui ſont tombés entre les nôtres?* Auſſi-tôt il rengea ſa petite troupe en bataille. Il n'avoit que trois cens hommes de pied & quelque peu de cavalerie. Cependant il attaque & il bat. L'armée des Lacédémoniens étoit des deux tiers plus nombreuſe, & on a remarqué que juſques-là, ils n'avoient jamais été battus, même à nombre égal.

Pendant cette guerre, l'Egypte ſouſtraite depuis quelques années à la domination des Perſes, avoit pour roi Achoris, & Artaxerce Mnémon faiſoit de grands préparatifs pour réduire cette province. Pharnabaze chargé de cette expédition, demanda aux Athéniens Iphicrate pour le mettre à la tête des troupes grecques, qui ſervoient dans l'armée du roi de Perſe, & ſe plaignit à eux de ce que Chabrias étoit entré au ſervice d'Achoris. Les Athéniens qui avoient intérêt de ménager Artaxerce, rappellerent Chabrias, & accorderent Iphicrate. Pendant que ces préparatifs ſe faiſoient, Achoris mourut, Pſammuthis occupa le trône un an, Néphérithès quatre mois; & Nectanebus qui leur ſuccéda, acheva de pourvoir à la défenſe de l'Egypte.

Alors les rois de Perſe prétendoient diriger de

leur cabinet toutes les opérations d'une campagne ; donnant à leurs généraux des plans tout faits, & ne leur permettant pas de s'en écarter ſans de nouveaux ordres. Il arrivoit delà que le plus habile général, ne pouvant rien prendre ſur lui, laiſſoit échapper l'occaſion d'agir, toutes les fois qu'il ſurvenoit quelque accident qui n'avoit pas été prévu. Cette faute d'Artaxerce eſt commune à bien des monarques.

Pharnabaze avoit des talens, de l'activité & des vues : mais il étoit lent dans l'exécution, parce qu'il avoit les mains liées, & qu'il auroit été dangereux pour lui de paſſer ſes pouvoirs. S'il eût ſuivi les conſeils d'Iphicrate, il ſe fût rendu maître de Memphis, & toute l'Egypte eût été conquiſe. Il falloit pour cela marcher avant d'avoir raſſemblé toutes ſes forces, & c'eſt ce qu'il ne voulut pas haſarder. La lenteur de ce général fut donc le ſalut des Egyptiens. Pharnabaze avoit cependant deux cent mille Perſes, vingt mille Grecs & cinq cent vaiſſeaux.

Pour avoir plus de Grecs à ſon ſervice, Artaxerce avoit inutilement tenté de rétablir la paix parmi les républiques de la Grece. Il ſurvint de nouveaux troubles. Les Thébains qui prirent les armes contre les Athéniens, leur enleverent Platée : ils ſe rendirent enſuite maîtres de Theſpies en Achaïe, & ils ruinerent ces deux villes.

Cependant la Grece étoit laſſe de la guerre. Athenes commençoit à craindre que Thebes ne devint trop puiſſante, & Artaxerce faiſoit de nouvelles inſtances, pour porter les Grecs à mettre bas les armes. On penſa donc à faire une

paix générale, & dans cette vue, les députés des villes s'assemblerent à Sparte.

Le traité alloit être conclu, lorsque les Thébains qu'on plaçoit dans la derniere classe, parce que jusqu'alors ils y avoient toujours été, déclarerent qu'ils vouloient être désignés par le nom des Béotiens, & tenir un des prémiers rangs. Les contractans s'y opposerent, & Agésilas insista sur ce qu'ils eussent à rendre la liberté à la Béotie. Epaminondas repliqua que le droit des Spartiates sur la Laconie n'étoit pas mieux fondé; & que s'ils renonçoient, Thebes suivroit leur exemple. La réponse qui étoit juste en devint plus offensante, & Agésilas raya les Thébains du traité qu'on venoit de conclure. Tous les députés souscrivirent aux volontés de ce roi : ils craignoient trop Sparte pour oser résister.

Voilà donc Thebes seule contre toute la Grece. Mais Epaminondas entra en charge & alla commander les armées. Thebes opposa six mille hommes & ce général, à vingt-quatre mille commandés par Cléombrote roi de Sparte. D'ailleurs sans espérance de secours, elle paroissoit perdue. Les augures même lui étoient contraires. On les annonce au général qui répond par un vers d'Homere : *Il n'y a qu'un seul bon augure, c'est de combattre pour la patrie.* Cependant il en imagine de favorables, il les fait répandre pour rassurer les esprits, marche, joint l'ennemi à Leuctres & le défait. Pélopidas commandoit le bataillon sacré, c'est-à-dire, les trois cens hommes avec lesquels il avoit triomphé à Tégyre.

Cléombrote, qui commandoit à son aile droite composée de Lacédémoniens, fut tué au com-

mencement de l'action. Au premier bruit de cette mort, les alliés qui s'étoient engagés dans cette guerre malgré eux, prirent la fuite, & entraînerent avec eux les Spartiates. Thebes ne perdit que trois cens hommes, & ſes ennemis en laiſſerent quatre mille ſur la place.

Dans ces quatre mille hommes, il y avoit mille Lacédémoniens & quatre cent Spartiates. Mais Sparte paroiſſoit encore avoir perdu tous ceux qui avoient ſurvécu à cette journée : car la loi proſcrivoit les citoyens qui fuyoient devant l'ennemi. & tous avoient fui. Pour les ſauver, Agéſilas imagina de laiſſer dormir les loix pendant un jour.

Epaminondas & Pélopidas portent la guerre dans le Péloponeſe. Leur armée ſe groſſit de tous les peuples, qui veulent ſecouer le joug des Lacédémoniens. Elle eſt de ſoixante-dix mille hommes, lorſqu'ils entrent dans la Laconie, & pour la premiere fois Sparte voit l'ennemi à ſes portes.

Agéſilas qui avoit fait trembler le grand roi, ſe voyoit humilié. C'eſt lui qui avoit engagé les Lacédémoniens dans cette guerre. L'ennemi le bravoit, l'inſultoit : les citoyens s'agitoient en tumulte; il n'entendoient que des plaintes, des murmures; & l'aviliſſement de la république ſembloit lui reprocher juſqu'à ſes exploits dont il ne reſtoit aucun fruit. Cependant ſourd à tous les cris, il n'eut pas l'imprudence de ſortir, & de haſarder un nouveau combat. Content d'avoir pourvu à la défenſe de la ville, il abandonna la campagne, & il ſe tint ſur la défenſive; jugeant avec raiſon que les Thébains ne feroient que

de vaines tentatives sur Sparte, & seroient enfin obligé de se retirer. Mais auparavant Epaminondas bâtit Mégalopolis, & il y rassembla les Arcadiens, qui de tous tems ennemis des Spartiates, devinrent par-là plus redoutables. Il rétablit encore Messene, où il rappella les peuples que les Lacédémoniens avoient chassé du Péloponese trois cens ans auparavant. Il mit donc aux portes de Sparte deux ennemis irréconciliables.

Pour exécuter toutes ces choses, Epaminondas & Pélopidas avoient conservé le commandement quatre mois au-delà du terme prescrit par la loi. On leur en fit un crime, & ils alloient être condamnés à mort; lorsqu'Epaminondas représentant les services qu'ils avoient rendu à la patrie, demanda qu'on mit sur son tombeau, qu'il avoit perdu la vie pour avoir sauvé l'état. Le peuple alors reconnut son ingratitude, & se hâta de les absoudre.

Cependant le Péloponese soutenu par les Thébains, se soulevoient contre Sparte, divisée par des factions; & Agésilas n'avoit pas moins de peine à gouverner cette république, qu'à la défendre. Ce fut alors que plusieurs peuples de la Grece formerent une ligue contre les Thébains, & députerent au grand roi pour le faire entrer dans cette confédération.

Cette négociation échoua. Pélopidas que Thebes envoya au roi de Perse, fit connoître à ce monarque, combien il lui importoit de proteger une puissance naissante, qui ne pouvoit lui donner de l'ombrage & qui ne pouvoit nuire qu'à deux républiques, de tous tems ennemies de la Perse. Il fut écouté d'autant plus favora-

blement que ſa réputation l'avoit dévancé, & qu'il ſoutint par ſa conduite & ſes diſcours, l'idée qu'on avoit conçu de lui. Artaxerce déclara donc qu'il étoit allié des Thébains, que Meſſine demeureroit libre, & qu'Athenes ceſſeroit ſes hoſtilités ſur les côtes de la Béotie.

Tous les ambaſſadeurs de la Grece revinrent chargés de préſens, excepté Pélopidas, qui n'accepta que ce qu'il ne pouvoit pas honnêtement refuſer. A cette occaſion, Epicrate ſimple portefaix, qui avoit été du voyage, propoſa en pleine aſſemblée aux Athéniens de faire un decret par lequel il ſeroit ordonné, qu'au lieu de neuf archontes, on éliroit toutes les années neuf ambaſſadeurs, qu'on les choiſiroit parmi les plus pauvres, & qu'on les enverroit au grand roi.

Sur ces entrefaites, Epaminondas fit une irruption dans le Péloponeſe, où il eut à combattre les Spartiates, les Corinthiens & les Athéniens. Il eut d'abord de grands avantages : mais enfin forcé à céder, il ſe retira. A ſon retour, il fut accuſé d'avoir trahi les intérêts de la Béotie, & on lui ôta l'adminiſtration des affaires.

L'affoibliſſement de Sparte & d'Athenes inſpiroit à pluſieurs peuples l'ambition de donner la loi à la Grece. Jaſon, tyran de Phères, s'étoit fait nommer généraliſſime des Theſſaliens, à force de leur répéter qu'il prévoyoit la chûte de Thebes, & que c'étoit à leur tour à commander. Brave & expérimenté, il paroiſſoit capable d'exécuter de grands projets, & il avoit raſſemblé une armée de vingt mille hommes de pied & de huit mille chevaux, lorſqu'il fut aſſaſſiné.

Ses deux freres, Polydore & Polyphron, lui

ſuccederent : mais Polydore tué par Polyphron, eſt bientôt vengé par Alexandre ſon fils. Ce nouveau tyran qui n'avoit pas les talens de Jaſon, vouloit aſſujettir les Theſſaliens, qui ſe mettoient ſous la protection de Thebes ; & Pélopidas marchoit en Theſſalie, dans le tems qu'Epaminondas étoit dans le Péloponeſe. Il ſoumit Alexandre, paſſa en Macédoine pour regler la ſucceſſion d'Amyntas II, dernier roi, & emmena en ôtage trente enfans des premieres maiſons entre autres Philippe, fils d'Amyntas, & frere du roi Perdiccas.

Bientôt Thebes fut obligée d'armer encore contre Alexandre de Pheres, qui violant le droit des gens, avoit arrêté priſonnier Célopidas, revêtu du titre d'ambaſſadeur. Cette expédition ne réuſſit pas : & ſans Epaminondas, qui s'y trouva en qualité de volontaire, les Thébains étoient entierement défaits. A cette occaſion, on lui rendit le commandement, & étant rentré tout auſſitôt dans la Theſſalie, il ramena Pélopidas à Thebes.

Quelques années après, les Theſſaliens, qu'Alexandre de Phéres continuoit de ſoulever par ſes uſurpations, & plus encore par ſes cruautés, demanderent un nouveau ſecours, & Thebes arma ſept mille hommes, dont elle donna le commandement à Philopidas, comme les Theſſaliens le deſiroient. L'armée étoit prête à partir, lorſqu'une éclipſe de ſoleil jetta l'épouvante parmi les ſoldats. Pélopidas qui ne voyoit dans ce préſage qu'un événement naturel, partit ſuivi de trois cent cavaliers qui ne voulurent pas, abandonner, & laiſſa tous ceux qui craignirent de

le ſuivre. Impatient de montrer à toute la Grece, que lorſqu'Athenes & Sparte favoriſoit les tyrans, Thebes armoit pour les exterminer, il ſe mit à la tête des Theſſaliens, qui s'étoient raſſemblés à Pharſale, joignit Alexandre près d'un lieu nommé Cynoſcéphales, & le vainquit. Mais il fut tué ayant eu l'imprudence de s'expoſer plus qu'il ne convient à un général. Les Theſſaliens & les Thébains le pleurerent. Alexandre contraint de rendre la liberté à toutes les villes, ne conſerva que Phéres; & dans la ſuite il fut poignardé par les freres de Thebé ſa femme, qui les arma elle-même. C'étoit un monſtre digne d'un pareil ſort.

Les Arcadiens étant en guerre avec les Eléens, ſe diviſerent au ſujet de la paix que les Tégéens vouloient faire, & à laquelle les Mantinéens ſe refuſoient; & cette diſſention produiſit une nouvelle guerre, à laquelle les principaux peuples de la Grece prirent part. Les Thébains ſe déclarerent pour Tégée, & Mantinée fut ſecourue par les Spartiates & par les Athéniens.

Epaminondas étoit entré dans l'Arcadie, & campoit près de Tégée, dans le deſſein d'attaquer les Mantinéens, lorſqu'il apprit qu'Agéſilas avançoit vers Mantinée. Alors il marcha par un autre chemin à Sparte, qu'il ſe flattoit de ſurprendre. Mais les Lacédémoniens avertis à tems, revinrent au ſecours de leurs foyers, & après un rude combat donné dans la ville, ils forcerent Epaminondas à ſe retirer.

Cette entrepriſe manquée lui cauſa d'autant plus de chagrin, que le terme de ſon commandement alloit expirer. Il croyoit avoir reçu un

affront : jaloux de le réparer, il ſe hâta de joindre l'ennemi à Mantinée, & remporta une victoire qui termina ſes jours & la gloire de Thebes. Il mourut de ſes bleſſures, & la puiſſance de cette république s'évanouit avec lui : c'étoit un homme d'état, un citoyen vertueux, & peut-être le plus grand capitaine que la Grece ait produit.

En conſidérant que la gloire de Thebes fut uniquement l'ouvrage de Pélopidas & d'Epaminondas, qu'elle commença & finit avec eux ; vous voyez, Monſeigneur, que ce ne ſont pas les grands états, qui font les grands hommes, & que ce ſont plutôt les grands hommes qui font les grands états.

A Athenes la jalouſie diviſa Ariſtide & Thémiſtocle, Cimon & Périclès, &c. Thebes ne produiſit que deux hommes ſupérieurs : mais ils furent toujours unis, parce qu'ils étoient tous les deux également vertueux. Uniquement animés de l'amour de la patrie, chacun d'eux applaudiſſoit aux ſuccès de ſon ami ; & ſi Pélopidas voyoit les ſiens effacés par ceux d'Epaminondas, il lui ſavoit gré d'être plus utile que lui.

Nous voici à l'époque où la Grece dégéneroit, & où il ſembloit que le changement de mœurs détruiſoit l'ancien peuple, pour en ſubſtituer un nouveau. Périclès en avoit préparé la ruine, Lyſandre l'avoit hâtée : & les deux illuſtres Thébains n'avoient pas aſſez vécu, pour aſſurer ſur des fondemens ſolides l'édifice qu'ils avoient élevé.

En général, la politique des Grecs portoit ſur un principe très-faux, & ce principe étoit une

ſuite des circonſtances par-où ils avoient paſſé: je m'explique.

Il eſt évident qu'un état n'eſt puiſſant que par le nombre des citoyens. Mais parce que les républiques de la Grece ne le pouvoient pas devenir par cette voie, elles crurent pouvoir l'être par le nombre de leurs alliés. Elles ne remarquoient pas que la puiſſance qu'elles acquéroient par ce moyen, n'étoit que pour le moment, & qu'il ne leur étoit pas poſſible d'en aſſurer la durée.

Une confédération eſt néceſſairement lente à former des projets; plus lente à les exécuter, & prompte ſeulement à ſe diviſer. Lors même que les peuples qui la compoſent, ſe réuniſſent contre un ennemi commun, on voit dans l'émulation qui les porte à ſe diſtinguer, la jalouſie qui les arme les uns contre les autres. D'un côté, preſque tous voudront traiter d'égal à égal avec la puiſſance dominante, de l'autre, la puiſſance dominante voudra conſerver ſa ſupériorité; & pour la conſerver, elle apeſantit le joug. On ſe plaint: on ſe ſouleve: on paſſe d'une alliance dans une autre: tour-à-tour on dominera & on ſera aſſujetti; & les peuples ſeront expoſés à des révolutions continuelles.

CHAPITRE IX.

Juſqu'à la mort de Philippe.

APRÈS la bataille de Mantinée, Athenes & Sparte ſont humiliées, Thebes n'eſt plus; & les Grecs fatigués de leurs longues diſſentions, cederent aux ſollicitations d'Artaxerce qui continuoit à les inviter à la paix. Ce monarque, qui méditoit une nouvelle expédition en Egypte, avoit beſoin de leurs ſecours contre Tachos, ſucceſſeur de Nectanébus; & c'eſt pour les obtenir, qu'il ſongeoit à faire ceſſer les diviſions de la Grece. Par le traité dont il dicta lui-même les articles, il fut arrêté, que chaque ville conſerveroit ce qu'elle poſſédoit; & que celles qui étoient libres alors, reſteroient libres. L'indépendance, que ce traité aſſuroit aux Meſſéniens, offenſa les Spartiates. Ils ſongerent à ſe venger d'Artaxerce; & l'Egypte paroiſſant leur en fournir l'occaſion, ils envoyerent un corps de troupes aux ſecours de Tachos : Agéſilas le conduiſit lui-même.

Ce roi ne répondit pas à l'idée que les Egyptiens en avoient conçu. Accoutumés à juger des princes par l'éclat qui les environne, ils ne virent en lui qu'un vieillard ſans aucune apparence; & ils ne comprenoient pas que ce fût là cet homme, que la renommée avoit devancé. Tachos même, qui lui avoit promis le commandement de l'armée, parut lui donner peu de confiance.

Sur

Sur ces entrefaites, Nectanébus s'étant soulevé, Agéſilas impatient de ſe venger, ſe joignit au rebelle; & Tachos, obligé de ſortir d'Egypte, ſe retira à la cour d'Artaxerxe, qui le reçut avec bonté. Agéſilas, ayant établi Nectanébus [*] ſur le trône, s'embarqua pour retourner à Sparte: mais la tempête le pouſſa ſur la côte d'Afrique, où il mourut.

Alors l'Aſie mineure, la Syrie & la Phénicie ſe revolterent en meme tems contre Artaxerxe Mnémon. Ce prince qui vouloit le bien, laiſſoit faire le mal aux femmes & aux favoris qui le gouvernoient. Dans un monarque foible, l'humanité eſt une vertu ſtérile: & ſa foibleſſe, qui croit avec l'âge, autoriſant de plus en plus les vexations, fait tôt ou tard éclater le mécontentement des peuples. La cour même de ce prince fut remplie de troubles. Darius, ſon fils ainé, conſpira contre lui, & entraina cinquante de ſes freres dans ſa conſpiration. Elle fut découverte. Tous les coupables périrent: mais au milieu de ces déſordres, Artaxerxe mourut de chagrin après un regne de quarante ſix ans.

Ochus, le troiſieme de ſes fils légitimes lui ſuccede. C'eſt un monſtre qui s'eſt ouvert le chemin au trône par le meurtre de deux de ſes freres. Il croit s'y affermir par de nouveaux crimes; & il fait égorger toute la famille royale, afin que les peuples à qui il eſt en horreur; n'aient perſonne à lui ſubſtituer. Ses cruautés

[*] Il y en a eu deux de ce nom.

exciterent le ſoulevement de pluſieurs provinces. Tel étoit l'état de la Perſe.

En Grece, la guerre qui avoit ceſſé, laiſſoit après elle tous les maux qui en ſont les ſuites inévitables ; c'eſt-à-dire, l'épuiſement, les défiances ; les jalouſies, les haines & les diviſions. Devenues libres par le dernier traité, les villes ne continuoient de l'être que par l'affoibliſſement des republiques qui avoient dominé tour-à-tour ; & l'impuiſſance où elles étoient de commander les unes aux autres, paroiſſoit ſeule aſſurer à toutes la même liberté. Ainſi, parce qu'elles ne ſe redoutoient plus, elles croyoient n'avoir rien à redouter ; & dans leur état de foibleſſe, il ne leur reſtoit que des haines, qui ne leur permettoient plus de ſe réunir contre un ennemi commun.

Les Athéniens même paroiſſoient avoir renoncé à toute ambition. La gloire des armes, qu'ils avoient porté juſqu'au fanatiſme, n'avoit plus aucun attrait pour eux. Les Miltiades, les Thémiſtocles, les Ariſtides, les Cimons leur étoient devenus inutiles : il leur falloit des poëtes, des muſiciens, des comédiens, des artiſtes de toute eſpece. Les talens militaires dégradés, devenoient tous les jours plus rares. Les hommes de mérite dédaignoient de briguer les magiſtratures auprès d'une populace, qui proſtituoit ſes faveurs ; & les emplois reſtoient abandonnés à des ames viles, qui les deſiroient pour vendre la patrie.

Vous voyez combien cet âge eſt différent de celui où les Grecs, occupés des ſeuls progrès du gouvernement, & animés de l'amour de la

liberté, ne prenoient les armes que pour la défenſe commune, & n'accordoient la conſidération qu'aux talens néceſſaires. Ce peuple, autrefois vainqueur des Perſes, n'en étoit plus que l'épouvantail. Cependant il ſe forma une puiſſance qui le vit de trop près pour le craindre. Un roi de Macédoine, pays ſouvent tributaire de quelqu'une de ces républiques, forma le projet d'envahir la Grece & l'envahit.

Ce roi étoit ce même Philippe, que Pélopidas, avoit emmené en otage. Il deſcendoit des Héraclides, par Caranus, fondateur du royaume de Macédoine. Il fut élevé dans la maiſon de Poliminis, pere d'Epaminondas. A cette école, il acquit des talens: mais les vertus ne trouverent pas le même accès dans ſon ame. Pluſieurs troubles lui frayerent le chemin au trône, d'où il fit deſcendre ſon neveu encore enfant.

D'abord il n'y parût pas bien affermi: il fut attaqué de toutes parts. Les Illyriens & les Péoniens firent des irruptions dans ſes états, les Thraces vouloient mettre la couronne ſur la tête de Pauſanias; & les Athéniens, ſur celle d'Argée.

Philippe déſarma les Péoniens à force de promeſſes & de préſens. Par le même moyen il engagea le roi de Thrace à ne plus ſoutenir Pauſanias. Il déclara libre & indépendante la ville d'Amphipolis, afin de la détacher d'Athenes, dont elle étoit une colonie, & de cacher dans ces circonſtances une ambition, qu'il n'auroit pas été prudent de laiſſer tranſpirer. Enfin ayant remporté à Méthone une victoire ſur les Athéniens, & étant délivré d'Argée qui périt dans le

combat, il renvoya ſans rançon aux Athéniens tous les priſonniers qu'il avoit fait ſur eux. Cette modération affectée paſſa pour généroſité aux yeux de ces republicains : parce qu'ils déſiroient la paix, ils ſe flattoient que Philippe la déſiroit également, & ils déclarerent qu'ils ne le troubleroit plus dans ſes entrepriſes. Le roi de Macédoine s'y étoit attendu, & c'eſt tout ce qu'il demandoit dans une conjoncture auſſi critique.

Tel fut l'art avec lequel ce prince écarta une partie de ſes ennemis, afin de pouvoir tomber ſur les autres avec toutes ſes forces. Juſques-là, on ne put qu'applaudir à ſa conduite : mais il arriva bientot à ſes fins par toutes ſortes de voies. Rien ne fut ſacré pour lui : aucun traité ne le put lier : il ne les obſerva, qu'autant qu'il ne put pas les rompre impunément. Toujours injuſte, il ne connut d'autre regle que ſon utilité ; & il étendit ſa puiſſance, moins par la ſupériorité de ſes armes, que par ſa mauvaiſe foi.

Cet homme n'étoit qu'un aſſemblage de vices & de talens. D'abord élevé dans une cour, où la vertu n'étoit pas connue, il ne put contracter que des habitudes vicieuſes. Tranſporté dans ſa jeuneſſe à Thebes, il y acquit des connoiſſances : il y apprit à être actif, vigilant, laborieux, infatigable : il s'inſtruiſit ſurtout dans le metier des armes, le plus néceſſaire à ſon ambition. Il ſut former des ſoldats, il ſut les conduire, & c'eſt ſous lui que les Macédoniens apprirent à vaincre. Il créa la phalange macédonnienne, corps de troupes célebre dans l'hiſtoire.

Cependant, quoiqu'il eût des talens, il étoit jaloux de tous ceux qui ſe diſtinguoient par leur

mérite. Il fermoit tout accès à la vertu, & bien loin d'élever les hommes d'honneur aux emplois, il les éloignoit de ſa perſonne. Intempérant, crapuleux, il n'avoit pour amis que des flatteurs, des comédiens, des courtiſans ſans mœurs; & ſa cour étoit le receptable de ce qu'il avoit pu ramaſſer de plus vil chez les Grecs ou chez les barbares. Tel étoit cet homme, né, comme le dit Démoſthene, dans la Macédoine, dans ce coin du monde d'où il ne ſortit jamais un bon eſclave.

Perfide avec ſes ennemis, & même avec ſes alliés, Philippe étoit trop éclairé pour ne pas juger qu'un ſouverain doit être juſte au moins avec ſes ſujets; & il y a des traits de ſa vie, qui ſemblent prouver qu'il ne haïſſoit pas toujours la vérité. Un jour au ſortir d'un repas, ayant condamné une femme qui lui demandoit juſtice, *j'en appelle*, dit-elle. *A qui*, reprit le roi? *à Philippe à jeun.* Il ne s'en offenſa point. Il reçut de la même maniere le reproche d'une autre femme, qui lui dit : *ſi vous n'avez pas le tems de me rendre juſtice, ceſſez donc d'être roi.*

Quand Philippe n'auroit pas été entouré d'ennemis, il n'auroit pas été prudent à lui d'attaquer ouvertement les Grecs. Un danger preſſant n'auroit pas manqué de les tirer de la léthargie où ils étoient tombés. Ils avoient encore des généraux, Chabrias, Iphicrate, Timothée, Phocion, Timoléon, &c. Si dans un calme apparent ils étoient bien éloignés de leur confier l'autorité, ils la leur auroient abandonnée toute entiere, lorſqu'ils auroient vu leur liberté menacée. La force des circonſtances les y auroit contrains.

Sous ces chefs, les diſſentions domeſtiques auroient ceſſé : les républiques auroient oublié les haines qui les diviſoient ; & les citoyens ſe ſeroient retrouvés leur ancien courage.

Pour réuſſir, il falloit donc que Philippe attaquât les Grecs, & qu'ils ne ſe cruſſent pas attaqués. Vous conviendrez que cela demandoit de l'adreſſe : mais vous reconnoîtrez bientôt que ces peuples étoient alors on ne peut pas plus faits pour être trompés par les ruſes les plus groſſieres.

D'un côté le roi de Macédoine ſe fit des penſionnaires dans toutes les républiques. Dans celle d'Athenes, l'orateur Eſchine lui étoit vendu, ainſi qu'Ariſtodeme & Néoptoleme, deux comédiens qui avoient une grande influence dans les délibérations, à ce ſeul titre qu'ils contribuoient au plaiſirs des Athéniens : ces ames viles, occupées à faſciner les yeux, donnoient toujours aux démarches de Philippe, les vues les plus propres à écarter toute inquiétude.

D'un autre côté, ce roi n'entreprenoit rien qu'à propos. Il s'arrêtoit, auſſitôt qu'il voyoit qu'on alloit prendre de l'ombrage, & il ne reprenoit ſes projets, que lorſqu'il voyoit les Grecs retombés dans leur premier aſſoupiſſement. Tout au plus ces hommes autrefois citoyens, inquiets par intervalle, s'aſſembloient en tumulte : encore parloient-ils de jeux, lorſqu'ils vouloient parler d'affaires ; & en général, ils perdoient à délibérer le tems que Philippe employoit à agir. C'eſt ainſi que pour les aſſujettir, il ne falloit à ce roi que de l'artifice, de la mauvaiſe foi & du tems. La

ſuite des principaux événemens va developper ſenſiblement toute cette politique.

Tranquille du côté des Athéniens, il ne ſe ſouvint plus des promeſſes qu'il avoit fait aux Péoniens : il les ſubjugua, & les Illyriens eurent bientôt le même ſort. N'ayant plus d'ennemis il tomba ſur Amphipolis, qu'il avoit déclaré libre & indépendante ; & les Athéniens refuſerent leurs ſecours à cette ville, ſous prétexte qu'ils enfreindroient la paix qu'ils avoient fait avec la Macédoine : la vérité eſt que Philippe leur avoit promis de ne la prendre, que pour la leur remettre. Il la prit & la garda. Cette place lui étoit avantageuſe, parce qu'elle étoit une barriere contre les Thraces.

Bientût après il s'empara de Pydna : de Potidé & de Crénide, à laquelle il donna le nom de Philippolis. Potidée étoit aux Athéniens : c'eſt pourquoi il renvoya la garniſon avec de grandes marques de bonté. Il remit la place aux Olynthiens, auxquels il céda encore Anthémonte, ville qui étoit un ſujet de guerre entre cette republique & les rois de Macédoine. C'eſt ainſi qu'il amuſoit les uns par des préſens, & les autres par une paix ſimulée.

Cette démarche parut cependant ouvrir les yeux aux Athéniens : mais ils étoient occupés à chaſſer les Thébains de l'isle d'Eubée où une faction les avoit appellés ; & à peine eurent-ils repris cette isle, que Byzance, Chio, Cos & Rhodes formerent une ligue contre Athenes.

Cette guerre, nommée ſociale, ne fut pas favorable aux Athéniens, & ce fut la faute de Charès. Ce général, tout-à-fait dépourvu de talens,

ne ſuivit pas même ſa deſtination. Il s'engagea au ſervice d'Artabaze, qui venoit de ſe revolter contre Ochus. Ainſi, ſacrifiant ſa patrie à ſon avarice, Charès irrita le roi de Perſe ; & les Athéniens, que les menaces d'Ochus forçoient à faire la paix, reconnurent les Byzantins, ainſi que les inſulaires, pour libres & indépendans.

Charès ne fut pas puni : toute la colere du peuple retomba ſur ſes collegues, Iphicrate & Timothée, deux bons géneraux. Quoiqu'ils n'euſſent point eu de part à la démarche de Charès, & qu'ils euſſent même été rappellés auparavant, ils furent mis à l'amende. C'eſt ainſi que les Athéniens jugeoient.

Sur ces entrefaites, il s'éleva une guerre qui fut très-favorable aux projets de Philippe. Mais pour vous en donner une idée juſte, il faut reprendre les choſes de plus haut.

Du tems de Solon, les Criſſéens, peuples de la Phocide, devenus puiſſans par le commerce, crurent pouvoir tout entreprendre impunément. Ils entrerent à main armée ſur les terres de leurs voiſins, porterent la guerre juſqu'à Delphes, s'emparerent du temple, de toutes les richeſſes qu'il renfermoit, & commirent toutes ſortes de violences. Il fallut venger Apollon. Les amphictyons leverent des troupes, & après dix ans de guerre les Criſſéens furent exterminés, leurs villes détruites, leurs terres conſacrées au dieu qu'ils avoient offenſé, & à cette occaſion on inſtitua les jeux pythiques.

Il fut défendu de cultiver les terres conſacrées à Apollon, comme ſi des campagnes en friche devoient être plus agréables à la divinité. Au

mépris de cette loi, les Phocéens oſerent labourer & enſemencer une partie de ces terres. Condamnés à l'amende par le tribunal des amphictyons, ils arment & ſont ſoutenus des ſecours de Sparte & d'Athenes; tandis que les Thébains & les Theſſaliens combattent pour Apollon.

Cette ſeconde guerre ſacrée dura dix ans. Philippe parut d'abord n'y prendre aucune part. Occupé à étendre ſes conquêtes ſur la Thrace, il voyoit avec plaiſir les Grecs conſumer leurs forces; & ſans rien précipiter, il attendoit le moment où il auroit un prétexte pour tourner ſes armes contr'eux.

Ce moment parut s'offrir, lorſque les Phocéens ayant eu des avantages, les Theſſaliens demanderent des ſecours au roi de Macédoine. Il vint, fut défait une premiere fois, revint avec de nouvelles forces, & remporta une victoire complete. Ayant alors réuni à ſes troupes les Theſſaliens & les Thèbains, il marcha vers les Thermopyles, en apparence pour entrer dans la Phocide & punir les Phocéens ſacrileges, mais dans le vrai, pour s'aſſurer d'un défilé qui lui ouvroit l'Attique.

C'eſt à cette occaſion que Démoſthene monta pour la premiere fois dans la tribune. Cet orateur, dévoilant les vues de ce prince ambitieux, tira les Athéniens de leur aſſoupiſſement: ils coururent aux armes, & ils arriverent aux Thermopyles aſſez tôt pour en défendre le paſſage. Philippe n'oſa tenter de le forcer. Il jugea qu'il ſeroit imprudent de réveiller la valeur d'un peuple naturellement courageux. Il ſe retira donc, bien aſſuré qu'en le rendant à ſa premiere ſécurité,

il trouveroit tôt ou tard une occaſion plus favorable.

En effet, les Athéniens crurent n'avoir rien à craindre d'un ennemi qui paroiſſoit fuir devant eux, & les orateurs, vendus au roi de Macédoine, entretinrent cette confiance, ne ceſſant de dire que Philippe n'oſeroit jamais les attaquer.

Cependant, non content d'étendre ſes conquêtes dans la Thrace, ce prince enleve tous les jours aux Athéniens quelques unes des villes éloignées qui dépendoient d'eux. Il a ſeulement l'attention de ſe dire leur ami, il aſſure qu'il ne leur fait point la guerre, & cette déclaration paroît les raſſurer. Parce qu'il ne formoit point d'entrepriſes ſur l'Attique, ſa conduite en impoſoit au point, que le peuple demandoit ſérieuſement, ſi on étoit ou non en guerre avec lui. Les ſentimens étoient même partagés, & Démoſthene répondoit : *il eſt vrai que vous êtes en paix avec Philippe, mais Philippe eſt en guerre avec vous.*

Pendant qu'on agitoit ces queſtions ridicules Philippe prenoit des places, & les Athéniens couroient au théatre : ou ſe promenant ſur la place, ſe demandoient curieuſement des nouvelles, & diſoient le roi de Macédoine eſt-il mort ou malade ? Hé ! qu'importe, mort ou malade, leur crioit Démoſthene ? C'eſt vous qui avez créé Philippe : quand il ne ſera plus, vous vous en ferez bientôt un autre.

Par les préſens que ce prince avoit fait aux Olynthiens, il y avoit paru leur donner un gage de ſon amitié. Il ne vouloit cependant paroître

leur ami, que pour les ſurprendre ; & il parut l'être juſqu'au moment où il put leur commander de livrer leur ville. C'eſt ainſi qu'il ſe conduiſoit. Il avoit impoſé le joug aux Theſſaliens, & auparavant il leur avoit donné Nicée & Magnéſie. Il tomba ſur les Phéréens, lorſqu'il venoit de proteſter qu'il ne vouloit commettre aucune hoſtilité à leur égard ; & parce qu'il ſe diſoit ami des Oritains, il envoya des troupes chez eux, leur étant trop attaché pour ſouffrir les factions qui les troubloient. C'eſt dans le même eſprit qu'il livra aux Thébains Orchomene, Coronée & même la Béotie. Il paroiſſoit inſulter à la ſtupidité des peuples de la Grece. Cependant par cette conduite, il les tenoit diviſés : il s'aſſuroit de ceux qu'il avoit lieu de craindre : il aſſerviſſoit ceux qu'il ne craignoit plus ; & quoique ces artifices fuſſent d'autant plus groſſiers, qu'ils ſe répetoient plus ſouvent, Philippe s'applaudiſſoit de leur devoir des ſuccès qu'il ne partageoit pas avec ſes ſoldats.

Olynthe étoit une colonie d'Athenes. Démoſthene parla pour cette ville, & s'il perſuada, il ne put faire agir ni aſſez tôt, ni comme il convenoit. Le premier ſecours qu'on envoya, fut trop foible. Le ſecond arriva trop tard, lorſque la ville étoit priſe, ſaccagée, & les habitans eſclaves. Philippe dut cette conquête à la trahiſon des deux principaux magiſtrats. Ce prince avoit partout des hommes prêts à trahir leur patrie ; & parce que c'étoit lui qui donnoit l'argent, il trouvoit plus glorieux d'acheter que de conquérir.

Les Athéniens n'avoient plus cette activité

que nous leur avons vue ou du moins ils la bornerent toute aux choſes frivoles & de pur agrément. Lorſqu'il s'agiſſoit d'une fête, chaque citoyen connoiſſoit ceux qui y étoit prépoſés: il ſavoit d'avance les noms des muſiciens, des poëtes, des comédiens, les rôles, les récompenſes, ou les fonds. Lorſqu'il étoit queſtion de la guerre, on délibéroit, on ſe débattoit: on applaudiſſoit les orateurs, on les critiquoit: on diſſertoit, on jugeoit, & on ne concluoit rien. Vous parlez mieux que Philippe, diſoit Démoſthene, mais il agit mieux que vous. En effet, il ſemble que les Athéniens attendoient toujours, pour ſe déterminer, que le moment d'agir leur eût échappé; & les orateurs entretenoient cette lenteur, parce qu'ils ne montoient gueres dans la tribune, que pour tenir au peuple les diſcours qu'ils jugeoient lui être agréables. On flattoit ce peuple, Monſeigneur, parce qu'il étoit ſouverain, & on hâta ſa ruine.

Les Athéniens étoient dégénérés au point, que dédaignant de prendre les armes, ils confioient à des troupes étrangeres la défenſe de la patrie, encore ne pouvoient-ils ſe réſoudre à contribuer aux fraix de la guerre. Quoique leurs revenus fuſſent plus que triplés, il leur étoit impoſſible de mettre les mêmes troupes ſur pied. On eſt étonné, quand on compare l'éloquence avec laquelle Démoſthene les ſollicitoit à la guerre, & le peu de reſſources qu'il avoit pour la ſoutenir. Il propoſa d'armer deux mille hommes de pied & deux cent cavaliers, dont un quart fut compoſé de citoyens, & d'y joindre dix galeres légérement armées: avec cela, il vouloit qu'on fit

des courſes, & qu'on portat ſur-tout, la guerre, loin de l'Attique. Mais avec de pareilles forces, il étoit difficile de ſavoir où on la porteroit.

Cependant la guerre ſacrée duroit depuis dix ans, lorſque les Thébains, qui en portoient ſeuls tout le poids, invitèrent Philippe à le partager. Il n'attendoit que cette occaſion, pour faire une nouvelle tentative ſur la Grece. Le prétexte étoit heureux & paroiſſoit honnête : car en prenant les armes, il montroit du zele pour la religion & de la reconnoiſſance pour une ville, ou il avoit été élevé.

Les Athéniens, qui ſe laſſoient de ſoutenir les Phocéens, au lieu de faire de nouveaux efforts, négocierent la paix, & envoyerent des ambaſſadeurs au roi de Macédoine. Philippe occupé à leur enlever les domaines qu'ils avoient dans la Thrace, ne donna audience, que lorſqu'il eut pris tout ce dont il vouloit ſe ſaiſir. Il fit enſuite traîner la négociation : il corrompit les ambaſſadeurs ; & il ne ratifia la paix, que lorſqu'il eut tout diſpoſé pour tomber ſur les Phocéens.

Cette conduite auroit deſſillé les yeux aux Athéniens, ſi dans leur aveuglement, ils ne ſe fuſſent pas abandonés à des orateurs mercenaires dont les flatteries les aveugloient de plus en plus. La gloire, leur diſoient-ils, d'avoir des armées ſur pied pour voler au ſecours des peuples opprimés, eſt achetée bien cher par les dépenſes où elle vous jette. D'ailleurs que craindriez-vous ? Philippe, dans le fond, n'a-t-il pas les mêmes intérêts avec vous & avec les Phocéens ? Attendez qu'il paſſe les Thermopyles, & il fera tout ce que vous voudrez. Vous le verrez de-

venir l'ami de ſes ennemis, & l'ennemi de ſes amis ; & vous tomberez tout enſemble ſur les Thébains. La haine des Athéniens contre Thebes écoutoit ces diſcours, & leur amour pour le repos préparoit des conquêtes au roi de Macédoine.

Cependant Philippe s'empara des Thermopyles, entra dans la Phocide, ſoumit les Phocéens & ſe montra à la Grece comme le vengeur du temple de Delphes. Alors il aſſembla à la hâte les amphictyons, & au nom de ce conſeil, où il ne convoqua que des hommes dévoués à ſes volontés, il déclara les Phocéens déchus des droits d'amphictyonat, il proſcrivit ceux qui ſeroient jugés ſacriléges, & il ordonna la démolition de toutes les villes de la Phocide.

Il lui importoit d'être agrégé au corps des amphictyons, afin de ne paroître plus étranger à la Grece, & de pouvoir au beſoin faire ſervir la religion à ſes deſſeins. Il demanda donc les droits de ſéance & de ſuffrage, qu'on venoit d'ôter aux Phocéens. Il les obtint, & on lui accorda encore de préſider aux jeux pythiques, conjointement avec les Thébains & les Theſſaliens.

Alors il ſe retira, voulant par cette modération affectée, faire croire, qu'il n'avoit armé que par zele pour la religion. En effet, on ne manqua pas d'exalter ſon reſpect pour les dieux : les peuples furent aſſez ſimples pour croire à la piété de ce prince ; & ils oublierent qu'il avoit toujours manqué aux engagemens les plus ſacrés. Démoſthene, qui n'étoit pas auſſi crédule, perſuada néanmoins aux Athéniens de confirmer

tout ce qui avoit été fait dans l'assemblée des amphictyons ; qu'un refus de leur part auroit suscité à la république des ennemis trop puissans & en trop grand nombre. Philippe satisfait de ce succès, marcha contre les Illyriens : mais il continua d'observer la Grece.

Dans ce tems Timoléon passa en Sicile. Ce morceau d'histoire est fort intéressant. Vous verrez un citoyen vertueux, dont les talens font le bonheur d'un peuple. Nous en parlerons ailleurs. aujourdhui il faut laisser Timoléon, pour revenir à Philippe.

Pendant que ce roi faisoit tous ses efforts pour enlever aux Athéniens les alliés qu'ils avoient dans la Thrace & sur l'Hellespont, les Argiens & les Messeniens implorerent son secours contre les Spartiates, qui les opprimoient; & les Thébains, toujours ennemis de Sparte, le solliciterent à humilier cette république; & offrirent de se joindre à lui. Il n'avoit pas besoin d'être pressé pour entrer dans cette ligue. Il dicta donc aux amphyctions un décret, par lequel il étoit ordonné aux Lacédémoniens de laisser jouir Argos & Messene d'une indépendance entiere, & il fit marcher un corps de troupes du côté du Péloponese. Mais Démostene ayant fait sentir aux Athéniens la nécessité de prendre la défense de Sparte, Philippe rappella ses troupes, ne voulant pas réunir contre lui les forces de ces deux républiques.

Sans rompre encore avec les Athéniens, il entreprit ensuite de leur enlever l'Eubée. A cet effet, il pratiqua des intelligences dans cette isle, il s'attacha par des présens les citoyens qui avoient le plus d'autorité ; il établit des tyrans dans plu-

ſieurs villes. Par ce moyen l'Eubée paroiſſoit ſe ſouſtraire d'elle-même aux Athéniens; & Philippe l'acquéroit, ſans paroître avoir pris les armes. Pour cette fois néanmoins ſes projets furent déconcertés: car Phocion qui paſſa en Eubée, vainquit les rebelles, & ſoumit toute l'isle.

Phocion étoit tout à la fois grand capitaine & grand homme d'état: phénomene auquel dans ce ſiecle on n'étoit plus accoutumé. Alors ceux qui ſe deſtinoient à la guerre, n'étudioient que le métier des armes; & ceux qui vouloient gouverner, n'apprenoient qu'à haranger le peuple. Depuis que ces études étoient tout-à-fait ſéparées, la république étoit mal gouvernée & mal défendue. Phocion eſt le dernier homme qu'elle ait produit, & elle ne ſut pas s'en ſervir.

Enfin les Athéniens commencerent à croire que Philippe leur faiſoit la guerre, lorſqu'ils lui virent mettre le ſiege devant Périnthe & Byzance, deux villes alliées de la république. Alors ils demandent des ſecours au roi de Perſe: ils ſe liguent avec Chio, Cos & Rhodes: ils équipent une flotte, & Charès, qui la commandoit, met à la voile. Mais ce général, odieux aux alliés, qui le mépriſoient, ne fut pas même reçu dans les ports de Byzance, & il fallut lui donner un ſucceſſeur. Phocion, qui fut choiſi, délivra Byzance & Périnthe chaſſa Philippe de l'Helleſpont, & reprit ſur lui pluſieurs places.

Pour prévenir les plaintes des Athéniens, ce prince ſe hâta de leur en faire. Il les accuſa d'avoir commis les premieres hoſtilités; jugeant qu'il voileroit ſes infractions, s'il les accuſoit d'en avoir fait eux-mêmes. Il lui importoit peu que

ſes

les accuſations fuſſent prouvées : il les laiſſoit à débattre aux orateurs, & il gagnoit du tems. Afin même de perſuader qu'il ne demandoit que la paix, il fit des propoſitions : & afin de ne rien conclure, il traîna la négociation pendant deux ans. Dans cet intervalle il porta la guerre en Scythie, d'où il revint victorieux, après avoir néanmoins reçu quelques échecs.

Les Athéniens, conduits par Démoſtene, ſe refuſerent à toutes les propoſitions de Philippe, & réſolurent la guerre contre l'avis de Phocion. Il fallut donc enfin que ce roi armât ouvertement : cependant il avoit encore beſoin d'artifice.

D'un côté, ſes forces ſur mer étoient inférieures à celles des Athéniens : de l'autre, les Thébains & les Theſſaliens pouvoient ſeuls lui ouvrir un paſſage par terre. Or, quelle que fut la haine de ces peuples contre Athenes, ils ne s'armerent pas pour la détruire, parce qu'elle étoit encore à leur yeux le rempart de la liberté.

Armer contre les Athéniens, c'étoit donc s'expoſer à ſoulever toute la Grece. Pour couvrir ſes deſſeins, Philippe imagina de ſuſciter une nouvelle guerre ſacrée. Il fit accuſer les Loriens d'Amphiſſe d'avoir labouré quelques terres conſacrées à Apollon : & auſſi-tôt les amphictions, dont il dictoit les décrets, ordonnerent à toutes les villes amphictyoniques de lever des troupes.

La guerre commença, mais ſans ſuccès, parce qu'il importoit à Philippe qu'on ne pût pas la faire ſans lui. Cependant il craignoit de s'offrir, il vouloit plutôt être prevenu par les amphictyons ; & pour écarter juſqu'aux ſoupçons, il étoit néceſſaire qu'une perſonne, qui ne ſeroit pas ſuſ-

pecte, leur propoſât de donner à Philippe la conduite de cette guerre. Eſchine, qu'on ne ſavoit pas lui être vendu, étoit l'homme le plus propre à faire réuſſir ce projet. Le roi de Macédoine jetta les yeux ſur lui; & cet orateur, ayant été député par les Athéniens, le fit nommer général de l'armée.

Avant d'entrer en campagne, Philippe déclara qu'il venoit chez les Phocéens en qualité d'allié: il avoit même leurs ambaſſadeurs à ſa ſuite. Cependant, au lieu de marcher contre les Locriens, il tomba tout-à-coup ſur Elatée, capitale de la Phocide. Cette place lui ouvroit le chemin d'Athenes: & le mettoit en état de tenir les Thébains en reſpect.

L'alarme ſe répand alors parmi les Athéniens: ils députent de tous côtés, & Démoſthene engage les Thébains à s'unir à eux. Philippe, conſidérant les ennemis qu'il alloit combattre, craint à ſon tour & fait des propoſitions de paix. L'avis de Phocion étoit d'entrer en négociation. Il faut, diſoit-il, ou être les plus forts, ou être les amis de ceux qui le ſont; & je ne conſeillerai la guerre, que lorſque les jeunes gens ſeront déterminés à ne pas abandonner leur rang, que les riches s'empreſſeront à contribuer, & que les orateurs ne pilleront pas. Mais il ne fut pas écouté: & quoique Philippe eût corrompu l'oracle de Delphes, & eût répandu des augures capables d'effrayer ſes ennemis, Démoſthene entretint les Athéniens dans leur premiere réſolution, & leur aſſura que la Pythie Philippiſoit.

Ils ſe hâterent donc de prendre les armes: ils entrerent dans la Béotie: les Thébains ſe joigni-

rent à eux ; & ils furent défaits près de Chéronée : On a dit que Démoſthene fut des premiers à fuir, & que ſon habit s'étant accroché à un buiſſon, il ſe crut arrêté par l'ennemi, & demanda la vie. Phocion ne commandoit pas l'armée.

Philippe, toujours attentif à diviſer ſes ennemis, renvoya ſans rançon tous les Athéniens, qu'il avoit fait priſonniers ; & traitant les Thébains bien différemment, il mit garniſon dans leur ville, & rappella les citoyens exilés, auxquels il donna les magiſtratures.

On attribua la défaite de Chéronée aux généraux Liſide, & Charès. Le premier fut condamné à mort : le ſecond dut ſon ſalut à la confiance, avec laquelle il ſe défendit.

Toute la Grece ſe ſoumit. Cette ſoumiſſion néanmoins pouvoit n'être qu'un effet de la conſternation : car des peuples, jaloux de leur liberté, ne ſupportent pas le joug patiemment. Il s'agiſſoit donc de diſtraire les Grecs & par conſéquent de les occuper d'une nouvelle guerre : dans cette vue, Philippe réveilla leur ancienne haine contre les Perſes, & pour ſe rendre maître de toutes leurs forces, il ſe fit nommer leur généraliſſime. Les Lacédémoniens refuſerent ſeuls d'entrer dans cette ligue.

Pendant le regne de Philippe, la Perſe avoit été troublée par le ſoulévement de pluſieurs provinces ; & Ochus les avoit réduites, moins par la force de ſes armes, que par la trahiſon des chefs que les révoltés avoient choiſi. Mentor de Rhodes lui livra les Sidoniens, qui ſe voyant trahis, mirent le feu à leurs maiſons, & périrent dans les flammes. La deſtruction de cette

ville ſoumit toute la Phénicie. Bientôt après l'île de Chypre, qui s'étoit auſſi ſoulevée, poſa les armes ; & après la réduction de ces deux provinces ; Ochus tomba avec toutes ſes forces ſur l'Egypte ; il en chaſſa Nectanébus, qui s'enfuit en Ethiopie ; & il y commit toutes ſortes de cruautés.

Mentor, pour récompenſe de ſes ſervices, fut fait gouverneur des côtes de l'Aſie, & généraliſſime des troupes contre les provinces qui s'étoient ſoulevées. Il auroit pu néanmoins être ſuſpect : car Artabaze, qui s'étoit ſoulevé au commencement du regne d'Ochus, avoit épouſé ſa ſœur ; & Memnon, ſon frere, étoit entré dans cette révolte. Mais il eut aſſez d'adreſſe pour les réconcilier l'un & l'autre avec le roi, & tous deux quitterent la cour de Philippe, où ils s'étoient refugiés. Memnon étoit un des bons capitaines de ſon tems.

Ochus ne jouit pas long-tems de ſes ſuccès. Bagoas, Egyptien, un de ſes eunuques & ſon favori, vengea l'Egypte. Il empoiſonna ce monarque, il en fit mourir tous les enfans, conſervant ſeulement Arſès, le plus jeune de tous, parce qu'il ſe flattoit de gouverner ſous le nom de ce prince. Tel étoit l'état de la Perſe. Philippe avoit déjà fait partir pour l'Aſie mineure Attale & Parménion, & il continuoit ſes préparatifs, lorſqu'il fut aſſaſſiné par Pauſanias, dans la quarante-ſeptieme année de ſon âge, dans la vingt-quatrieme de ſon regne.

La même année Bagoas, voyant qu'Arſès connoiſſoit ſes crimes & ſongeoit à l'en punir, le prévint en l'aſſaſſinant, & donna la couronne à

Darius Codoman, qu'on croit arriere-petit-fils de Darius Nothus. On ne ſait comment ce prince avoit échappé au maſſacre qu'Ochus avoit fait de toute la famille royale. Il eut encore le bonheur d'échapper à Bagoas, & il lui fit boire le poiſon que ce ſcélérat lui avoit préparé.

Darius n'avoit d'abord eu d'autre emploi que de porter les dépêches aux gouverneurs des provinces. Elevé ſur le trône, il donna tous ſes ſoins à rétablir l'ordre. Il étoit brave, humain, généreux : tous les hiſtoriens lui rendent cette juſtice. Il dut ſans doute ces vertus aux circonſtances, qui avoient éloigné de lui la flatterie : mais les malheurs ne lui donnerent pas des lumieres.

CHAPITRE X.

Juſqu'à la mort d'Alexandre.

PHILIPPE étant mort, les Athéniens crurent n'avoir plus d'ennemis, & montrerent une joie qui déceloit leur foibleſſe. Démoſthene parut en public, couronné de fleurs : il fit décerner une couronne à l'aſſaſſin Pauſanias : il fit rendre aux dieux des actions de graces : enfin il engagea pluſieurs villes à former une ligue contre Alexandre ; parlant de ce prince, comme d'un enfant, qui avoit appris beaucoup de choſes, mais qui ſavoit tout mal.

Cependant cet enfant tournoit ſes armès contre les Thraces, les Péoniens, les Illyriens & d'autres barbares, que ſon pere avoit ſubjugué, & qui croyoient avoir trouvé le moment de ſe ſouſtraire au joug de la Macédoine. Il jugea que l'audace pourroit ſeule conſterner des ennemis, qui n'avoient pas eu le tems de concerter leurs meſures.

Vainqueur des barbares, il tomba ſur les Grecs. Les Thébains qui, ſur le faux bruit de ſa mort, avoient égorgé la garniſon macédonienne, oſerent ſeuls lui réſiſter; & preſqu'auſſi-tôt vaincus, ils furent réduits en ſervitude. La ville fut raſée: Alexandre ne conſerva que la maiſon des prêtres & celle de Pindare. On l'eſtimeroit davantage, s'il eût conſervé encore celle d'Epaminondas, ou même la ville entiere. Il ne devoit pas oublier que ſon pere s'étoit formé parmi les Thebains.

Mais cette ſéverité répandit la terreur, & les Athéniens ſe haterent d'implorer ſa clémence. Alors il jugea qu'il s'étoit aſſez fait redouter; & ne voulant pas porter au déſeſpoir des peuples qui ſe ſoumettoient d'eux-mêmes, il ne ſongea qu'à faire oublier la cruauté, dont il avoit uſé envers les Thébains, & qu'on dit qu'il ſe reprocha dans la ſuite. Toute la Grece ſe ſoumit.

Il ne lui reſtoit plus qu'à exécuter le projet que ſon pere avoit formé. Dans cette vue, il convoqua l'aſſemblée des Grecs à Corinthe; & ayant gagné les députés par ſa douceur, par ſon humanité & par toutes les marques d'amitié dont il les combloit, il ſe fit nommer généraliſſime de toutes les forces de la Grece.

L'empire des Perſes étoit vaſte, les déſordres grands, & les abus à leur comble : parce que ſous des princes foibles, lâches & vicieux, la corruption eſt toujours en proportion avec la puiſſance. Il y avoit autant de tyrans, que de miniſtres, de favoris, de ſatrapes, & chacun s'arrogeoit le droit de vexer les peuples.

Le monarque, qui ſe croyoit puiſſant par le faſte, dont il étoit enveloppé, étoit environné d'eſclaves, dont ſa vie dépendoit. Il tomboit ſous les coups d'un eunuque, qui diſpoſoit de la couronne ; & les révolutions du trône n'en cauſoient aucune parmi les nations, qui ayant chacune leur langage, leurs loix, leurs uſages, leurs mœurs, leur religion, leurs intérêts à part, n'avoient qu'une choſe commune à toutes, la haine du gouvernement.

Il étoit donc indifférent à tous ces peuples, que la couronne paſſât d'une tête ſur une autre. Voilà cependant les hommes que Darius arma pour ſa défenſe. Dans aucun tems ils n'avoient été ſoldats : ils l'étoient moins que jamais. C'étoit malgré eux qu'ils marchoient à l'ennemi : ils étoient indifférens ſur le ſort du combat : ils n'avoient pas le courage qui fait vaincre. Vous prévoyez donc qu'Alexandre eut des ſuccès. Cependant il prenoit ſi mal ſes meſures, qu'on peut le taxer de témérité : il eût échoué, pour peu que Darius eût ſu ſe conduire.

Il part avec trente mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, ſoixante & dix talents, des vivres pour un mois ; & diſtribuant à ſes officiers, tous les revenus de la Macédoine, il ne veut dit-il, conſerver pour lui que l'eſpérance.

Le voilà en Asie, & cependant il n'est pas assuré d'y faire des conquêtes : s'il a un échec, il ne peut pas se promettre de revenir dans ses états, il a même tout à redouter des Grecs. Il eût été prudent d'emmener plus de troupes, non pour vaincre Darius, mais pour affoiblir la Grece, & la mettre hors d'état de rien entreprendre. Dans le plan que Philippe avoit projetté, les Grecs devoient lui fournir deux cent mille hommes. Alexandre moins prudent n'écoutoit que son impatience ; & mit à peine quelque ordre dans la Macédoine.

Cet aventurier, car dans ce moment, je ne puis lui donner d'autre nom, avoit donc trente cinq mille hommes & l'espérance : cependant il n'avoit ni vivres, ni argent. Il falloit donc qu'il se hâtât de conquérir un pays abondant & riche. Par conséquent, autant il étoit de son intérêt de livrer des batailles, autant il étoit de celui de Darius de les éviter.

Si le roi de Perse eût ruiné les provinces, par où son ennemi devoit passer ; s'il eût formé différens corps de troupes, pour le harceler de tous côtés, & pour garder les defilés ; enfin si faisant une diversion, il eût envoyé une armée en Macédoine, Alexandre, affamé dans l'Asie, auroit été trop heureux de pouvoir repasser la mer. C'est ce que conseilloit Memnon de Rhodes, le seul homme de guerre qu'eût Darius ; & il ne fut pas écouté, parce que c'étoit le seul qui devoit l'être. On fit donc marcher cent mille hommes de pied & dix mille chevaux sur les bords du Granique, & leur défaite soumit au vainqueur presque toute l'Asie mineure.

Alors Alexandre renvoya ſa flotte, ſoit parce qu'il n'avoit pas de fonds pour l'entretenir, ſoit parce que, réſolu à vaincre ou à périr, il vouloit ôter aux Grecs tout moyen de retourner dans leur patrie.

Darius reconnut la ſageſſe des conſeils de Memnon. Il le déclara amiral de ſes flottes, & général des troupes deſtinées à porter la guerre dans la Macédoine. Memnon ſe rendit maître de Chio, de toute l'isle de Lesbos, à la réſerve de Mitylene, dont il fit le ſiege. Il ſe propoſoit, après avoir pris cette ville, de paſſer en Eubée, & de faire de la Grece le théatre de la guerre. Mais il mourut, & ſon projet fut abandonné.

Sur ces entrefaites, Alexandre tomba dangereuſement malade, pour s'être baigné dans le Cydnus, riviere de Cilicie. Cependant les médecins n'oſoient rien prendre ſur eux : ils ſe croyoient ſuſpects, parce que Darius avoit mis à prix la tête d'Alexandre, & ils craignoient qu'on ne les rendit reſponſables de l'événement. Un ſeul, qui ſe nommoit Philippe, préféra la vie de ſon maître à toute autre conſidération ; & il avoit entrepris de le traiter, lorſque Parménion, qui le ſoupçonna de s'être laiſſé corrompre, écrivit au roi de ſe méfier de ſon médecin. Si cet avis étoit fait pour inquiéter, le mal étoit preſſant : il falloit ou périr, ou donner ſa confiance. Dans cette ſituation Alexandre prit le ſeul parti qu'il convenoit de prendre : Philippe lui ayant apporté une médecine, il la but ſans héſiter, pendant qu'il lui donnoit à lire la

lettre de Parménion. Il fut rétabli peu de jours après.

Il étoit tems : Darius avançoit. Il eſt vrai qu'il n'oppoſoit que du faſte au courage d'Alexandre. Au lieu d'attendre ſon ennemi dans une plaine où, comme le lui diſoient des Grecs à ſon ſervice, il auroit pu déployer toutes ſes forces, il s'engagea, ſur l'avis de ſes courtiſans, dans les défilés de Cilicie, près de la ville d'Iſſus, & livra bataille dans un endroit où le terrain donnoit tout l'avantage au roi de Macédoine. Il fut défait.

Si l'ame d'Alexandre étoit au deſſus des périls, elle étoit au deſſous des ſuccès. A peine il entre dans la tente de Darius, qu'ébloui des richeſſes qui lui frappent les yeux, il s'écrie, *voilà ce qui s'appelle régner.* Quel mot! Monſeigneur. Il ne voit donc pas que ce luxe outré a préparé la défaite de ce monarque. C'eſt ainſi qu'il décele ſon caractere, & fait voir que la ſévérité des mœurs n'eſt en lui qu'un état forcé. A la vérité, on ne ſauroit trop louer la maniere dont il en agit avec la mere, les femmes & les filles du roi de Perſe. Mais enfin il fut vaincu par les richeſſes, dont il ſe vit maître; & il commença dès ce jour à prendre de nouvelles mœurs.

La Syrie ſe ſoumit ſans réſiſtance. Damas, où Darius avoit renfermé ſes tréſors, & où les femmes de la cour avoient cru trouver un aſyle, fut livré par le gouverneur. En Phénicie, les Sidoniens virent avec joie arriver un vainqueur qui les vengeoit des Perſes. En vain Straton, leur roi, voulut les retenir ſous la domination de Darius : il perdit la couronne; & Epheſtion,

à qui Alexandre permit d'en diſpoſer, mit ſur le trône Abdolonyme, qui étoit du ſang des rois, mais que la pauvreté avoit réduit à cultiver un champ. Tyr, qui réſiſta, fut priſe après un ſiege de ſept mois: deux mille habitans, qui échapperent à la fureur des ſoldats, ne purent échapper à la cruauté d'Alexandre. Il les fit mettre en croix.

Il ſe déshonora encore plus, s'il eſt poſſible, au ſiege de Gaza, place qui lui ouvroit l'Egypte, & dont par cette raiſon il lui importoit de ſe rendre maître. Bétis, qui en étoit gouverneur, fidele à Darius, la défendit avec courage, & ce fut un crime aux yeux du vainqueur. Alexandre immola dix mille hommes à ſa vengeance: il les fit paſſer au fil de l'épée: il fit vendre tous les autres habitans: il inſulta lâchement à la valeur de Bétis: il entra en fureur, parce qu'il le vit intrépide: enfin il le fit attacher par les talons à ſon char, & il le traina autour de la ville.

La priſe de Gaza ſoumit l'Egypte, qui portoit impatiemment le joug des Perſes. On s'attend qu'Alexandre va marcher contre Darius: mais il ſuſpend le cours de ſes victoires, pour exécuter un projet ridicule, qu'il méditoit depuis quelque tems.

Au milieu des déſerts ſablonneux de la Libye eſt un temple que la ſuperſtition a conſacré à Jupiter Ammon. Pour y arriver, il faut traverſer des contrées où l'eau manque tout-à-fait, & où les chaleurs ſont inſupportables.

Alexandre entreprend ce voyage. Après bien des fatigues, après avoir été ſur le point de périr lui & tous les ſoldats qui le ſuivoient, il arrive

le dixième jour, & ſe fait reconnoitre pour fils de Jupiter par le grand ſacrificateur. Ce n'étoit plus le tems où l'on adoptoit ces ſortes de fables, mais les flatteurs ſont de tous les ſiecles, & la flatterie a toujours aux yeux des princes l'air de la crédulité.

Après avoir bâti Alexandrie, il quitta l'Egypte, & paſſa en Aſſyrie, où il joignit Darius aux environs d'Arbelles. L'armée des Perſes étoit beaucoup plus nombreuſe que celle qu'il avoit défait à Iſſus, & par conſéquent plus facile à vaincre. Cependant les Macédoniens furent épouvantés à la vue de cette multitude. Une éclipſe de lune acheva de répandre la conſternation. Alexandre lui-même fut effrayé. Il conſulta les devins: il fit venir le prêtre Ariſtandre: il immola ſecrétement des victimes à la Peur: il invoqua Jupiter, Minerve & la Victoire. On ne peut pas croire qu'Ariſtote lui eût donné ces ſuperſtitions. Il les devoit ſans doute aux idées qu'il avoit reçues dans ſa premiere enfance, & à une puſillanimité qui lui étoit naturelle. La philoſophie peut éclairer: mais d'une ame foible, elle n'en ſauroit faire une ame forte.

Il y a bien des ſortes de courage. Si Alexandre n'avoit pas celui qui ſecoue le joug de la ſuperſtition, il avoit au moins celui qui conduit les ſoldats à la victoire. Celle d'Arbelles fut complete. Darius s'enfuit de province, en province & les principaux ſatrapes fléchirent auſſi-tôt devant le vainqueur.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Aſie, les Thraces d'un côté, & les Lacédémoniens de l'autre, ſe ſoulevoient, & le reſte des Grecs n'at-

tendoit que le moment de ſe déclarer. Mais les Lacédémoniens furent défaits par Antipater, gouverneur de Macédoine, & depuis ce tems juſqu'à la mort d'Alexandre, la Grece n'offre point d'événemens conſidérables.

Alexandre ſe tranſporta ſucceſſivement à Babylone, à Suſe, à Perſépolis. Il s'abandonna à un luxe qui fut contagieux pour ſes ſoldats, & la diſcipline militaire ſe relâcha. Heureuſement la Grece lui envoyoit ſouvent de nouvelles recrues.

Il marchoit vers Ecbatane à la pourſuite de Darius; lorſqu'à ſon approche Beſſus & Narbazane égorgerent ce monarque. Dans la ſuite, ces deux ſcélérats tomberent entre ſes mains. Il punit le premier, fit grace au ſecond; & prouva que les actions juſtes, qui lui échappoient quelquefois, n'étoient pas dirigées par des principes ſurs & conſtans. En effet, il n'eſt pas étonnant que celui qui avoit fait mourir Bétis, ait laiſſé vivre Narbazane.

Abſolument maître de la Perſe par la mort de Darius, il voulut conquérir toutes les nations orientales. Il ſoumit juſqu'aux peuples au-delà de l'Hydaſpe: mais ſes ſoldats ayant refuſé de le ſuivre plus loin, il ne put pas pénétrer juſqu'au Gange.

Pour ſe montrer au moins à l'Océan, il s'embarqua ſur l'Acéſine, & il deſcendit juſqu'à l'embouchure de l'Indus. On ne pourra plus rien ajouter à votre gloire, diſoit-il à ſes ſoldats: vous voilà bientôt à l'extrêmité de l'univers, & vous verrez des choſes qui ne ſont connues que des dieux. Ils arriverent au moment du flux, &

voyant, avec quelle impétuosité l'Océan se répandoit sur les terres, ils crurent que ce dieu courroucé vouloit les engloutir & le fils de Jupiter avec eux.

Alexandre contempla l'Océan, spectacle qu'il ne croyoit pas avoir acheté trop cher. Ensuite, tandis que sa flotte se dirigea vers le golphe persique, il s'en retourna par terre, & s'engagea imprudemment dans des déserts, où il vit périr, faute de vivres, les trois quarts de son armée.

C'est dans le cours de ces dernieres expéditions, qu'Alexandre se livre aux excès de toute espèce. Il prend l'habit & les mœurs des Perses; à leur molleſſe, il ajoute la crapule. Son palais est un serrail, & sa table un lieu de débauche, où il seroit honteux de ne pas s'enyvrer.

Sous prétexte d'une conjuration qui n'est pas prouvée, il fait mourir Philotas; il en fait assassiner le pere, Parménion, ce capitaine qui l'a toujours servi lui & son pere avec zèle. Il arrive à une petite ville, où habitoient les Branchides. C'étoit une famille de Milet, qui avoit été transportée dans la Bactriane. Ces malheureux couroient au-devant de lui avec joie; & le barbare les fait tous égorger, parce que, plus d'un siecle auparavant, leurs peres avoient servi sous Xercès.

Il se loue avec indécence. Il n'est pas content de ses succès, s'il ne rabaisse ceux de son pere. Il entre en fureur contre un vieux capitaine, qui ne peut souffrir qu'on flétrisse la mémoire de Philippe. A ces mots, *tu n'as vaincu qu'avec les soldats de ton pere*, il poignarde Clitus, qui lui avoit sauvé la vie.

Il faut l'avouer, il fut honteux de ce crime. Il

s'abandonne au déſeſpoir : il veut s'ôter la vie : il ſe prive de toute nourriture. Les courtiſans inquiets paroiſſent même avoir épuiſé toutes les reſſources, lorſqu'Anaxarque lui dit : *ignorez-vous que les actions des ſouverains, quelles qu'elles ſoient, ſont toujours juſtes & équitables*, voilà ce qui le conſole.

C'eſt au milieu d'un repas que Clitus fut tué, & l'ivreſſe pouvoit diminuer l'horreur de cette mort. Mais Alexandre étoit capable de commettre de ſang froid de pareils crimes.

Ce fils de Jupiter oſoit ſe montrer, tantôt avec les attributs de ce dieu, tantôt avec ceux de Diane, tantôt avec ceux de Minerve, &c. Ce n'étoit pas aſſez : il vouloit que cette maſcarade en impoſât aux peuples, il vouloit ſérieuſement être adoré. A un ſouper, de concert avec lui, Cléon, mauvais poëte de Sicile, commence l'éloge d'Alexandre, qui prend auſſitôt un prétexte pour ſe retirer. Le poëte continue : il compare ſon héros à tous les dieux, le dit plus digne d'adoration qu'aucun autre ; & concluant qu'il faut ſe proſterner, quand il rentrera, il invite tout le monde à ſuivre l'exemple qu'il en va donner.

Si le roi étoit préſent à ton diſcours, dit Calliſthene, il t'impoſeroit ſilence : & ce ſage philoſophe fit voir ce qu'on doit à ſon prince, & ce qu'on doit à ſes dieux.

Alexandre, caché, entendit tout, & deſira de trouver l'occaſion de venger ſa divinité. Elle ſe préſenta bientôt. Une conſpiration, tramée contre ce prince devenu odieux & mépriſable, fut découverte. Hermolaüs en étoit le chef, & parce que Calliſthene avoit eu de l'amitié pour lui,

Alexandre confondit ce vertueux philoſophe avec les coupables, & fit périr un homme qu'Ariſtote ſans doute avoit choiſi dans l'eſpérance d'oppoſer une digue à des vices qu'il prévoyoit. Ce crime ſeul ſuffiroit pour dèshonorer un grand homme.

Il eſt vraiſemblable qu'il ne fut pas au pouvoir d'Ariſtote de donner à ſon diſciple des idées de la vraie grandeur. La cour de Macédoine étoit trop corrompue : Philippe offroit de trop mauvais exemples à ſon fils : & d'ailleurs Alexandre avoit en lui dès l'enfance le germe d'une ambition déſordonnée, qui dans la proſpérité ne pouvoit manquer de le faire tomber dans les plus grands excès.

Fâché des conquêtes que faiſoit ſon pere, *il ne me laiſſera rien à conquérir*, diſoit-il, avec chagrin. Ce mot ſeul pouvoit faire preſſentir ce qu'il deviendroit, ſi jamais il étoit conquérant. En effet, élevé dans de pareils ſentimens, auxquels toute une cour applaudiſſoit, ne devoit-il pas s'accoutumer à penſer que la victoire met au-deſſus des loix, & que rien ne doit réſiſter aux volonté d'un conquérant, comme rien ne réſiſte à ſes armes ?

Pour laiſſer dans les Indes une idée extraordinaire de ſon armée, il dreſſa douze autels de cinquante coudées de haut, avec ces inſcriptions : *A mon pere Jupiter Ammon. A Hercule, mon frere, &c.* Il fit enſuite tracer un camp trois fois plus grand que celui qu'il avoit occupé, & on l'environna d'une tranchée fort profonde. Dans ce camp, il bâtit de vaſtes écuries, où l'on eut ſoin de mettre les mangeoires à une grande élévation, & de pendre de côté & d'autre des mords d'une

d'une groſſeur énorme. Enfin il y laiſſe des armes, dont le volume & le poids permettoient à peine de les remuer, des lits de cinq coudées de long, & dans les mêmes proportions des uſtenſiles de toute eſpece. On ne croiroit pas ces choſes, ſi tout n'étoit pas croyable de la part d'un homme en démence qui vouloit paſſer pour un dieu.

Les cruautés de ce roi avoient aliéné tous les eſprits. Depuis la mort de Calliſthene, les plus honnêtes gens gémiſſoient dans le ſilence : il devenoit lui-même ſoupçonneux & défiant, & le mérite excitoit ſa haine & ſa jalouſie. La vérité ne perça donc plus juſqu'à lui. Alors entouré de flatteurs qui étudioient ſes vices pour y applaudir, il ne garda plus de meſures. Dans un même jour, il épouſa Barſine, fille aînée de Darius, & Paryſatis, la plus jeune des filles d'Ochus ; quoiqu'il ſe fût déja marié avec Roxane dans la Bactriane, & qu'il traînât une multitude de femmes après lui. Il ordonna à ſes principaux officiers de s'allier, à ſon exemple, aux plus grandes familles de la Perſe ; & parce que cette conduite éleva des murmures parmi ſes troupes, il fut aſſez aveugle pour confier la garde de ſa perſonne à trente mille Perſes, préférant les ſoldats qu'il avoit vaincu, à ceux qui l'avoient fait vaincre.

Cependant les débauches, auxquelles toute ſa cour s'abandonnoit par goût ou par complaiſance, font tous les jours périr quelques-uns de ſes courtiſans. Un ſeul repas coûte la vie à quarante-deux : un autre lui enleve Epheſtion.

Sa douleur fut des plus vives. Ses courtiſans, voulant la diſſiper, n'imaginerent rien de mieux,

que l'apothéoſe de ſon favori ; Jupiter Ammon, conſulté, fit la réponſe qu'on lui dicta : bientôt le nouveau dieu eut des temples, des autels, manifeſta ſa volonté par des ſonges, & rendit des oracles. Babylone fut le théatre de cette apothéoſe.

Cependant le bruit ſe répand que la mort du conquérant approche. Les augures n'annoncent rien que de ſiniſtre : les accidens les plus ſimples ſont pris pour des préſages. Il ſe trouble lui-même : une terreur ſuperſtitieuſe s'empare de ſon ame : ſon palais ſe remplit de devins : ce n'eſt que ſacrifices, que purifications, & ce dieu meurt comme le plus foible des hommes. Il étoit dans la trente-troiſieme année de ſon âge & dans la treizieme de ſon regne.

Tel a été, Monſeigneur, Alexandre qu'on ſurnomme le Grand. On pouvoit aiſément prévoir ſa fin. Il n'étoit pas néceſſaire de fouiller dans les entrailles des victimes, ni d'évoquer les démons. Les débauches qui faiſoient périr tant de courtiſans, étoient les augures qu'il ſuffiſoit de conſulter. Lorſqu'il mourut, il méditoit la conquête de l'Afrique, de l'Eſpagne, des Gaules & de l'Italie : mais alors il n'étoit plus ce qu'il avoit été, & ſes ſoldats, ainſi que lui, auroient été des Perſes plutôt que des Grecs.

Ne laiſſant après lui qu'un frere imbécille & des enfans en bas âge, incapables de faire valoir leurs droits, Alexandre n'oſa ſe déſigner un ſucceſſeur ; & quand Perdiccas lui demanda à qui il deſtinoit l'empire ; au plus digne, répondit-il, & je prévois que ce différent me prépare d'étranges jeux funebres.

CHAPITRE XI.

Partage qui ſe fait de l'empire d'Alexandre.

ALEXANDRE avoit eu de Barſine, veuve de Memnon de Rhodes, un fils qu'on nommoit Hercule. Il laiſſoit un frere, Aridée, prince imbecille qu'il avoit toujours mené avec lui. Enfin Roxane qui étoit groſſe.

Les principaux officiers, s'étant aſſemblés pour délibérer ſur le choix d'un maître, donnerent la couronne à Aridée, qui prit le nom de Philippe; & ils arrêterent que l'enfant qui naîtroit de Roxane, ſi c'étoit un garçon, la partageroit avec lui. Quelque tems après, cette princeſſe accoucha d'un fils, qu'on nomma Alexandre, & qui fut reconnu pour roi, comme on en étoit convenu.

Jaloux les uns des autres, les généraux n'avoient pu ſe réſoudre à donner l'empire à un d'eux, & à choiſir un maître parmi ceux à qui ils ſe croyoient égaux. Leux ſuffrages ne s'étoient réunis ſur un imbécille & ſur un enfant, que parce que, ſous de pareils chefs, ils conſervoient toutes leurs eſpérances: chacun ſe flattoit d'avoir le tems de prendre les meſures convenables à ſes deſſeins.

Les moins ambitieux projettoient de s'établir ſouverains dans quelque province: d'autres ne mettoient à leur ambition que les bornes mêmes de l'empire. Tel étoit Perdiccas. On le regardoit

comme le tuteur des princes : la régence, qu'on lui avoit confié, lui donnoit beaucoup d'autorité : & Alexandre paroiſſoit l'avoir deſigné pour ſon ſucceſſeur, parce qu'en mourant il lui avoit laiſſé ſon anneau.

Il lui importoit d'écarter & de diviſer les principaux chefs de l'armée. Dans cette vue, il diviſa l'empire en trente-trois gouvernemens, qu'il diſtribua aux généraux. Chacun partit pour ſa province, bien déterminé à ſe rendre indépendant ; & Perdiccas ſe propoſoit de les ſubjuguer les uns apres les autres.

Les révolutions de la Grece intéreſſent : on eſt étonné de la rapidité des conquêtes d'Alexandre : mais on a de la peine à donner ſon attention à l'hiſtoire de ſes ſucceſſeurs. Cependant c'eſt un grand théatre qui s'ouvre : les ſcenes s'y multiplient, & les cataſtrophes y ſont fréquentes. Pourquoi donc l'hiſtoire devient-elle moins intéreſſante, que lorſqu'il ne s'agiſſoit que du ſort d'Athenes & de Lacédémone ?

Ce n'eſt pas toujours par la grandeur qu'un objet nous attache. Toutes choſes d'ailleurs égales, un tableau trop grand plaît moins, préciſément parce qu'il eſt trop grand, car étant alors diſproportionné à notre vue, nous n'en ſaurions ſaiſir l'enſemble. Or, l'intérêt ne peut naître, lorſque nous ne voyons pas à la fois toutes les parties qui doivent concourir à le produire. Que ſeroit-ce, ſi chaque morceau du tableau offroit une action différente ? des ſcenes, qui n'auroient point de rapport les unes aux autres ? des intérêts ſéparés ou contraires ? & des crimes de toutes parts ? Tel eſt le ſpectacle que nous donne

cette partie de l'hiſtoire. Ajoutons encore que la multitude des concurrens qui déchirent l'empire d'Alexandre, jette une confuſion qu'il eſt difficile de diſſiper, & qui même ne mérite pas qu'on la diſſipe. C'eſt un cahos qui ne paroît ſe débrouiller, que pour faire voir des forfaits.

Dans la Grece, c'eſt ſur des peuples que vos regards ſe ſont fixés. Le développement de l'eſprit humain, les progrès du gouvernement, l'amour de la liberté, l'amour de la patrie, une fermentation générale qui dirige ou tend à diriger tout vers le bien commun, de grandes vertus, de grands talens, des révolutions où les peuples mêmes ſont les principaux acteurs: voilà les objets qui vous attachent; ils ſont beaux & intéreſſans.

De l'autre côté il n'y a ni peuple, ni patrie, & je dirois preſque ni vertu, ni talent: mais au contraire deux rois, l'un imbécille, l'autre enfant, un régent qui affiche la ſcélérateſſe, pluſieurs ſouverains qui n'ont pour titres que l'audace. Ce n'eſt que trahiſon, meurtres, aſſaſſinats; & les jeux funebres, qu'on prépare à Alexandre, ſont le maſſacre de toute ſa famille.

Au milieu de toutes ces révolutions, les peuples ſont comptés pour rien; les provinces conquiſes & reconquiſes ſe dépeuplent pour changer de maîtres. Ce ſont toujours les mêmes vices, toujours les mêmes forfaits, & l'hiſtoire diforme & hideuſe de ces tems, n'offre que des hommes nés pour le malheur des nations.

Il y a néanmoins une exception à faire. Parmi ces gouverneurs, Ptolémée fils de Lagus, Macédonien de baſſe naiſſance, eut l'Egypte en par-

tage. Il s'éleva par ſon mérite, & fut un des généraux d'Alexandre, dès le commencement de la guerre contre les Perſes. Pendant que les autres gouverneurs ſe faiſoient des guerres continuelles, il ſe conduiſit avec aſſez de prudence pour prendre peu de part à leurs différens. Il affermit ſon autorité ; & il fit le bonheur de ſes peuples.

A peine étoit-il établi, que Perdiccas, le regardant comme le plus grand obſtacle à ſon ambition, marcha contre lui. Mais il fut repouſſé, & ayant eu l'imprudence de mécontenter ſes troupes, elles ſe révolterent, lui ôterent la vie, & ſe donnerent au gouverneur d'Egypte.

Ptolémée, aſſez ſage pour juger que la régence étoit une place orageuſe, & qu'elle pouvoit nuire au plan qu'il s'étoit fait, n'en voulut point, & il la fit donner à Aridée & à Pithon. Bien-tôt après Eurydice, femme de Philippe, voulant s'arroger toute l'autorité, les nouveaux régens ſe démirent, & Antipater prit leur place. Alors on procéda à un nouveau partage des provinces, & la Babylonie fut donnée à Séléucus, qui juſques-là n'avoit point eu de gouvernement. On n'oſa rien entreprendre ſur l'Egypte.

On déclara la guerre à Eumene, gouverneur de Cappadoce, ſous prétexte qu'il avoit pris les armes pour Perdiccas. C'étoit un homme ſans naiſſance, mais d'un grand mérite, & inviolablement attaché à la famille d'Alexandre. Voilà ce qui le rendit odieux à ſes collégues.

Il fut trahi & livré à Antigone, qui le fit mourir.

Antigone avoit dans ſon gouvernement la

grande Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie, & la Lydie. Se trouvant par la mort d'Eumene, en état de disputer l'empire de l'Asie, il dépouilla plusieurs gouverneurs par force ou par trahison, & Séléucus, forcé d'abandonner Babylone, se refugia en Egypte.

Séléucus étoit ami de Ptolémée, & méritoit de l'être. Il en obtint des secours qui le rétablirent dans son gouvernement. Les Babyloniens le reçurent avec de grandes acclamations. Aimés des peuples, il se vit bien-tôt à la tête d'une armée, & en état de se soutenir contre ses ennemis. Son entrée dans Babylone après une victoire devint une ere commune à presque toutes les nations de l'Asie. C'est ce qu'on nomme *l'ere des Séléucides.*

Cependant la guerre continue. Démétrius fils d'Antigone, remporte un avantage sur Ptolémée, dans un combat naval. Antigone & Démétrius, fiers de ce succès, prennent le titre de roi, & Ptolémée le prend à leur exemple.

Alors Ptolémée & Séléucus formerent contre Antigone & Démétrius une ligue avec Cassandre & Lysimaque, le premier, gouverneur de Macédoine, & le second, de Thrace. Vainqueurs dans les plaines d'Ipsus, où Antigone perdit la vie ils partagerent entr'eux l'empire. Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célesyrie & la Palestine; Cassandre, la Macédoine & la Grece; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres provinces par-delà l'Hellespont, Séléucus, tout le reste de l'Asie, jusqu'au-delà de l'Euphrate, ou jusqu'au fleuve Indus. Ce partage

de l'empire d'Alexandre fut fait vingt-trois ans après la mort de ce conquérant.

L'amour & le reſpect, que Séléucus inſpiroit aux peuples, ne contribua pas peu à ſes ſuccès. Il fit florir ſon empire, & l'embellit d'un grand nombre de villes. Mais ſes ſucceſſeurs, foibles, laches ou cruels, ne ſurent pas conſerver d'auſſi vaſtes états. Les Parthes qui leur enleverent les provinces orientales, pouſſerent leur conquête juſqu'à l'Euphrate. Les rois de Bithynie, de Pergame, de Pont & de Cappadoce partagerent entre eux l'Aſie mineure. Enfin les Séléucides ſemblerent conſpirer eux-mêmes à leur propre deſtruction. Ils ſe firent des guerres ſi cruelles, que les Syriens renoncerent à leur domination, & donnerent la couronne à Tigrane, roi d'Arménie. C'eſt ſur celui-ci que Pompée en fit la conquête, & la Syrie devint une province romaine. L'empire des Séléucides a duré 248 ans.

L'Egypte fut très-floriſſante ſous le premier Ptolémée, ſurnommé Soter. Ce prince favoriſa les arts & les ſciences : il attira dans ſes états les hommes de talens, & il fut fondateur de la célebre bibliotheque d'Alexandrie. Sous ſon regne les Egyptiens furent peut-être plus heureux, qu'ils ne l'avoient été dans ces tems reculés, dont les hiſtoriens parlent avec exagération. Etant avancé en âge, il abdiqua, & remit le ſceptre entre les mains de Ptolémée Philadelphe, fils de Bérénice, à l'excluſion de Ptolémée Céraunus, fils d'Eurydice, ſa premiere femme. Il mourut peu après, âgé de 85 ans.

On ne ſauroit trop applaudir au choix de ce ſage monarque : car on retrouva dans Philadelphe

les talens & les vertus du pere. Il mourut dans la trente-neuvieme année de ſon regne, & dans la ſoixante-quatrieme de ſon âge.

L'Egypte fut encore heureuſe & floriſſante ſous Ptolémée Evergete, dont le regne fut de vingt-quatre à vingt-cinq ans. C'eſt la chevelure de Bérénice, ſa ſœur & ſa femme, qu'il a plû aux aſtronomes de placer dans le ciel. Je m'arrête à ce troiſieme roi, parce que tous les autres ont été des monſtres ou des princes fort mépriſables. Les Lagides ont conſervé la couronne d'Egypte juſqu'à la mort de Cleopatre, c'eſt-à-dire, pendant deux cent quatre-vingt douze ans.

Je viens, Monſeigneur, de vous indiquer ce qu'il y a de plus intéreſſant dans l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre hors de la Grece. Dans l'eſpace d'environ trois cens ans, voilà quatre bons rois, un en Syrie & trois en Egypte. Vous vous ferez un plaiſir de lire les détails de leurs regnes; mais leurs ſucceſſeurs vous donneront de l'ennui ou de l'indignation; & vous verrez par vous-même que la vie d'un ſouverain n'intéreſſe, qu'autant qu'elle tient au bonheur d'un peuple.

J'ai voulu d'abord jetter un coup d'œil rapide ſur l'Aſie, afin de nous débarraſſer de toute cette partie de l'hiſtoire. Il eſt tems de revenir à la Grece, qui nous offrira des révolutions plus intéreſſantes & plus inſtructives.

A la nouvelle de la mort d'Alexandre, les Athéniens ſe livrerent à une joie immodérée, & les orateurs crierent à la liberté. Démoſthene,

quoiqu'exilé (*), engagea plusieurs républiques à se joindre à celle d'Athenes, & rassembla une flotte de deux cent quarante galeres. Lacédémone, soumise depuis la victoire d'Antipater, ne voulut point entrer dans cette association.

Il étoit facile de prévoir qu'il naîtroit bientôt des dissentions parmi les gouverneurs de l'empire, pouvoit-on penser qu'ils se soumettroient à un roi imbécille, à un roi enfant, ou à un régent qu'ils regardoient comme leur égal? Le moment où la guerre alloit donc s'allumer n'étoit donc pas loin, & c'eût été pour les Grecs une circonstance favorable au recouvrement de leur liberté. Il falloit donc attendre : c'étoit le sentiment de Phocion; mais Demosthene prévalut. Vous vous souvenez qu'il conseilloit souvent la guerre, sans songer au moyen de la faire avec succès.

Demosthene général des Athéniens remporta une victoire, qui fit dire à Phocion : *je voudrois avoir gagné cette bataille, mais je serois honteux de l'avoir conseillée.* Il prévoyoit ce qui arriva. Antipater reçut des secours : il vainquit, & les Athéniens firent tomber leur colere sur ceux qui avoient conseillé de prendre les armes.

La paix se fit, & Antipater en dicta les arti-

---

[*] Harpalus un des capitaines d'Alexandre, ayant dissipé une partie des trésors, dont la garde lui avoit été confiée, s'enfuit à Athènes avec des richesses immenses. Comme le peuple, dans la crainte de déplaire à Alexandre, ne vouloit pas le recevoir, il acheta les orateurs qui voulurent se vendre; & Démosthène fut du nombre, tant les honnêtes gens étoient rares dans cette république. Mais Harpalus fut obligé de se retirer, & Démosthène fut banni.

cles. Les principaux étoient que les Athéniens lui livreroient Demoſthene; qu'ils recevroient garniſon dans le fort de Munichia, qu'outre les fraix de la guerre, ils payeroient une amende; & que les charges ſeroient données aux riches citoyens. Demoſthene ne pouvant échapper aux pourſuites d'Antipater, s'empoiſonna.

Demoſthene lâche dans les combats, ſe donne la mort; & Alexandre la voit arriver avec frayeur, lui qui tant de fois l'avoit affrontée avec témérité. Tous deux avoient donc du courage. Mais ni l'un ni l'autre n'étoit véritablement courageux: car il y a de la puſillanimité à craindre, comme Alexandre, un mal inévitable: & il y a de la lâcheté à fuir, comme Demoſthene, un danger où l'on s'eſt expoſé par choix, & où l'on a entraîné les autres.

Alexandre étoit plutôt hardi & téméraire que courageux. Sa hardieſſe fut l'effet du ſentiment de ſa ſupériorité dans l'art militaire, & ſa témérité fut un de ſes premiers ſuccès. Le deſir de ce qu'il appelloit la gloire, donna ſur-tout un grand eſſor à ſon ame. Vous ſavez ce qu'il dit dans une occaſion: *qu'il m'en coute, Athéniens pour être loué de vous!* Voilà les motifs qui le ſoutenoient dans les dangers: mais contre la mort, les louanges des Athéniens, ſes ſuccès, ſes talens ne pouvoient rien, & il fut effrayé.

Dans la tribune, Demoſthene avoit la hardieſſe de dire au peuple des vérités capables de le ſoulever contre lui. D'abord le ſentiment de ſa ſupériorité la lui donne: bientôt les ſuccès l'augmentent: enfin l'ambition de gouverner l'aveugle ſur les dangers qu'il couroit. Mais dans un com-

bat, il ſent ſa foibleſſe, & il fuit. Cependant la mort n'étoit pas ce qu'il craignoit le plus ; il ſe tue pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi.

Le vrai courage eſt une confiance éclairée que rien ne trouble. Alexandre ne craignoit pas des périls ſemblables à ceux qu'il avoit ſurmonté, & qu'il ſe flattoit de ſurmonter encore : il craignoit la mort qu'il n'avoit jamais enviſagé de ſang froid, & dont il ſembloit qu'il croyoit ſe garantir, quand il vouloit paſſer pour un dieu. Demoſthene n'eût pas fui, s'il ſe fût ſenti les talens d'un capitaine, comme il ſe ſentoit ceux d'un orateur : au contraire, il eût affronté l'ennemi, comme il affrontoit le peuple.

L'ambition & la jalouſie diviſoient déja les gouverneurs que Perdicas avoit établi dans les provinces, lorſque le nouveau partage, fait par Antipater, fit naître de nouvelles diſſentions. Il fallut armer pour enlever les gouvernemens : il fallut armer pour les défendre, & on arma de toutes parts. Voilà la conjoncture que les Grecs devoient attendre. Alors recherchés par les différens partis, ils auroient pu trouver leur ſalut dans les troubles : c'eſt donc pour avoir voulu ſecouer le joug avant le temps, que leur pays devint un des théatres de la guerre. Soumis à toutes les révolutions de l'empire, il fut ſucceſſivement la proie de pluſieurs vainqueurs qui ſe l'arracherent tour-à-tour.

En faiſant un nouveau partage, Antipater n'avoit eu d'autre vue que de jetter de nouvelles ſemences de diviſions, & de ſe mettre par ce moyen à l'abri de toute entrepriſe de la part des

autres gouverneurs. Quand il les eut armé les uns contre les autres, il repaſſa en Europe avec les deux rois; s'occupant bien moins de la régence que de la Macédoine, & ſacrifiant à ſes intérêts tous ceux qui juſques-là avoient été attachés à la famille d'Alexandre. Mais la même année, la mort l'arrêta dans le cours de ſes projets.

Antipater avoit laiſſé la Macédoine & la régence à Polyſperchon, vieux capitaine; Caſſandre ſon fils, regardoit cette diſpoſition comme une injuſtice qui lui étoit faite. Sans argent néanmoins & ſans ſoldats, parce que juſqu'alors il n'avoit eu que des emplois ſubalternes, il lui étoit impoſſible de rien entreprendre par lui-même. Dans cette ſituation il eut recours à Antigone, qui avoit trop d'ambition pour ne pas ſentir combien il lui importoit de ſuſciter des affaires aux autres gouverneurs. Antigone accorda donc ſes ſecours à Caſſandre, & il envoya en Grece une armée commandée par Nicanor.

Cependant Polyſperchon, pour s'attacher les peuples de la Grece, avoit publié au nom des deux rois, un décret par lequel toutes les villes étoient rétablies dans leur ancienne liberté; & il avoit écrit en particulier aux Athéniens qu'il aboliſſoit l'oligarchie, & qu'il rendoit à tous les citoyens ſans exception, le droit d'être admis aux charges. Ces précautions furent inutiles. Nicanor qui arriva ſur ces entrefaites, ſe rendit maître du Pirée, & mit une garniſon dans la citadelle de Munichia.

A la ſollicitation de Phocion, Nicanor au lieu d'appeſantir le joug, parut chercher à faire aimer ſon gouvernement. Il donna des fêtes, des

ſpectacles, & les Athéniens ſe croyoient honteux. Mais Alexandre, fils de Polyſperchon, étant arrivé dans l'Attique avec une armée, le peuple crut avoir recouvré la liberté qu'on lui promettoit. Il ſe ſouleva contre ceux qui avoient favoriſé l'oligarchie : il les condamna à mort; & le vertueux Phocion, un des grands hommes qu'Athenes ait produit, ſubit lui-même cette ſentence. Les Athéniens toujours capables de remords comme d'inhumanité, éleverent quelque tems après une ſtatue à ce citoyen, & punirent ceux qui les avoient portés à le condamner.

Caſſandre vient au ſecours de Nicanor. Il favoriſe l'oligarchie dans la vue de s'attacher les riches citoyens : il force Polyſperchon à ſe retirer dans le Péloponeſe : il ſoumet les Athéniens, & leur laiſſe pour les gouverner Démétrius de Phalere de la famille de Conon. Ce magiſtrat ſe conduiſit avec tant de ſageſſe, qu'on prétend que les Athéniens n'ont jamais été plus heureux, que pendant les dix années qu'a duré ſon adminiſtration. Ils lui éleverent trois cent ſoixante ſtatues.

Vous pouvez juger quels étoient les troubles de la Grece, livrée tour-à-tour à différens maîtres, qui changeoient continuellement la forme du gouvernement. Jamais les exils, les proſcriptions, les aſſaſſinats ne furent plus communs. Olympias, mere d'Alexandre le Grand, retirée en Epire pendant la régence d'Antipater, fut invitée par Polyſperchon à revenir en Macédoine. A peine s'y crut-elle affermie, qu'elle fit périr Philippe & Eurydice. Et elle-même bientôt aſſiegée dans Pydna, où elle ne pouvoit recevoir

les ſecours de Polyſperchon, fut obligée de ſe livrer à Caſſandre qui la fit aſſaſſiner.

Le jeune Alexandre & ſa mere Roxane étoient dans le château d'Amphipolis, où Caſſandre les avoit enfermés; lorſque les Macédoniens commencerent à demander qu'on leur montrât ce prince & qu'on le mit à la tête des affaires. Caſſandre fit mourir ſecrettement la mere & le fils.

Alors Polyſperchon, qu'il avoit chaſſé de Macédoine, & qui commandoit dans le Péloponeſe, fit venir de Pergame, Hercule, fils de Barſine; & déclarant qu'il en vouloit faire valoir les droits, il marcha & parut vouloir engager les Macédoniens à le reconnoître. Mais ayant eu une entrevue avec Caſſandre, ils convinrent enſemble d'immoler encore à leur ambition Hercule & Barſine, & ils les immolerent. Par-là, Caſſandre compta s'aſſurer la Macédoine, & Polyſperchon ſe crut ſouverain du Péloponeſe.

Il ne reſtoit plus de la famille d'Alexandre que deux ſœurs de ce prince; Cléopatre, veuve d'Alexandre roi d'Epire, & Theſſalonice, femme de Caſſandre. La premiere qui faiſoit ſa réſidence à Sardes depuis pluſieurs années, ſe voyant traitée avec peu d'égards, par Antigone maître de la Lydie, s'étoit rendue aux invitations de Ptolémée qui lui offroit une aſyle; & elle étoit partie pour l'Egypte, lorſque le gouverneur de Sardes l'arrêta, la ramena, & bientôt après la fit mourir ſecrétement. Theſſalonice étoit deſtinée à une fin plus funeſte encore. C'eſt dans le cours de ces horreurs qu'Antigone, qui avoit lui-même ordonné le meurtre de Cléopatre, étendoit ſa puiſſance en Aſie, diſpoſoit des gouvernemens,

& que Séléucus, après avoir été forcé d'abandonner Babylone, y rentroit victorieux.

Caſſandre, Polyſperchon & Ptolémée, ligués contre Antigone, ne négligeoient rien pour lui fermer la Grece, où ils avoient aboli la démocratie. Il étoit donc de la politique d'Antigone de ſe déclarer le protecteur de la liberté des peuples. En conſéquence, il chargea Démétrius Poliorcete, c'eſt-à-dire, preneur de villes, de chaſſer de toute la Grece les garniſons macédoniennes.

Ce jeune homme avec de grands vices & de grands talens, eut une ambition égale à celle de ſon pere, & des ſuccès plus brillans. Mais pour avoir voulu l'un & l'autre former de trop grands projets, ils devoient échouer tous deux.

Démétrius Poliorcete ſe rendit maître du Pirée ſans réſiſtance, chaſſa la garniſon qui étoit dans Munichia, raſa ce fort, & rétablit la démocratie. C'étoit l'homme qu'il falloit aux Athéniens. Ils lui prodiguerent les noms de libérateur, de ſauveur : ils le reçurent avec toutes les cérémonies qui s'obſervoient, lorſqu'on portoit les ſtatues de Cérès & de Bacchus : ils arrêterent qu'on répéteroit les mêmes cérémonies, toutes les fois qu'il rentreroit dans la ville : ils le mirent au rang des dieux, lui offrirent des victimes, lui conſacrerent des prêtres.

Alors Démétrius de Phalere fut obligé de ſe retirer, & les Athéniens renverſerent toutes les ſtatues qu'ils lui avoient élevé. Quelque tems après, la cour de Ptolémée Soter lui offrit une aſyle : il mourut ſous le regne de Philadelphe. Il a été un des beaux génie de ſon ſiecle.

A peine Démétrius Poliorcete eut rendu la liberté aux Athéniens, qu'il fut obligé de s'absenter, & Athenes retomba ſous la puiſſance de Caſſandre. Auſſi-tôt il vole au ſecours de cette république, la délivre une ſeconde fois, & les Athéniens ne ſachant plus quelles marques de reconnoiſſance ils pouvoient lui donner, imaginerent de le loger dans le temple de Minerve. Cependant, lorſqu'après la bataille d'Ipſus il voulut ſe retirer dans leur ville, comme dans l'aſyle dont il ſe croyoit le plus aſſuré, on refuſa de le recevoir. Quel peuple, Monſeigneur! On l'aime, on le hait; on l'eſtime, on le mépriſe: mais enfin ſon hiſtoire inſtruit & intéreſſe encore plus qu'aucune autre.

Tel étoit en général l'état de la Grece, vers l'an 301 avant J. C. lorſque des débris de l'empire d'Alexandre il ſe forma quatre monarchies.

CHAPITRE XII.

Juſqu'à la conquête de la Grece par les Romains.

APRÈS la bataille d'Ipſus il reſtoit à Démétrius l'île de Chypre, Tyr & Sidon, pluſieurs autres villes en Grece & en Aſie, & une flotte. Quelque tems après, il acquit la Cilicie, qu'il enleva à Pliſtarque, frere de Caſſandre. Elle avoit été donnée à celui-ci lors du partage de l'empire.

Quand il crut avoir pourvu à la ſureté de

ſes différentes poſſeſſions, il tourna ſes armes contre les Athéniens, les aſſiegea pendant un an, les força à lui ouvrir leurs portes, leur pardonna, & devint encore leur idole. Il porta enſuite la guerre dans la Laconie, & ayant défait les Lacédémoniens à deux repriſes, il ſe regardoit comme maître de leur ville, lorſqu'il ſe vit tout-à-coup dépouillé de tous ſes états, à la réſerve d'Athenes & de quelques villes du Péloponeſe. Lyſimaque, Séleucus & Ptolémée lui avoient enlevé tout ce qu'il poſſédoit hors de la Grece. Dans cette conjecture une couronne s'offre à lui.

Caſſandre étoit mort, & avoit laiſſé trois fils, Philippe, Antipater & Alexandre. Le premier qui lui ſuccéda, mourut dans l'année; & après lui ſes deux freres regnerent enſemble pendant trois ans, mais ſans pouvoir s'accorder. Theſſalonice s'étant déclarée pour Alexandre, qui étoit le plus jeune, fut poignardée par Antipater même; & Alexandre, qui fut chaſſé, demanda des ſecours à Pyrrhus & à Démétrius.

Pyrrhus étoit roi des Epirotes & des Moloſſes. Ces peuples s'étoient révoltés contre Eacide, ſon pere, & l'avoient chaſſé de ſes états. Encore enfant, Pyrrhus n'échappa aux ſéditieux que par le zele de deux ſujets fideles, qui ſe porterent en Illyrie, où le roi Glaucias le fit élever avec ſes fils; & dans la douzieme année de ſon âge il monta ſur le trône de ſes peres par le ſecours de ce roi généreux, qui le protégea contre les trahiſons de Caſſandre. Il y avoit cinq ans qu'il regnoit & il ſe croyoit affermi, lorſqu'étant allé en Illyrie aux noces d'un des fils de Glaucias, les Moloſſes profiterent de ſon abſence

pour donner la couronne à Néoptoleme. Alors il ſe retira auprès de Démétrius, ſon beau-frere. Il étoit avec lui à la bataille d'Ipſus, & il alla en Egypte pour lui ſervir d'ôtage. Il réuſſit ſi bien dans cette cour, que Ptolémée lui donna des troupes, & le rétablit dans ſes états. Il réuniſſoit toutes les qualités d'un héros : ambitieux, grand capitaine, il avoit ſur-tout le don de ſe faire aimer des ſoldats. Il deſcendoit d'Achille. Il a été célebre par la guerre qu'il a fait aux Romains.

Il marcha au ſecours d'Alexandre, & il reconcilia les deux freres : mais pour prix de ce ſervice, il ſe ſaiſit de pluſieurs villes de leur royaume. Sur ces entrefaites, Démétrius étant arrivé, Alexandre, qui craignoit encore quelque nouvelle uſurpation, alla au devant de lui, le remercia, & le pria de ne pas entrer dans la Macédoine. Démétrius, auſſi diſſimulé que ce prince, lui rendit toutes les marques d'amitié qu'il en recevoit, & mangea pluſieurs fois avec lui. Offenſé néanmoins, il méditoit une vengeance ; lorſqu'ayant appris qu'Alexandre vouloit l'aſſaſſiner, il le prévint, & le tua lui-même. Alors repréſentant ce prince comme un perfide qu'il avoit dû prévenir, & Antipater comme un monſtre qui avoit trempé les mains dans le ſang de ſa mere, il fut proclamé roi de Macédoine.

Antipater s'enfuit en Thrace auprès de Lyſimaque qui le fit mourir. Il ne reſta donc plus rien de la famille d'Alexandre & de Philippe. Vous voyez, Monſeigneur, que les forfaits, dont l'ambition de ces deux hommes a été

le principe, ont fait le malheur de leur maiſon, comme celui des peuples.

Maître de la Macédoine, de la Theſſalie, d'une grande partie du Péloponeſe, & des villes d'Athenes & de Mégare, Démétrius projettoit de recouvrer les états, qu'Antigone ſon pere, avoit eu en Aſie. Il levoit à cet effet une armée de cent mille hommes, & il équipoit une flotte de cent vaiſſeaux.

Au bruit de cet armement, Séléucus, Ptolémée, Lyſimaque & Pyrrhus ſe réunirent; & les deux derniers ayant fait une invaſion en Macédoine, Pyrrhus ſe ſaiſit de Bérée, place conſidérable où il fit un grand nombre de priſonniers. Auſſi-tôt Démétrius quitta la Grece, où il faiſoit ſes préparatifs pour l'expédition d'Aſie: mais les Macédoniens à qui il s'étoit rendu mépriſable par ſon faſte, refuſerent de le ſuivre contre Pyrrhus qu'ils eſtimoient. Ils ſe ſoulevereut, ils paſſerent dans le camp du roi d'Epire; & Démétrius, abandonné de ſes troupes, ne s'échappa qu'à la faveur d'un déguiſement.

Il ne put pas néanmoins renoncer encore à ſes projets. Il leva dix mille hommes, & il alla tenter fortune en Aſie, laiſſant à ſon fils Antigone les villes qui lui reſtoient dans la Grece. Il enleva pluſieurs places à Lyſimaque dans la Carie & dans la Lydie: il les abandonna auſſi-tôt qu'Agathocle, fils de Lyſimaque, parut à la tête d'une armée; & paſſant delà dans les provinces de Séléucus; il fut une ſeconde fois abandonné de ſes troupes. Forcé pour lors de ſe livrer à ſon ennemi, il en obtint tout ce qu'il pouvoit deſirer, à la liberté près. Il s'accommoda d'une vie, où tous

ſes projets ſe bornoient à chercher des plaiſirs qu'on ne lui refuſoit pas ; & trois ans après il mourut de ſes débauches. Jamais prince n'a été plus que lui le jouet de la fortune.

Après la fuite de Démétrius, les Athéniens avoient révoqué tous les décrets, que la flatterie leur avoit arraché pour ce prince inquiet. Cependant parce qu'ils le craignoient encore, ils appellerent Pyrrhus. Ce roi ſe rendit à leur invitation. Il parut ſenſible à leur confiance, & il ſe retira en leur donnant ce conſeil : Si vous êtes ſages, ne recevez jamais de rois chez vous.

Quoique les Macédoniens lui euſſent donné la couronne, Lyſimaque, qui étoit à la tête d'une armée, voulut avoir part à la dépouille de Démétrius, & Pyrrhus fut obligé de lui en céder une partie. Bien-tôt après, pendant qu'il étoit occupé à ſoumettre les villes qu'Antigone conſervoit dans la Grece, Lyſimaque lui enleva toute la Macédoine.

Lyſimaque, & Agathocle ſon fils, avoient épouſé deux filles de Ptolémée Soter : le premier, Arſinoé ; & le ſecond, Lyſandra. Arſinoé, dans le deſſein de faire paſſer la couronne ſur la tête d'un de ſes fils, accuſa Agathocle de vouloir attenter à la vie de ſon pere. Lyſimaque, trop crédule, fit mourir ſon fils.

Lyſandra ſe réfugia à la cour de Syrie avec ſon frere, Ptolémée Céraunus, qui l'avoit accompagnée en Macédoine. Pluſieurs grands du royaume s'y retirerent également, & ils engagerent Séléucus à déclarer la guerre à Lyſimaque. Celui-ci perdit la bataille & la vie.

Séléucus s'applaudiſſoit d'avoir ſurvécu à tous

les capitaines d'Alexandre, & de ſe voir roi de Macédoine ſa patrie. Il ne prévoyoit pas qu'il devoit encore être immolé aux manes de ce conquérant. Cependant Céraunus, qu'il avoit comblé de bienfaits, le poignarda.

Maître de la Macédoine par cet aſſaſſinat, ce ſcélerat, pour écarter tout concurrent: feignit d'être amoureux de ſa ſœur Arſinoé; & après l'avoir épouſée, il fit égorger dans ſes bras deux fils qu'elle avoit eu de Lyſimaque, ſon premier mari, & la relégua dans la Samothrace. Il ne jouit pas long-tems du fruit de ſes forfaits: car les Gaulois ayant fait une irruption dans ſes états, il fut battu, fait priſonnier, & mis en pieces.

Pendant ces révolutions, commença le royaume de Pergame, ſous l'eunuque Philétérus. Par la mort de Lyſimaque il reſta maître de cette ville dont il étoit gouverneur, & il la laiſſa à Eumene I, qui défit Antiochus, & lui enleva pluſieurs places.

Vous voyez, Monſeigneur, combien étoient foibles les monarchies élevées ſur les débris de l'empire d'Alexandre. Si elles étoient grandes, elles n'avoient qu'une puiſſance apparente. Gouvernées par des princes plus inquiets encore qu'ambitieux, elles ne pouvoient s'affermir. On diroit qu'elles étoient ſans forces contre tout ennemi qui les attaque; & elles furent continuellement expoſées à de nouvelles révolutions. Ces vices ſe perpétuerent. Elles s'affoiblirent, par conſéquent, d'âge en âge; & parce que la même foibleſſe leur étoit commune à toutes, aucun de leurs monarques ne les réduiſit toutes ſous ſa domination. Les guerres, qu'elles ſe firent, ſans être avantageuſes à aucune, les épuiſerent toutes également; & vous prévoyez

qu'elles devoient être ſubjuguées les unes après les autres, s'il s'élevoit quelque part une puiſſance qui ſut vaincre.

Après la mort de Céraunus, les Macédoniens dans l'eſpace de trois à quatre mois élurent deux rois & les dépoſerent. Ils étoient livrés à l'anarchie, lorſqu'un ſimple particulier, nommé Soſthene, forma un corps de troupes, tomba ſur les Gaulois, en tua un grand nombre: força le reſte à ſe retirer, & refuſa la couronne qu'il méritoit. Il n'accepta que le titre de général.

L'année ſuivante d'autres Gaulois, qui s'étoient d'abord jettés ſur la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie, entrerent dans l'Illyrie qu'ils ravagerent, & vinrent auſſi fondre ſur la Macédoine. Soſthene, accablé par le nombre, périt dans un combat, & les barbares avancerent juſqu'aux Thermopyles.

Les Grecs répéterent la même faute qu'ils avoient fait lors de l'invaſion de Xercès, & les Gaulois pénétrerent par le même chemin que les Perſes. Ils alloient piller le temple de Delphes, quand un orage, qui répandit parmi eux l'effroi & le déſordre, prépara leur défaite. Brennus leur chef mourut de ſes bleſſures, ou ſe tua de déſeſpoir, & ceux qui échapperent, périrent dans la retraite. Les Grecs combattirent avec d'autant plus de courage, qu'ils crurent que les dieux avoient armé pour la défenſe du temple. Vers ce tems un autre corps de Gaulois s'établit dans cette partie de l'Aſie mineure, qui a été nommée Gallo-Grece, ou Galatie.

Après la mort de Soſthene, Antiochus, fils de Séleucus, voulut d'abord faire valoir ſes droits

ſur la Macédoine, & il les abandonna preſque auſſi-tôt à Antigone Gonatas, que les Macédoniens avoient reconnu. Ce monarque, ayant défait un reſte de Gaulois qui ravageoient la Thrace, s'occupoit à rétablir l'ordre, lorſque Pyrrhus, qui venoit de faire la guerre aux Romains, le vainquit, & lui enleva la couronne. Il la recouvra, quand ce prince eut été tué dans Argos qu'il vouloit ſurprendre; & quelque tems après, il fut obligé de la céder encore à Alexandre, fils de Pyrrhus, pour qui les Macédoniens ſe déclarerent. Alors indigné de l'inconſtance & de l'ingratitude de ce peuple, qu'il gouvernoit avec humanité, il ſe propoſa de ne plus penſer au trône.

Ce prince jouiſſoit dans la Grece d'une grande conſidération. Sa conduite ſage & modérée lui avoit même attaché pluſieurs républiques. Il eſt vrai que ſa puiſſance, qui par-là croiſſoit tous les jours, avoit armé contre lui les Athéniens & les Lacédémoniens: mais ces peuples, en lui déclarant la guerre avoient contribué à ſa gloire.

Son fils, Démétrius, jeune encore & par conſéquent plus ambitieux, vit toutes les reſſources de ſon pere. Il avoit cette bravoure qui attache le ſoldat. Il leva une armée, & ayant chaſſé Alexandre de la Macédoine & de l'Epire, il remit ſon pere ſur le trône.

Ce ſont les malheurs qui font les grands princes. Antigone avoit préſens tous ceux de ſes ayeux. C'eſt pourquoi il eut des talens & des vertus. A ces titres: il mérita la couronne.

Depuis Alexandre le Grand, la Grece aſſervie paroît ſans force. Elle ſuccombe ſous les révolu-

tions qui ſe ſuccedent, & on oublie qu'elle a été libre. La liberté néanmoins va renaitre chez un peuple, qui, auparavant étoit à peine connu. Je veux parler des Achéens.

Dans ces tems où toutes les villes de la Grece conſpiroient contre la tyrannie, Patras, Dyme, Trité, Phare, Egium & quelques autres avoient armé pour la liberté commune; & ayant chaſſé leurs tyrans, elles formerent une aſſociation qui avoit pour baſe une égalité parfaite.

Chacune ſe gouvernoit par ſes loix & par ſes magiſtrats, & les affaires générales ſe traitoient dans un ſénat qui s'aſſembloit deux fois l'année à Egium, & qui étoit compoſé des députés de toutes les villes.

L'ancienneté ou la puiſſance ne donnoit point de prérogatives. Aucune ne pouvoit traiter ſeule avec l'étranger: toutes s'étoient engagées à ne point quitter les armes, tant que quelqu'une des villes aſſociées ſeroit expoſée à tomber en ſervitude.

Deux préteurs, qu'on changeoit chaque année, préſidoient au ſénat, le convoquoient extraordinairement, quand les circonſtances le demandoient; & ils étoient les dépoſitaires de l'autorité, tout le tems que ce corps n'étoit pas aſſemblé.

Telle fut la république des Achéens dès ſon origine. Elle ne ſongeoit pas à ſe rendre redoutable, & elle ſe fit reſpecter par la ſageſſe de ſon gouvernement. Plus d'une fois elle fut l'arbitre des différens qui s'élevoient chez les autres peuples. Cependant elle étoit une des plus foibles puiſſances de la Grece.

Les circonſtances ſeules donnerent des loix à

cette ſage république. Elle n'eut pas beſoin d'un Lycurgue: ſa ſituation lui en tint lieu. De toutes les villes des Achéens, on n'en auroit pas fait une médiocre; & elles étoient ſituées le long d'une côte qui étoit pauvre, & qui ne pouvoit s'enrichir, parce qu'elle étoit ſans ports & ſans abris. Vous concevez donc que cette république étoit par ſa ſituation, ce que Lacédémone étoit par les loix de Lycurgue.

Juſqu'aux ſucceſſeurs d'Alexandre, les Achéens ne s'étoient preſque pas reſſentis des révolutions de la Grece. Sans richeſſes & ſans ambition, rien ne pouvoit inviter leurs voiſins à prendre les armes contr'eux, & ils ſe faiſoient reſpecter par leur ſageſſe & par leur modération. Philippe ne changea rien à leurs loix, ni Alexandre. Mais dans la ſuite, pluſieurs villes de l'Achaïe reçurent garniſon de Polyſperchon, de Démétrius Poliorcete, de Caſſandre, d'Antigone Gonatas. Les autres furent aſſervis par des tyrans, & l'ancienne aſſociation ne ſubſiſta plus.

Juſqu'alors les Etoliens n'avoient pris aucune part aux affaires de la Grece. Sans loix, ils conſervoient cet eſprit de brigandage, autrefois commun à tous les peuples de cette contrée; & à juger d'eux par les mœurs, on auroit dit qu'ils vivoient ſous un ciel étranger. Cependant ils n'avoient pas encore oſé porter le dégat chez les Grecs. Les troubles les enhardirent: ils voulurent profiter des diviſions de leurs voiſins: & ils commencerent à faire des incurſions dans le Péloponeſe.

A cette occaſion Dyme, Patras, Tritée & Phare, étant plus expoſées aux inſultes des Eto-

liens, renouvellerent leur ancienne aſſociation, ſur le même plan que je viens d'expoſer. Ces quatre villes ayant donné l'exemple, les Tégéens, les Cariniens, les Bouviens, & pluſieurs autres peuples du Péloponeſe ſecouerent le joug de la tyrannie, & ſe joignirent à elles. Ce furent là les commencemens de la nouvelle république des Achéens: ils répondent au tems où Séléucus armoit contre Lyſimaque.

C'étoit un vice dans la conſtitution de cette république d'avoir plus d'un chef: car la méſintelligence des deux préteurs, leurs différens caracteres, ou ſeulement leur différente maniere de voir, pouvoient mettre au moins beaucoup de lenteur dans toutes les opérations. On le ſentit, & on ne créa plus qu'un préteur. Peu de tems après, les Achéens trouverent un chef digne de les gouverner.

Un jeune homme de vingt ans, Aratus, délivra Sicyone ſa patrie de la tyrannie de Nicoclès, & l'aſſocia à la ligue des Achéens. Huit ans après, ſes talens l'éleverent à la préture, & rendirent cette magiſtrature en quelque ſorte perpétuelle entre ſes mains. Dès la premiere année qu'il fut en charge, il enleva Corinthe au roi de Macédoine, qui fut tout auſſi-tôt abandonnée des Mégariens, des Thézéniens, des Epidauriens, & tous ces peuples entrerent dans la ligue des Achéens. Antigone Gonatas, âgé de plus de quatre-vingts ans, ne put réſiſter au chagrin que lui donnerent toutes ces défections: il mourut l'année ſuivante. Démétrius, qui lui ſuccéda, régna dix ans: c'eſt un règne dont les détails ſont très-confus.

Vous êtes deſtiné à être ſouverain, Monſeigneur ; mais comme vous ne ſerez pas tyran, vous vous intéreſſerez au ſpectacle qui s'ouvrira à vous, quand vous lirez le morceau d'hiſtoire dont je vais vous eſquiſſer le tableau.

En effet, il eſt curieux de conſidérer un peuple qui échappe à la corruption générale de ſon ſiecle. Vous avez vu des républiques ambitionner la liberté pour en jouir à l'excluſion de toute autre. Vous venez de voir le chemin du trône s'ouvrir à l'audace, à la trahiſon, aux forfaits. Un ſpectacle tout différent va s'offrir à vous. C'eſt un peuple qui prend les armes pour faire règner les loix & la vertu. Ennemi de la tyrannie, il vole au ſecours des villes aſſervies. Il prodigue ſes richeſſes, ſon ſang pour les affranchir. Il n'exige aucun dédommagement : Il ne veut que les aſſocier à ſon bonheur. C'eſt ainſi que la république des Achéens s'accrut, & devint plus puiſſante d'un jour à l'autre : & c'eſt ainſi qu'il eſt beau de dominer.

Il ne faut qu'un homme, Monſeigneur, pour faire un grand peuple, & Aratus étoit cet homme. Jamais citoyen ne fut plus fait pour gouverner. Aux lumieres, il joignoit la probité, le déſintéreſſement, l'amour du bien public, la haine des tyrans, en un mot, toutes les vertus qu'une république peut deſirer dans un citoyen. Il avoit encore preſque tous les talens qu'elle cherche dans ceux qu'elle éleve aux magiſtratures. Actif, vigilant, éloquent, adroit à manier les paſſions, fécond en reſſources, il démêloit toujours le meilleur parti, il ſaiſiſſoit toujours le moment d'agir, & comme il ſavoit maintenir l'union parmi les

peuples confédérés, il ſavoit auſſi ſe rendre redoutable aux ennemis, & les faire concourir à ſes vues.

Il avoit néanmoins un défaut. A la tête d'une armée, il n'étoit qu'un général médiocre. Quoiqu'il eût du courage, & qu'il en eût donné des preuves par la hardieſſe & le ſuccès de pluſieurs entrepriſes, cependant, au milieu d'un combat, il ſe troubloit; les facultés de ſon ame étoient ſuſpendues, & on ne retrouvoit plus en lui le grand homme. Vous en êtes fâché: mais ce qui doit augmenter votre eſtime & votre intérêt pour lui, c'eſt qu'il connoiſſoit ſa foibleſſe & l'avouoit.

La république d'Achaïe étoit par ſa conſtitution peu propre à ſoutenir une guerre offenſive. Malgré l'aſſociation, c'étoit dans le fond une multitude de corps ſéparés, qui ne pouvoient pas avoir ce concert & cette activité néceſſaire pour s'étendre par la voie des conquêtes. Cette république ne pouvoit donc gueres s'accroître que par le concours volontaire des villes, qui déſireroient d'entrer dans l'aſſociation. Aratus, connoiſſant le foible de ce gouvernement, comme il connoiſſoit le ſien propre, tourna toutes ſes vues vers la paix, & ne parut appliqué qu'à contenir l'enthouſiaſme, que les premiers ſuccès pouvoient donner aux Achéens.

Il trouvoit un obſtacle à ſes projets dans la jalouſie d'Athenes & de Lacédémone. Ces deux villes, où le nom de la liberté avoit ſi fort retenti, n'en vouloient pas devoir la choſe aux Achéens; & les Athéniens refuſerent de ſeconder les efforts d'Aratus, qui vouloit les délivrer de la ſervitude des rois de Macédoine. Ils ſe couronnerent

même de fleurs ſur le faux bruit de ſa mort. Bientôt après, ils le virent arriver avec une armée, & ils eurent recours à ſa clémence. Ce ne fut qu'à la mort de Démétrius qu'il les affranchit tout-à-fait.

Il ſemble que les Achéens ne pouvoient pas avoir d'ennemi plus redoutable que le roi de Macédoine, qui croyoit avoir des droits ſur pluſieurs de leurs villes. Les rois de Syrie & d'Egypte ne formoient pas de pareilles prétentions. Ils voyoient au contraire avec plaiſir s'élever dans le Péloponeſe une barriere à l'ambition d'un ſouverain, qui regardoit comme à lui toutes les conquêtes d'Alexandre, parce qu'il étoit ſur le trône que ce prince avoit d'abord occupé. Il étoit donc de leur intérêt de ſoutenir cette république, & Aratus s'en fit des alliés.

Cet appui n'étoit pas ſolide. Si on ſuppoſe que les rois agiſſent toujours conformément à leurs intérêts, on eſt bientôt démenti par l'hiſtoire : ils ne ſont que trop ſouvent aveugles par foibleſſe, par caprice ou par humeur. Cette reſſource n'étoit donc que momentanée : mais c'étoit la ſeule : & tout ce qu'un politique peut faire de mieux, c'eſt de prendre ſon parti ſuivant les circonſtances.

Cependant il ne ſuffiſoit pas aux Achéens d'avoir pris des précautions contre la Macédoine : il s'éleva bientôt un ennemi plus à craindre. C'eſt ainſi que les plus grands politiques ſont en défaut. La ſituation embarraſſante dans laquelle Aratus ſe trouva, fut l'effet d'une révolution qui ſurvint à Lacédémone.

Lorſqu'Aratus fut fait préteur, Agis IV venoit

de monter sur le trône de Sparte. Ce prince, considérant les progrès que la corruption avoit fait depuis Lysandre, & touché des désordres qui en naissoient, se proposa de ramener les anciennes mœurs, en faisant revivre les loix de Lycurgue. Ce projet, qui devoit soulever les riches, avoit besoin d'être préparé de loin secrétement & avec adresse. Agis échoua par la trahison d'un éphore, auquel il avoit donné sa confiance, & Léonidas, son collegue, le fit lui-même condamner à mort.

Cléomene III, fils de Léonidas, monta sur le trône, l'année d'après, & résolut d'exécuter le projet de réforme, auquel son pere s'étoit si fort opposé. Ce ne fut pas, comme Agis, par amour pour la vertu qu'il s'engagea dans cette entreprise, ce fut uniquement par ambition: il ne se proposa de ruiner les riches, que dans la vue de s'attacher les pauvres. Une pareille revolution ne pouvoit pas se faire sans violence. Cléomene chercha donc à s'attacher une partie des troupes: la guerre lui en fournit l'occasion.

Pour former une seule ligue de tous les peuples du Péloponese, il ne manquoit aux Achéens, que les Lacédémoniens, les Eléens & une partie des Arcadiens. Aratus, voulant tous les réunir de gré ou de force, entra sur les terres de ces derniers, & fut repoussé par Cléomene, qui lui enleva plusieurs villes.

Les Spartiates, qui ne demandoient que l'humiliation des Achéens, firent de plus grands préparatifs pour la campagne suivante; & Cléomene, chargé de lever une nouvelle armée, saisit cette occasion d'emmener avec lui tous ceux

qui pouvoient mettre quelque obſtacle à ſes projets. Son deſſein étoit de ne les pas ramener. Les ayant donc laiſſés en garniſon dans l'Arcadie, il revint à Sparte avec un corps de troupes étrangeres. En approchant, il communiqua ſon projet à des perſonnes dont il étoit aſſuré; & auſſitôt qu'il fut arrivé, il fit maſſacrer les éphores, ceux qui en prirent la défenſe, & il bannit tout ce qui lui étoit contraire.

Alors il aſſemble le peuple, ſe dépouille de ſes biens, abolit les dettes, fait un nouveau partage des terres, & par-là, juſtifie ſes violences aux yeux du peuple.

Cette révolution, qu'Aratus n'avoit pu prévoir, le mit dans la néceſſité de prendre de nouvelles meſures. Il ne pouvoit plus compter ſur les rois d'Egypte & de Syrie; parce qu'il importoit peu à ces princes, que ce fuſſent les Spartiates ou les Achéens qui dominaſſent dans le Péloponeſe. D'ailleurs les villes de l'aſſociation commençoient à ſe diviſer. Les Mégalopolitains & les Meſſéniens vouloient l'alliance de la Macédoine; & ils étoient réſolus à prendre ſeuls ce parti, ſi les Achéens en prenoient un autre. Il falloit donc choiſir entre deux ennemis, entre Cléomene & Antigone Doſon, ſucceſſeur de Démétrius. Le dernier, comme plus éloigné, paroiſſoit moins à craindre. Aratus n'héſita pas, il appella lui-même Antigone.

Antigone étoit frere de Démétrius. Son neveu Philippe, roi de Macédoine, étant trop jeune pour gouverner, il avoit été nommé régent du royaume. Les peuples, enchantés de la ſageſſe de ſon adminiſtration, le forcerent même de prendre la couronne: mais il ne l'accepta que pour

pour la conſerver à Philippe, & il donna tous ſes ſoins à l'éducation de ce prince.

Comme il lui importoit de ſaiſir l'occaſion de rentrer dans le Péloponeſe, il ſe rendit aux invitions d'Aratus, & cette guerre ne fut pas longue. Elle ſe termina par la priſe de Sparte, & Cléomene s'enfuit en Egypte. Soit généroſité, ſoit politique, Antigone laiſſa aux Spartiates leurs loix, leur gouvernement, & les traita plutôt en alliés qu'en ſujets.

Cependant les Illyriens, ayant profité de ſon abſence, avoient fait une irruption dans la Macédoine. Il marcha contr'eux, il les défit: malheureuſement il ſe rompit, pendant l'action, une veine dans la poitrine, & mourut quelques jours après. Ce prince avoit conçu une grande eſtime pour Aratus.

Je vous ai fait remarquer que les malheurs font les grands rois: c'eſt une conſéquence que la proſpérité faſſe les mauvais. Philippe n'avoit que quinze ans, lorſqu'il ſe vit maître d'un royaume. Il commença bien. Brave, éloquent, adroit à manier les eſprits, il ſut ſe faire aimer. C'étoit le fruit de l'éducation que ſon oncle lui avoit donnée. Il ne perdit pas ces bonnes qualités, mais il y joignit des vices.

La Macédoine, plus floriſſante qu'elle ne l'avoit été ſous ſes ayeux, paroiſſoit devoir étendre ſa domination ſur toute la Grece. Philippe remporta des victoires: il enleva pluſieurs places aux Etoliens & aux Eléens: on admiroit ſa ſageſſe, ſa modération, ſes talens militaires: il avoit déjà la réputation d'un grand capitaine. Cette poſition étoit dangereuſe pour un prince

de ſon âge : il ne ſut pas échapper au danger. La confiance lui fit former des entrepriſes au-deſſus de ſes forces ; & pour réuſſir, il employa la perfidie & le poiſon contre ceux-mêmes qui avoient contribué à ſes ſuccès.

On commençoit à remarquer ce changement, lorſqu'à la nouvelle de la victoire de Thraſymene, remportée ſur les Romains par Annibal, Démétrius de Phare lui conſeilla de ſe joindre à ce général, lui promettant la conquête de l'Italie. Ce projet étoit fait pour le ſéduire. Il fit auſſitôt la paix avec les Etoliens, équipa une flotte, & ſe mit en mer. Mais il perdit à peine la terre de vue, qu'il revint honteuſement, une frayeur ſubite s'étant emparée de ſon armée. Il fit enſuite avec Annibal un traité, dont il ne tira aucun avantage [*].

Sur ces entrefaites, il s'éleva des diſſentions dans Meſſene. Il y alla ſous prétexte de rétablir la paix, & il ſe fit un plaiſir d'augmenter les troubles. Comme Aratus & ſon fils lui firent des remontrances à ce ſujet, il les fit empoiſonner, ſachant d'ailleurs qu'ils blâmoient ſes injuſtices & ſes débauches. Aratus étoit préteur pour la dix-ſeptieme fois.

Il recommença auſſi-tôt la guerre : mais les Etoliens appellerent les Romains, qui le défirent, & il fut forcé de ſouſcrire à un traité, par lequel il ſe trouva renfermé dans les bornes de la Macédoine. Il donna ſon fils Démétrius en ôtage. Les Romains ſe déclarerent alors les protecteurs

[*] Je paſſe rapidement ſur les événemens de ces tems ; parce qu'ils appartiennent plus à l'hiſtoire romaine qu'à l'hiſtoire de la Grece.

de la liberté, & en cette qualité, ils entretinrent les diviſions parmi les Grecs.

Philippe conçut de la jalouſie pour Démétrius, qui avoit mérité l'eſtime des Romains; & ſéduit, par les fauſſes accuſations de Perſée, un autre de ſes fils, il le fit empoiſonner. Il ne fut pas néanmoins long-tems à reconnoître qu'il avoit été trompé; & il formoit le projet de faire paſſer la couronne ſur la tête de ſon neveu, fils d'Antigone, lorſqu'il mourut.

Perſée, précipité du trône, orna le triomphe de Paul Emile, & mourut à Albe. Les deux derniers de ſes enfans finirent leurs jours en priſon. L'aîné, Philippe, obtint ſon élargiſſement. Il fit d'abord le métier de tourneur. La beauté de ſon écriture l'éleva dans la ſuite à l'emploi de greffier. On dit qu'il le remplit avec honneur. Ainſi finit celui dont les ancêtres avoient cru que la plus grande partie des conquêtes d'Alexandre étoit trop peu pour eux. La Macédoine devint une province romaine.

A Lacédémone, la race des Héraclides s'étoit éteinte depuis Agéſipolis IV, qui avoit ſuccédé à Cléomene; & cette république étoit livrée à des tyrans. Quant aux Achéens, ils paroiſſoient puiſſans, parce qu'ils avoient dans Philopémen un des grands capitaines que la Grece ait eu, & ce fut le dernier.

Cependant les Romains, depuis la conquête de la Macédoine, marchoient à grands pas à celle de la Grece entiere, affoibliſſant les Grecs par les Grecs, ſans montrer encore toutes leurs forces. Ils offroient leur médiation pour terminer des troubles qu'ils entretenoient: ils envoyoient

des ambaſſadeurs pour prendre connoiſſance des différens qu'ils ſuſcitoient : ils ſe faiſoient des partiſans par leurs bienfaits : ils rempliſſoient les villes de traîtres : ils tendoient continuellement des pieges ; en un mot, ils ſe conduiſoient comme s'ils n'avoient point eu d'armées.

Cette politique parut aux Achéens une preuve de leur foibleſſe. Ils oſerent mépriſer les Romains: ils inſulterent leurs députés : ils prirent les armes. Métellus fit donc marcher les légions, leur livra bataille & les défit. Sur ces entrefaites, le conſul Mummius vint achever une conquête facile, & la Grece fut réduite en province romaine, ſous le nom de province d'Achaïe.

Athenes, depuis long-tems, étoit ſans conſidération. Elle ne ſavoit que flatter la puiſſance dominante, & par-là, elle conſervoit ſa démocratie. Elle avoit été ſecourue des Romains dans une guerre qu'elle eut à ſoutenir contre les Acarnaniens & contre Philippe. Cependant lorſque toute la Grece étoit ſoumiſe, elle fut aſſez imprudente pour s'allier avec Mithridate. Ariſtion lui fit faire cette démarche : & ſoutenu du roi de Pont, il en devint le tyran. Sylla fit le ſiege d'Athenes : il livra cette ville pendant un jour à la fureur des ſoldats, & fit périr Ariſtion dans les tourmens. Cette république néanmoins conſerva ſa démocratie : elle eut le titre d'amie & d'alliée des Romains ; & elle devint l'école, où ces hommes qui ne ſavoient encore que conquérir, vinrent apprendre à penſer. Les Athéniens obtinrent en quelque ſorte par leurs talens l'empire que les armes leur avoient enlevé : empire moins orageux, plus juſte, & plus glorieux, ſans doute.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Objet de ce livre.

LES premiers philoſophes ont regardé autour d'eux, & auſſi-tôt ils ont cru tout comprendre. Il ſemble que leur premiere penſée ait été : *nous voyons tout, nous pouvons rendre raiſon de tout.* Ils voyoient, comme en ſonge, l'univers ſe former à leurs yeux : ils rêvoient les principes des choſes, leurs eſſences, leur génération : & ils ne s'éveilloient point.

C'eſt ainſi, Monſeigneur, que les anciens, c'eſt-à-dire, les premiers ignorans, ſe ſont crus inſtruits. Malheureuſement, parce qu'ils croyoient l'être, on n'a pas douté qu'ils ne le fuſſent. On a cru ſur leur parole pouvoir s'inſtruire d'après eux ; & leur ignorance a été pendant des ſiecles une découverte à faire. Vous verrez les Grecs interroger les Egyptiens, parce que les Egyptiens étoient leurs anciens. Par la même raiſon, vous verrez les Romains interroger les Grecs, & nous, à notre tour, nous interrogerons les Grecs & les Romains.

Les empires ſe ſuccedent, & ſous leurs ruines les nations s'enſéveliſſent : mais les opinions reſ-

tent. Elles ſont de tous les âges : elles ne vieilliſſent point. Lors même qu'il paroît ſe faire une révolution dans la façon de penſer, ſouvent cette révolution eſt moins une opinion nouvelle, qu'une ancienne opinion qui ſe déguiſe.

Avant d'avoir rien obſervé, les philoſophes ont entrepris de tout expliquer, ſe faiſant des queſtions, ſans ſavoir ſi la ſolution en étoit poſſible ou impoſſible ; & ſe flattant de tout découvrir, lorſqu'ils n'avoient aucun moyen pour faire des recherches, ou même lorſqu'ils ne ſavoient pas ce qu'ils cherchoient. Curieux uniquement des choſes qui n'étoient pas à leur portée, ils combinoient des idées vagues, obſcures ou fauſſes, ils faiſoient des hypotheſes ; & parce qu'ils n'obſervoient pas, ils produiſoient continuellement les mêmes opinions, ſous de nouvelles formes.

Vous ne ſerez donc pas étonné, ſi je vous dis que toutes les opinions des philoſophes de l'antiquité ſont comme concentrées dans un petit cercle d'idées, où elles ſe confondent. Aucun d'eux ne s'élance audelà. Tous ſont attirés vers ce centre, en raiſon de l'ignorance qui les y ramene.

La vraie philoſophie ne fait que de naître, & c'eſt l'obſervation qui a imprimé au génie, cette force, qui étend la ſphere de nos connoiſſances. Cependant, quelle que ſoit cette ſphere, elle a des bornes que nous ne pouvons franchir. Moins nés pour la lumiere que pour les ténébres, nous retombons toujours vers ce centre, d'où nous nous ſommes écartés. Mais ſi nous ſommes condamnés à ignorer bien des choſes,

il eſt au moins en notre pouvoir d'éviter ſouvent l'erreur. Accoutumons-nous à ne juger que de ce que nous pouvons véritablement connoître : ignorons le reſte ſans inquiétude, & avouons notre ignorance.

Il ſemble que les erreurs de l'eſprit humain méritent peu d'être étudiées. En effet, pourquoi perdre dans de pareilles recherches, un tems qu'on pourroit employer à acquérir de vraies connoiſſances ? Cette réflexion, Monſeigneur, prouve qu'il faut s'appliquer à cette étude avec beaucoup de réſerve. Il ne s'agit pas d'étudier des opinions pour ſavoir des opinions : rien ne ſeroit plus frivole. Il les faut étudier, comme un pilote étudie les naufrages de ceux qui ont navigé avant lui.

Les erreurs ſont le partage de ceux qui commencent. Si nous avions précédé ceux qui ſe ſont égarés, nous nous ſerions donc égarés comm'eux. Par conſéquent, nous nous égarerions encore, ſi aujourd'hui nous avions nous-mêmes à commencer.

Or, lorſqu'on tente une choſe, ſans avoir aucune connoiſſance des tentatives des autres, on eſt dans le même cas, que ſi on étoit le premier à la tenter. On eſt donc expoſé aux mêmes erreurs.

Nous commencerions donc par raiſonner mal, ſi nous raiſonnions ſans ſavoir comment on a raiſonné avant nous. Nous referions les ſyſtèmes qu'on a fait, nous répéterions les abſurdités qu'on a dit ; & on les répéteroit d'après nous, juſqu'à que quelqu'un ayant obſervé les routes qui nous auroient engagés d'erreurs en erreurs,

apprît enfin à les éviter, & ſe trouvât dans le chemin des découvertes. C'eſt ainſi, Monſeigneur, que les philoſophes modernes ſe ſont éclairés; & c'en eſt aſſez pour vous faire comprendre, qu'en vous faiſant un tableau des différentes opinions, je vous donnerai dans l'eſpace de quelques jours l'expérience de pluſieurs ſiecles.

D'après tout ce que je viens de dire, vous jugez, Monſeigneur, que mon deſſein n'eſt pas de m'appeſantir ſur des ſyſtêmes, qui ne ſont que de vieux monumens des premiers efforts de l'eſprit humain dans ſon enfance. Il ne s'agit pas de les développer dans tout leur détail. J'en veux ſeulement tirer pour vous des leçons utiles. Voilà l'objet que je me propoſe, & c'eſt dans cet eſprit que vous devez étudier.

CHAPITRE II.

Conſidérations générales ſur les opinions des anciens.

ON conçoit que les opinions ſont plus anciennes que les monumens, qui auroient été propres à les conſerver. Il y avoit long-tems que les ſociétés civiles étoient formées, lorſque les hommes ont imaginé des moyens pour tranſmettre leurs penſées d'âge en âge, & cependant les corps de doctrine avoient commencé avec ces ſociétés.

Il eſt même naturel de ſuppoſer que les différentes opinions, dont on a fait des corps de doctrine, ſont antérieures aux tems où les hommes

ont commencé à former des ſociétés civiles. Car les premiers législateurs ont moins penſé à créer des opinions, qu'à recueillir, avec quelque choix, celles qu'ils trouvoient établies. C'eſt dans les conventions tacites, qu'ils ont pris les premieres loix poſitives. Or, ces conventions n'étoient que le réſultat des opinions qu'on avoit avant la formation des ſociétés; &, parmi ces opinions, celles qui avoient prévalu, formoient le corps de doctrine, d'après lequel on ſe conduiſoit.

Vous voyez donc que les premieres opinions remontent, pour ainſi dire, aux premieres penſées des hommes; & vous jugez encore que les circonſtances ont dû les changer & les altérer de bien des manieres, long-tems avant qu'on eût des moyens pour les tranſmettre. Il ne les faudroit donc pas chercher dans les monumens hiſtoriques.

Elles ont dû ſouffrir bien des altérations, lorſque l'unique moyen de les conſerver étoit de les confier à la mémoire. Un mot pouvoit être ſubſtitué à un autre: il pouvoit dans différens âges, avoir des acceptions différentes; & dans le même, il pouvoit encore être entendu différemment. Ces inconvéniens où nous tombons aujourd'hui, devoient être beaucoup plus fréquens dans les ſiecles où l'on n'écrivoit pas: car tant que les hommes n'ont pas ſu écrire, ils n'ont pas ſu donner au langage cette préciſion qui écarte toute équivoque & toute obſcurité. Ils ſaiſiſſoient vaguement des idées mal déterminées, des notions trop compliquées; & ils prononçoient les mêmes mots, ſans avoir exactement la même façon de penſer.

C'eſt ainſi que les opinions s'alterent inſenſiblement, lorſque les mêmes mots les tranſmettent de génération en génération. Que ſera-ce donc, lorſqu'elles paſſeront par pluſieurs langues ?

La poëſie pouvoit être de quelques ſecours à la mémoire. On le ſentit de bonne heure, & les poëtes ont été par-tout les dépoſitaires des opinions. Mais ils ne pouvoient qu'abuſer de ce dépôt dans ces tems, où les eſprits encore groſſiers, préféroient le merveilleux au vraiſemblable. Ils en abuſerent donc, & les fables ſe multiplierent.

L'écriture hiéroglyphique, employée au même effet, avoit les inconvéniens de la poëſie & de plus grands encore. Propre à rendre les idées ſenſibles, ce n'eſt que bien imparfaitement qu'elle exprime les idées abſtraites: à peine les indique-t-elle. Les ſignes obſcurs, équivoques, dont elle ſe ſert, montrent toute autre choſe que ce qu'elle dit; & ſon langage allégorique eſt un tiſſu d'énigmes à deviner.

Il eſt de la nature des allégories de ſouffrir ſucceſſivement des interprétations différentes. On peut même aſſurer que la plus grande marque d'eſprit étoit de leur donner des ſens détournés, pour les accomoder au beſoin qu'on en avoit. L'écriture hiéroglyphique devoit donc contribuer à changer les opinions: mais elle cachoit les changemens, & les opinions paroiſſoient les mêmes, parce que les ſignes allégoriques, deſtinés à les conſerver, ne changeoient pas. C'eſt ainſi qu'après pluſieurs ſiecles, les nations croyoient quelquefois penſer, comme elles avoient

toujours penſé. La doctrine qu'elles enſeignoient, étoit l'ouvrage d'une longue ſuite d'interprêtes, & cependant elles l'attribuoient tout entiere à un ſeul auteur.

Il ſe ſera fait dans les corps de doctrine des changemens plus grands & plus ſubits, lorſque les émigrations des peuples & les révolutions des empires auront mêlé & confondu les opinions comme les nations. On ne peut pas ſuppoſer, par exemple, que les Egyptiens aient conſervé invariablement la même façon de penſer ſous les rois paſteurs, ſous les rois d'Ethiopie, ſous les Perſes & ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre. Il eſt même vraiſemblable que bien des opinions faiſoient une partie des dépouilles, que Séſoſtris enleva aux nations vaincues. Les peuples de l'Aſie ont auſſi penſé différemment dans des tems différens : car les émigrations ont été fréquentes parmi eux, & ils ont été expoſés à de grandes révolutions.

Quoiqu'il ſe ſoit fait bien des changemens dans les opinions, quoiqu'il ne ſoit pas poſſible de les obſerver dans les ſiecles où elles ont commencé ; il eſt cependant facile de comprendre comment les mêmes ont quelquefois été communes à pluſieurs peuples, qui ne ſe les communiquoient pas.

Les hommes portent les mêmes jugemens, lorſqu'ils ſe trouvent dans les mêmes circonſtances, avec la même maniere de voir. Or, les principales circonſtances ſont au moins les mêmes pour eux, toutes les fois qu'ils ont les mêmes beſoins & en même nombre, & ils ont la même maniere de voir, toutes les fois qu'également

dépourvus d'expérience, ils ſont également ignorans. Dans tous les climats, les ſociétés ſe ſont donc fait à leur naiſſance à-peu-près les mêmes opinions: car les hommes ayant commencé partout avec les mêmes beſoins & avec la même ignorance, ils ſe ſont trouvés par-tout dans des circonſtances à-peu-près ſemblables & avec la même maniere de voir.

D'après cette réflexion, vous pouvez prévoir, que vous remarquerez dans les opinions anciennes un fond qui ſera à-peu-près le même chez tous les peuples profanes [*]. Ce fond variera avec le tems, parce que les circonſtances varieront elles-mêmes: mais les changemens ſeront ſucceſſivement analogues les uns aux autres. Les fables qu'on croira, prépareront à croire celles qu'on ne croit pas encore; & on ira par analogie d'opinion en opinion. C'eſt par cette analogie que les mêmes erreurs ſe propageront, s'accomoderont de tous les climats, ſe tranſplanteront, ſe grefferont, pour ainſi dire, ſur les tiges que chacun produit.

Cette analogie eſt facile à concevoir, quand on conſidere d'une vue générale l'eſprit humain & les jugemens qu'il porte. Mais ſi on veut obſerver en détail les différentes opinions, alors l'analogie eſt un fil qui nous échappe, parce que nous ne pouvons pas nous repréſenter ſucceſſivement toutes les circonſtances par où les

[*] On comprendra, ſans que je le diſe, qu'il ne s'agit point ici du peuple de Dieu. Je ne parle que des peuples qui ont été abandonnés à eux-mêmes.

hommes ont passé. C'est une difficulté de plus à surmonter pour vous rendre compte des opinions des anciens. Heureusement il importe bien moins de savoir précisément l'erreur de tel peuple ou de tel philosophe, comment ce peuple ou ce philosophe a pu se tromper. C'est pourquoi, Monseigneur, vous ne devez pas attendre de moi que j'expose exactement toutes les opinions, dont j'aurai occasion de parler. Vous devez voir seulement si, d'après la façon de penser que j'attribuerai aux anciens, il ne vous sera pas possible à vous de penser mieux. C'est tout le fruit que vous devez retirer de cette étude.

Vous savez qu'en Egypte & en Asie, les arts ne sortoient point des familles qui les cultivoient. Le métier du pere étoit un patrimoine pour le fils: la loi le lui assuroit par un privilege exclusif. Il en étoit de même des opinions, qu'on a honoré du nom de philosophie: elles appartenoient aux seules familles sacerdotales qui en avoient le dépôt.

Il est vraisemblable qu'originairement les prêtres enseignoient au peuple toute la doctrine, dont ils étoient les dépositaires. Je me fonde sur ce que, dans les commencemens des sociétés civiles, cette doctrine n'étoit & ne pouvoit être qu'une collection des opinions que les circonstances ou quelques législateurs avoient répandu. Elle appartenoit donc à tout le monde: elle étoit l'ouvrage même de la société; & je ne vois pas comment, ni pourquoi on auroit imaginé de faire un mystere de quelques-uns des dogmes qu'elle renfermoit.

D'ailleurs les prêtres ne formoient pas alors

un corps ſéparé du reſte des citoyens. Les peres de famille, les chefs du gouvernement étoient les ſeuls prêtres. Ils enſeignoient le culte public, & les idées, qu'ils s'en formoient, ne pouvoient être dans les commencemens que des idées communes à tous.

Si dans la ſuite ils y ont ajouté quelque choſe, ils n'en ont pas fait un myſtere. Au contraire, flattés d'éclairer leurs concitoyens, ou de paſſer pour les avoir éclairés, ils ont travaillé à répandre leurs opinions. Tout dépoſe que dans l'origine des ſociétés, on a cherché la célébrité par cette voie, puiſque tous les peuples de l'antiquité ont célébré les citoyens, auxquels ils ont cru devoir leur culte, leurs dogmes, leurs arts ; puiſque tous ont conſervé les noms des hommes qu'ils ont regardé comme leurs maîtres.

Dans la ſuite les ſouverains ; ne pouvant pas vaquer à tout par eux-mêmes, chargerent du ſoin des cérémonies religieuſes quelques citoyens qu'ils choiſirent à cet effet ; & parce qu'on penſoit qu'une profeſſion ne pouvoit jamais être mieux exercée, que lorſque les fils l'avoient appriſe de leurs peres, le ſacerdoce devint naturellement le partage des ſeules familles, auxquelles il avoit d'abord été confié. C'eſt alors que les prêtres commencerent à faire un corps ſéparé du reſte des citoyens.

Tout corps a des intérêts particuliers, qui ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt général. Ambitieux de s'agrandir, il cherche la conſidération, les richeſſes, la puiſſance : ſon utilité eſt ſa ſuprême loi : c'eſt encore celle de tous ſes

membres, parce que tous croient partager les avantages qu'ils lui procurent.

Les différens corps qui ſe forment dans un état, attirent donc chacun à eux les avantages qui devroient être communs à toute la ſociété. Cependant le bien général ſert de voile à leur ambition : c'eſt le prétexte de toutes leurs démarches ; & ils en impoſent d'autant plus facilement, qu'ils s'en impoſent peut-être à eux-mêmes : il eſt poſſible qu'ils croient que la proſpérité publique tient tout-à-fait à la leur ; que leur gloire eſt celle de l'état même ; & que s'ils ne floriſſent pas, rien ne peut florir. Ainſi c'eſt de la meilleure foi du monde, qu'ils ſacrifient tout à leur agrandiſſement.

Tout corps a donc naturellement des ſecrets, & ces ſecrets ſont les moyens qu'il emploie pour s'agrandir au préjudice de la ſociété entiere. Ils ſont d'autant mieux gardés, que les membres eux-mêmes ne ſavent pas qu'ils en ont ; parce qu'ils en ont, ſans avoir formé le projet d'en avoir. Cependant ils ſe conduiſent en conſéquence, & c'eſt ce qu'on appelle en eux l'eſprit du corps.

On conçoit que chez les idolâtres les prêtres auront eu de bonne heure des ſecrets. C'étoit leur intérêt de ſe prévaloir de la crédulité : ils s'en ſeront donc prévalus. On ne pourroit pas même toujours les en blâmer : car dans ces tems où les peuples ne pouvoient être conduits que par des ſuperſtitions groſſieres, c'étoit quelquefois un avantage pour eux d'être trompés.

Il y a une époque où les prêtres des idoles, ſans l'avoir prévu, ont paru en poſſeſſion de

bien des ſecrets. C'eſt lorſque l'uſage général de l'écriture alphabétique ne laiſſa qu'à eux l'intelligence des anciens hiéroglyphes. Alors ils eurent excluſivement le dépôt des ſciences. L'écriture alphabétique relégua dans les temples le peu qu'on ſavoit : elle mit pour long-tems les peuples hors d'état de s'inſtruire ; & elle commença par retarder les progrès de l'eſprit humain, auxquels dans la ſuite elle devoit contribuer.

Comme une vieille tradition dépoſoit qu'on avoit autrefois écrit en caracteres hiéroglyphiques toutes les connoiſſances qu'on vouloit conſerver, la prévention pour l'antiquité fit penſer que cette écriture renfermoit tout ce qu'on peut ſavoir. Ce fut donc aſſez de paroître en avoir l'intelligence, pour paroître inſtruit.

Alors ce ne fut plus le tems d'acquérir de la conſidération, en publiant des découvertes. Un moyen plus ſûr & plus commode s'offroit à ceux qui paſſoient pour avoir le depôt des ſciences : c'étoit de faire un myſtere de ce qu'ils ſavoient ou paroiſſoient ſavoir. Ainſi pendant que les prêtres continuoient d'enſeigner ouvertement tout ce qui concernoit le culte public, ils réſerverent pour eux des opinions qu'ils ne jugeoient pas à propos de communiquer ; & ils furent d'autant plus jaloux de les tenir cachées, qu'ils reconnurent, qu'en affectant un grand myſtere, ils donnoient de leur ſavoir une idée plus avantageuſe. Ce ne fut qu'après des épreuves, qu'on pût être initié à leurs myſteres. Elles étoient ſi rudes, qu'elles paroiſſoient devoir ôter toute curioſité ; & lorſqu'on avoit eu le courage de les ſoutenir,

ſoutenir, on ſe trouvoit lié par des ſermens ſi terribles, qu'on n'oſoit rien révéler.

Les prêtres d'une grande monarchie ne formoient pas un ſeul corps, & ne profeſſoient pas exactement la même doctrine. Il y avoit autant de corps de prêtres & autant de doctrines ſecretes, qu'il y avoit de provinces; parce qu'auparavant les provinces avoient eu chacune leurs dieux & leur culte, comme leurs ſouverains.

Ces corps ſéparés étoient tous également jaloux de leurs opinions. Ils ne ſe les communiquoient pas les uns aux autres. La tradition les tranſmettoit des peres aux fils, comme un dépôt auquel nul étranger ne devoit toucher. C'étoient autant de ſectes, qui jouiſſoient ſéparément de leurs connoiſſances ou de leurs préjugés. Elles n'élevoient pas de ces queſtions, qui, en attirant l'attention du public, pouvoient humilier les unes & donner la célébrité aux autres; & ſi elles ne ſongerent pas à s'éclairer mutuellement, elles ne ſongeoient pas plus à ſe combattre. Il a été un tems où les philoſophes, ainſi que les ſouverains, ne connoiſſoient pas encore l'ambition des conquêtes.

De toutes ces obſervations il faut conclure 1°. que les doctrines tranſmiſes avec ce myſtere, pouvoient varier continuellement, & paroitre néanmoins toujours les mêmes allégories, les mêmes ſymboles & les mêmes hiéroglyphes.

2°. Que les ſciences devoient reſter à-peu-près dans l'état où elles avoient été portées par ceux qui les avoient cultivées lorſqu'on les enſeignoit ſans myſtere. En effet, il étoit difficile que l'eſprit humain fît des progrès dans ces tems

où les hommes inſtruits craignoient de ſe communiquer leurs connoiſſances. Les murs des temples où les ſciences étoient renfermées, interceptoient néceſſairement la lumiere.

3°. La derniere conſéquence, c'eſt qu'il étoit impoſſible de connoître exactement toutes les opinions d'un peuple. Pour avoir été initié, par exemple, dans un temple des Egyptiens, on ne ſavoit pas les ſecrets qui reſtoient cachés dans les autres : & d'ailleurs on ne pouvoit pas s'aſſurer que les prêtres révélaſſent toujours à ceux qu'ils initioient, toutes les connoiſſances qu'ils croyoient avoir acquiſes.

Vous pouvez juger actuellement ſi les Grecs, qui ſont pour nous les dépoſitaires de toute l'antiquité profane, ont été à portée de bien connoître les opinions des Egyptiens, des Aſſyriens, des Perſes, &c. Cette recherche auroit été moins difficile, qu'ils l'auroient mal-faite encore.

Quoiqu'ils aient excellé dans bien des genres, ils avoient peu d'érudition, & encore moins de critique. Superſtitieux, crédules, amateurs du merveilleux, ils rempliſſoient avec des fables les tems qu'ils ignoroient. Si les premiers ſiecles de leur hiſtoire leur ont été inconnus, malgré tous les motifs qui rendoient pour eux cette recherche ſi intéreſſante, quelle a dû être leur ignorance ſur tous les autres peuples, qu'ils confondoient ſous le nom mépriſant de barbares? Ils auroient effacé, s'ils l'avoient pu, juſqu'aux traces qui montroient que les arts & les ſciences leur venoient de l'étranger.

D'après cette façon de penſer, ils ont toujours ramené tout à eux. Ils ont tout brouillé,

tout confondu, jugeant avec prévention de tout ce qui n'étoit pas grec, croyant qu'on tenoit d'eux ce qu'ils tenoient des autres, mêlant leurs fables aux opinions des étrangers, penſant que leurs idées & leurs mœurs devoient ſe trouver par-tout, & mépriſant les nations où ils ne les trouvoient pas.

C'eſt par leurs poëtes, par leurs philoſophes & par leurs hiſtoriens qu'ils ont connu l'Egypte. Leurs poëtes ne leur en ont donné que des notions confuſes, fabuleuſes, & ramaſſées parmi les traditions vulgaires.

Les philoſophes Grecs avoient en général peu de critique : d'ailleurs ceux qui avoient été initiés aux myſteres des Egyptiens, ont affecté eux-mêmes une doctrine ſecrete.

Quand aux hiſtoriens, tels qu'Hérodote, Diodore & Plutarque, ils ne ſont pas toujours d'accord. C'eſt que, s'il y a peu d'hommes qui ſachent voir un fait avec toutes ſes circonſtances, il y en a moins encore qui ſachent voir les opinions telles qu'elles ſont. D'ailleurs cette différence peut encore provenir de ce que ces hiſtoriens n'auront pas interrogé les mêmes colleges de prêtres, ou de ce qu'ayant voyagé en Egypte dans des tems différens, ils n'y auront pas trouvé la même façon de penſer. Il y a plus de trois cens ans d'Hérodote à Diodore, & plus d'un ſiecle de Diodore à Plutarque.

Lorſqu'Hérodote parle des Egyptiens, c'eſt toujours d'après les prêtres : il ne cite jamais aucun hiſtorien. Si l'Egypte en a eu, ce n'eſt donc que fort tard. Aucun n'eſt venu juſqu'à nous. Il ne nous reſte que quelques fragmens

de Manéthon, prêtre qui vivoit ſous les deux premiers Ptolémées, & qui a pu écrire trois cens ans avant J. C. Mais ſon hiſtoire paroît n'avoir été qu'un roman, imaginé pour exagérer l'antiquité de ſa nation.

Il ſemble que les Grecs étoient plus à la portée des Perſes : cependant ils les ont peu connus. On voit même qu'ils ont été peu curieux d'en connoître la façon de penſer, puiſque dédaignant d'en apprendre l'hiſtoire, ils ne l'ont pour ainſi dire commencée qu'aux conquêtes de Cyrus, & qu'ils ne diſent rien d'aſſuré ſur les premieres années de ce monarque.

Ils ont fait un cas ſingulier des philoſophes indiens : mais c'eſt ſur le rapport des ſoldats, qui, à la ſuite d'Alexandre, n'avoit fait que paſſer dans les Indes. Calliſthène n'y paſſa pas : il mourut l'année même de cette expédition. Cependant c'eſt peut-être le ſeul dont le témoignage eût été de quelque poids. Pour Anaxarque, on ne ſait à quoi il étoit propre : on voit ſeulement en lui un vil courtiſan, qui n'étudioit que les caprices de ſon maître.

Les Grecs n'ont pas mieux connu les Scythes, dont ils étoient plus voiſins. Car ils en diſent peu de choſe ; & cependant ils les louent beaucoup : ce qui eſt une preuve tout à la fois de l'ignorance & de la prévention avec laquelle ils en ont jugé.

Les Romains nous éclairent encore moins ſur les opinions des anciens peuples. Plus faits pour conquérir que pour obſerver, ils n'ont pas même étudié les nations qu'ils ont conquis. Sans curioſité, ſans critique, ils ont répété ce que les

Grecs avoient dit. Ils n'ont fait aucunes recherches ſur les tems antérieurs à leurs conquêtes ; & parce qu'ils ſe croyoient les maîtres du monde, ils paroiſſent n'avoir pas ſoupçonné l'exiſtence des pays où leurs armes n'avoient pas pénétré.

C'eſt par eux que nous aurions pu connoître les Carthaginois, les anciens habitans de l'Eſpagne, les Gaulois & les Germains ; mais ils ne nous en donnent que des notions très-imparfaites. Nous ne ſaurions même, d'après leurs hiſtoriens, nous faire une idée exacte du gouvernement de Carthage.

Quand ils auroient voulu s'inſtruire des opinions des Gaulois & de celles des Germains, ils ne l'auroient pas pu. Céſar & Tacite l'ont tenté inutilement. C'eſt que chez ces peuples il n'étoit permis d'écrire ni l'hiſtoire ni la doctrine. La tradition s'en conſervoit dans des vers qu'on apprenoit par cœur, & il y avoit les plus grandes malédictions contre ceux qui en révéleroient quelque choſe aux étrangers.

D'après ces réflexions, vous jugez Monſeigneur, que j'aurai peu de choſe à dire ſur les opinions de tous ces peuples.

CHAPITRE III.

Pourquoi les progrès de l'eſprit humain ſont dans quelques genres plus rapides & plus grands, & au contraire plus lens & plus foibles dans d'autres.

POUR rendre raiſon de ce phénomene, il ſuffit de conſidérer les arts & les ſciences, d'un côté par rapport aux beſoins de faire des découvertes, & de l'autre par rapport aux moyens de reconnoître les mépriſes où l'on tombe.

L'agriculture eſt le premier art que les ſociétés civiles ont eu beſoin de perfectionner. On a vu ou cru voir les moyens qui la rendent féconde : on a eſſayé de la rendre fertile, en la cultivant : on a tenté des expériences.

Des obſervations mal faites auront ſans doute fait adopter, comme vraies, des ſuppoſitions qui n'avoient pas de fondement. Mais les tentatives qui n'auront pas réuſſi, auront fait voir la fauſſeté des ſuppoſitions. Les mauvaiſes recoltes auront contraint d'abandonner un ſyſtème pour lequel on étoit prévenu. On ſe ſera inſtruit par ſes fautes : & les progrès de l'agriculture auront été en proportion du beſoin de rendre la terre fertile, & de la facilité de reconnoître les mépriſes où l'on tomboit.

La perfection de l'agriculture dépend de la

connoiſſance des ſaiſons. Le laboureur eſt donc dans la néceſſité de devenir aſtronome. Plus il a beſoin de connoître le cours des aſtres; plus il ſe hâte de le ſuppoſer tel qu'il l'imagine, & il commence par faire un faux ſyſtème. Mais comme après quelques années, ſes hypotheſes ne s'accordent pas avec l'ordre des ſaiſons, ſa prévention, quelque grande qu'elle ſoit, ne peut tenir contre une erreur palpable. Il recommence donc ſes obſervations, il fait de nouvelles hypotheſes : l'expérience corrige ſes mépriſes, & l'aſtronomie fait des progrès.

Telle eſt donc en général la méthode que ſuit l'eſprit humain dans les arts qu'il crée & qu'il perfectionne. Il recueille des obſervations, il fait les hypotheſes que ces obſervations indiquent, & il finit par les expériences qui confirment ou qui corrigent ſes hypotheſes.

C'eſt ainſi que la géométrie, ſi néceſſaire aux arts, à l'aſtronomie & à la phyſique, a commencé & s'eſt perfectionnée elle-même. Dans la plus grande imperfection, elle avoit au moins l'avantage de n'offrir que des idées ſenſibles, qui ſe déterminoient facilement. Sans doute, il arriva ſouvent qu'on ne les ſaiſit qu'à peu-près, & qu'on ſe contenta d'approcher des rapports qu'on cherchoit. Mais à meſure qu'on voulut perfectionner les arts, on éprouva les inconvéniens d'une géométrie auſſi groſſiere. On chercha donc des méthodes, & on en trouva. Celui qui le premier imagina de meſurer un angle avec un arc de cercle, répandit une grande lumiere ſur ces ſortes de recherches.

D'un côté, l'utilité ſentie par le beſoin, de

l'autre les mépriſes apperçues par l'expérience : voilà donc les cauſes des progrès de l'eſprit humain. En effet, vous concevez que les hommes n'étudieront, qu'autant qu'ils ſentiront le beſoin de s'inſtruire ; & vous jugez qu'ils ne s'inſtruiront par l'étude, qu'autant qu'ils auront des moyens pour reconnoître leurs mépriſes. D'après cette ſeule conſidération, il eſt aiſé de comprendre que les progrès ſeront lens dans certains genre, que dans d'autres ils ſeront rapides, & qu'il en eſt enfin auxquels on s'appliquera ſans ſuccès.

Les progrès de l'art militaire par exemple devoient être lens, quoique dès les commencemens les peuples ſe ſoient fait un beſoin d'être toujours armés. On ſuppoſoit que le courage & le nombre décidoient uniquement du ſort des combats; & il étoit d'autant plus naturel de faire cette ſuppoſition, que lorſqu'on ne connoiſſoit pas encore d'autre regle, l'expérience même paroiſſoit en aſſurer la vérité. Comme le vainqueur n'avoit pas cherché à mettre de l'ordre & de la diſcipline dans ſes troupes, le vaincu ne s'appercevoit pas que le défaut d'ordre & de diſcipline, avoit été la cauſe de ſa défaite. On ſe battoit donc ſans avoir occaſion de remarquer ſes fautes. La guerre paroiſſoit un jeu de haſard, où l'on pouvoit être heureux après avoir été malheureux; & on ſe bornoit à l'eſpérance de vaincre, ſans en chercher les moyens.

L'art de gouverner les peuples s'eſt perfectionné avec la même lenteur ou avec plus encore, & la raiſon en eſt la même. Vous avez vu que les ſociétés n'ont d'abord eu pour loix que

des uſages introduits par les circonſtances. On a ſuppoſé que ces uſages étoient ſuffiſans, & ils ont paru l'être, tant que les ſociétés ont eu des beſoins & peu de vices. L'expérience paroiſſoit donc confirmer cette ſuppoſition. En conſéquence, on ſe prévint par les coutumes anciennes; & on ne commença à les tenir pour ſuſpectes, que lorſque les déſordres, parvenus au comble, forcerent à remarquer les défauts d'une mauvaiſe législation.

Mais la réforme du gouvernement n'étoit pas une choſe facile. Combien de choſes à combiner pour corriger les anciens abus, & pour en prévenir de nouveaux! quelles connoiſſances & quelle prévoyance ne demandoit pas une pareille entrepriſe! Cependant les nouvelles mépriſes où l'on tomboit, ne pouvoient être reconnues que lorſque l'expérience forcoit à les remarquer. Alors elles avoient pour elles la coutume, & on les défendoit encore par préjugés. Cette prévention pouvoit aveugler ceux-mêmes qui avoient l'autorité: ou, s'ils l'avoient ſecouée, ils étoient forcés à la reſpecter dans le public. Ainſi ne pouvant remédier aux maux qu'ils voyoient, ils ſe contentoient d'y apporter des palliatifs; & les nouveaux réglemens étoient moins des réformes que des changemens proviſionnels qui occaſionnoient de nouveaux abus. Par-là les déſordres ſe trouvoient enfin en ſi grand nombre & ſi compliqués, que l'expérience, qui les faiſoit remarquer, n'indiquoit plus aucun remede, & ôtoit toute eſpérance de les voir ceſſer.

La lenteur ou la rapidité avec laquelle l'expérience nous fait remarquer nos mépriſes, décide

de la lenteur & de la rapidité de nos progrès dans chaque genre d'étude. C'eſt pourquoi l'art de gouverner ſe perfectionne plus lentement que l'art militaire, comme l'art militaire ſe perfectionne lui-même plus lentement que l'agriculture & que l'aſtronomie. Vous pouvez, d'après cette regle, obſerver la navigation, la phyſique, la médecine, en un mot, les arts & les ſciences, & vous comprendrez pourquoi nos progrès ſont lens ou rapides.

Plus il eſt difficile aux hommes de connoître leurs mépriſes, plus ils s'égarent. Alors une erreur eſt le germe d'une infinité d'autres, & on va par analogie, comme nous l'avons remarqué, d'abſurdité en abſurdité. Voilà pourquoi les idolâtres ne ſavent pas ouvrir les yeux ſur leurs ſuperſtitions : car ce n'eſt pas ici comme dans l'agriculture & l'aſtronomie, où l'expérience corrige les erreurs.

La raiſon pouvoit élever les hommes à la connoiſſance d'un ſeul dieu : mais ils n'ont pas raiſonné. Ils ont craint quelque choſe, & de tout ce qu'ils ont craint, ils en ont fait autant de divinités.

Dès qu'une fois la crainte a fait pluſieurs dieux, elle paroit confirmer qu'il y en a en effet pluſieurs. Car étant toujours la même, elle fait adopter comme autant de vérités, tous les menſonges qui affermiſſent dans une premiere croyance. Ainſi de nouvelles erreurs entretiennent dans des erreurs anciennes, & on croit à toutes avec d'autant plus de confiance, qu'on croit à un plus grand nombre.

Cependant les ſuperſtitions ſont enſeignées par

les miniſtres des autels : les chefs du gouvernement les font ſervir à leurs vues : les législateurs font parler les dieux, & les philoſophes accommodent leurs opinions à des préjugés qu'ils ne ſavent pas détruire, & qu'ils partagent quelquefois. Ainſi la ſuperſtition, la législation & la philoſophie ne ſont plus qu'un corps de doctrine, où les erreurs en grand nombre, confondues avec un petit nombre de vérités, enveloppent de ténebres les nations qui paroiſſent d'ailleurs s'éclairer.

Il ſuffit de conſidérer la philoſophie à ſon origine, pour juger qu'elle devoit être des ſiecles avant de faire des progrès. Les philoſophes ont mal commencé, & l'analogie les a conduits d'erreurs en erreurs, bien plus rapidement qu'elle ne nous conduit aujourd'hui de vérités en vérités.

Leur premier & principal objet a été d'expliquer l'origine & la génération de tout ce qui exiſte. Mais ils ne pouvoient pas obſerver cette origine & cette génération. Ils ne la pouvoient donc pas découvrir.

Quelle conduite ont-ils donc tenu dans cette recherche? Ils ont raiſonné d'après les préjugés reçus : ils ont eſſayé de ſe faire des idées moins communes : ils ont dit des abſurdités plus ingénieuſes : ils ſe ſont perdus dans des abſtractions : enfin ils ont expliqué la génération de l'univers, d'après la génération mal obſervée de quelques effets.

Voilà les ſeuls matériaux dont ils faiſoient uſage. Cependant, comme l'obſervation ne leur avoit rien appris, l'expérience ne pouvoit ni confirmer ce qu'ils croyoient ſavoir, ni leur faire

remarquer les erreurs où ils tomboient. Il leur étoit donc impoſſible de faire un pas en avant.

J'entends par philoſophie, la connoiſſance de la nature dans les choſes qui ſont à notre portée par l'obſervation : nous obſervons par exemple le cours des aſtres, & nous le connoiſſons.

Elles ſont encore à notre portée par l'analogie, parce que parmi les phénomenes que nous ne pouvons pas obſerver, il y en a dont nous pouvons juger d'après ceux que nous obſervons. Nous jugeons, par exemple, que la terre a une double révolution, parce que nous obſervons cette double révolution dans d'autres planetes.

Ainſi, comme avec l'œil nu, notre vue ne s'étend pas auſſi loin qu'avec l'œil aidé d'un téleſcope, de même avec l'obſervation ſeule, notre connoiſſance ne s'étend pas auſſi loin qu'avec l'obſervation aidée de l'analogie.

L'analogie eſt donc en quelque ſorte à l'obſervation ce qu'un téleſcope eſt à l'œil.

Par conſéquent, autant il nous eſt impoſſible de voir ce qui eſt au-delà de la portée du téleſcope, autant il nous eſt impoſſible de connoître ce qui eſt au-delà de la portée de l'analogie. En un mot l'obſervation & l'analogie déterminent l'étendue de nos connoiſſances, comme nos yeux & nos téleſcopes déterminent l'étendue de notre vue.

Voilà ce que les anciens philoſophes ne paroiſſent pas avoir ſu. Perſuadés qu'ils étoient faits pour pénétrer dans tous les ſecrets de la nature, ils croyoient voir juſqu'aux choſes qui échappent à l'obſervation & à l'analogie. Les obſtacles ne les arrêtoient pas, ils les irritoient au contraire ;

& plus il leur étoit impoſſible de les ſurmonter, plus ils redoubloient leurs efforts, parce qu'ils ne ſe doutoient pas de leur impuiſſance. Ils ramaſſoient des préjugés, ils haſardoient des notions vagues, ils renouvelloient de vieilles opinions; ils les préſentoient avec de nouvelles ſubtilités, ils faiſoient en un mot, de mauvais ſyſtêmes.

Ces ſyſtêmes ſe répandoient avec le même fanatiſme que les ſuperſtitions des idolâtres, parce qu'ils n'étoient pas moins inintelligibles. Ce ſont des erreurs qui ſe tranſplantoient dans tous les climats : elles couvroient la terre; & elles paroiſſoient ne laiſſer point de place à la vérité comme autrefois les forêts n'en laiſſoient point à l'agriculture.

Mais il étoit plus difficile d'abattre les erreurs que les forêts, parce que les philoſophes étoient plus faits pour multiplier les préjugés que pour les détruire. C'eſt d'un pied timide qu'ils approchoient eux-mêmes des idoles. Soit crainte, ſoit aveuglement, ils les encenſoient; & ſe faiſant une étude de concilier leurs opinions avec celles du vulgaire, ils paroiſſoient ſouvent auſſi ſuperſtitieux que le peuple.

Tels ont été en général ces hommes de génie, ſi célebres dans tous les ſiecles. Vous le voyez, Monſeigneur, toute leur conduite démontre la foibleſſe de l'eſprit humain. Quand vous le comparerez avec douze pêcheurs ignorans, qui, renverſant l'empire de l'idolâtrie, élevent ſur ſes ruines un autel que rien ne peut ébranler, alors rempli de reſpect, vous rendrez grace au dieu qui vous éclaire : & plus vous réflechirez ſur ce

contraſte, plus vous ſentirez la divinité de la religion dans laquelle vous êtes né. C'eſt à moi à vous faciliter cette comparaiſon, en mettant ſous vos yeux les ſuperſtitions des idolâtres, & les abſurdités de leurs philoſophes.

Quand j'aurai expoſé le peu qu'on ſait des opinions des peuples les plus anciens, je m'arrêterai ſur les Grecs dont la philoſophie eſt plus connue.

CHAPITRE IV.

Des opinions des Chaldéens [*].

LES Chaldéens reconnoiſſoient un dieu ſuprême, une ame du monde qu'ils adoroient ſous le nom de *Baal.*

Cet être habitoit des lieux inacceſſibles aux mortels : mais il étoit ſorti de lui des eſprits de différens ordres, pour préſider aux différentes parties de l'univers, & pour lui porter nos hommages.

En conſéquence, ces médiateurs devenoient l'objet du culte. On devoit le leur adreſſer dans les parties du monde qu'ils gouvernoient : on devoit donc adorer le ſoleil, la lune, la terre, &c.

On remarque dans cette doctrine, l'idée con-

[*] C'eſt d'après l'hiſtoire de la philoſophie de Mr. Brucker, que j'expoſerai les opinions des peuples & des philoſophes.

fuſe d'un premier principe : mais on y trouve auſſi le culte idolâtre, tel que l'ignorance l'avoit introduit. Ce culte ayant été une fois reçu, on ne ſongeoit pas à le révoquer en doute. C'eſt un préjugé auquel tous les philoſophes payens ont en général accommodé leurs opinions, ſoit qu'ils le partageaſſent, ſoit qu'ils n'oſaſſent pas le combattre.

Quelle que ſoit notre curioſité, le deſir de lire dans l'avenir n'a pas été le motif, qui a porté à obſerver les aſtres : car lorſqu'on ne les avoit pas encore obſervés, il n'étoit pas naturel qu'on leur ſuppoſât différentes influences, ſuivant leurs différens aſpects.

Mais puiſqu'on les adoroit, c'étoit une conſéquence qu'on fût frappé, lorſqu'ils offroient des phénomenes, auxquels on ne s'étoit pas attendu. Une éclipſe de lune ou de ſoleil, par exemple, devoit faire craindre le courroux de ces divinités, & ſembloit par conſéquent préſager quelque malheur.

Or, quand les aſtronomes connurent aſſez les révolutions céleſtes pour pouvoir prédire de pareils phénomenes, on jugea que puiſqu'ils prévoyoient les éclipſes qu'on regardoit comme les ſignes du courroux des dieux, ils pouvoient prévoir les maux dont ce courroux menaçoit.

Dès qu'on reconnut que les cieux leur manifeſtoient l'avenir en quelque choſe, on conclut qu'ils le leur manifeſtoient en tout. La crainte avoit perſuadé que les événemens malheureux pouvoient être prédits : l'eſpérance perſuada que les événemens heureux devoient l'être encore. On fut donc curieux de tout prévoir.

Si on ne voyoit pas comment ces prédictions ſeroient poſſibles, on ne voyoit pas non-plus pourquoi elles ne le ſeroient pas; & c'en fut aſſez pour croire à toutes. Les peuples toujours curieux par crainte ou par eſpérance, étoient trop ignorans pour n'être pas crédules.

Cette crédulité a précédé l'impoſture, qui en a abuſé. Lorſqu'on a commencé à juger qu'on pouvoit lire l'avenir dans les cieux, ce n'eſt pas que les aſtronomes euſſent formé le projet de le perſuader, c'eſt que les peuples s'étoient portés d'eux-mêmes à le croire. Mais ce préjugé étant une fois établi, les aſtronomes s'en ſont prévalus, & ils ont entretenu une erreur qui tournoit à leur avantage.

Les peuples ſe ſont donc trompés eux-mêmes avant qu'on ait penſé à les tromper, & on n'a été impoſteur avec deſſein de l'être, que parce qu'on vit qu'on l'étoit ſans en avoir formé le deſſein. C'eſt ainſi que les aſtronomes, qui n'obſervoient d'abord les aſtres que pour en connoître le cours, ſe ſont trouvés dans le cas de les obſerver pour tout prévoir: & ſe ſont faits aſtrologues, parce qu'on vouloit qu'ils le fuſſent. Voilà, autant que je puis le conjecturer, comment l'aſtrologie a commencé chez les Chaldéens & chez d'autres peuples de l'antiquité.

De l'aſtrologie nâquirent d'autres ſuperſtitions. On ne douta point que les aſtrologues n'euſſent un commerce intime avec les intelligences céleſtes: ils en parurent donc les confidens & les miniſtres. Alors on jugea que, s'ils liſoient dans les aſtres, ils devoient lire encore dans toutes les choſes qu'on regardoit comme autant de ſignes

gnes de la volonté des dieux ; & bientôt on crut qu'ayant tant de connoiſſances, ils devoient avoir la nature entiere à leur diſpoſition. Ils lurent donc dans les ſonges, dans le vol des oiſeaux, dans les entrailles des victimes ; ils firent des enchantemens, des évocations : en un mot, ils ſe virent forcés à être devins, augures & magiciens.

Je conjecture néanmoins que la magie n'a pris naiſſance, qu'après qu'on a eu perdu l'intelligence des hiéroglyphes. Les caracteres hiéroglyphiques étant alors devenus des ſignes myſtérieux, on aura oublié qu'ils n'étoient dans l'origine que ſymboles ; & parce qu'on voyoit confuſément qu'ils conſervoient quelque rapport avec les choſes qu'ils avoient ſignalées, on aura jugé qu'ils étoient propres à les produire. On imagina, par exemple, qu'on évoqueroit les eſprits, ſi on employoit d'une certaine maniere les caracteres qui en avoient été le ſymbole.

Au reſte on ne peut conſidérer ces choſes que dans leur origine. Elles ſont ſi vagues, ſi confuſes, & elles ont ſouffert tant de variations, qu'il n'eſt pas poſſible d'en ſuivre les progrès ; & il ſeroit d'ailleurs, bien inutile de chercher en quoi conſiſtoit plus particuliérement la magie des Chaldéens.

Nous ne ſavons pas ce qu'ils penſoient ſur la nature du monde. Leur doctrine eſt à cet égard enveloppée d'allégories qu'on ne peut pénétrer. On voit ſeulement qu'ils le croyoient éternel.

On nomme Zoroaſtre celui qu'ils regardoient comme l'auteur de toutes leurs opinions. Mais la plupart des noms anciens ſont moins des noms

propres, que des titres qui désignoient différentes professions. Zoroastre, par exemple, signifie observateur des astres. Il est donc vraisemblable que ce nom a été commun à plusieurs astronomes; & que si dans la suite il a passé pour un nom propre, c'est qu'il aura cessé d'être pris pour un titre. D'ailleurs ce seroit sans fondement qu'on attribueroit à un seul homme toute la doctrine des Chaldéens: formée peu-à-peu suivant les circonstances, elle a été l'ouvrage du tems & de la crédulité des peuples.

Les philosophes chaldéens se nommoient mages. Ils jouissoient à la cour d'une grande considération, parce que dans le vrai, les desirs des princes étoient souvent les astres qu'ils consultoient.

CHAPITRE V.

Des opinions des Egyptiens.

Les Grecs, encore ignorans, se sont exagéré le savoir des Egyptiens; & cette prévention qu'ils ont pris, lorsqu'ils jugeoient mal encore, ils l'ont conservée, lorsqu'ils pouvoient mieux juger. C'est avec ces exagérations que la réputation des Egyptiens est venue jusqu'à nous. Il n'est plus possible aujourd'hui de l'apprécier.

Si on voit dans leurs opinions les plus grandes absurdités, on y démêle cependant des vues qui supposent plusieurs découvertes. Avant que les

Grecs euſſent des philoſophes, les Egyptiens avoient des aſtronomes, qui plaçoient le ſoleil au centre du monde. Or, un ſyſtême, qui choque ſi fort les apparences, ne paroit avoir été indiqué que par une ſuite d'obſervations bien faites.

Aux ouvrages qu'ils ont fait, on peut auſſi conjecturer qu'ils ont cultivé la géométrie avec quelque ſuccès. Ils auroient été de bien médiocres geometres, s'ils n'avoient ſu que ce que Thalés & Pythagore paroiſſent avoir appris d'eux. Mais ces deux philoſophes ont-ils conſulté ce que l'Egypte avoit de plus habile? eſt-il ſûr qu'on leur eût fait part de tout ce qu'on ſavoit en ce genre? ne leur a-t-on caché aucune des méthodes dont on faiſoit uſage?

L'aſtronomie & la géométrie ſont au reſte les ſeules ſciences, où les Egyptiens paroiſſent avoir fait des progrès. Peut-être en auroient-ils fait de plus grands, s'ils avoient continué de les cultiver; mais ils les négligerent de bonne heure, pour s'appliquer uniquement à l'étude de la théologie.

La théologie vulgaire n'étoit chez eux qu'un ramas de ſuperſtitions ridicules: & parce qu'ils y étoient fort attachés, ils ont paſſé chez les payens pour le peuple le plus religieux. Ils adoroient des aſtres, des hommes & des animaux. Nous avons expliqué ailleurs l'origine de ces différens cultes.

La théologie ſecrete reconnoiſſoit un eſprit univerſel qui réſidoit plus particuliérement dans les cieux. Etoit-ce une ſubſtance ſpirituelle, ou une matiere ſubtile répandue dans toute la nature?

Les Egyptiens ne le ſavoient peut-être pas eux-mêmes. Il eſt vraiſemblable qu'ils ne cherchoient pas à ſe rendre raiſon de ce qu'ils entendoient par cet eſprit univerſel. Elles deſcendoient quelquefois ſur la terre: elles s'y montroient ſous une forme humaine: elles vivoient, elles montoient aux cieux. Tels ont été Oſiris & Iſis. Frere & ſœur, mari & femme, ils gouvernerent l'Egypte, ils enſeignerent les arts, & ils retournerent l'un dans le ſoleil & l'autre dans la lune.

D'autres divinités d'un ordre inférieur étoient encore des parcelles de cet eſprit. On les nommoit génies. Elles ſe plaiſoient ſur-tout dans les ſtatues qu'on leur élevoit; elles s'attachoient à la fortune des grands hommes, & leurs apparitions étoient le ſujet de bien des fables.

Il étoit de la nature de toutes ces divinités de ſe rejoindre à l'eſprit univerſel, dont elles étoient des parcelles. Les ames humaines avoient la même origine: mais bien moins parfaites, elles ne retournoient à cet eſprit qu'après avoir été purgées; & pour cela, elles paſſoient ſucceſſivement par différens corps. Celles qui avoient été juſtes, étoient aſſujetties à un plus petit nombre de tranſmigrations: les autres pouvoient errer pendant trois mille ans d'un animal dans un autre. C'eſt-ce qu'on nommoit la métempſycoſe.

Les Egyptiens avoient donc quelque idée de l'immortalité de l'ame, ainſi que des peines & des récompenſes après cette vie. Cependant la religion n'enſeignoit rien de précis ſur ces dogmes; parce qu'eux-mêmes ils n'avoient à cet égard que des idées bien confuſes.

Entendoient-ils ſeulement par cette immorta-

lité, que l'ame n'eſt pas anéantie, ou vouloient-ils dire qu'elle conſerve après la mort le ſentiment de ſa perſonnalité? C'eſt ſans doute ce qu'ils n'ont jamais ſongé à mettre en queſtion. L'immortalité néanmoins emporte ces deux choſes: car ſi au milieu des tranſmigrations, l'ame ne ſent pas qu'elle eſt toujours la même, ſa perſonnalité changera d'une tranſmigration à l'autre, & à chaque corps qu'elle animera, elle ſera une perſonne différente.

Quoique l'opinion de la métempſycoſe fût généralement répandue parmi les Egyptiens, ils avoient cependant un uſage qui paroiſſoit la combattre: car lorſqu'un homme étoit jugé avoir vécu ſans reproches, on prioit les dieux de le recevoir parmi eux; & au lieu de le pleurer, on ſe réjouiſſoit du bonheur dont il alloit jouir. Mais on trouve de pareilles contradictions chez tous les peuples: elles ſont un effet des circonſtances, qui, ſans qu'on le remarque, introduiſent d'âge en âge des uſages & des opinions contradictoires.

Les Egyptiens admettoient trois principes des choſes. Le premier qu'ils diſoient actif, étoit l'eſprit univerſel, l'ame du monde, le dieu ſuprême, qui donne la forme à l'univers & à chacune de ſes parties. Le ſecond étoit la matiere, qu'ils ſuppoſoient éternelle. Le troiſieme, la nature même de la matiere, qui, par ſon imperfection, met obſtacle au bien que le principe actif veut produire. Ils expliquoient cette doctrine par des allégories; donnant au principe le nom d'Oſiris, au ſecond celui d'Iſis, & au troiſieme celui de Typhon. Le monde, diſoient-ils, eſt né du mariage d'Iſis & d'Oſiris: il finira, il ſe repro-

duira. Mais il eſt inutile d'entrer dans de pareils détails.

Les philoſophes égyptiens ont été aſtrologues & magiciens. On demande s'ils ont tiré ces ſuperſtitions de Chaldée, ou ſi les Chaldéens les ont tirées d'Egypte. J'aimerois autant qu'on demandât ſi l'Euphrate vient du Nil ou le Nil de l'Euphrate. Comme les Egyptiens n'ont pas eu beſoin des leçons des Chaldéens pour devenir aſtrologues & magiciens, les mêmes erreurs & les mêmes découvertes ont pu commencer également chez ces deux peuples.

Les Egyptiens ont, comme les autres nations, attribué à un ſeul homme toutes leurs opinions & toutes leurs connoiſſances. Ils nommoient Thoot, Taaut ou Theut celui qui paſſoit chez eux pour l'inventeur de la religion, des loix, des arts & des ſciences. Les Grecs aſſuroient la même choſe de leur Hermès; & les Romains de leur Mercure: ceux-là dirent donc, Thoot c'eſt Hermès; & ceux-ci, Thoot c'eſt Mercure.

On a dit encore que Thoot étoit Moyſe, parce qu'une vieille tradition le faiſoit naître du Nil, lui donnoit une verge, & lui attribuoit des prodiges. Il y en a enfin qui ont cru reconnoître en lui Joſeph, Hénoch ou Adam. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il y a eu pluſieurs Thoots, comme pluſieurs Zoroaſtres.

Un d'eux avoit donné des loix à l'Egypte, lorſqu'une inondation du Nil & un tremblement de terre, qui arriverent en même tems, renverſerent les colonnes ſur leſquelles les loix avoient été écrites, les enſevelirent, & firent périr une partie des habitans.

Ceux qui purent échapper, ayant repeuplé l'Egypte, on chercha les anciennes colonnes, dont il reſtoit quelque ſouvenir : on les déterra, & un nouveau Thoot les ayant expliquées, l'Egypte recouvra ſa religion, ſes loix & ſes arts. C'eſt ce Thoot que les Egyptiens ont nommé Triſmégiſte; c'eſt-à-dire, trois fois grand : ils lui attribuerent dans la ſuite juſqu'à vingt mille ouvrages.

CHAPITRE VI.

Des opinions des Perſes.

COMME les barbares prennent les mœurs des nations policées qu'ils ſubjuguent, ils en prennent auſſi les opinions; mais ils les prennent ſans abandonner tout-à-fait leurs préjugés & par conſéquent, ils les défigurent.

Les Perſes, dont nous ne ſavons rien avant Cyrus, auront donc pris les opinions des Chaldéens; & ils les auront d'autant plus altérées, que vraiſemblablement il n'étoit pas poſſible aux Chaldéens mêmes d'en donner des idées préciſes.

A l'exemple des Chaldéens; les Perſes nommerent mages les hommes qui avoient chez eux le dépôt des ſciences, & ces mages reconnurent également un Zoroaſtre pour chef. Cette conformité, qui fait voir que les mêmes noms ont paſſé d'un peuple à l'autre, ſuffit pour faire con-

jecturer que les opinions ont paſſé avec les noms, & qu'elles ont été les mêmes à peu-près chez tous deux. On ne ſait pas au reſte qu'elle eſt l'étymologie du mot mage.

Les mages admettoient deux principes : l'un du bien & de la lumiere, Oromaze ; l'autre du mal & des ténebres, Arimane.

Ils regardoient le feu comme l'ame du monde. En conſéquence, ils avoient un feu ſacré, qu'ils conſervoient, avec ſoin ; & ils rendirent un culte au ſoleil, qu'ils adoroient ſous le nom de Mithras, & qu'ils repréſentoient ſous la figure d'un homme armé, fort, robuſte & terraſſant une bête féroce. Le ſoleil étoit, ſelon eux, un médiateur entre les deux principes.

Telle étoit en général leur doctrine, lorſqu'un nouveau Zoroaſtre, qui parut ſous Darius pere de Xercès, détruiſit le culte des aſtres & celui des idoles. Il accommoda néanmoins ſon langage aux opinions reçues, & parut les combattre avec quelque ménagement.

Perſuadé que rien ne ſe fait de rien, il admit un principe éternel, qu'il diſoit être un feu très-pur, très-actif & très-intelligent, & dont le ſoleil ne lui paroiſſoit qu'une image groſſiere.

De ce feu éternel & pur, il faiſoit émaner tout ce qui exiſte. Mais tout n'en émanoit pas immédiatement, il ſe repréſentoit une ſuite d'émanations, & il voyoit naître les choſes les unes des autres.

Dans cette ſuite d'émanations, il apercevoit comme une dégradation de lumiere : le feu, très-pur & très-actif dans ſa ſource, perdoit de ſa pureté & de ſon activité à meſure qu'il s'en éloignoit.

Les choſes qui émanoient immédiatement, participoient donc davantage à la nature du premier principe ; & c'étoient-là les plus parfaites. Dans les autres les perfections de principe s'affoibliſſoient par degrés d'une émanation à l'autre : par conſéquent, elles ne ſe retrouvoient plus dans les choſes, qui terminoient la ſuite des émanations.

Pour ſe rapprocher des idées vulgaires, Zoroaſtre donna le nom de Mithras à ce feu, qu'il regardoit comme le principe de tout : il dit que Mithras avoit engendré Oromaze & Arimane, & que par eux il avoit formé le monde.

Oromaze émanoit immédiatement de Mithras. Par conſéquent ; plus parfait, il étoit la ſource des eſprits, dont la nature, qui eſt un feu pur & actif, produit tout ce qu'il y a de bien dans l'univers.

Arimane n'émanoit que de loin. Moins pur, moins actif, il avoit donc moins de perfections. Ce n'étoit pas un eſprit, c'étoit la matiere même. Néceſſairement imparfait, il produiſoit tous les maux.

Ces deux principes, étant par leur nature oppoſés l'un à l'autre, ſe combattoient continuellement. Oromaze tendoit à redevenir ce feu pur, ce Mithras qui l'avoit engendré ; & il faiſoit tous ſes efforts pour y ramener toutes choſes : Arimane au contraire tendoit à reſter ce qu'il étoit, & à réduire tout à la matiere.

Dans ce combat, la matiere, toujours agitée, ſe purifioit inſenſiblement. Elle devoit donc peu-à-peu ſe dépouiller de ſa nature imparfaite & ténébreuſe, redevenir par degrés plus lumineuſe,

& ſe retrouver enfin tout-à-fait ſemblable à Mithras. Alors Arimane étoit vaincu, anéanti, & tout rentroit dans le premier principe, d'où tout étoit émané. Mais tout devoit encore en émaner & y retourner: & c'eſt ainſi que par une ſuite de révolutions, l'univers ſe reproduiſoit, & s'anéantiſſoit tour-à-tour.

Vous voyez, Monſeigneur, que cette émanation dont Zoroaſtre croyoit ſe faire une idée, n'eſt que l'expreſſion figurée d'une choſe qu'il ne concevoit pas, & qu'il ne pouvoit pas concevoir. En effet, lorſque dans le deſſein d'expliquer comment tout vient d'un premier principe, il diſoit que tout en émane, c'étoit dans le vrai ne dire autre choſe, ſinon que tout en vient. Il ne diſoit que ce que tout le monde ſait: mais il ne parloit pas comme tout le monde, & ſouvent c'en eſt aſſez pour paroître philoſophe.

Si ce ſyſtême d'émanations n'avoit duré qu'autant que Zoroaſtre, il auroit été inutile de vous le faire connoître. Mais il a ſurvécu à ce philoſophe: il a eu des partiſans pendant pluſieurs ſiecles, il a pris bien des formes différentes; & il a été la ſource de pluſieurs erreurs, dont quelques-unes paſſeront juſqu'à nous.

CHAPITRE VII.

Des opinions des Indiens.

Vous ſavez que dans les Indes, les peuples ſont diviſés par caſtes & que ces caſtes ne s'allient jamais les unes aux autres; parce que celles des premiers ordres mépriſent celles des derniers, qui ſe vengent de ce mépris par la haine. Or, celles des Brachmanes ou Bramines eſt regardée comme la premiere de toutes. Elle doit cet avantage aux connoiſſances dont elle paroît dépoſitaire, & à l'opinion qu'elle a donné de ſon origine. Elle vient du dieu Birama, que nous nommons *Brama.*

Les Brachmanes diſent que dieu eſt une lumiere pure intellectuelle, & de cette lumiere ils font émaner Buddas & Bacchus. Buddas eſt adoré à la Chine & au Japon ſous le nom de *Sommokhodom*, & à Siam ſous celui de *Xaxa.*

Les ames, ſelon eux, émanent auſſi de cette lumiere: elles n'en ſont que des parcelles, qui s'en ſont détachées, & qui s'y rejoindront. Voilà à-peu-près tout ce que nous ſavons du ſyſtême d'émanations qu'ils ont imaginé.

Ils reconnoiſſent que Dieu voit tout, gouverne tout, conſerve tout: mais ils en parlent avec des expreſſions figurées, qui n'en donnent que des idées confuſes ou contradictoires. Il eſt l'ame du monde, diſent-ils: les étoiles ſont ſes yeux:

il n'eſt pas corporel, & cependant le monde eſt par rapport à lui comme un vêtement.

Ils regardent le ſoleil comme le ſymbole de la divinité, & à ce titre, ils lui rendent un culte. On rapporte qu'ils s'exerçoient à fixer les yeux ſur cet aſtre, & que ceux qui pouvoient le ſuivre depuis ſon lever juſqu'à ſon coucher, paſſoient pour être parvenus au plus haut degré de ſageſſe.

Les Grecs, qui ont peu étudié les opinions des Brachmanes, en ont mieux obſervé la maniere de vivre. Ils les ont nommés gymnoſophiſtes, c'eſt-à-dire, philoſophes nus, & ils les ont repréſentés vivant loin du commerce des hommes, dans les bois, dans les autres, ne buvant point de vin, ne mangeant point d'animaux, n'ayant pour lits que des peaux étendues à terre, mépriſant la vie, la douleur, & ſe donnant la mort, lorſqu'ils arrivoient à la vieilleſſe.

Avec cette façon de penſer, ils ſe croyoient ſages, libres, ſans maîtres & au-deſſus des rois. Alexandre leur ayant mandé de venir à lui, ils répondirent: *qu'il vienne à nous, s'il a quelque choſe à nous dire.* Un d'eux, Calanus, ſe rendit ſeul aux ordres de ce conquérant, & devint par-là mépriſable aux yeux des autres. Peu après, âgé de quatre-vingt-trois ans, il monta ſur un bûcher, & ſe brûla.

La vie auſtere des Brachmanes, les connoiſſances qu'on leur ſuppoſoit, & le mépris de la mort leur attiroient la conſidération du peuple. On s'empreſſoit à leur donner l'hoſpitalité; on étoit jaloux d'en avoir chez ſoi: ils avoient un

accès facile chez les grands : ils pénétroient même dans les appartemens des femmes.

Ils paſſoient pour avoir un commerce intime avec la divinité, & on croyoit que l'avenir ſe manifeſtoit à eux. Ils avoient même à ce ſujet une conduite aſſez adroite. Regardant les événemens particuliers, comme des choſes minutieuſes ſur leſquelles il ne leur convenoit pas de prodiguer le don de prophétie ; ils ſe contentoient de prédire les événemens généraux, qui en effet ſont plus faciles à prevoir, & avec leſquels les prédictions s'accordent toujours, pour peu qu'elles aient été faites d'une maniere vague, équivoque & obſcure.

Les gymnoſophiſtes, étoient ou des fanatiques de bonne foi, ou des ambitieux, qui abuſant de la crédulité des peuples, mépriſoient le monde en apparence, afin d'être plus ſûrs d'y jouer un rôle.

CHAPITRE VIII.

Des opinions des Scythes & de celles des Celtes.

PAR la Scythie les Grecs entendoient les régions ſeptentrionales de l'Aſie & de l'Europe, & quelquefois ſeulement celles de l'Aſie.

Selon eux, les peuples de ces contrées ont été par la nature ce que les autres n'avoient pu devenir par l'étude. C'eſt que la nature, qui donne

aux barbares moins de beſoins : leur donne auſſi moins de vices ; au lieu que les nations policées ont plus de vices, parce qu'elles s'étudient à multiplier leurs beſoins.

Les Scythes ont donc été ce qu'ils devoient être. La nature n'avoit pas fait d'eux ce que l'art avoit fait des Grecs, parce qu'elle ne pouvoit pas leur donner le luxe. Comme ils habitoient des pays, qui ſans être cultivés fourniſſoient abondamment à leur ſubſiſtance, ils n'ont pas ſenti la néceſſité de partager les terres. Preſque tous les biens étoient en commun : or, dès qu'ils poſſédoient moins de choſes en propriété, ils avoient auſſi moins d'occaſions d'être injuſtes. Voilà les vertus des Scythes : elles conſiſtoient dans l'abſence de pluſieurs vices qu'ils ne pouvoient pas connoître ; & vraiſemblablement elles excluoient auſſi bien des vertus ſociales.

Il n'eſt pas vrai d'ailleurs que la nature ſeule les ait fait ce qu'ils étoient, puiqu'ils ont eu des légiſlateurs. Zamolxis, entre autres, leur perſuada qu'ils ne ſortoient de cette vie que pour aller dans une meilleure. C'eſt par-là, que les formant à une vie dure, pauvre & courageuſe, il leur apprit à mépriſer la mort, à voir ſans regret celle de leurs parens & de leurs amis, ou même à s'en réjouir. Il fut dans la ſuite regardé comme un dieu, & on lui immoloit de tems en tems des hommes choiſis au ſort : c'étoient, diſoit-on ; des ambaſſadeurs qu'on lui envoyoit. Quelques-uns l'on fait eſclave & diſciple de Pythagore, mais ſans fondement : il paroît avoir été antérieur à ce philoſophe.

Dicénée, contemporain de Céſar & d'Auguſte,

fut un autre législateur qui contribua beaucoup à donner aux Scythes des mœurs plus douces. Il étoit instruit dans la philosophie des Grecs.

Parmi les hommes instruits que la Scythie a produit on remarque sur-tout Anacharsis & Toxaris, tous deux contemporains de Solon. Nous avons vu le premier juger sainement des loix des Athéniens. Il retourna dans sa patrie où il eut l'imprudence de vouloir introduire les loix & la religion des Grecs. Mais le roi lui en fit un crime, & le fit périr.

Quant à Toxaris, il se fixa parmi les Athéniens. Il exerça la médecine avec tant de succès, qu'ils lui éleverent un tombeau après sa mort, & se persuaderent que sa statue guérissoit les malades.

La Scythie a sur-tout donné naissance à des devins & à des magiciens. Abaris est un des plus célebres. Il avoit reçu d'Apollon, dont il étoit prêtre, une fleche sur laquelle il voyageoit dans les airs, parcourant le monde, rendant des oracles, faisant des prédictions, & guérissant les malades par sa parole. Il vint à Athènes où il s'attira l'admiration de tous les Grecs. Vous pouvez juger qu'elles étoient les opinions d'un peuple qui avoit de pareils magiciens.

Si nous n'avions égard qu'aux tems où les Celtes se sont fait connoître pour la premiere fois, ils seroient postérieurs aux nations dont nous avons parlé. Mais je renvoie indistinctement tous les barbares à l'époque la plus reculée du monde, parce que dans quelque siecle qu'on les découvre, ils ne sont gueres que ce qu'ils ont été, lorsqu'ils commençoient.

Sous le nom de Celtes, on a compris les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Thraces, les Sarmates, les Getes, les Daces, les Illyriens, &c. Il paroit que tous ces peuples ont eu une même langue, & par conſéquent une même origine, une même façon de penſer.

Leurs uſages & leurs opinions auront pu ſouffrir quelques changemens, lorſqu'il leur ſera arrivé de ſe diviſer en différentes nations, qui auront eu peu de communication entr'elles, ou lorſque par des émigrations & par des guerres, ils ſe ſeront mêlés & confondus avec d'autres peuples. Mais ces changemens auront été pour le fond bien peu conſidérables, tant que les révolutions, qui les auront occaſionnés, auront laiſſé ſubſiſter la même barbarie. Nous pouvons donc juger des Celtes les plus anciens, par les Celtes que les Romains nous ont fait connoître. Je ne parlerai que des Gaulois & des Germains.

Il y avoit trois ordres parmi les Gaulois: les Druides, les chevaliers & le peuple. Miniſtres de la religion, les Druides prétendoient remonter à la plus haute antiquité. Ils avoient le dépôt des loix: ils en étoient les interpretes: ils jugeoient avec une autorité qu'ils ne tenoient que des dieux: ils étoient proprement légiſlateurs.

Ceux qui ne ſe ſoumettoient pas à leurs déciſions, étoient déclarés impies. Exclus de la participation aux choſes ſacrées, ils perdoient juſqu'aux droits de citoyen. Le peuple les avoit en horreur: on les fuyoit: on n'oſoit leur parler.

Les Druides étoient donc à bien des égards les

les maîtres de la nation. Leur perſonne étoit ſacrée : ils jouiſſoient des plus grands privileges : ils étoient exemptés de tout impôt : & quoique, chez un peuple guerrier, la gloire des armes pût contribuer à la puiſſance, ils n'étoient point dans l'uſage d'aller à la guerre, bien aſſurés que la ſuperſtition leur ſoumettroit toujours le vainqueur.

Leur chef avoit ſur eux une autorité ſouveraine. Il étoit ordinairement élu ; mais parce qu'une pareille place étoit trop importante pour n'etre pas ambitionnée, on la recherchoit par toutes ſortes de voies, & quelquefois par les armes. Ainſi les Druides, qui ne s'armoient jamais pour la patrie, armoient les uns contre les autres, & ſuſcitoient des guerres civiles. Ils avoient ſous eux des devins pour préſider au culte, des bardes pour mettre en vers les événemens dont on vouloit conſerver la mémoire, des femmes qui ſe mêloient de prédire l'avenir.

C'eſt dans les lieux les plus ſecrets des forêts que les Druides enſeignoient leur doctrine plus ſecrete encore. Le chêne qu'ils nommoient déru, & d'où ils avoient pris leur nom, étoit pour eux l'arbre le plus ſacré, & c'eſt ſous ſon ombre qu'ils tenoient leurs écoles & leurs aſſemblées religieuſes.

On ne ſait pas les abſurdités qu'ils débitoient. Ils ſe piquoient de connoître le cours des aſtres, la nature des dieux, celle des choſes. Il paroît qu'ils ont été aſtrologues, qu'ils ont eu pluſieurs ſortes de divination, & qu'ils croyoient à la métempſycoſe. Ils ne faiſoient aucun uſage de l'écriture, quoiqu'ils la connuſſent. Toute leur doc-

trine étoit en dépôt dans la mémoire. Pour en être instruit, il falloit être admis à leurs leçons. Ils ne la confioient qu'aux disciples, qu'ils avoient long-tems éprouvés : & quoiqu'il fallût se résoudre à passer parmi eux quelquefois jusqu'à vingt ans dans les forêts, il y avoit à leurs écoles un concours aussi grand, qu'ils le vouloient permettre. Il n'est pas étonnant qu'on ambitionât d'entrer dans un corps, qui avoit la plus grande considération & la plus grande puissance.

Quelque gloire que les chevaliers eussent acquis par les armes, ils plioient eux-mêmes sous le joug des Druides. Mais ils s'en dédommageoient sur le peuple, qu'ils tenoient dans l'asservissement. Ils étoient dans l'usage de se faire des clients, & sous ce nom, ils se faisoient des esclaves. C'étoient proprement des tyrans, & les les Gaulois n'étoient libres qu'en opinion.

Chez les Germains, les ministres de la religion avoient la même autorité que chez les Gaulois. Comme les Druides, ils étoient les seuls juges : eux seuls avoient le droit d'infliger des peines, & ils jugeoient au nom des dieux.

C'est aussi dans les forêts & avec le même mystere qu'ils formoient leurs disciples. Ils avoient également des poëtes, des devins & des devineresses. Celles-ci sur-tout réussissoient parmi eux : car ils étoient persuadés qu'il y a quelque chose de plus saint, de plus divin & de plus prophétique dans les femmes que dans les hommes. Ils ont adoré des devins & encore plus souvent des devineresses. Velléda, entr'autres, a été l'objet de leur culte.

Les Gaulois & les Germains n'avoient point de

temples ni d'idoles. Leurs autels étoient des monceaux de pierres, élevés au milieu des bois, & la plus groſſe pierre leur paroiſſoit la plus propre à rendre des oracles. C'eſt-là qu'ils faiſoient couler le ſang des victimes. Ils cherchoient l'avenir juſques dans les entrailles des hommes. Ils immoloient des captifs, des criminels, & à ce défaut des citoyens innocens, ſi on peut donner le nom de citoyens à ces barbares. Ils croyoient que la divinité ſe plaît ſur-tout dans les plus grandes parties de l'univers, le ſoleil, la lune, les forêts de chêne. Delà, on peut conjecturer qu'ils regardoient Dieu comme l'ame du monde, & qu'ils l'ont en quelque ſorte diviſé en une multitude d'eſprits. Ces opinions ont pu naître parmi eux, comme parmi les Chaldéens.

Les miniſtres de la religion paroiſſent ſeuls avoir cru à la métempſycoſe. Les autres étoient perſuadés qu'ils ne ſortoient de cette vie, que pour paſſer à une meilleure. C'eſt pourquoi aucun peuple n'a moins craint la mort que les Gaulois & les Germains. Ils ſe félicitoient d'aller à des combats: ils envioient le ſort de ceux qui y reſtoient, & ils en célébroient le trépas avec des réjouiſſances.

Tels ont été en général les Germains & les Gaulois; & nous pouvons conjecturer que tous les Celtes ont eu à-peu-près les mêmes opinions & les mêmes uſages.

CHAPITRE IX.

Des cauſes qui ont avancé ou retardé les arts & les ſciences dans leurs progrès.

NOUS avons remarqué que les hommes ne réuſſiſſent dans leurs études, qu'autant que l'expérience les avertit de leurs mépriſes: & cette obſervation ſuffit pour expliquer comment ils créent & perfectionnent promptement pluſieurs arts, & comment il y a des ſciences qu'ils cultivent inutilement pendant des ſiecles.

Mais pourquoi en Egypte & en Aſie, les arts, après avoir fait des progrès, ont-ils ceſſé d'en faire? Pourquoi tranſportés en Grece, y floriſſent-ils plus qu'ailleurs? Pourquoi l'induſtrie s'arrête-t-elle dans un climat, pourquoi dans un autre prend elle l'eſſor?

Doués d'abord de l'eſprit d'invention, les peuples d'Orient en ſont tout-à-coup dépourvus. Non ſeulement ils n'inventent plus, ils paroiſſent même incapables de perfectionner ce qu'ils ont inventé; & s'il ne font que dégroſſir les arts les plus néceſſaires, ils étudient les ſciences avec moins de fruit encore, & ne laiſſent ſous ce nom que des opinions abſurdes.

Les Grecs perfectionnent les arts qui leur viennent d'Egypte & de Phénicie: ils en créent de nouveaux, & aux talens qu'ils montrent dans bien des genres, on croiroit que rien ne doit échapper à leur ſagacité. Cependant les ſciences

reſtent imparfaites : pluſieurs ſiecles paſſent avant qu'elles faſſent des progrès conſidérables ; & lorſqu'elles en font, ils ſont rapides.

Je me propoſe de chercher dans ce chapitre les cauſes de ces phénomenes. Il s'agit de ſavoir comment notre raiſon, en contraſte avec elle-même, eſt tout à la fois ſublime & imbécille.

Ce n'eſt pas ici, Monſeigneur, une queſtion de pure ſpéculation. La raiſon n'eſt jamais retardée dans ſes progrès, que par les vices du gouvernement. Par conſéquent, ſi vous voulez avoir la gloire de contribuer avec connoiſſance aux progrès de l'eſprit humain, il faut que vous obſerviez dans les ſiecles paſſés les cauſes qui les ont avancés, & celles qui les ont retardés.

A l'origine des ſociétés, tous les citoyens étoient également laboureurs & ſoldats. Les arts, qui commençoient à peine, appartenoient à tout le monde, & on ne pouvoit pas encore diſtinguer différentes profeſſions.

Dans l'ignorance générale où l'on étoit, les découvertes devenoient néceſſaires. Le beſoin en déterminoit le prix : ceux à qui on les devoit, acquéroient de la conſidération dans le public, & les recherches utiles devenoient un objet d'émulation pour tous les citoyens.

Comme alors on ne jugeoit des choſes que par l'utilité, aucun art néceſſaire n'étoit mépriſé. Tous étoient en quelque ſorte égaux, comme les citoyens. Perſonne ne s'arrogeoit encore le privilege excluſif d'en cultiver quelques-uns, & chacun pouvoit s'appliquer à celui pour lequel il ſe croyoit du talent.

Les arts néceſſaires étant libres & conſidérés,

firent des progrès rapides dès les commencemens. C'eſt pourquoi ils florirent de bonne heure chez les Aſſyriens & chez les Egyptiens. Mais lorſque dans la ſuite, on ceſſa de leur accorder la même liberté & la même conſidération, alors ils ceſſerent auſſi de faire des progrès. Cherchons les circonſtances qui amenerent cette révolution.

Dans les commencemens, les arts n'étoient pas en grand nombre, on n'en faiſoit qu'un de pluſieurs, parce qu'on ſavoit peu de choſe de chacun. Le même homme par exemple, labouroit ſon champ, faiſoit les inſtrumens dont il avoit beſoin, & conſtruiſoit ſa cabane. Tout cela ſe faiſoit ſi groſſiérement, qu'il falloit peu de tems pour apprendre à le faire.

Des choſes ſi groſſiérement faites étoient de peu d'utilité. Le beſoin excita l'induſtrie. On perfectionna ce qu'on avoit inventé : on inventa de nouveau. On cultiva mieux la terre : on eut de meilleurs inſtrumens : on bâtit des maiſons plus commodes.

Alors pour exceller dans ces choſes, il fallut y être exercé. Le même homme ne put donc pas s'appliquer à toutes également ; & les arts qui ſe diſtinguerent en pluſieurs eſpeces, diſtribuerent les citoyens en pluſieurs claſſes.

Cette diſtribution ayant été faite, les enfans furent élevés dans le métier de leurs peres, & les profeſſions devinrent naturellement héréditaires.

Or, comme on jugeoit de ce qui ſe devoit faire, par ce qui ſe faiſoit ; les profeſſions, héréditaires par l'uſage, le furent bientôt par la loi. Le partage des arts ſe fit à-peu-près comme

le partage des terres. En vivant d'un métier, on parut renoncer à vivre de tout autre : & chaque famille, jalouſe de celui qu'elle exerçoit, crut avoir le privilege excluſif de l'exercer.

L'uſage des profeſſions héréditaires & excluſives s'établit de plus en plus, & fut enfin regardé comme une loi fondamentale. Deux cauſes concoururent à cet abus.

La premiere ; c'eſt qu'il y a dans chaque art des procédés qui ne ſont bien connus que de ceux qui le cultivent. Celui qui a inventé ces procédés, ou qui les a perfectionnés, les regarde comme autant de ſecrets qui ſont à lui, & qu'on ne peut lui dérober ſans lui faire une ſorte d'injuſtice. Cette opinion ayant été reçue comme un principe qui parut fondé, on jugea que les familles n'avoient pas le droit d'exercer les métiers les unes des autres : & que par conſéquent, chacune avoit le privilege excluſif d'exercer celui qu'elle s'étoit approprié.

La ſeconde cauſe de cet abus fut l'encouragement même que le gouvernement voulut donner à l'induſtrie. On jugea qu'elle ſeroit excitée, ſi les inventeurs jouiſſoient ſeuls du fruit de leurs découvertes. En conſéquence, la loi leur accorda l'exercice excluſif des arts qu'ils avoient créé ou perfectionné, & l'uſage faiſant paſſer aux enfans tout ce que les peres avoient eu en propre, les privileges excluſifs reſterent à perpétuité dans les familles qui les avoient obtenus.

Il ſuffiſoit pour l'encouragement, que ces privileges fuſſent aſſurés aux inventeurs & quelquefois peut-être à leurs deſcendans pour un certain nombre de générations. Mais la politique peu

prévoyante, toléra l'uſage qui les rendoit perpétuels ; & après l'avoir toléré, elle en fit une loi.

Elle ne manqua pas de raiſons ſpécieuſes pour autoriſer cet abus. On put penſer qu'on feroit mieux ce qu'on auroit toujours vu faire, & ce à quoi on ſeroit uniquement exercé dès l'enfance ; que les peres ſeroient les meilleurs maitres pour les enfans ; que chaque famille prendroit plus d'intérêt aux progrès d'un art qu'elle exerceroit ſeule, que les obſervations & les expériences ſe multiplieroient, comme les générations ; & que par conſéquent, les arts ſeroient continuellement de nouveaux progrès.

Telles ſont les raiſons pour leſquelles on crut ne devoir jamais permettre au fils d'embraſſer une autre profeſſion que celle de ſon pere. Ce défaut de liberté devoit tôt ou tard nuire aux arts : mais on ne le prévit pas, parce que dans les commencemens la conſidération qu'on leur accordoit, ſuffiſoit ſeule pour les encourager.

Tant que les ſociétés civiles ont été pauvres, il y a eu une ſorte d'égalité entre les citoyens ; & cette égalité a fait accorder à-peu-près la même eſtime à toutes les profeſſions : au moins on n'en mépriſoit aucune. Il n'eſt pas naturel que des hommes qui ſe croient égaux, mépriſent réciproquement les métiers qu'ils exercent, & qu'ils jugent utiles. Ils ſeront plutôt jaloux les uns des autres, & cette jalouſie contribueroit aux progrès des arts. Les inconvéniens, qui pouvoient naître du défaut de liberté, étoient donc compenſés par l'eſtime accordée à toutes les profeſſions.

Quand les richeſſes eurent amené l'inégalité, & que le citoyen ne fut conſidéré qu'autant qu'il étoit riche, les profeſſions ne furent en honneur, qu'à proportion qu'elles furent plus lucratives. Les plus utiles tomberent dans le mépris, parce qu'elles n'enrichiſſoient pas ceux qui les exerçoient; & l'aviliſſement devint le partage des familles qui ne les purent pas quitter. Dès-lors, il n'y eut plus d'encouragement, & les arts ceſſerent de faire des progrès.

Une autre cauſe contribuoit encore à les retarder; c'eſt que les nations bien loin de ſe communiquer leurs découvertes n'eurent entr'elles aucun commerce de lumieres: elles ſe cacherent mutuellement ce qu'elles croyoient ſavoir. On auroit dit qu'elles avoient chacune ſéparément le privilege excluſif d'être inſtruites.

Dans ces circonſtances il eût fallu rendre la liberté aux arts, & permettre à chaque citoyen d'exercer celui pour lequel il ſe croiroit plus de talent. Puiſque l'eſtime publique avoit ceſſé d'entretenir l'émulation; l'eſpérance de paſſer à une profeſſion plus relevée, étoit ſeule capable de faire exceller dans une profeſſion avilie. Mais l'uſage contraire, conſacré par le tems, s'oppoſoit à une pareille réforme, & la loi continua de défendre au fils tout autre métier que celui de ſon pere.

Alors ceux qui ſe trouverent dans les profeſſions qui procuroient des richeſſes, ne ſongerent pas à acquérir des lumieres, dont ils n'avoient pas beſoin pour être conſidérés; & ceux qui ſe trouverent dans les profeſſions condamnées à reſter pauvres, n'y ſongerent pas davan-

tage, parce qu'ils ſe voyoient mépriſés ſans pouvoir jamais ceſſer de l'être.

Les arts n'ont donc fait des progrès, qu'autant qu'ils ont été libres & conſidérés; & ils n'en ont plus fait, lorſqu'on ne leur a plus accordé la même liberté & la même conſidération. Il ſuffit de les obſerver ſous ces deux points de vue, pour comprendre comment les nations de l'Orient les ont d'abord cultivés avec ſuccès, & comment dans la ſuite, elles ont été incapables de les perfectionner.

Dans l'origine des ſociétés civiles, les hommes ont eu beſoin de quelques connoiſſances en aſtronomie & en géométrie: ils les auront donc acquiſes. Mais ils n'auront pas porté leur curioſité plus loin. Par conſéquent, ce ſera fort tard qu'ils auront étudié tout ce qu'on a depuis nommé ſciences: ce ſera dans un tems où les profeſſions étoient dévenues héréditaires & excluſives.

Les ſciences ont donc commencé dans les circonſtances où les arts ont ceſſé de faire des progrès. Elles n'en devoient donc pas faire, ou du moins elles n'en pouvoient faire que fort peu.

En effet, il n'étoit pas libre à tout le monde de les étudier; & ceux à qui on en laiſſoit le dépôt, n'avoient aucun intérêt à les perfectionner. Eſtimés, parce qu'on les croyoit inſtruits, ils bornoient toute leur étude à entretenir l'opinion qu'on avoit d'eux, & pour entretenir cette opinion, ils n'avoient pas beſoin de s'inſtruire, il leur ſuffiſoit de faire un myſtere des connoiſſances qu'on leur ſuppoſoit. Voilà pourquoi les nations de l'Orient ont à peine commencé les ſciences.

L'Europe ſeroit aujourd'hui auſſi ignorante, ou même elle ſeroit à peine ſortie de la barbarie: ſi les profeſſions avoient continué d'être héréditaires & excluſives. Il nous reſte donc à rechercher les circonſtances où les arts & les ſciences ont recouvré leur premiere liberté & leur premiere conſidération. C'eſt ici que les Grecs font une époque dans l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Les différentes colonies, qui ſe ſont établies dans la Grece, n'ont pas pu imaginer de réſerver pour elles les arts qu'elles apportoient. C'eſt en les communiquant indiſtinctement, qu'elles pouvoient s'attirer l'eſtime & la confiance des barbares qu'elles vouloient policer. Elles les ont donc communiqués à tous ceux qui deſiroient de s'inſtruire. Par conſéquent chacun put les cultiver à ſon choix, & les profeſſions furent libres.

Elles le furent encore, lorſque les peuples ayant conſpiré contre les tyrans, voulurent ſe gouverner eux-mêmes. Alors il fallut perfectionner les arts qui étoient déjà connus; il en fallut créer de nouveaux: les citoyens s'y porterent à l'envi. Une découverte, bien loin de n'appartenir qu'à celui qui l'avoit faite, ouvrit une nouvelle carriere à tous; & l'induſtrie, libre & ſans entraves, fut encouragée par l'eſtime qu'on accordoit aux talens.

Lorſque dans un gouvernement démocratique un pareil uſage s'eſt une fois établi, il devient une loi qui ne peut plus s'abolir: car les citoyens qui veulent être libres en tout, ne ſouffriront pas qu'on gêne leur induſtrie.

Les arts ſeront donc toujours libres: ils ſeront encore tous conſidérés; parce qu'ils ſont tous

cultivés indiſtinctement par des hommes qui ſe croient égaux.

Si la Grece n'eût formé qu'une monarchie, le monarque n'eût pas manqué d'accorder des privileges excluſifs. Alors il en eût été des Grecs comme des autres peuples; & l'abus des profeſſions héréditaires & excluſives eût duré autant que la monarchie.

C'eſt donc à la démocratie des Grecs que nous devons les arts. Vous pouvez comprendre par-là, combien l'eſprit humain doit à ce gouvernement, quelque vicieux d'ailleurs qu'il puiſſe être.

Toutes les profeſſions étoient libres, lorſque les Grecs commencerent à être curieux des ſciences. Les ſciences furent donc à tous ceux qui les voulurent étudier. Il y a deux raiſons qui ne permirent pas aux prêtres grecs de les interdire au peuple.

Premiérement, c'eſt que le ſacerdoce eut le ſort des autres profeſſions. Il ne fut point héréditaire: aucune famille n'y put prétendre excluſivement. Les citoyens étoient trop jaloux de leur liberté; pour confier à perpétuité une puiſſance dont on pouvoit abuſer, il eſt vrai qu'à Eléuſis le chef du temple devoit être pris dans la famille des Eumolpides, qui paſſoient pour avoir inſtitué les fetes de Cérès: mais il ne lui étoit pas permis de ſe marier.

En ſecond lieu, les miniſtres de la religion n'avoient pas le dépôt des ſciences. Ils ne paſſoient pas pour ſavans; ils ne ſe donnoient pas même pour tels. Leur unique fonction étoit de préſider au culte auquel ils ne pouvoient rien changer, & que les loix régloient ſeules.

Ces uſages ſont ſi différens de ceux que nous avons vu chez les Aſſyriens & chez les Egyptiens, qu'il me paroît curieux d'obſerver les circonſtances qui les ont introduit.

Par la maniere dont s'établirent les oracles de la Grece, les prêtres ſe virent privés de la principale fonction du ſacerdoce, je veux dire du don de prophétie : à Delphes ce fut à une fille qu'on accorda le droit excluſif de monter ſur le trépied : & on fit ce choix, parce qu'il ſemble, dit Diodore de Sicile, que le don de prophétie ait été de tous tems un attribut des vierges. Cette façon de penſer eſt bien étrangere : mais il eſt heureux pour les Grecs que la ſuperſtition ait commencé de la ſorte parmi eux, & qu'elle ait confié le ſacerdoce à des vierges plutôt qu'à des peres de famille.

Ce n'eſt pas qu'il n'y eût à Delphes des hommes pour deſſervir le temple : il y en avoit partout où il s'étoit introduit quelque dieu & quelque culte. Ils faiſoient les ſacrifices, les prieres, ils recueilloient les paroles, que laiſſoit échapper la vierge prophete, mais cette vierge étoit le principal perſonnage.

Comme le culte des différentes divinités s'établit dans des tems différens, & ſur-tout dans des tems où les petits états de la Grece avoient peu de communication entr'eux ; il n'avoit pas été poſſible aux miniſtres des idoles de ſe concerter pour prendre ſur les peuples l'empire que la ſuperſtition paroiſſoit leur offrir. Chacun s'appliqua donc ſéparément à s'accréditer dans ſon canton. Les circonſtances ne les ayant pas unis, ils ne prévirent pas les avantages qu'ils pourroient

retirer de leur union. Ils ne penſerent jamais à faire un corps, & ils étoient en ſi petit nombre dans chaque république, qu'aucun légiſlateur n'avoient imaginé de faire pour eux une claſſe particuliere.

On ne pourroit pas même prouver d'après les guerres ſacrées, que le ſacerdoce eût beaucoup d'influence dans les affaires civiles. Car ce n'étoient pas les miniſtres de Delphes, qui ordonnoient de prendre les armes; c'étoit le corps des Amphictions: & ce corps, comme nous l'avons vu, étoit compoſé des députés des villes qui avoient droit d'amphyctionnat.

Il ne faudroit pas juger, d'après les myſteres d'Eléuſis; que les ſciences étoient en dépôt dans les temples. Premierement les miniſtres de Cérès n'étoient pas les ſeuls dépoſitaires des ſecrets de cette déeſſe: en ſecond lieu, il n'y avoit proprement que les étrangers à qui il n'étoit pas permis de les communiquer: enfin ces myſteres n'étoient pas des ſciences, puiſque les initiés alloient chercher des connoiſſances ailleurs. Les Grecs n'auroient pas, comme les Egyptiens, ſouffert une doctrine ſecrete.

D'après ces conſidérations, on voit comment les Grecs ont pu perfectionner les arts qui leur ont été apportés, & comment ils ont été capables d'en créer de nouveaux. Mais pourquoi les ſciences ne leur doivent-elles pas également? Pourquoi ſont-elles après eux reſtées pendant pluſieurs ſiecles dans un état informe? & comment ont-elles pu de notre âge faire tout-à-coup des progrès extraordinaires?

La premiere de ces queſtions ſe réſoudra d'elle-même lorſque nous obſerverons les philoſophes grecs : les deux autres ne peuvent pas ſe réſoudre encore.

CHAPITRE X.

Obſervation ſur la maniere dont les hommes ont diſtribué les arts & les ſciences en pluſieurs claſſes.

NOUS ferions des progrès rapides dans les arts & dans les ſciences, ſi nous ſavions toujours diſtribuer avec ordre les objets de nos études. Mais cette diſtribution ſuppoſeroit des connoiſſances. Nous avons donc commencé par tout confondre : & les choſes que nous avions à étudier, ont été pour nous un cahos à débrouiller.

Les haſards, les obſervations, la réflexion, le tems ont en partie débrouillé ce cahos, & nous avons mis quelque ordre dans nos recherches. Mais n'étant pas capables de ſaiſir tout-à-coup les plus avantageux, nous avons fait, comme en tatonnant, des diſtributions abſtraites, qui quoiqu'utiles à certains égards, devoient arrêter notre eſprit dans ſes progrès. Nous nous ſommes donc trouvés dans des chemins ſans iſſues. Pour mieux juger de la conduite que nous avons à tenir, il importe d'obſerver ces égaremens. Or, les Grecs nous en fourniſſent l'occaſion.

Vous vous ſouvenez, Monſeigneur, du tems

où vous n'aviez aucune idée des différens objets dont l'esprit humain peut s'occuper. Vous ne saviez pas s'il n'y a qu'une science, ou s'il y en a plusieurs : vous ne saviez pas même ce que c'est qu'une science. Voilà où en ont été les Grecs.

J'entends par science un corps systématique d'observations & de raisonnemens.

Pour former une science, il faut donc rassembler toutes les connoissances que nous acquérons sur une matiere ; & il faut encore les distribuer dans un ordre où elles soient toutes principes ou conséquences les unes des autres.

On a été long-tems avant d'avoir beaucoup d'observations : on a été long-tems avant de savoir raisonner sur les observations qu'on avoit fait : & lorsqu'on a eu des observations & des raisonnemens, on a été long-tems avant de savoir les distribuer dans un ordre systématique.

Cependant on acquéroit des connoissances ; & pour éviter la confusion, on en faisoit différentes collections, suivant la différence des objets qu'on avoit étudié. Ces collections informes sont le premier état des arts & des sciences.

Il a même été un tems, où les Grecs étoient trop ignorans pour avoir besoin de faire de pareilles collections. Comme ils avoient peu de connoissances, ils n'en faisoient qu'une masse dans laquelle ils ne distinguoient ni genres ni especes. Ils confondoient par exemple sous un seul nom, la poésie, l'éloquence, la musique, l'histoire, la morale, la politique, la religion, la philosophie. Voyons comment ils ont d'abord confondu toutes ces choses, & comment dans la suite, ils en ont fait différentes collections.

L'éloquence

L'éloquence n'eſt que l'art de toucher, d'émouvoir, d'intéreſſer. Je n'ajoute pas de perſuader: car quiconque touche, perſuade.

Or, ſi vous vous repréſentez des hommes ignorans & groſſiers, tels qu'ont été les Grecs, vous jugez que ce n'eſt ni par la préciſion ni par la juſteſſe des idées, qu'on les touchera. Ce ſont leur ſens & leur imagination qu'il faudra remuer. On s'appliquera donc beaucoup plus au méchaniſme du langage, qu'au choix des idées & des expreſſions. On obſervera les effets de certaines meſures, de certaines cadences, on s'étudiera à les ramener: on y aſſujettira les diſcours. Par conſéquent, on ne fera de l'éloquence, de la muſique & de la poéſie, qu'un ſeul & même art.

Cet art eut pour objet de célébrer les dieux, les héros, de conſerver la mémoire des événemens, des uſages, des opinions, des préjugés, des fables, des connoiſſances. Il comprenoit donc tout ce qu'on a depuis diſtingué ſous les noms d'hiſtoire, religion, morale, politique, philoſophie; & les mêmes écrivains qui étoient déja poëtes, orateurs & muſiciens, étoient encore hiſtoriens, théologiens, philoſophes. En un mot, il n'y avoit qu'un ſeul art, qu'une ſeule ſcience, & qu'une ſeule ſorte d'écrivains.

Cet art fit des progrès rapides dans une langue naturellement harmonieuſe. Il en fit d'autant plus que les Grecs naturellement portés pour l'harmonie, ne trouvoient point de figures trop fortes, lorſqu'ils vouloient parler des écrivains qui ſe diſtinguoient. Orphée qui rend ſociables

les Odryſiens, eſt un dieu qui ſe fait ſuivre des rochers, devenus ſenſibles à ſes ſons ; & ſi Amphion perſuade aux Thébains d'environner de murs leur ville, les pierres animées par ſa lyre, ſe meuvent & s'arrangent d'elles-mêmes.

Plus la poéſie parut avoir de charmes, plus elle en devint ſuſceptible. On obſerva tous les jours mieux les tours auxquels elle les devoit : on l'aſſujettit à des regles moins arbitraires : elle parut ſeule mériter d'être cultivée : & la proſe en uſage dans le diſcours familier, fut regardée comme un langage groſſier, formé des conſtructions ſans choix. On étoit ſi éloigné de prévoir les égaremens dont elle ſeroit ſuſceptible, que les orateurs ont été long-tems dans la néceſſité d'être poetes. Il paroit que les loix de Lycurgue ont été écrites en vers, puiſque ce légiſlateur leur donna la forme des oracles. Ce fut auſſi en vers que Dracon donna les ſiennes, & que Solon harangua ſouvent les Athéniens.

L'orateur étant poëte & muſicien, il eſt vraiſemblable que le chant & la poéſie, peu capables pendant long-tems de produire ſéparément quelque effet, n'ont réuſſi qu'autant qu'on les aura réunis pour concourir à la même expreſſion. Cet uſage n'aura permis que fort tard de les regarder comme deux arts ; & on ne les aura ſéparés, que lorſqu'on aura eu remarqué qu'ils pouvoient faire ſéparément de nouveaux progrès. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il a été un tems, ou dans quelque genre qu'on écrivît, il étoit auſſi néceſſaire d'être muſicien que d'être poëte ; & ſi chez les Grecs le mot de muſicien a ſignifié un homme verſé dans toutes les ſciences.

Plus la poéſie ſe perfectionna, plus il fut difficile d'être poëte ; & ce ne fut qu'alors, qu'on fut tenté d'écrire en proſe. Mais on en forma le projet long-tems avant d'oſer l'executer, parce qu'un uſage immémorial étoit un préjugé difficile à détruire. Les plus anciens proſateurs, Phérécide de Scyros & Cadmus de Milet, ſont poſtérieurs à Homere d'environ quatre cens ans.

La verſification, depuis qu'on l'avoit aſſujettie à des regles plus ſéveres étoit une grande contrainte pour les orateurs, obligés de parler ſouvent ſans s'être préparés. Ils prirent ſans doute, des licences & ils s'affranchirent peu-à-peu des regles qui les gênoient. Mais ils conſerverent d'ailleurs les tours poétiques, & peut-être plus que les philoſophes ; parce qu'ils ſentirent davantage la néceſſité d'émouvoir & d'intéreſſer. Ariſtote dit que les premiers orateurs ont imité le langage des poëtes.

Le méchaniſme de la verſification, lorſqu'il étoit commun à tous les genres, avoit ſur-tout contribué à les confondre tous avec la poéſie. On ne les confondit plus, lorſque quelques écrivains eurent renoncé à ce méchaniſme ; & comme on diſtingua l'art d'écrire en proſe de l'art d'écrire en vers, on diſtingua auſſi les différens genres dans leſquels on écrivoit.

Mais on n'apprit à faire ces diſtinctions, que lorſqu'on eut des écrivains dans chaque genre. Or, les poëtes ne penſerent pas d'abord à diſtinguer des poëmes de différentes eſpeces. Ils ne penſerent qu'à plaire ; & chacun employant à cet effet des moyens différens, ſuivant ſon talent & ſon génie, ils créerent ſans l'avoir pro-

jeté, ces eſpeces qu'on ne connoiſſoit pas avant eux, & que les écrits qui en devinrent les modeles, apprirent à diſtinguer. De même les philoſophes n'imaginerent pas de claſſer les objets de la nature, afin de les étudier avec plus d'ordre: ils étudierent par curioſité; & chacun ſe portant naturellement à des études différentes, ils diſtinguerent peu-à-peu pluſieurs ſciences, & on les diſtingua d'après eux.

Vous voyez que ces diſtinctions ont été faites ſans plan, comme par haſard, & que par conſéquent, elles ne peuvent manquer d'être fort défectueuſes. On les adoptera cependant, parce qu'on ne connoîtra rien de mieux, & bientôt on ne ſe permettra plus de les examiner. Mais parce qu'il ne ſera pas poſſible de s'en faire des idées préciſes, on diſputera ſur l'eſſence de chaque poëme, ſur l'objet de chaque ſcience : on élevera des queſtions frivoles, des diſputes de mots : & les ſciences ſeront long-tems avant d'être véritablement ſciences, c'eſt-à-dire, avant d'être des corps ſyſtématiques d'obſervations & de raiſonnemens.

CHAPITRE XI.

Des poëtes Grecs avant la guerre de Troye.

AVANT la guerre de Troye; la Grece a eu pluſieurs poëtes célebres, dont il ne reſte aucun ouvrage. Linus de Chalcide eſt le plus ancien. Il eut pour diſciples Orphée & Thamiris, tous deux de Thrace. Orphée fut le maître de Muſée, athénien, qui tranſmit ſes talens à ſon fils Eumolpe. Enfin Argos a produit Amphion & Mélampus.

Pluſieurs de ſes poëtes paſſent pour avoir voyagé en Egypte : tels ſont Orphée, Muſée & Mélampus. On le peut même conjecturer ſur ce que la tradition a conſervé de leur doctrine. Ils avoient pour les allégories le même goût que les Egyptiens : ils faiſoient paſſer par des épreuves ceux qu'ils admettoient à leurs myſteres ; & toute leur doctrine n'étoit qu'un ramas de fables ſur la généalogie des dieux & ſur la formation du monde.

Dans la doctrine d'Orphée, ſi on en croit ceux qui ſe ſont donnés pour ſes diſciples, dieu eſt tout, & tout eſt dieu. Chaque choſe ſe participe à la divinité, en eſt une partie, & il y a proprement une infinité de dieux : ce ſont des génies, des démons, des eſprits répandus partout. Eux ſeuls doivent être l'objet de notre culte : car le dieu ſuprême eſt trop au-deſſus de nous, pour lui adreſſer nos vœux. De toute éternité,

cet être n'eſt qu'une même choſe avec le chaos. Le monde en eſt émané : il ſera détruit par le feu : il retournera à ſon premier principe ; & un autre monde naîtra par une nouvelle émanation. Les hommes auront l'avantage de rentrer plutôt dans le ſein de la divinité, lorſqu'ils auront moins négligé les luſtrations propres à ſe purifier ; & ces purifications étoient vraiſemblablement le principal objet des myſteres.

Ces opinions reſſemblent ſi fort à celles que j'ai déja expoſées, que je me répéterois trop, ſi j'entrois dans de plus grands détails.

On attribue à Orphée d'avoir penſé que les planetes ſont habitées. Si c'eſt avec fondement, il faut que les Egyptiens aient penſé la même choſe avant lui. Cette conjecture ſuppoſe qu'on a été conduit par les obſervations à juger que la terre eſt elle-même une planette. Or, il n'eſt pas vraiſemblable qu'avant la guerre de Troye, la Thrace ait eu des aſtronomes capables de faire de pareilles obſervations.

Je ne m'arrêterai pas ſur chacun des poëtes des tems fabuleux : on ne peut pas juger d'eux d'après leur célébrité. Il eſt vraiſemblable qu'ils ont été inférieurs à leur réputation ; puiſque long-tems après eux, la Grece étoit encore toute barbare.

Si les ouvrages de nos anciens poëtes n'étoient pas venus juſqu'à nous, nous les croirions de grands hommes ſur la réputation qu'ils ont eu. Il y en a même pluſieurs que nous ne liſons point, & que nous diſons être excellens. Nous l'avons oui dire à nos peres, & nous aimons mieux le croire, que d'en juger par nous-mêmes

Voilà vraiſemblablement ce qui eſt arrivé aux Grecs. Chez eux la célébrité d'un écrivain étoit d'autant plus aſſurée, que ſes ouvrages étoient extrêmement rares.

CHAPITRE XII.

Des poëtes, des rapſodes & des ſophiſtes, après la guerre de Troye.

LONG-TEMS après la guerre de Troye, il n'étoit pas commun aux Grecs de ſavoir lire, & d'ailleurs les manuſcrits étoient chers & fort rares. C'eſt pourquoi les poëtes, qui vouloient ſe faire connoître, récitoient eux-mêmes leurs poëmes dans les places ou dans les jeux publics. Ils alloient de ville en ville. Souvent ils renonçoient à leur patrie, & aux biens qu'ils pouvoient avoir reçus de leurs peres : mais ils trouvoient de quoi ſe dédomager dans les applaudiſſemens & dans la libéralité des peuples.

Avec beaucoup de crédulité & peu de critique, ils mettoient en vers les fables, les opinions & les traditions populaires. Ils n'avoient d'autres regles que de choiſir les ſujets, qu'ils jugeoient devoir être agréables à des auditeurs auſſi crédules qu'eux. Ils célébroient la puiſſance & les bienfaits des dieux de chaque pays : ils chantoient l'hiſtoire fabuleuſe des villes, ils exagéroient les vertus & les talens des héros, & les

Grecs qu'on entretenoit de ce qu'ils vouloient être, croyoient apprendre ce qu'ils étoient. Ces menſonges avoient leur utilité : ils élevoient l'ame : ils portoient aux grandes choſes. Ils s'accréditerent donc d'autant plus, que les magiſtrats ſentirent combien il étoit important de les autoriſer.

Depuis la guerre de Troye, la Grece fut barbare, ou à peu-près, juſqu'à Solon. Mais dans cet intervalle, l'Aſie mineure, déja floriſſante, cultiva les lettres avec ſuccès. Le gouvernement leur étoit également favorable, dans cette province & dans la Grece proprement dite. C'étoit le même amour de la liberté, le même éloignement pour toute eſpece de ſervitude, & la même ſuperſtition. Comme toutes ces cauſes ouvroient une libre carriere à l'imagination, il ne fut pas poſſible de la contenir dans des bornes. Au contraire les fables qu'on croyoit, autoriſoient à en feindre de tout auſſi croyables ; & il arriva que ce fut aſſez d'avoir le talent de la poëſie, pour avoir le droit de haſarder des fictions ſur les dieux, ſur le culte, ſur le dogme. Les poëtes devinrent donc naturellement les théologiens du paganiſme. Autant ces ſuperſtitions contribuoient aux progrès de la poëſie, autant ceux de la vraie philoſophie devoient être retardés.

C'eſt dans l'Aſie-mineure qu'eſt né Homere, le plus ancien poëte depuis la guerre de Troye. Les deux poëmes, que nous avons de lui, ſont des romans, où nous trouvons des uſages de ſon tems, de la mythologie & des événemens hiſtoriques. Quelques-uns les ont pris pour des allégories, dans leſquelles ce poëte, qui, ſelon eux,

n'ignoroit rien, a renfermé les plus ſublimes connoiſſances. Mais au jugement des connoiſſeurs, ce qu'il y a de plus ſublime dans ſes ouvrages, c'eſt le ſtyle & l'invention. Il vivoit environ mille ans avant J. C. La ſupériorité de ſes talens prouve que la poéſie étoit de ſon tems fort cultivée, & qu'elle lui dut ſes plus grands progrès.

Héſiode, qui nâquit en Béotie vraiſemblablement cent ans après Homere, eſt encore un poëte célebre. Nous avons de lui deux poëmes: l'un intitulé *les œuvres & les jours*; & l'autre *la théogonie*. Dans le premier il donne des préceptes ſur l'agriculture: c'eſt le plus eſtimé. Dans le ſecond, il traite, à l'exemple des Barbares & d'après des principes ſemblables, de la génération des dieux & de la formation de l'univers: deux choſes, qui, ſelon les anciens, n'en étoient qu'une. Cet ouvrage eſt fort obſcur, & a fort exercé les ſavans.

L'empreſſement des peuples pour les ouvrages célebres donna naiſſance aux rapſodes. C'étoient des hommes qui n'ayant pas le talent de la poéſie, s'appliquerent à réciter les poëmes connus. Ils voyageoient comme les poëtes, & comm'eux ils furent accueillis. La déclaration, qui juſqu'alors n'avoit été avec la poéſie qu'un ſeul & même art, devint ſous eux un art particulier.

L'intelligence des poëtes leur étoit néceſſaire. Ils en firent donc une étude particuliere, & devenus leurs interprètes, ils ajouterent à leur premiere profeſſion celle de les expliquer à la jeuneſſe, & d'inſtruire dans les ſciences que les poëtes avoient enſeigné. On les nomma ſophiſtes ou ſages, parce qu'ils cultivoient ſur-tout la mo-

rale, qu'on regardoit alors comme la ſcience principale. Solon eſt le premier athénien, à qui ce titre ait été donné, quoiqu'avant ce légiſlateur les colonies de l'Aſie en euſſent déja fait uſage.

Chez la plupart des peuples, la légiſlation eſt l'ouvrage du tems & du haſard, plutôt que de l'expérience & de la réflexion. Chez les Grecs, c'étoit l'ouvrage des meilleurs eſprits, qui s'occupoient à former la ſcience du gouvernement. Le titre de ſage qu'on leur a donné, montre l'opinion qu'on avoit d'eux, & retrace le caractere de ces ſiecles, où les Grecs, amoureux de la liberté, demandoient des loix. C'eſt la conſidération accordée aux ſophiſtes qui a produit des légiſlateurs, tels que Lycurgue, Solon, Zaléucus, Charondas, &c. [*].

L'eſtime publique, qui avoit encouragé l'étude du gouvernement, encouragea de nouvelles études, lorſque l'état floriſſant des républiques fit ſentir de nouveaux beſoins. Quand les Grecs crurent avoir aſſuré leur tranquillité, ils voulurent ſe procurer d'autres avantages. En conſéquence ils rechercherent tous les agrémens de la vie, & c'eſt alors que la Grece produiſit des talens de toute eſpece.

Un événement précipita cette révolution. Je veux parler de la conquête de la Lydie par Cyrus. C'eſt ſur-tout à cette époque que les lettres ſe réfugierent chez les Athéniens, où Piſiſtrate appella

---

[*] Zaléucus a été légiſlateur des Locriens, peuple d'Italie; & Charondas l'a été de Carane & de pluſieurs autres villes de Sicile & d'Italie.

les ſavans, que Créſus avoit auparavant raſſemblés à ſa cour. Voilà le ſiecle où la poéſie dramatique commença, où brillerent les Anacréons, les Pindares, &c. Mais pour juger des poetes, il les faut lire. Je reviens aux ſophiſtes.

Nous ayons remarqué que chez les Grecs les ſciences appartenoient au public. Les ſophiſtes enſeignerent donc ſans myſtere. Ils ouvrirent leurs écoles à Athenes, & c'eſt-là que ſe formerent les hommes les plus illuſtres, Miltiade, Ariſtide, Thémiſtocle, Cimon, Périclès, &c. Parmi ces ſophiſtes on compte deux femmes célebres de Milet: Thargélie & Aſpaſie. La premiere conquit en quelque ſorte la Grece, dans la vue d'en faciliter la conquête à Xercès. Il ſemble qu'on ne pouvoit échapper ni aux charmes de ſa figure, ni à ceux de ſon eſprit. Quatorze de ſes amans l'épouſerent ſucceſſivement: le dernier fut le roi de Theſſalie, & elle vécut trente ans ſur le trône. Aſpaſie n'eut ni moins d'eſprit ni moins de beauté. Socrate ne dédaigna pas de prendre de ſes leçons; & Périclès qui fut auſſi ſon diſciple, répudia ſa femme pour l'épouſer.

Dans les commencemens l'éloquence faiſoit partie de la ſcience du gouvernement, & on ne ſavoit pas encore la conſidérer comme un art particulier. C'étoit un talent dont on ne rendoit pas raiſon, ou même une inſpiration divine: car la divinité paroiſſoit le dénouement naturel de tout ce qu'on ne comprenoit pas.

Dans la ſuite les ſophiſtes en firent une étude particuliere. Ils obſerverent les diſcours qu'on regardoit comme des modeles: ils tâcherent d'en démêler l'artifice: & ils donnerent des regles

pour les imiter. Le recueil de ces regles eſt ce qu'on a nommé rhétorique.

Ce nouveau genre d'étude rendit les ſophiſtes plus célebres que jamais, & on accourut de toutes parts à leurs leçons. Vous concevez avec quelle paſſion l'éloquence devoit être étudiée dans des républiques, telles que celles de la Grece.

De la rhétorique nâquit la grammaire, lorſqu'on ſentit la néceſſité de remonter aux élémens du langage. Ce nouvel art eut pour objet le caractere des langues, la nature des mots, & l'uſage qu'on en doit faire.

Ces études étoient utiles, & l'auroient été davantage, ſi elles euſſent été mieux faites. Mais les ſophiſtes, qui s'occupoient plus du méchaniſme du diſcours que du fond des idées, s'égarerent dans des définitions vagues, dans des queſtions frivoles, dans des diſtinctions ſubtiles; & ils finirent par ſe faire mépriſer.

CHAPITRE XIII.

Des ſept ſages.

ON dit, Monſeigneur, que des pêcheurs ayant vendu ce qui ſe trouveroit dans leurs filets, il s'y trouva un trepied d'or qu'ils refuſerent de délivrer; que l'oracle de Delphes, qui fut conſulté, ordonna de le donner au plus ſage; & que les Miléſiens, chez qui cette conteſtation s'étoit élevée, le porterent à Thalès. Celui-ci le remit à

Bias, Bias à Pittacus; ainſi de main en main il paſſa juſqu'à Solon, qui regardant Apollon comme la ſageſſe même, crut devoir le conſacrer à ce dieu. Dans le vrai, on ne ſait pas ce qui a donné occaſion de compter ſept ſages. Vous connoiſſez Solon: nous parlerons bientôt de Thalès. On ſait peu de choſe des cinq autres, dont je vais parler.

Chilon de Sparte, homme juſte & magiſtrat éclairé, fut éphore. Il s'eſt fait connoître par des maximes, qui étoient l'expreſſion de la vertu; & par des mœurs, qui s'accordent avec ces maximes. C'eſt lui qui fit graver au temple de Delphes: *connois-toi toi-même.*

Pittacus de Mitylene, ville de l'isle de Lesbos, acquit une ſi grande conſidération par ſon courage, ſes lumieres & ſes vertus, que ſes concitoyens lui offrirent la couronne. Il l'accepta, donna des loix à ſa patrie, établit l'ordre, aſſura la tranquillité, & jugeant que Mitylene n'avoit plus beſoin de ſouverain, il abdiqua.

Bias de Priene, ville d'Ionie, a été mis au nombre de ceux qui ont le mieux ſervi leur patrie. Tous les anciens en parlent avec les plus grands éloges. De ſon tems la vertu & la ſcience tenoient lieu de richeſſes; parce que les peuples, occupés des ſoins du gouvernement, ſentoient le prix des lumieres. C'eſt pourquoi Priene étant aſſiégée, Bias, qui fut forcé de ſe retirer avec ſes concitoyens, n'emporta aucun de ſes effets. Mais ſa ſageſſe lui reſtoit, & il dit à ceux qui étoient étonnés de ſa conduite: *je porte tout avec moi.*

Cléobule de Linde, ville de Rhodes, comptoit Hercule parmi ſes ayeux. Il joignit à la beauté

& à la force du corps, la beauté & la force de l'ame. Il gouverna ſa patrie avec beaucoup de ſageſſe, & ſe diſtingua ſur-tout dans la morale. Une de ſes maximes étoit qu'il faut faire du bien à ſes amis pour les conſerver, & à ſes ennemis pour les acquérir: maxime ſupérieure à une de celles de Bias qui diſoit, qu'il faut aimer comme ſi on devoit haïr un jour. Il ſe plaiſoit à propoſer des queſtions ſous le voile de l'énigme, à l'exemple des Orientaux, chez qui il avoit voyagé. Il a eu une fille célebre: on la nommoit Eumélide, ou Cléobuline du nom de ſon pere.

Périandre eſt le ſeptieme des ſept ſages de la Grece. Les hiſtoriens, l'ont repréſenté comme un monſtre: Mais Hérodote, qui eſt le plus ancien, n'a écrit que deux cens ans après. Il a pu ramaſſer ſans choix des bruits répandus par la haine des Grecs pour tous les ſouverains. Il eſt certain que Périandre a gouverné les Corinthiens avec ſageſſe: d'ailleurs c'eſt un préjugé pour lui d'avoir été mis au nombre des ſages.

On demande ce que les Grecs ont entendu par ce titre. On répondra aiſément, ſi on conſidere que dans ce ſiecle, on ne s'eſt occupé que de morale & de légiſlation; que ces hommes célebres ont été dans leur patrie ou magiſtrats ou légiſlateurs; & qu'ils ſe ſont principalement appliqués aux choſes du gouvernement.

Eſope vivoit dans ce même ſiecle: mais rien n'eſt moins connu que les circonſtances de ſa vie. Il n'eſt pas même ſûr qu'il ſoit l'auteur des fables, que nous avons ſous ſon nom. Nous ſavons ſeulement qu'il s'eſt diſtingué dans ce genre, & qu'il a été eſclave.

Par quelques fragmens qui reſtent des ouvrages des ſept ſages, on voit qu'ils ont écrit en vers, conformément à l'uſage de leur ſiecle.

CHAPITRE XIV.

De la ſecte ionique.

ENFIN nous voici parvenus à ce qu'on a nommé plus particuliérement philoſophie. Thalès, quelque tems avant Pythagore, en jeta les premiers fondemens. Il établit ſon école à Milet ſa patrie, & fut le chef de la ſecte ionique. Il naquit la premiere année de la trente-cinquieme olympiade, 640 ans avant J. C.

Ne vous attendez pas, Monſeigneur, à des connoiſſances profondes. La morale eſt la ſeule partie que les anciens philoſophes ont bien traitée. D'ailleurs ils étoient peu géometres, peu aſtronomes, & point du tout phyſiciens.

Thalès, comme tous les autres ſages, s'appliqua d'abord à l'étude des loix : il donna même de bons conſeils aux Ioniens. Bientôt apres, s'éloignant des affaires pour ſe livrer à la philoſophie, il voyagea en Aſie & en Egypte, & revint, dit-on, avec de grandes connoiſſances : du moins elles paroiſſent telles aux Grecs.

On rapporte à ce ſujet des choſes qu'il n'eſt pas poſſible de concilier. On veut, par exemple, que les prêtres de Memphis aient enſeigné la

géométrie à Thalès, & qu'il leur ait appris à mesurer la hauteur d'une pyramide, en leur faisant voir que cette hauteur & celle d'un bâton qu'il planta perpendiculairement, sont entr'elles comme les longueurs des ombres. On ajoute même que le disciple étonna beaucoup ses maîtres

Les Grecs étoient prévenus pour les étrangers, qui avoient cultivé la philosophie avant eux. Cependant ils auroient bien voulu ne leur rien devoir ; & c'est cette façon de penser qui leur a fait dire que leurs philosophes avoient donné des lécons à ceux-mêmes, dont ils avoient été les disciples. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Thalès est le premier qui ait enseigné la géométrie aux Grecs, & il se peut encore qu'il soit devenu plus grand géomettre que les prêtres de Memphis. Il cultiva aussi l'astronomie avec succès, il traça quelques-uns des cercles de la sphere : il observa le premier la petite ourse : & c'est de lui que la Grece apprit qu'on pouvoit prédire les éclipses.

Thalès plaçoit la terre au centre du monde. Il la croyoit sphérique. Il a pensé que les étoiles ne sont pas d'une autre substance. Il a su que la lune n'éclaire, que parce qu'elle réfléchit les rayons du soleil ; & il a représenté les mouvemens célestes dans une sphére, dont il fut l'inventeur.

Selon lui, l'eau est le premier principe de tout. Susceptible d'une infinité de formes, elle devient la matiere des corps les plus opposés. Peut-être la nommoit-il ame du monde ou dieu. Il paroît au moins qu'il ne reconnoissoit pas d'autre cause premiere. Quelques philosophes indiens avoient déja eu la même pensée.

Il est difficile de s'assurer des opinions de Thalès,

lès, parce qu'il n'a point écrit. Aucun de ſes ouvrages au moins n'eſt venu juſqu'à nous. D'ailleurs on peut conjecturer, qu'à l'exemple des barbares, il a fait uſage d'une doctrine ſecrete, craignant de répandre trop ouvertement des opinions, dont les Grecs auroient été choqués, parce qu'ils n'y auroient pas retrouvé leurs fables. Il mourut aux jeux olympiques, la cinquante-huitieme olympiade, accablé par la chaleur & par la vieilleſſe.

Anaximandre, ſon diſciple, étoit auſſi de Milet. Il enſeigna ſans voile & il expoſa ſa doctrine dans des ouvrages qu'il publia lui-même.

Selon lui, l'infini eſt le principe & la fin de tout. Tout en vient, tout y retourne. Des mondes naiſſent ſans nombre, & pour ſe reproduire. Ainſi tout change dans l'infini, lui-même ne change point: il eſt immuable.

Ce philoſophe eſt le premier des Grecs, qui ait tracé des cartes géographiques & des cadrans ſolaires. On a même dit qu'il eſt le premier qui ait connu l'obliquité de l'écliptique, ce qui ne peut être, puiſque Thalès avoit prédit des éclipſes. L'opinion la plus ſinguliere d'Anaximandre eſt d'avoir penſé qu'originairement les hommes ont été puiſſans.

Anaximene, ſon concitoyen, ſon ami & ſon diſciple, paroît n'avoir été que l'interprete de ſes opinions. Il a dit que par l'infini, qui eſt le principe de tout, il faut entendre l'air; & que l'air eſt Dieu, ou plutôt pluſieurs dieux. Lorſqu'il devient fort rare, il s'éleve à la plus haute région, & produit le feu: moins rare, il ſe tient

plus bas, & forme les nuages : moins rare encore, c'eſt l'eau, & enfin c'eſt la terre.

Je n'oſerai néanmoins aſſurer que ce ſoient-là ſes opinions. Ce qu'on lui fait dire ſur la phyſique eſt d'autant plus ſuſpect, qu'on lui attribue ſur l'aſtronomie des abſurdités qu'il ne peut pas avoir dites. Il a penſé, dit-on, que la terre eſt une ſurface plane, ſoutenue par l'air ; que le ciel eſt une voûte de criſtal, où les étoiles ſont clouées; que le ſoleil eſt une grande roue, pleine de feu ; que c'eſt par une ouverture, que la lumiere s'échappe ; que ſi elle ſe bouche, il y a éclipſe ; que la lune eſt de même une roue ; que l'ouverture, qui augmente & diminue, en explique les différentes phaſes ; & que le ſoleil, la lune & les aſtres tournent autour de la terre, ſans paſſer par deſſous. Il n'eſt pas poſſible qu'un philoſophe d'une ſecte qui prédiſoit les éclipſes, ait dit ces abſurdités. Mais les opinions de cette ſecte ont été défigurées par les ſectes qui ſont venues après elle.

Anaxagore de Claſomene, ville d'Ionie, tranſporta l'école d'Anaximene à Athenes. Il y enſeignoit depuis trente ans, lorſqu'ayant été accuſé d'impiété, il ſe retira à Lampſaque, où il mourut. Il ſemble que l'amitié de Périclès, qui avoit été ſon diſciple, auroit dû le protéger. Elle fut néanmoins la cauſe de la perſécution qui s'éleva contre lui : car on ne l'accuſa que pour rendre ſuſpecte la façon de penſer de Périclès.

Son impiété fut d'avoir ſur la divinité des opinions plus ſaines, qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé. Perſuadé que la matiere ne ſauroit ſe mouvoir, ni s'arranger d'elle-même il reconnut

pour premier principe un esprit intelligent & absolument immatériel. Il ne lui manquoit que de découvrir la création.

Il pensoit au contraire que la matiere existe de de toute éternité, & on lui attribue même d'avoir dit qu'elle renferme des parties élémentaires de toute espece; des particules d'or, d'argent, d'os, de chair, &c.: que tout cela existoit confusément, sans mouvement & sans vie; que Dieu ayant mu ce chaos, les élémens s'étoient combinés avec ordre; que les parties similaires s'étoient rapprochées; & qu'il s'étoit formé des corps de différens genres parce qu'il y avoit différentes especes d'élémens.

Il a pensé que la lune est habitée, que les cometes sont des planes, & que l'arc-en-ciel est produit par la réfraction des rayons du soleil. Cependant ces deux dernieres opinions ne pouvoient être de son tems que les conjectures d'un homme d'esprit: il ne paroit pas qu'on eût assez d'observations pour les prouver.

Il jugeoit le soleil plus grand que le Péloponèse. Mais on ne peut pas croire qu'il ait dit que les étoiles sont des pierres que le mouvement rapide de l'éther a enlevé de dessus la terre, & a porté dans la région de feu. Peut-être, a-t-il pensé qu'elles sont des corps pesans, retenus dans leurs orbites par la force qui les leur fait décrire; & les sophistes auront jeté du ridicule sur une opinion qu'ils ne comprenoient pas.

Il eut deux successeurs dans son école, & tous deux ses disciples: Diogene d'Apollonie & Archélaüs de Milet. Celui-ci fut le dernier: car Socrate,

qu'il eut l'honneur d'inſtruire, fit une révolution dans la philoſophie.

CHAPITRE XV.

De la ſecte italique ou pythagorique.

PYTHAGORE eſt le chef de la ſecte, nommée d'abord italique de l'Italie où il enſeigna, & enſuite pythagorique. On ne ſait exactement ni le lieu ni le tems de ſa naiſſance. L'opinion la plus vraiſemblable eſt qu'il eſt né à Samos entre la quarante-troiſieme & la cinquante-deuxieme olympiade, c'eſt-à-dire, entre 608 avant J. C. & 572.

Il alla en Egypte, où Amaſis, qui acueilloit les Grecs, le fit initier aux myſteres: & parce que ſes partiſans ont voulu qu'il eût voyagé dans tous les lieux, où les ſciences paſſoient pour être cultivées, on a dit, contre toute vraiſemblance qu'il a été à Babylone, & qu'il a pénétré juſques dans les Indes.

Quoiqu'il en ſoit, la conſidération qu'il crut avoir acquiſe par ſes voyages, ne lui procura pas les ſuccès qu'il s'étoit promis, & l'école qu'il ouvrit à Samos fut peu fréquentée. Forcé donc à voyager encore, il parcourut la Grece, s'arêtant ſur-tout dans les lieux où il y avoit des oracles, & ſe faiſant initier par-tout. C'eſt alors qu'au lieu de ſe dire ſage, il ſe dit ſeulement philoſophe, c'eſt-à-dire, amateur de la ſageſſe.

On prétend que s'étant montré aux jeux olympiques, il fut admiré de toute la Grece; & qu'on le regarda même comme un homme divin, parce qu'il avoit une cuiraſſe d'or.

Précédé par ſa réputation, il revint à Samos; & pour s'aſſurer de plus grands ſuccès, il entreprit de faire croire qu'il converſoit avec les dieux. Dans cette vue, il ſe retiroit ſouvent dans une antre. Il faut cependant que cette fraude lui ait peu réuſſi, puiſqu'il tranſporta ſon école dans la grande Grece. C'eſt-là qu'il eut des ſuccès qu'on a ſans doute fort exagéré. Il rétablit la liberté dans les villes: il détruiſit le luxe: il réforma les mœurs, & les tyrans, qui l'écoutoient, renonçoient d'eux-mêmes à la tyrannie.

Nous avons deux vies de Pythagore: l'une écrite par Porphyre, dans le troiſieme ſiecle de notre ere; & l'autre par Jamblique, dans le quatrieme. On ne voit pas où ils ont puiſé, on voit ſeulement qu'ils veulent oppoſer ce philoſophe à J. C. C'eſt pourquoi ils lui attribuent une grande ſageſſe, des lumieres extraordinaires & des miracles. Il eſt évident que ces deux écrivains ſont deux impoſteurs. C'eût été aux Pythagoriciens à nous conſerver l'hiſtoire de leur chef: mais ils ne l'ont pas fait, parce que tant que cette ſecte a ſubſiſté, elle n'a rien écrit.

Phérécide de Scyros, qui a écrit le premier en proſe, & dont l'exemple a été ſuivi lentement, a été le premier maître de Pythagore. Il n'a cependant point fait de ſecte, & le peu qui reſte de ſes écrits, eſt tout-à-fait énigmatique.

Quant à Pythagore, il avoit, à l'exemple des Egyptiens, une doctrine publique & une doctrine ſecrete. La premiere avoit pour objet la morale. Il l'enſeignoit dans les temples, ou dans des écoles ouvertes à tout le monde. Il réſervoit la ſeconde pour des diſciples, dont il avoit étudié l'eſprit & le caractere. Ce n'étoit qu'après les avoir éprouvés pendant deux, trois, quatre, cinq ans de ſilence, qu'il levoit enfin un voile, qui vraiſemblablement ne leur avoit pas juſques-là caché des choſes bien importantes.

Les Pythagoriciens vivoient tous dans une même maiſon avec leurs femmes & leurs enfans. Les biens étoient en commun; & ſi quelqu'un d'eux vouloit ſe retirer, on lui rendoit ce qu'il avoit apporté, ou même au-delà: mais on le regardoit comme mort.

Chaque heure de la journée avoit ſes occupations marquées. Il falloit ſortir du lit aſſez tôt pour adorer le ſoleil levant, après s'être rappellé ce qu'on avoit dit, entendu, vu & fait la veille. Chacun enſuite ſe promenoit ſéparément dans des lieux retirés. Après cet exercice, qu'on croyoit néceſſaire pour recueillir les eſprits, on ſe reuniſſoit dans les écoles, & le tems de l'étude étant fini, on s'exerçoit à la lutte, à la courſe, à la danſe, &c. Tout cela conduiſoit juſqu'au dîner, qui étoit très-frugal, & ſans vin.

La ſeconde partie de la journée commençoit par les affaires domeſtiques ou étrangeres. Enſuite c'étoient ſucceſſivement une promenade deux à deux, ou trois à trois, des bains, des ſacrifices, un ſouper qui finiſſoit avant le coucher du ſoleil, une lecture commune, une ex-

hortation faite par un ancien. Enfin chacun repaſſoit toute ſa journée, & on alloit au lit.

Les Pythagoriciens croyant la muſique propre à corriger les paſſions, en faiſoient un grand uſage. Ils en avoient de deux eſpeces : l'une pour le matin, afin de réveiller l'eſprit ; l'autre pour le ſoir, afin de le relâcher des ſpéculations de la journée.

Le préjugé de la métempſycoſe leur faiſoit une loi de s'abſtenir de viande & de poiſſon. Cependant ils mangeoient des victimes, perſuadés qu'aucune ame humaine ne ſe trouve dans les animaux qu'on immole.

Cette ſecte puiſſante par l'union de ſes membres, l'étoit encore par le crédit quelle avoit dans les républiques. Elle ne pouvoit donc manquer de ſoulever tôt ou tard contre elle des peuples libres, à qui elle ſe rendoit ſuſpecte par le myſtere de ſa doctrine, & par ſon ambition à ſe mêler ſans détour dans les affaires du gouvernement. Elle les ſouleva donc. Cette révolution arriva vers les tems de Philippe & d'Alexandre : & ce qui prouve combien les Pythagoriens étoient dangereux, c'eſt qu'après avoir occaſionné de grands troubles, leur ruine entraîna la ruine de pluſieurs villes.

Diſperſés, ſans aſyles, forcés même à ſe cacher juſques dans les déſerts de l'Egypte, les Pythagoriciens jugerent que leur doctrine ſe perdroit infailliblement, s'ils s'opiniâtroient dans l'uſage de ne point écrire. Ils commencerent donc à écrire, mais ce fut d'une maniere fort énigmatique, afin que leurs dogmes ne ſe répandiſſent pas hors de leur ſecte.

Il y a eu quelques hommes célebres dans cette ſecte, entr'autres, Empedocle, poëte, orateur & médecin, qui floriſſoit 444 ans avant J. C. Il fit une étude particuliere des loix: & ayant contribué à rétablir l'égalité & la liberté dans Agrigente ſa patrie, il refuſa la couronne qui lui fut offerte. En reconnoiſſance, les Agrigentins lui éleverent une ſtatue. Ils firent auſſi le même honneur au pythagoricien Epicharme, poëte célébre, qui introduiſit le premier la comédie en Sicile; & qui compoſa pluſieurs pieces, d'où Plaute a beaucoup emprunté.

Un autre philoſophe de cette ſecte eſt Timée de Locres, ville d'Italie. Il paſſa pour très-ſavant: il eut part au gouvernement dans ſa patrie: & il fit des ouvrages, qui vinrent à la connoiſſance de Platon, ſon contemporain.

Architas de Tarente eſt encore mis au nombre des plus illuſtres. On le repréſente comme un grand magiſtrat, comme un grand général; & on loue beaucoup ſa ſcience & ſes mœurs. Il a auſſi écrit. C'eſt de lui qu'Ariſtote a tiré ſes cathégories.

Architas eut pour diſciple Philolaüs, qui laiſſa pluſieurs ouvrages, & qui vendit à Platon les livres des Pythagoriciens. Platon y puiſa tout ce qu'il crut deviner. Ariſtote, Speuſipe & Xénocrate y fouillerent auſſi: & on n'a laiſſé à Pythagore que ce qu'on a pu tourner en ridicule.

Enfin Eudoxe de Cnide, autre diſciple d'Architas, donna des loix aux villes de Cnide & de Milet, & ſe fit un grand nom dans la Grece. Il pourroit cependant paſſer pour diſciple de Platon, dont il fréquenta l'école.

Les Pythagoriciens ont cru le mouvement de la terre, les antipodes, les révolutions périodiques des cometes, les planetes habitées, & les étoiles autant de ſoleils, autour deſquels roulent d'autres planetes. On eſt d'abord étonné de trouver, dans l'enfance de la philoſophie des vérités, qui depuis ont été ignorées ou combattues. Mais, ſi la philoſophie commençoit parmi les Grecs, l'obſervation étoit ancienne en Egypte, où ils avoient voyagé; & il eſt vraiſemblable que ces vérités qu'ils en avoient rapporté, n'étoient pour eux que des opinions qu'ils ne ſavoient pas prouver, parce qu'ils ne les devoient pas à leurs propres obſervations. S'ils avoient été capables de s'en aſſurer en obſervant eux-mêmes, ils ne les auroient jamais oubliées.

Sur Dieu & ſur le monde, ils n'ont dit que des abſurdités, pareilles à celles que j'ai déjà expoſé.

Quoiqu'ils parlent de Dieu comme d'un eſprit, ils n'ont point d'idée d'une ſubſtance ſpirituelle. Ce n'eſt qu'une matiere plus ſubtile, un éther; un feu répandu par tout, qui meut tout, & qu'ils appellent par cette raiſon l'ame du monde. Delà, tout émane plus ou moins immédiatement, & en conſéquence, il y a des êtres plus parfaits les uns que les autres. L'air eſt rempli d'eſprits de différens ordres. Les aſtres ſont autant de divinités. Le Dieu ſuprême habite le firmament, la circonférence du monde, & tout l'eſpace au-delà de la lune. Là, il agit ſeul, & par cette raiſon tout y eſt bien réglé: & l'eſt d'une maniere ſtable. Mais au deſſous regnent les viciſſitudes & le déſordre; parce que tout s'y fait

par des eſprits qui participent plus de la matiere, par des hommes qui participent peu de la divinité, & par la fortune, c'eſt-à-dire, par l'action aveugle des corps.

Il ſeroit difficile de comprendre comment les Pythagoriciens, ayant les connoiſſances aſtronomiques que je viens de rapporter, ont pu mettre une ſi grande différence entre ce qui ſe paſſe au deſſus de la lune, & ce qui ſe paſſe au deſſous. C'eſt ce qui me fait penſer que ces connoiſſances n'étoient pour eux que des opinions dont ils ne ſavoient pas donner la preuve. Les Egyptiens avoient entretenu Pythagore de leur ſyſteme ſur le monde, & vraiſemblablement ils ne lui avoient pas communiqué les obſervations ſur leſquelles ils le fondoient.

Si on demande aux pythagoriciens ce qu'ils entendent par ſageſſe, c'eſt, répondent-ils, la ſcience des êtres; c'eſt-à-dire, la ſcience de ce qui eſt immuable, la ſcience des idées univerſelles. Car ils croient qu'il n'y a point de connoiſſance de ce qui change; que les corps, conſidérés en particulier, ne ſont pas des êtres; & que le corps en général doit être ſeul l'objet de l'étude du ſage.

Pour s'élever à cette ſageſſe ſublime, il faut que l'ame ſe dégage de la matiere, qu'elle devienne inſenſible aux impreſſions de toute eſpece, qu'elle ſe ſouſtraie à l'empire des paſſions, qu'elle rentre en elle-même, qu'elle y vive uniquement & qu'elle ſe dérobe à tout ce qui l'environne. Par-là, elle s'élevera aux choſes immuables, éternelles, divines: elle remontera à

ſon principe, deviendra ſemblable aux dieux, deviendra dieu.

Vous voyez, Monſeigneur, que les Pythagoriciens n'étoient que des enthouſiaſtes, & cela devoit être. Leur chef, dont l'imagination étoit contagieuſe, n'avoit rien oublié pour échauffer des eſprits, qu'il ſavoit ſans doute, bien choiſir. Habitation en commun, renoncement à toute propriété; exercices ſuperſtitieux, ſilence, myſtere, flétriſſures repandues ſur ceux qui ſe dégoûtoient de leurs engagemens; voilà les moyens qu'il avoit employé. Après avoir écouté, pendant des années, un homme annoncé comme un dieu, étoit-il poſſible de ſoupçonner qu'on n'avoit rien appris ? C'étoit aſſez, ſans doute qu'un ſeul devint enthouſiaſte pour que tous les autres le devinſſent bientôt. Auſſi parmi les Pythagoriciens, *il a dit*, étoit la grande raiſon de croire. Mais ce mot ſuffiroit ſeul pour prouver que ni le chef ni les diſciples ne ſavoient raiſonner. Je vois d'un côté, un impoſteur ambitieux de ſe faire un nom, & de l'autre, des enthouſiaſtes imbécilles.

Il eſt vrai qu'il eſt ſorti de cette école des hommes très-propres au gouvernement de leur république: ce qui peut faire juger qu'à cet égard Pythagore avoit réellement des connoiſſances; mais elles ne faiſoient pas partie de ſa doctine ſécrete, qui eſt ſeule l'objet de ma critique. D'ailleurs il faut reconnoître que l'enthouſiaſme auquel on ſe formoit dans cette ſecte, pouvoit produire de grands hommes, quand il ſe tournoit vers des objets utiles.

Ce que ce philoſophe fit de mieux, fut de

contribuer comme Thalès, à répandre le goût des mathématiques. Mais il abusa de cette science, lorsqu'il voulut expliquer par la génération des nombres la génération de tout ce qui existe. L'ame fut un nombre qui se meut de lui-même. Dieu fut la monade premiere ou l'unité d'où tout émane. En un mot les propriétés des nombres expliquerent les propriétés des choses. Toute cette doctrine est fort obscure, & il y a apparence que quand on l'entendroit on ne sauroit rien.

Pythagore fit une heureuse application des nombres à la musique, lorsqu'il s'en servit pour déterminer entre les tons des rapports que l'oreille n'apprécie qu'imparfaitement. Il eut occasion de faire cette découverte un jour que passant devant la boutique d'un serrurier il remarqua des consonnantes produites par des marteaux qui frappoient sur l'enclume. Il entra, & jugea que la variété des tons venoit de la différente masse des marteaux. De retour chez lui il tendit des cordes de même grosseur & de même longueur, il suspendit différens poids à l'extrêmité de chacune, & après quelques tentatives, il exprima par des nombres les rapports des tons.

Mais parce qu'il falloit que ce philosophe dit des choses extraordinaires, il imagina de pareils rapports entre les astres. En conséquence il conclut que les cieux font par leur mouvement, un concert parfait, & il assura même l'entendre. C'est ainsi qu'il disoit se souvenir d'avoir été successivement Cethalide, fils de Mercure, Euphorbe, Hermotime & Pyrrhus, pêcheur de Délos.

Perſuadé que le merveilleux eſt fait pour réuſſir, il ne ſe faiſoit point un ſcrupule d'abuſer de la crédulité des peuples. Etant à Crotone, il s'enferma dans un ſouterrain, recommandant à ſa mere de répandre le bruit de ſa mort, & de tenir un journal de tout ce qui ſe paſſeroit. Quelque tems après il reparut avec un viſage pâle & défiguré : il aſſembla le peuple : il dit ce qu'il avoit vu aux enfers : il raconta ce qui étoit arrivé aux Crotoniates, depuis ſa prétendue mort : & on ne douta point qu'il ne revint en effet de l'autre monde, puiſqu'il ſavoit ce qui s'étoit paſſé dans celui-ci. Les Crotoniates accoururent donc à ſes leçons avec un nouvel empreſſement. Ils y menerent même leurs femmes, car Pythagore en recevoit volontiers parmi ſes diſciples. Elles ſont propres à prendre de l'enthouſiaſme, & elles ſont encore plus propres à le répandre.

Tel a été Pythagore. Je l'ai, ſur-tout, repréſenté par ſa conduite, parce qu'elle fait connoître l'eſprit de ſon ſiecle ; & je me ſuis d'autant moins étendu ſur ſes opinions, que nous les retrouvons dans des philoſophes qui ſont venus après lui.

CHAPITRE XVI.

De la ſecte éléatique.

XENOPHANE eſt le chef de la ſecte éléatique. Il naquit à Colophon 550 années avant J. C. peu-à-près la mort de Solon, & lorſque Piſiſtrate uſurpoit la tyrannie pour la ſeconde fois. C'eſt le tems où floriſſoit Anaximandre, ſucceſſeur de Thalès. Il vécut près de cent ans.

Il fut banni pour avoir dit dans un poeme qu'il eſt abſurde de penſer, avec les poëtes Homere & Héſiode, que les dieux naiſſent, comme de penſer qu'ils meurent, parce que dans l'un & l'autre cas, il eſt également vrai qu'ils n'exiſteroient pas toujours. Il ſe retira en Sicile, où manquant de tout, il fut réduit à reciter ſes vers au peuple. Il ne nous reſte que quelques fragmens de ſes poëmes.

Sa ſecte fut nommée éléatique, parce qu'elle dut, ſur-tout, ſa célébrité à Parménide, à Zénon & à Leucippe, tous trois d'Elée, ville fondée en Italie par les Phocéens, lorſqu'ils abandonnerent leur patrie pour ſe ſouſtraire à la domination de Cyrus.

Ces philoſophes s'exprimoient d'une maniere obſcure & ſymbolique, & toute leur doctrine n'eſt qu'une métaphyſique très-ſubtile, qu'ils n'entendoient pas eux-mêmes.

Juſqu'à Xénophane, tout ce qu'on avoit ima-

giné ſur la coſmogonie, pouvoit ſe réduire à trois ſyſtèmes. Dans l'un la matiere ſe meut & s'arrange d'elle-même : dans l'autre il n'y a qu'un premier principe d'où tout émane : dans le troiſieme, il y a deux principes, la matiere qui eſt par elle-même ſans action, & une ame univerſelle qui donne le mouvement.

Xénophane voyant qu'aucun de ces ſyſtèmes n'expliquoit la génération des choſes, imagina de dire qu'il n'y avoit point de génération.

Rien ne ſe fait de rien, dit-il, avec tous les philoſophes. Donc rien ne commence, rien ne finit, rien ne change. Donc il n'y a proprement ni naiſſance, ni altération, ni mort. Il n'y a donc point de mouvement. Le monde eſt donc néceſſairement immuable. Le monde eſt donc néceſſairement immuable. Par conſéquent, les ſens qui le préſentent changeant, ne nous offrent que des phénomenes, des apparences : ils ne ſauroient pénétrer dans la réalité des choſes, ils ne ſont propres qu'à nous jetter dans l'erreur. Tel eſt le ſyſtème de Xénophane. Cherchons comment il l'a pu concevoir.

Quelque changement qu'on faſſe d'un jour à l'autre à l'ordre de vos livres, je puis dire que votre bibliotheque eſt la même, tant qu'on n'ajoute & qu'on ne retranche rien. Mais alors j'entends ſeulement par bibliotheque, la collection d'un certain nombre de livres, & je fais abſtraction de tout arrangement. Je dirai également que le monde eſt immuable, ſi faiſant abſtraction de ce qui arrive à chaque être en particulier, je n'entends par ce mot *monde* que la collection de tout ce qui exiſte. Mais cette col-

lection n'eſt pas un être : ce n'eſt qu'une notion abſtraite, une ſimple dénomination, qui comprend la totalité des êtres.

Or, cette notion abſtraite, Xénophane & après lui, Parménide & Zénon, la réaliſerent. En conſéquence ils dirent que le monde eſt un, éternel, infini, toujours ſemblable à lui-même, immuable; que c'eſt là Dieu, l'être proprement dit, le ſeul être; & que dans le vrai, les choſes particulieres ne ſont pas des êtres. C'eſt ainſi que ces mauvais métaphyſiciens ôterent la réalité aux ſeules choſes qui en ont, c'eſt-à-dire, aux choſes partieulieres, pour la tranſporter toute à une notion abſtraite, qui n'en peut avoir. C'eſt à-peu-près comme ſi je diſois que votre bibliotheque eſt quelque choſe & que vos livres ne ſont rien. Telle a été leur maniere de raiſonner.

Comme ils n'admettoient que l'être univerſel, ils ne connoiſſoient auſſi que les vérités univerſelles. Ils diſoient, comme les Pythagoriciens, que puiſque les choſes particulieres changent continuellement, nous n'en ſaurions avoir aucune connoiſſance. Mais ils abuſoient du mot connoiſſance, ou plutôt ils n'y attachoient point d'idées. Certainement rien n'a été plus changeant que les philoſophes : nous les connoiſſons cependant, au moins par les abſurdités qu'ils ont dit. Je n'en dirai pas d'avantage : il y a des opinions, Monſeigneur, qui ne méritent pas une critique ſérieuſe.

Tous les philoſophes croyoient à la divination, ſur ce principe que la divinité eſt répandue dans toutes les parties du monde. Xénophane la rejetta le premier, parce que ſelon lui, Dieu n'eſt pas

pas dans les parties, mais dans l'être unique & univerſel.

Qu'eſt-ce donc que cet être? Zénon, encore plus ſubtil que Xénophane, répond qu'il n'eſt ni fini ni indéfini, ni mobile ni immobile, ni être ni non-être. On ne ſait ce qu'il veut dire.

Dans le point de vue où les anciens ont conſidéré la phyſique, il ne leur a pas été poſſible de faire un pas en avant. Vous en comprendrez la raiſon, ſi vous obſervez comment ils ont commencé.

Voulant expliquer comment tout ſe fait, ils ont établi pour principe que rien ne ſe fait de rien. Dès-lors il a fallu conclure que tout eſt fait de toute éternité, ou que toutes les choſes étoient dans une choſe d'où elles ſont émanées, ou qu'elles étoient toutes confondues dans un chaos qui s'eſt développé, ſoit par lui-même, ſoit par l'action d'une ame univerſelle, ou qu'enfin rien ne ſe fait. C'eſt à quoi ſe réduiſent les opinions des philoſophes anciens. Vous voyez qu'ils ont commencé par former un nœud qu'il ne leur étoit pas poſſible de dénouer.

Si au lieu de vouloir expliquer la génération des choſes, ils s'étoient bornés à obſerver ce qu'elles ſont, ils auroient pu faire des découvertes. Mais ils n'ont pas été capables d'une conduite auſſi ſage. Il ſemble même que la ſecte eléatique ait pris des précautions pour s'en écarter. En effet, il ne peut pas venir à l'eſprit de faire des obſervations, quand on établit que les ſens ne ſont propres qu'à jeter dans l'erreur, & que les choſes particulieres ne ſauroient être l'objet de nos connoiſſances. Des principes ſi abſurdes

ne pouvoient ſe défendre que par d'autres abſurdités.

On ſe dégoûta donc de cette philoſophie, & Leucippe, diſciple de Zénon, en introduiſit une toute différente. Il fut ſuivi de Démocrite d'Abdere, qui eut pour diſciple Protagoras auſſi d'Abdere, & Diagoras de Mélos.

Au lieu d'un ſeul être, ces philoſophes en admettoient une infinité, qu'ils regardoient comme les élémens des choſes, & qu'ils nommoient atomes.

De toute éternité, ces atomes ſont mus dans une eſpace immenſe, où ils laiſſent entr'eux des vuides. Ils ſe heurtent, ſe réfléchiſſent, s'accrochent & ſe combinent d'une infinité de manieres. Delà, des mondes en nombre infini. Là ils commencent, ici ils ſe détruiſent : les uns croiſſent, les autres décroiſſent : il y en a des ſemblables, il y en a de différens; & les choſes varient ſuivant l'ordre, la diſpoſition & figure des atomes.

Or, diſoit Démocrite, il n'y a proprement de réalité que dans les atomes & dans le vuide, & les choſes ſenſibles ne ſont pas des êtres, ce ne ſont que des collections. Cependant nous n'appercevons que les choſes ſenſibles, nous n'appercevons pas les atomes : nous n'appercevons donc pas la réalité des choſes. Il n'y a donc point de vérité pour nous : ce qu'il exprimoit, en diſant que la vérité eſt au fonds du puit. Ce philoſophe auroit été bien embarraſſé, ſi on lui eut fait remarquer que ſes atomes, tous indiviſibles qu'il les ſuppoſoit, n'étoient eux-mêmes que des collections. Car alors, où auroit-il mis la réalité des choſes?

Protagoras, ſon diſciple, raiſonnoit différemment. La raiſon dit-il, de l'impreſſion que les choſes font ſur nous, eſt dans la matiere même Donc les choſes ſont ce qu'elles nous paroiſſent. Ce que chacun de nous apperçoit eſt réel; ce que perſonne n'apperçoit n'eſt rien. Ainſi nos ſens ſont la regle de la vérité. Nous ſommes même tous également fondés à ſoutenir des opinions contraires, & à juger que les choſes changent toutes les fois que nous ſommes affectés différemment. Car ajoutoit-il, la matiere eſt dans un mouvement continuel, la diſpoſition des atomes n'eſt pas deux inſtans la même. Il n'y a donc de réalité & de vérité que dans nos ſenſations.

Il eſt démontré, Monſeigneur, que nous ne connoiſſons pas la nature des êtres: mais il l'eſt auſſi que nous connoiſſons pluſieurs des rapports qu'ils ont à nous. Si les anciens avoient ſu faire cette diſtinction, ils ſe ſeroient épargnés beaucoup de mauvais raiſonnemens: ils auroient du moins ſu quel devoit être l'objet de leurs recherches.

Le ſyſtême des atomes eſt plus ancien qu'il ne paroît: car, dans le vrai, tous les autres s'y réduiſent. Dans tous, on retrouve des atomes, qui ſont principes ou élémens de tout ce qui exiſte.

En effet, tous ces philoſophes ont été forcés d'imaginer une matere préexiſtante, puiſqu'ils établiſſent tous que rien ne ſe fait de rien. Les uns conçoivent cette matiere comme un ſeul principe; d'autres veulent qu'elle en renferme deux, ou davantage, ou même une infinité.

Quoique ceux qui n'admettent qu'un principe l'appellent Dieu ; ce dieu cependant n'eſt qu'une matiere très-ſubtile, un feu très-pur. Or, les parties de ce feu ſont certainement de petits corps ou des atomes ; & par conſéquent le feu eſt moins un principe qu'un élément, dont les parties ſemblables par leur nature, produiſent toutes choſes en ſe transformant, & en ſe combinant d'une infinité de manieres.

Il y avoit un ſyſtème qui s'accomodoit mieux à l'imagination du grand nombre, & qui par cette raiſon a été plus général : c'eſt celui d'une matiere informe, mue par un feu qui ſe répand dans toutes ſes parties. Dans ce ſyſtème, il y a en apparence deux principes, le chaos & Dieu, & cependant il n'y en a véritablement qu'un qui eſt la matiere. Si la matiere eſt groſſiere elle ne ſauroit ſe mouvoir d'elle-même ; ſi elle eſt ſubtile elle ſe meut par ſa nature, elle communique le mouvement, & ſes parties qui ſont des élémens de tout, ſont proprement des atomes.

Au feu l'eau a été ſubſtituée par Thalès, l'air par ſes diſciples. Il y en aura qui ſuppoſeront quatre élémens, le feu, l'air, l'eau & la terre ; & nous avons vu qu'Anaxagore en reconnoiſſoit d'autant d'eſpeces, qu'il remarquoit de corps d'eſpeces différentes.

On retrouve donc les atomes dans tous les ſyſtèmes, puiſque dans tous on retrouve des corpuſcules élémentaires. Mais avant Leucippe on avoit donné aux atomes des qualités analogues à celles des choſes, au lieu que ce philoſophe ne leur donna que du mouvement & différentes figures. Son ſyſtème différoit encore des

autres, en ce qu'il admettoit le vuide, qui depuis Thalès paroiſſoit banni de la philoſophie.

Vous voyez, Monſeigneur, que tous ces philoſophes n'ont fait que combiner une matiere préexiſtante, à laquelle ils ont donné différens noms; que chacun d'eux a eu raiſon d'être mécontent de ce qui avoit été dit, & qu'aucun cependant n'a eu rien de mieux à ſubſtituer: c'eſt le fruit de leur obſtination à vouloir développer les premiers principes des choſes.

Comme aucune de ces opinions ne portoit la lumiere avec elle, il n'étoit pas poſſible de s'attacher toujours ſcrupuleuſement à la ſecte qu'on embraſſoit. On étoit tenté d'innover, & on croyoit trouver la vérité, toutes les fois qu'on changeoit quelque choſe aux ſyſtèmes déja faits. C'eſt pourquoi il y a des philoſophes qui paroiſſent n'appartenir à aucune ſecte. Tel eſt, entre autres, Héraclite, qu'on dit s'être inſtruit par ſa ſeule méditation, & qui cependant a fréquenté les écoles de Xénophane & d'Hypaſe, pythagoricien. Il paroît avoir préféré les opinions de Pythagore: il a affecté la même obſcurité, & il a regardé le feu comme principe de tout. Il a écrit en proſe; je le remarque, parce que l'uſage n'en étoit pas encore général. Il floriſſoit 500 ans avant J. C.

Héraclite étoit d'Epheſe. Il eût pu jouer un rôle dans ſa patrie, mais il refuſa la magiſtrature; un jour que des Ephéſiens le ſurprirent, jouant aux oſſelets, il leur dit qu'il aimoit mieux jouer avec des enfans que de gouverner des citoyens corrompus. Il ſe diſtinguoit ſur-tout par le mépris & la haine qu'il conçut contre le genre humain; & il ſe retira dans des monta-

gnes pour vivre loin de toute ſociété. On a dit qu'il pleuroit toujours, comme on a dit que Démocrite ne ceſſoit de rire, & ce qui a pu donner lieu à ce conte, c'eſt que mépriſant également les hommes, l'un faiſoit des ſujets de plaiſanterie des memes choſes dont l'autre ſe courrouçoit.

Après avoir eu part au gouvernement, Démocrite s'éloigna de bonne heure des affaires. Il voyagea dans tous les lieux où l'on alloit chercher des connoiſſances; & enſuite il vécut dans la retraite, afin de vaquer tout entier à la philoſophie. On a même dit qu'il s'aveugla pour éviter toute diſtraction; ce qui ne peut être vrai puiſque l'anatomie fut une de ſes principales études. Il a été contemporain d'Anaxagore, d'Archelaüs, de Socrate, de Parménide, de Zénon & de Protagoras. On croit qu'il a vécu plus de cent ans.

Protagoras, diſciple de Démocrite, s'eſt plus livré à l'éloquence qu'à la philoſophie. Quoique fort ſubtil & peu ſolide il a eu la gloire de donner des loix aux Thuriens. C'eſt le premier philoſophe qui a enſeigné pour de l'argent.

Enfin Anaxarque, qu'on met parmi les philoſophes de la ſecte éléatique, n'eſt gueres connu que parce qu'il a ſuivi Alexandre. C'eſt cet homme qui eut l'imprudence de dire à ce conquérant : *ne ſavez-vous pas que les actions des rois ſont toujours juſtes ?*

CHAPITRE XVII.

De Socrate.

DANS la ſoixante dix-ſeptieme olympiade, 469 ans avant J. C. naquit à Athenes de Sophroniſque ſculpteur & de Phénarete ſage-femme, Socrate le plus ſavant des Grecs, le plus vertueux & le plus modeſte. Vous voyez Monſeigneur, que ſa naiſſance n'eſt pas illuſtre. Son nom ne remonte pas dans les ſiecles à venir. Voilà la différence qu'il y a entre un grand homme & un grand, entre Socrate & ce que vous êtes aujourd'hui.

Socrate fréquenta l'école d'Anaxagore, & après le départ de ce philoſophe, celle d'Archélaüs & de quelques autres qui avoient de la réputation. Je vous ai déja dit qu'il fut un des diſciples d'Aſpaſie. D'ailleurs il ne voyagea point hors de la Grece. Il reconnut de bonne heure combien il étoit inutile d'aller mandier des connoiſſances chez des barbares. Il vit ce que d'autres en avoient rapporté, & il chercha la philoſophie en lui-même. Les meilleurs juges de l'antiquité l'ont reconnu pour l'homme de ſon ſiecle qui avoit le plus de lumiere en tout genre, le plus d'éloquence, de juſteſſe, de ſagacité, d'équité. Sénateur dans un âge avancé, lorſqu'Athenes étoit aſſujettie à des tyrans, il ſe conduiſit avec l'intrépidité d'un citoyen vertueux qui ne craint pas

la mort. Dans ſa jeuneſſe il avoit donné des preuves d'une rare valeur. En un mot, il avoit toutes les qualités qui le pouvoient rendre utile à ſa patrie : mais il vécut préciſément dans cet âge où nous avons vu que le mérite étoit écarté des charges de la république ; & Athenes qu'il éclairoit ne fut pas aſſez heureuſe pour qu'il la gouvernât.

Engagé par les circonſtances à ſe livrer tout entier à la philoſophie, il y fit une révolution, que je me propoſe de vous faire connoître. Dans ce deſſein, il eſt néceſſaire de tracer d'abord un tableau de l'état où étoient les ſciences, s'il eſt permis de donner ce nom aux opinions qui partageoient les Grecs.

Il n'y avoit pour les Grecs que deux ſources de connoiſſances, les poëtes & les barbares. Parce que ce ſont les poëtes & les barbares qui leur avoient apporté la religion, les loix, les arts les plus néceſſaires, les lettres, l'aſtronomie, la géométrie, ou du moins un commencement de toutes ces choſes ; on jugeoit d'après ce qu'on avoit appris d'eux, qu'il n'y avoit rien qu'on ne pût en apprendre, & on négligeoit d'étudier la nature.

Le tems, qui détruit tout, eſt lent à détruire les préjugés. Les Grecs ne purent jamais ſecouer l'autorité de leurs premiers maîtres ; & leur eſprit fait pour inventer, pour créer, dégénéra en vaines ſubtilités. Quels progrès n'auroient-ils pas fait ; ſi les circonſtances, au lieu de les forcer à deviner la nature, les avoient portés à l'obſerver !

Les ſophiſtes d'abord appellés par Piſiſtrate,

ſe multiplierent dans la ſuite ſous Périclés, ainſi que les poëtes, les muſiciens & les comédiens. Ce citoyen ambitieux aimoit à voir les Athéniens s'occuper de ſpectacles & d'opinions.

L'attention du public donnant de la conſidération aux ſophiſtes & du poids aux queſtions qu'ils agitoient; la jalouſie faiſoit naître tous les jours de nouvelles diſputes, & Athènes étoit le vrai théâtre pour ces ſortes de jeux. Ce peuple avoit toujours le même eſprit & la même ame: mais les circonſtances étoient changées; & il étoit tems qu'il devint plus frivole que les autres, parce qu'en tout, il avoit toujours été plus éclairé que les autres.

Les ſophiſtes étoient, chacun bien foibles pour ſe défendre; & par conſéquent, ils étoient chacun bien forts pour attaquer. Animés du deſir de la conſidération, les uns s'étudioient à ſoutenir les opinions les plus agréables au peuple, les autres s'élevoient contre les idées les plus reçues: deux moyens également faits pour réuſſir.

C'étoit une conſéquence que tout parût bientôt problématique; que ſans ſe mettre en peine de ce qui eſt bon ou mauvais, juſte ou injuſte, l'home éloquent ſe crut fait pour changer la nature des choſes; que ſon art fût moins de montrer la vérité, que de vaincre dans la diſpute: & qu'enfin il parût beau de ſoutenir indifféremment le pour & le contre. Il eſt évident que toutes ces opinions devoient naître, & elles naquirent.

Dans ces circonſtances, Zénon vint à Athenes. Il lut aux Panathénées des dialogues, où il faiſoit diſputer deux ſophiſtes; & ce nouveau genre, conforme au goût du ſiecle, fut extraor-

dinairement applaudi. On le nomma l'art éristique, & l'art éristique devint la passion favorite des Grecs.

Ce succès augmenta le goût des études frivoles, & donna une nouvelle émulation à ceux qui s'annonçoient pour maîtres dans l'art de parler, & qui ne savoient qu'abuser du langage. Venez à moi, disoit Protagoras, j'enseigne la politique, la morale, la physique. J'enseigne toutes les sciences. Venez, quittez tout, vos parens & vos amis. Dès le premier jour, vous vous en retournerez plus habiles; au second encore davantage: & à chaque leçon, vous vous appercevrez de la rapidité de vos progrès.

Aucun sophiste ne parut avec plus d'éclat que Gorgias, envoyé par les Léontins ses compatriotes, pour obtenir des secours contre les Syracusains: il éblouit toute la Grece assemblée aux jeux olympiques. Les Athéniens, sur-tout, le regardant comme le dieu de l'éloquence, ne négligerent rien pour fixer cette divinité parmi eux; & Gorgias ne rejetta pas un encens offert par le peuple qui avoit le plus de goût. Quelque tems après, pendant la célébration des fêtes de Bacchus, il monta sur le théâtre d'Athènes, & il offrit de parler sur quelque sujet qu'on voudroit lui indiquer. Tout le monde applaudit.

Il accourut à l'école de ce sophiste, & son éloquence devint une chose de mode. Elle ne consistoit néanmoins que dans un abus d'antitheses, de consonnances & de tours recherchés. Mais il faut dire à la gloire des Athéniens, qu'ils mirent enfin les ouvrages de Gorgias à leur juste valeur, & qu'ils ne se souvinrent plus

de lui, que pour condamner ſa maniere d'écrire. Iſocrate, qui le ſuivit, fut plus ſage, ſans être tout-à-fait exempt des mêmes défauts. Véritablement éloquent, il ſe fit une réputation durable. Il a été le maître de Démoſthene.

Les ſophiſtes célébres ne pouvoient manquer d'acquérir des richeſſes, par le nombre des diſciples qui fréquentoient leurs écoles : Athenes d'ailleurs leur diſtribuoit des couronnes, leur élevoit des ſtatues, leur confioit l'adminiſtration des affaires : en un mot, elle leur prodiguoit la plus grande conſidération. Tout invitoit donc à ce genre d'étude.

Leur art néanmoins étoit bien mépriſable. Ils ſe vantoient de deux choſes : l'une de parler ſans préparation ſur toutes ſortes de ſujets ; l'autre de ſoutenir indifféremment le pour & le contre.

Pour exécuter la premiere, Protagoras avoit imaginé de rapporter à différentes idées générales, tout ce qui concerne ce dont on peut avoir occaſion de parler ; la cauſe, l'effet, &c. C'eſt ce qu'on appella les lieux communs. Par ce moyen, un ſophiſte n'étoit jamais embarraſſé. Il parcouroit ſes lieux communs : il s'arrêtoit ſur ceux qui lui faiſoient naître des idées. A la cauſe, par exemple, il diſoit tout ce qu'on peut dire d'une cauſe quelconque. Il le ramenoit enſuite à ſon ſujet par quelque tranſition, ou ne l'y ramenoit pas. Content pourvu qu'il parlât, il ne connoiſſoit que l'art de dire des choſes vagues, & ſes auditeurs ne lui en demandoient pas davantage. Il ſembloit que parler ſur une matiere ne fût que parler à propos d'une matiere, & perſonne n'y mettoit de différence : c'eſt ce qui arri-

tions. Socrate en fit, & par-là, il obligeoit de déterminer la ſignification des mots, il ramenoit forcément à la choſe dont il s'agiſſoit, ou il faiſoit tomber dans des contradictions palpables. Je ne ſais rien, diſoit-il ſouvent. Expliquez-moi ce mot, développez-moi ce principe. Une réponſe donnoit lieu à une nouvelle queſtion. On répondoit encore. Enfin quand la propoſition & la confiance des ſophiſtes étoient bien dans le jour, Socrate tiroit une conſéquence, on la lui accordoit, il en tiroit une autre, on ne la pouvoit nier, & c'étoit une abſurdité.

La méthode de Socrate avec ſes diſciples étoit auſſi ſimple que celle qu'il ſuivoit avec les ſophiſtes. Il leur faiſoit encore des queſtions, & les conduiſant de ce qu'ils ſavoient à ce qu'ils ne ſavoient pas encore, il les engageoit à obſerver, à réfléchir; il leur enſeignoit à chercher ce qu'ils vouloient apprendre de lui, & il leur procuroit le plaiſir de l'avoir trouvé. Je ſuis, diſoit-il à cette occaſion, auſſi peu fécond que ma mere; mais je ſais, comme elle, accoucher ceux qui ſont plus féconds que moi.

Il ſe montroit beaucoup en public, & il ſe rendoit, ſur-tout, dans les lieux où il avoit occaſion d'inſtruire les jeunes gens. C'étoit à table, c'étoit à la promenade, c'étoit en jouant qu'il donnoit ſes leçons. Il les donnoit ſans aucun étalage de principes. Il paroiſſoit cauſer. Ne philoſophons pas, diſoit-il, pour l'école: philoſophons pour la vie civile: il importe bien moins d'être ſavant, que de ſavoir vivre.

Si ſupérieur dans l'art de montrer la vérité & de détruire l'erreur, il avoit ſans doute, beau-

coup réfléchi ſur l'eſprit humain, & ſur ce qui doit être l'objet de nos recherches. Il connoiſſoit les études qu'on doit négliger, celles qu'on peut entreprendre, & la maniere dont il faut s'y conduire. L'utilité étoit ſa regle générale, & ſans rejetter les ſciences, il en baniſſoit l'oſtentation & la frivolité.

Fait pour les apprécier, il s'appliquoit à montrer les bornes que nous ne devons pas tenter de franchir. Il vouloit qu'on fût aſtronome, géometre, phyſicien, tout en un mot: mais il vouloit auſſi qu'on ſût s'arrêter; & il regrettoit le tems & l'eſprit qu'on perdoit à des recherches vaines. Il blâmoit ſur-tout la manie des philoſophes qui croyoient découvrir l'origine & la génération des choſes.

La morale fut ſa principale étude: elle parut naître pour la premiere fois. Juſqu'à lui, on n'en avoit vu que quelques maximes éparſes dans des philoſophes qui l'avoient bientôt abandonnée, pour ſe perdre dans ces ſyſtèmes que j'ai expoſé. Il étoit réſervé à Socrate de l'approfondir, de la faire connoître & de la faire aimer. Il avoit tout pour cela: un amour vif de l'humanité, qui tournoit toutes ſes vues ſur ce qui pouvoit contribuer au bonheur des hommes, un diſcernement fin, qui apprécioit tout, & qui ne laiſſoit rien échapper, une mémoire heureuſe qui lui retraçoit tout ce qu'il avoit appris, & qui rapprochoit tous les tems, une combinaiſon du préſent & du paſſé, ſi prompte, ſi juſte, qu'on étoit quelquefois tenté de croire qu'un dieu lui dévoiloit l'avenir; enfin l'art de faire trouver dans les autres, les qualités qu'il donnoit lui-même; en ſorte que

ceux qui le fréquentoient, ſe croyant & plus d'eſprit & plus de vertu, ne pouvoient manquer d'aimer & la doctrine & le maître, qui les rendoient plus eſtimables à leurs propres yeux. Il eſt donc le premier qui ait rappellé les hommes de la recherche des choſes inutiles & au-deſſus de notre intelligence, à la méditation des choſes utiles & à notre portée. C'eſt ce qui fit dire que par lui la philoſophie étoit deſcendue du ciel ſur la terre. Il fut un vrai Prométhée.

Deux fables, qui ſe ſont répandues après la mort de ce philoſophe, peuvent faire juger de l'opinion qu'il laiſſoit après lui. La premiere eſt un oracle, qui avoit prédit à Phénarete la ſageſſe de ſon fils: la ſeconde eſt un génie qui veilloit ſur lui, & qui l'avertiſſoit de ce qui pouvoit lui arriver.

Il me ſemble que ce génie auroit dû l'avertir de ne pas épouſer Xanthippe, femme avec laquelle il étoit difficile de vivre, & que Socrate, comme il le diſoit lui-même, ne ſouffroit dans ſa maiſon que pour apprendre à ſouffrir ce qui ſe paſſoit dans la ville. Les avis qu'il lui donnoit, étoient d'un autre eſpece: il lui diſoit, par exemple, de ne pas paſſer dans une rue, parce qu'il y rencontreroit un troupeau de cochons. Je conviens qu'on en cite de plus utiles, & qu'on donne pour ſupérieurs à ce que la raiſon peut prévoir. Après une déroute, dit-on, quelques Athéniens ſe trouvant dans un chemin qui ſe partageoit en deux, le génie avertit Socrate de ne pas prendre à droite, parce qu'il tomberoit entre les mains des ennemis. Ce philoſophe, prenant donc à gauche, invita tous les autres à le ſuivre: mais

pluſieurs ne voulurent pas l'en croire, & ils eurent ſujet de s'en repentir. Quand cette révélation n'auroit pas été imaginée après coup, il il eſt naturel que la connoiſſance des lieux & de quelques circonſtances faſſe conjecturer par où les ennemis peuvent arriver.

Socrate n'étoit pas capable d'une impoſture. On ne lui a jamais attribué aucun propos, qui l'en puiſſe faire ſoupçonner : on n'a jamais oſé dire qu'il ſe ſoit expliqué ſérieuſement ſur ce prétendu génie. Ce mot dans ſa bouche n'étoit donc qu'une métaphore, pour exprimer la prudence qui l'avoit garanti de quelques dangers ; il s'en ſera ſervi, comme nous nous en ſervirions nous-mêmes aujourd'hui. On a parlé de ce génie d'une maniere ſi poſitive, on a tant écrit pour ſavoir ſi c'étoit un bon eſprit, un mauvais, ou tout autre choſe, que je n'ai pas cru le devoir paſſer ſous ſilence.

Ce philoſophe n'a point écrit. Sa doctrine nous a été tranſmiſe par Platon, qui paroit peu exact, & par Xénophon que vous lirez. Je vais en attendant vous rapporter quelques-unes de ſes maximes. Je choiſirai ſur-tout celles qui ſemblent avoir été faites pour vous.

„ Il n'y a que frivolité dans ce qu'on nomme „ communément biens. Ce n'eſt point là qu'il faut „ chercher le bonheur : il eſt dans la ſcience, & „ tout ignorant eſt malheureux „. En effet, ſelon Socrate, être ſavant, c'eſt avoir des connoiſſances utiles, ne rien ignorer de ce qui peut nous rendre chacun dans notre état, chers à la ſociété & contens de nous-mêmes.

„ De la ſcience nait la ſanté de l'ame „. c'eſt-à-

„ dire,

„ dire, la juſtice, la ſageſſe & la vertu : ſource
„ de ſentimens voluptueux.

„ Celui qui ſait ce qu'il doit faire & qui ne le
„ fait pas, eſt un fou qui ſe prépare des tourmens
„ ſans nombre. Celui qui l'ignore, & qui croit
„ le ſavoir, eſt un imbécile. Celui qui avoue ſon
„ ignorance, eſt dans le chemin des connoiſſan-
„ ces, & du bonheur. Le grand point eſt de
„ commencer par ſe connoître ſoi-même.

„ Un ami vrai, qui oſe nous dire nos défauts,
„ eſt le plus grand préſent des dieux. Les flatteurs
„ ſont nos plus grands ennemis.

„ La mort eſt préférable à une vie honteuſe.
„ Vivez vertueux, & ne craignez ni les infirmi-
„ tés, ni les maladies, ni la mort. Enviſagez d'a-
„ vance les maux avec courage : quand ils arri-
„ veront, ils vous paroîtront moins durs à ſup-
„ porter.

„ Veillez cependant ſur la ſanté du corps : mais
„ que ce ſoit par la ſobriété & par la tempérance.
„ Du reſte, priez la divinité, & laiſſez lui le ſoin
„ de vous donner ce qu'il vous faut : elle le ſait
„ mieux que vous.

„ On n'eſt pas roi par le trône, mais par la
„ juſtice.

„ Un prince avare ne fait du bien à perſonne :
„ un prince prodigue n'en fait d'ordinaire qu'aux
„ méchans.

„ Ce n'eſt point au milieu de ſes courtiſans que
„ regne un roi, ce n'eſt pas dans le faſte, dans
„ l'attirail qu'il traîne après lui : c'eſt au milieu
„ de ſon peuple.

„ L'état le plus floriſſant eſt celui où il y a le

„ plus de citoyens vertueux, & l'état où il y a le „ plus de citoyens eſt celui où le ſouverain eſt „ vertueux lui-même. „

Socrate fondoit toute ſa morale ſur la connoiſſance d'un Dieu, qui récompenſera les bons, & qui punira les méchans. Il le voyoit immenſe, ſouverainement intelligent, tout puiſſant, parfaitement juſte; & il s'en étoit formé cette idée, en conſidérant que le monde eſt ſon ouvrage. Cependant il reconnoiſſoit des intelligences moyennes entre Dieu & les hommes. Il les prépoſoit aux différentes parties de l'univers, jugeant qu'il les faut honnorer comme miniſtres de la divinité, & croyant en conſéquence à la divination: tant il eſt difficile de ſecouer tous les préjugés de ſon ſiecle.

Il diſoit ſouvent, *tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſais rien*; & il ne pouvoit rien dire de plus honnête & de plus adroit pour confondre les ſophiſtes dont la Grece étoit inondée. D'ailleurs que ſait l'homme, quand nous ſongeons à ce qu'il ignore?

Tant de talens & tant de vertus méritoient des autels chez un peuple idolâtre. Ce furent des crimes aux yeux des citoyens qui uſurpoient, ou qui ambitionnoient la tyrannie, & aux yeux des ſophiſtes qui voyoient diminuer le nombre de leurs diſciples, leurs richeſſes & leur conſidération. Plus Athenes étoit frivole & corrompue, plus il s'éleva d'ennemis contre Socrate. D'abord on ſema des calomnies ſourdes: enſuite on oſa le produire ſur le théatre: enfin on lui donna les ridicules des ſophiſtes mêmes. A la vérité, le premier mouvement des Athéniens fut d'être révol-

tés. Ils écouterent cependant : ils commencerent à rire des plaiſanteries d'Ariſtophane : ils finirent par applaudir. Ce moment parut favorable. Socrate fut accuſé comme un impie qui vouloit renverſer la religion & les loix ; & aux yeux du peuple aveugle & ſuperſtitieux, l'accuſation ſeule parut un crime prouvé. On ne ſongea qu'à venger les dieux. Socrate cependant ne permit à aucun de ſes amis de prendre ſa défenſe, jugeant que ſa vie le juſtifioit aſſez.

Lorſqu'on vint lui dire que les Athéniens le condamnoient à mort ; la nature les y condamne eux-mêmes, répondit ce ſage philoſophe ; & lorſque ſes amis l'invitoient à s'enfuir, il leur demanda, s'ils connoiſſoient hors de l'Attique un lieu où l'on ne mourût pas. Il but donc la ciguë : il vit approcher la mort : il la vit de ſang froid, conſolant ſa femme, ſes amis, & raiſonnant avec eux ſur l'immortalité de l'ame. Il étoit âgé de ſoixante-dix-ans.

A la nouvelle de cette mort, toute la Grece fut indignée contre Athenes. Les jeunes gens regrettoient un maître : les peres pleuroient celui qui avoit inſtruit, ou qui devoit inſtruire leurs fils. Quiconque avoit quelque ſentiment de vertu, répandoit des larmes ; & au milieu de cette conſternation générale, les calomniateurs de ce grand homme n'oſoient ſe montrer. Les Athéniens reconnurent donc leur crime. Ils condamnerent à mort Anitus & Mélitus, chefs de l'accuſation : ils flétrirent tous ceux qui y avoient eu quelque part : ils éleverent une ſtatue à Socrate, & ils rappellerent tous ſes amis qui s'étoient exilés.

CHAPITRE XVIII.

De quelques ſectes formées par des diſciples de Socrate.

COMME un ſouverain, puiſſant par la ſeule ſupériorité de ſon génie, laiſſe après lui & des états, & des ſucceſſeurs foibles; tel fut en quelque ſorte Socrate. La morale, qu'il avoit enſeigné, parut perdre tout ſon éclat & toute ſa force; & les ſophiſtes recouvrerent leurs écoles & leur conſidération.

Son nom reſtoit. Ce nom ſuffiſoit pour donner de la célébrité aux diſciples, qui avoient écouté ce grand maître. Sous cet abri ils eurent l'ambition de former de nouvelles ſectes. Ils défigurerent la doctrine de Socrate, ils outrerent ſa morale, & ſouvent dans leur bouche, ce ſage philoſophe devint ſophiſte lui-même. C'eſt ainſi qu'après lui, les abus qu'il avoit combattu, & qu'il paroiſſoit devoir détruire, reparurent & ſe multiplierent plus que jamais.

De tous ces nouveaux chefs de ſecte, Phédon eſt le ſeul qui paroiſſe avoir été le fidele interprete des leçons de Socrate. D'une famille noble d'Elide, contrée du Péloponeſe, il avoit été enlevé par des pirates, & réduit en eſclavage; lorſque ce philoſophe, qui conçut de lui une idée avantageuſe, engagea Criton ou Alcibiade à le racheter. Sa ſecte fut nommée Eléaque du nom de ſa patrie, & il eut pour ſucceſſeur Pliſthene, dont on ne dit rien, ſinon que Ménédeme d'Eré-

trée fut ſon diſciple. Celui-ci après avoir fréquenté bien des écoles, s'attacha principalement à celle de Pliſthene, qu'il tranſporta à Erétrée, d'où elle prit le nom d'Erétriaque. Ménédeme, plus célebre comme homme d'état que comme philoſophe, rendit de grands ſervices à ſa patrie. C'eſt à peu-près tout ce qu'on ſait de cette ſecte, qui ayant hérité du mépris de Socrate pour les ſophiſtes, n'avoit pas hérité de ſes talens. Elle tomba bientôt dans l'oubli.

Ariſtippe prit une autre route. Il conſerva la morale de Socrate, mais il eſſaya de la plier aux mœurs du tems & à ſon caractere. Sa ſecte fut nommée Cyrénaïque de Cyrene, ville d'Afrique où il étoit né.

Il avoit été obligé de quitter Athenes, pour échapper à l'envie de ſes condiſciples, qui ne pardonnoient pas à un barbare d'avoir quelque avantage ſur eux. Il s'y trouva néanmoins à la mort de ſon maître; & quelque tems après il paſſa à la cour de Denis le jeune, tyran de Syracuſe, où il réuſſit mieux que Diogene & que Platon; parce qu'au lieu d'affecter le faſte philoſophique, il employa les moyens les plus adroits pour ramener à l'humanité l'ame d'un prince qui devenoit tous les jours plus féroce. Quoique ce ſuccès eût une fois armé la jalouſie contre lui, il revint cependant à Athenes, où il établit ſon école. Il paroît qu'on l'a beaucoup calomnié. Il ne nous reſte aucun de ſes écrits.

Il penſoit que la ſcience s'acquiert par le choix, plutôt que par le nombre des lectures. Il la jugeoit préférable à tout: mais il la bornoit aux choſes d'uſage. Il recommandoit aux ſages de

communiquer leurs connoiſſances, de fréquenter les riches, comme les médecins fréquentent les malades, & d'enſeigner aux jeunes gens à être ce qu'il eſt important qu'ils ſoient un jour. Enfin une de ſes maximes étoit que le philoſophe cherche la juſtice, & qu'il la ſuivroit, quand même il n'y auroit point de loix.

D'après cette façon de penſer, on peut juger que ſa morale ne s'écartoit pas beaucoup de celle de Socrate; & ſi comme on le lui reproche, il a mis la fin de la philoſophie dans la volupté, il y a lieu de préſumer que ſon deſſein n'a pas été d'abuſer de ce mot.

Il eſt le premier qui ait bien parlé ſur les ſens. Il a vu qu'ils ne nous trompent que par les jugemens que nous joignons à nos ſenſations; que propres à nous faire connoître les choſes par leurs apparences & par leurs rapports à nous, ils ne ſauroient faire découvrir ce qu'elles ſont en elles-mêmes; & qu'enfin les cauſes de nos ſenſations ſont telles que nous les ignorerons toujours. Je ſerois porté à croire qu'il tenoit ces principes de Socrate, qui ayant démêlé le faux des ſyſtêmes, n'a pas ſans doute ignoré ces vérités.

Ariſtippe eut un diſciple célebre dans ſa fille Arétée. Elle ſe diſtingua parmi les femmes ſavantes. Elle eut même pluſieurs diſciples, parmi leſquels fut ſon fils qu'elle nomma Ariſtippe. Cependant cette ſecte ne dura gueres au-delà d'un ſiecle, encore ſe diviſa-t-elle en pluſieurs autres qui s'éteignirent dès leur naiſſance.

On pouvoit outrer la morale de Socrate, & on l'outra. Pour être vertueux, les Cyniques imaginerent de renoncer à toutes les commodités de

ſa vie. Ils alloient vêtus de haillons: ils n'avoient pour équipage qu'un bâton & une beſace: ils ſe nourriſſoient des mets les plus communs; ſans habitation, ils couchoient dans la rue, dans les lieux publics, au premier endroit où la nuit les ſurprenoit, glorieux de pouvoir ſe paſſer de toutes les choſes dont on s'étoit fait des beſoins.

En conſéquence, ils condamnoient tous les arts, ou comme inutiles, ou comme dangereux; & s'élevant contre toutes les études, le ſage, diſoient-ils, n'a rien à apprendre: puiſqu'il eſt vertueux, il ſait tout ce qu'il faut ſavoir: rien ne lui manque, parce qu'il ne deſire rien: il ne dépend point de la fortune, parce qu'il ne s'y abandonne jamais: il n'a point de reproches à ſe faire, parce qu'il ne fait point de fautes. Seul digne d'eſtime & d'amour, il ne peut eſtimer ni aimer que ſon ſemblable, la vertu eſt ſon unique fin.

Si on conſidere les vices répandus dans la Grece, & l'abus qu'on y faiſoit des ſciences, ces excès paroîtront excuſables. J'en fais trop, diſoit Diogene, afin que ceux qui me ſuivront en faſſent aſſez. Cependant les Cyniques n'étoient que des enthouſiaſtes.

Cet enthouſiaſme de vertu paroiſſoit leur donner le droit de s'élever contre les vices: droit dont ils uſoient avec d'autant plus de liberté, qu'ils n'avoient rien à acquérir ni rien à perdre. Les railleries, les ſatyres, les invectives furent leurs armes, & ils ne ménagerent perſonne.

Voilà le caractere d'eſprit, qui étoit commun à tous les Cyniques. D'ailleurs le maître n'exigeoit pas que le diſciple penſât toujours comme lui, &

le disciple ne s'assujettissoit pas à penser toujours comme son maître : il étoit libre à chacun de prendre pour modele les hommes qu'il reconnoissoit pour les plus sages.

Faits pour avoir des admirateurs & des ennemis, s'ils furent applaudis, ils furent haïs. Mais le ridicule qu'on pensoit jeter sur eux ne les décourageoit pas. Tous les jours plus rigides & plus inconsidérés, ils continuerent de fouler aux pieds les usages, les arts, les sciences, les idoles & le culte.

Tout dégénére, & sur-tout les vertus portées à l'excès. D'ailleurs comme il est plus aisé de les contrefaire, cette secte parut appeller à elle tous ceux qui, sans mérite, furent ambitieux de se faire un nom. Les Cyniques passerent donc du mépris des vices au mépris des mœurs & des bienséances. Ils devinrent impudens : ils mirent la sagesse à ne rougir de rien : ils furent vicieux, & le furent sans honte. Il ne faut pas néanmoins confondre ces Cyniques avec ceux dont je vais parler.

Antistene, athénien, a été le chef de cette secte. Dégoûté des leçons de Gorgias, il avoit passé à l'école de Socrate, où il entraîna le plus grand nombre des disciples de son premier maître. Se préparant dès-lors à exécuter le projet qu'il méditoit, il affectoit d'être misérablement vêtu ; & même il paroissoit craindre qu'on ne remarquât pas que ses habits tomboient en lambeaux. *Pourquoi*, lui dit un jour Socrate, *cette ostentation avec nous ?*

La sagesse décente du maître contient le disciple. Mais à peine Socrate fut mort, qu'Antistene

laiſſa croître ſa barbe, quitta ſon vieux habit pour s'affubler d'un manteau encore plus vieux, prit une beſace, un bâton, & alla de la ſorte, prêchant la vertu avec éloquence, à la vérité, mais avec des dehors qui n'invitoient pas à le ſuivre. En effet perſonne ne vint à lui. Alors indigné de la corruption des mœurs, il réſolut de ne point former de diſciple.

Sur ces entrefaites, Diogene ſe préſente on le repouſſe : il preſſe, il inſiſte; on le menace, on leve le bâton ſur lui. Frappe, dit-il, mais inſtruis moi.

Diogene, d'une imagination plus ardente & plus propre, s'il eſt poſſible, à l'enthouſiaſme, perfectionna le Cyniſme; c'eſt-à-dire, qu'il renchérit ſur les excès de ſon maître. C'eſt lui qui trouva le premier qu'une habitation eſt de trop, & qu'il ne convient pas au ſage de coucher ailleurs que dans la rue. C'étoit Socrate fou, comme l'appelloit Platon : mais Platon étoit peut-être un fou d'une autre eſpece, & il n'étoit pas Socrate.

Diogene jouiſſoit parmi les Athéniens de la réputation que donnent le mérite & la ſingularité, lorſqu'ayant entrepris un voyage à Egine, il fut pris par des pirates & conduit en Crete pour être vendu. On lui demanda ce qu'il ſavoit faire. Je ſais commander : qu'on me vende, dit-il, à celui qui a beſoin d'un maître, à cet homme, en montrant Xéniade corinthien. Xéniade l'acheta, l'emmena à Corinthe, lui confia l'adminiſtration de ſes affaires, la conduite de ſa maiſon, de ſes enfans, & la ſienne propre.

Diogene étoit à Corinthe, dans le tems même

qu'on veut qu'il ait eu une entrevue à Athenes avec Alexandre. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on n'eut pas fait d'autres fables ſur ſon compte : car la calomnie qui l'a voulu noircir, lui a reproché des débauches qui ſont dementies par ſa doctrine & par ſa conduite.

On dit qu'un des fils d'Onéſicrite étant venu à Athenes ne vouloit plus retourner à Egine, ne pouvant ſe réſoudre à quitter un lieu où il avoit le plaiſir d'entendre Diogene. Le pere envoya un autre fils, qui fut retenu par les mêmes attraits. Enfin il les vint chercher lui-même, & il reſta comme ſes fils. Il eſt certain que l'école de ce philoſophe fut fréquentée par des hommes propres à lui faire honneur. Tel entr'autres fût Phocion. Mais de tous ſes diſciples le plus fameux, c'eſt Cratès.

Né à Thebes avec de grands biens, Cratès les abandonna pour ſe dévouer au Cyniſme. Quelque tems après, ayant fait la conquête d'Hipparchia qui avoit des richeſſes & de la naiſſance, il agit de concert avec ſes parens pour la détourner de l'épouſer. Il montra ſa miſere, il montra ſa boſſe, car il étoit contrefait : mais elle s'obſtina, diſant qu'elle ne connoiſſoit perſonne qui fût ni plus riche ni plus beau. Son pere lui donna donc un manteau, une beface, un bâton, & ce fut une fille établie. Elle ſe rendit célébre.

On croît que les Cyniques ont d'abord tiré leur nom du Cynoſage, c'eſt-à-dire, temple du chien-blanc, lieu où Antiſtene enſeigna. Dans la ſuite ils l'ont conſervé, parce qu'on les comparoit à des chiens qui aboient & qui mordent. Ils

ne s'offenſoient point eux-mêmes de cette comparaiſon.

Nous avons vu la doctrine de Socrate conſervée par Phédon, accommodée aux mœurs du tems par Ariſtippe & outrée par Antiſtene. Il ne manque plus que de voir une ſecte de ſophiſtes ſortir de cette même école.

Euclide de Mégare venoit à Athenes, attiré par le deſir d'entendre Socrate, lorſque peu de tems après, les Athéniens porterent un décret de mort contre tout Mégarien, qui paroîtroit dans l'Attique. Ne pouvant ſe réſoudre à ſe priver d'un entretien dont il ſentoit tout le prix, Euclide imagina de ſe déguiſer en femme; & profitant de l'obſcurité de la nuit pour entrer dans la ville, il en ſortoit avant le jour. Malheureuſement il avoit beaucoup lu les livres de Parménide. Imbu donc des dogmes de la ſecte éléactique, il profita mal des leçons qu'il achetoit au riſque de ſa vie. Socrate le lui reprochoit ſouvent. Vous vous accommodez, lui diſoit-il, beaucoup mieux des ſophiſtes que de moi. Vous voyez, Monſeigneur, quelle eſt la force des premieres habitudes.

En effet, du vivant même de Socrate, Euclide fonda l'école mégarique, dans laquelle il enſeigna moins la philoſophie, que l'art de diſputer ſur tout. Sa méthode étoit de convenir d'abord de quelques principes, de tirer enſuite rapidement pluſieurs conſéquences, de preſſer par-là ſes adverſaires & de les déconcerter. Il devoit ce foible avantage à une imagination vive & bouillante, qui vraiſemblablement ne lui permettoit pas d'avoir l'eſprit juſte. Cette manie, au reſte,

ne prenoit point ſur ſon caractere. Il étoit doux & honnête : il en donna ſur-tout des preuves, lorſque Platon & d'autres philoſophes ſe réfugierent à Mégare après la mort de Socrate.

Eubulide qui lui ſuccéda, ſe fit un nom célebre, parce qu'il inventa des ſophiſmes & qu'il en fit différentes claſſes. Rien n'eſt plus frivole. Il faut cependant que j'en rapporte des exemples, afin de vous faire voir qu'on pouvoit ignorer ce que c'eſt que l'eſprit, dans un ſiecle où il y en avoit beaucoup : reproche qu'on peut faire plus ou moins à tous les ſiecles.

Connoiſſez-vous votre gouverneur ? Oui. Connoiſſez-vous cette perſonne couverte d'un voile ? Non. Vous ne connoiſſez donc pas votre gouverneur : car c'eſt lui. Ce ſophiſme s'appelloit *le voilé.*

Si à un premier grain j'en ajoute un ſecond, vous direz : ce n'eſt pas un monceau. Mais ſi j'en ajoute un troiſieme, un quatrieme & ainſi ſucceſſivement, il arrivera enfin qu'après un dernier grain ajouté, vous direz, voilà un monceau. Un grain fait donc un monceau. Ce ſophiſme ſe nommoit *ſorite* ou entaſſement, & on donnoit le nom de *cornu* à celui-ci. *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu. Or, vous n'avez pas perdu des cornes. Donc vous avez des cornes.*

Vous voyez que lorſque Socrate ne fut plus, on en déraiſonna davantage. Sa mort, qui rendit aux ſophiſtes la liberté d'être abſurdes, fut l'époque où les écoles ſe multiplierent plus que jamais. Un homme ramaſſoit des ſophiſmes, il en faiſoit un corps, il s'arrêtoit quelque part, il diſoit : *j'enſeigne ici*, & auſſi-tôt il avoit des diſciples. C'eſt ainſi qu'on déliroit dans toute la Grece.

CHAPITRE XIX.

De Platon.

PLATON deſcendoit par ſon pere de Codrus, & de Solon par ſa mere : mais parce qu'on n'a pas trouvé cette origine aſſez belle, on l'a fait fils d'Apollon. Il naquit dans l'intervalle de 425 à 430 avant J. C. Peu de tems après, un eſſaim d'abeilles vint voltiger autour de ce divin enfant, & depoſa du miel ſur ſes levres, ce qui fut un préſage de l'éloquence dont il ſeroit doué. On dit encore que Socrate racontoit avoir vu en ſonge un cygne qui étoit venu ſe repoſer ſur ſon ſein, & que Platon lui ayant été préſenté dans le moment qu'il parloit, il dit, *voilà le cygne que j'ai vu.* Les Grecs qui voyoient facilement des prodiges, vouloient que tout fût extraordinaire dans un homme dont ils admiroient l'éloquence. On croyoit alors que le cygne avoit la voix fort mélodieuſe.

Platon avoit cultivé la peinture & ſur-tout la poëſie, lorſqu'à l'âge de vingt ans il entendit Socrate pour la premiere fois. Dès ce moment, il réſolut de ſe livrer tout entier à la philoſophie, brûlant pluſieurs pieces de théatre & de poëmes épiques, qu'il jugeoit trop au-deſſous de ceux d'Homere : modeſtie d'un bon augure dans un fils d'Apollon.

Son deſſein néanmoins ne fut pas de ſe borner

aux études de Socrate. Plus avide d'opinions que de connoiſſances, il avoit déja étudié la philoſophie d'Héraclite ſous Cratile, & celle de Parménide ſous Hermogene. Après la mort de Socrate, il étudia ſous Euclide l'art de diſputer qu'on nommoit alors dialectique, & il entreprit pluſieurs voyages.

Son premier voyage fut dans la grande Grece, où la ſecte italique floriſſoit encore. Il eut quelque accès auprès des Pythagoriciens. Delà il ſe rendit à Cyrene, où il apprit la géométrie ſous Théodore. Il parcourut enſuite l'Egypte, & la guerre ne lui ayant pas permis de voir la Perſe ni les Indes, il revint en Italie, où les Pythagoriciens parurent s'ouvrir à lui, plus qu'ils n'avoient fait la premiere fois. Quelques années après il acheta leurs écrits. C'eſt-là qu'il put puiſer des opinions. Quant à ſon voyage en Egypte, il lui fut vraiſemblablement inutile, parce qu'il ne fut initié nulle part.

De retour à Athenes, Platon trouva les circonſtances les plus favorables. De toutes les écoles ouvertes par les diſciples de Socrate, la ſeule conſidérable étoit celle d'Ariſtippe qui avoit contre lui ſa qualité d'étranger: car les Athéniens qui lui auroient pardonné d'être ſavant en Afrique, ne paroiſſoient par lui pardonner de l'être en Grece.

Il y avoit hors des murs d'Athenes, un gymnaſe, nommé académie, d'Académius ou d'Ecadémius, à qui ce lieu avoit appartenu. Il étoit planté d'arbres & orné d'autels conſacrés à l'amour, aux Muſes, à Minerve, &c. & de pluſieurs monumens élevés en l'honneur des Athé-

niens les plus illuſtres. Ce fut là, au milieu des dieux & des manes des grands hommes, que Platon établit ſon école dans une maiſon qu'il tenoit de ſes peres : & c'eſt de ce lieu que ſes ſectateurs ont été nommés académiciens.

Il interrompit le cours de ſes leçons pour faire trois voyages en Sicile. Dans le premier qu'il entreprit pour obſerver les feux du mont Etna, il fut introduit à la cour de Denis l'ancien, roi de Syracuſe. Dion, ſon diſciple, le préſenta : perſuadé que tout étoit poſſible à une éloquence qui le remuoit & le ſubjuguoit, il ne douta point qu'elle ne dût changer le caractere du tyran. Platon parla donc, ou plutôt il déclama contre la tyrannie, & dit fort inconſidérément de grandes vérités.

Il fallut bientôt quitter la Sicile, qu'il ne croyoit plus un lieu ſûr pour lui. Mais la vengeance du tyran le pourſuivit : il fut vendu dans l'isle d'Egine. Annicéris, diſciple d'Ariſtippe, ſe hâta de le racheter, & refuſa d'être rembourſé par ſes parens, diſant qu'ils n'étoient pas les ſeuls à qui ce philoſophe appartenoit. Rendu à ſon école, Platon reçut des lettres de Denis. Ce prince voulut ſe juſtifier d'une trahiſon qui le déshonoroit ; mais ce philoſophe lui répondit que ſes occupations ne lui permettoient pas de ſe ſouvenir d'un roi de Syracuſe.

Denis mourut. Denis le jeune, ſon fils & ſon ſucceſſeur, échauffé par les diſcours de Dion, invita Platon à le venir voir, & offrit de lui donner une ville pour exécuter un nouveau plan de république. Le philoſophe, qui ne put ſe refuſer à de pareilles offres, partit, & fut reçu magnifi-

quement : on fit même des ſacrifices pour rendre graces aux dieux de ſon arrivée. Mais bientôt tout changea. Dion fut banni, & Platon ſe vit entouré de gens qui, ſous prétexte de rendre hommage à ſon mérite, obſervoient ſa conduite & ſes diſcours. Après avoir néanmoins été livré quelque tems à cette ſituation, il obtint la permiſſion de ſe retirer : on lui laiſſa même concevoir l'eſpérance de ramener un jour Dion à Syracuſe.

Comme cette retraite pouvoit faire tort à la réputation de Denis, ce prince ſe hâta d'appeller à ſa cour les philoſophes les plus célebres, Ariſtippe, Diogene, &c. Ils vinrent. Mais enfin jugeant que Platon lui manquoit encore, il lui écrivit : il lui fit écrire par la femme & par la ſœur de Dion, par les Pytagoriciens qui étoient à Syracuſe. Tous le preſſerent, tous ſe rendirent caution pour le tyran ; & Platon revint en Sicile pour la troiſieme fois. Ariſtippe jugea qu'il en ſeroit de ce voyage comme des deux autres, il ne ſe trompa pas.

Platon & Denis ſe recherchoient, ſe craignoient, & diſſimuloient également. Le tyran, pour écarter tout ſoupçon, affectoit de combler d'honneurs le philoſophe, & le philoſophe pour cacher ſon inquiétude, affectoit de ſe livrer avec confiance au tyran. Il ne falloit plus qu'une circonſtance pour les faire ſortir l'un & l'autre d'une ſituation, où ils étoient à mal à leur aiſe. Elle ſe préſenta, ou plutôt Platon eut l'imprudence de la faire naitre : il parla en faveur d'un homme accuſé d'être l'auteur d'une ſédition. Dénis alors

ne diſſimula plus, & Platon chaſſé de la cour, fut abandonné aux inſultes de ſes ennemis.

Cependant les Pythagoriciens, ayant repréſenté qu'il étoit venu ſur leur parole, le réclamerent, & obtinrent la permiſſion de l'emmener. Denis même, forcé à reſpecter la réputation d'un homme qu'il haïſſoit, ne crut pas devoir s'en ſéparer, ſans lui avoir donné de grands témoignages d'eſtime & d'amitié. Il lui fit préſent de quatre-vingt talents.

Platon conſacra le reſte de ſes jours à la philoſophie & à ſon école. Après ſa mort on lui éleva un tombeau dans l'académie, une ſtatue, un autel; il fut gravé ſur les monnoies, & ſes ſectateurs, pendant long-tems, celébrerent le jour de ſa naiſſance. Il mourut, dit-on, âgé de 81 ans, le même jour qu'il étoit né. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe aſſurer le tems de ſa naiſſance: mais on regardoit comme un prodige qu'un homme eût préciſément vécu neuf fois neuf ans.

Les principales circonſtances de la vie de Platon, nous font connoître ſon caractere, & nous montrent que les ſources où il a puiſé, ſont Héraclite, Parménide, Socrate, Euclide, Théodore & Pythagore. Il donna la préférence, à ce dernier, parce qu'il étoit moins connu: mais il emprunta quelque choſe des autres, & de pluſieurs ſyſtèmes il en fit un, qui prit le coloris de ſon ſtyle. Il avoit le talent de donner des couleurs aux objets, ſans répandre ſur eux aucune lumiere: deux choſes qui paroiſſent ſe contredire, & qui s'allient néanmoins, quand on a beaucoup d'imagination, & qu'on eſt mauvais métaphyſicien.

Les Grecs étant remplis de reſpect pour la mémoire de Socrate, & en même tems avides de nouveautés, il y avoit deux moyens de ſe rendre célébre : l'un de ſe donner pour diſciple de ce philoſophe, & l'autre d'introduire une nouvelle philoſophie. Platon réunit ces deux moyens, en faiſant parler Socrate comme Pythagore ; & il ſe fit un nom, parce qu'il donnoit à l'un ce qu'il déroboit à l'autre. Du vivant même de Socrate, il oſa faire uſage d'un pareil artifice. *Combien de menſonges*, diſoit ce ſage philoſophe, *ce jeune homme débite ſous mon nom ?*

Ses opinions ne paroiſſent qu'un délire, qui mériteroit peu de nous occuper : mais comme ce délire a duré, il eſt néceſſaire de le faire connoître. Il ne ſeroit pas poſſible de ſuivre l'eſprit philoſophique dans les ſiecles poſtérieurs, ſi on n'obſervoit pas d'abord Platon comme un philoſophe, dont l'imagination devoit être contagieuſe. C'eſt ſous ce point de vue que je le vais conſidérer. L'hiſtoire s'occupe de ceux qui ont retardé les progrès de la raiſon, comme de ceux qui les ont avancés.

Toute ſa philoſophie eſt répandue dans des dialogues. Cette forme eût été très-propre à faire connoître les ſentimens de Socrate, ainſi que la force & l'adreſſe avec laquelle il combattoit les ſophiſtes. Il ne falloit que tranſcrire les converſations de ce philoſophe, pour en faire un portrait fidele & intéreſſant. Mais Platon trouvoit d'autres avantages dans cette forme : c'étoit de pouvoir parler de tout ſans rien approfondir, de pouvoir paſſer ſans ordre de queſtion en queſ-

tion, & de pouvoir enfin cacher ſes opinions ; en ſorte qu'on eût de la peine à deviner, ſi c'étoient les ſiennes qu'il expoſoit, ou celles de ſes interlocuteurs. Il y a des choſes, diſoit-il, ſur leſquelles il n'eſt ni poſſible ni permis de dire tout ce qu'on penſe. Cela eſt vrai : mais il faut être clair, quand il eſt permis de l'être ; & cela eſt toujours poſſible, quand on s'entend ſoi-même.

Une inſcription qu'il avoit mis ſur la porte de ſon école, en défendoit l'entrée à tout homme qui ignoroit la géométrie. C'eſt des Pythagoriciens qu'il avoit appris à faire cas de cette ſcience, mais ainſi qu'eux, il l'eſtimoit ſans en connoître le prix. Aucun de ces philoſophes ne ſavoit l'appliquer à la phyſique : ils ne s'en doutoient ſeulement pas. Ce n'étoit gueres pour eux qu'une ſcience abſtraite, qui préparoit l'eſprit à d'autres abſtractions. Il ſe croyoient phyſiciens, quand ils avoient imaginé des rapports & des proportions qui ne ſont point dans la nature, & de médiocres géometres, ils devenoient mauvais métaphyſiciens. Cependant la géométrie, étant alors peu connue dans la Grece, donnoit du ſavoir de Platon une idée d'autant plus grande, qu'elle fermoit l'entrée de ſon école au grand nombre.

Platon diſtingue trois parties dans la philoſophie : la phyſique, la dialectique & l'éthique. Je ne vous expoſerai pas ce qu'il dit ſur chacune, il ſeroit difficile d'y trouver des vérités bien développées. La maniere dont il raiſonne, eſt l'unique choſe qui puiſſe intéreſſer votre curioſité, & vous inſtruire.

Sa phyſique traite proprement de l'origine & de la génération de toutes choſes en ſuppoſant que rien ne ſe fait de rien ; & les notions qu'il ſe fait à ce ſujet, ſont les fondemens de ſa dialectique & de ſon éthique. N'êtes-vous pas étonné de cette manie qui a fixé ſi long-tems l'eſprit humain ſur des recherches, où les découvertes ſont impoſſibles ? Cette manie eſt venue cependant juſqu'à nous.

Pour vous faire connoître la philoſophie de Platon, il faut remettre ſous vos yeux ce qui a été dit avant lui, & ſur-tout vous développer des choſes ſur leſquelles j'ai paſſé légérement, afin d'éviter des répétitions où Platon m'auroit entraîné.

Un fleuve n'eſt jamais deux inſtans le même : c'eſt ainſi que toute la matiere coule en quelque ſorte, & change d'un inſtant à l'autre. L'eau que je vois n'eſt plus celle que j'ai vu : elle paſſe au moment même que je parle, & j'en vois une autre qui eſt déjà paſſée. Voilà l'image de l'univers ſenſible : il eſt comme le tems, il n'eſt rien. Qu'eſt-ce en effet que le tems, ce fleuve immenſe, qui entraîne & précipite tout avec lui ? le paſſé n'eſt plus, l'avenir n'eſt point encore, & le préſent nous échappe.

Cette idée a paru ſi lumineuſe aux anciens que preſque tous ont dit : *il n'y a point de ſcience de ce qui change, & par conſéquent ce qui change n'eſt rien.* Où eſt donc la réalité ? C'eſt ici qu'ils ont fait un uſage ſingulier de la géométrie.

Les objets de cette ſcience ſont permanens & immuables, parce que ce ſont des notions géné-

rales & abſtraites. En vain, tout change, les idées de proportion demeurent & ne varient jamais. Voilà, a-t-on dit, voilà les êtres. Les corps proprement n'ont point de réalité. Ils n'en ont qu'une d'emprunt, ils n'en ont qu'autant qu'ils participent à ce qui ne change point. Il y a donc des eſſences qui ſont toujours les mêmes, & qui, par cette raiſon, ſont ſeules l'objet de la philoſophie.

Pythagore, raiſonnant d'après ces idées, eut ſans doute de la peine à trouver un premier principe permanent. Que fit-il? Il ſubtiliſa la matiere : il imagina un feu qui ne tombe pas ſous les ſens : & parce qu'on ne peut pas obſerver les changemens d'un feu de cette eſpece, il crut tenir un être immuable.

Ce feu fut Dieu. De lui émanent les eſſences immuables comme lui ; & de ces eſſences émanent les choſes qui changent, c'eſt-à-dire, les corps,

Ce feu eſt un eſprit. Il eſt inviſible, intelligent, tout différent de la matiere. Il donne le mouvement à tout : il ſe répand dans toutes les parties de l'univers : de lui naiſſent nos ames & des eſprits de toute eſpece.

Dans ce ſyſtème, Héraclite ne vit avec raiſon que de la matiere. Il admit avec Pythagore que le feu eſt le principe de tout : mais il conclut qu'il n'y a rien d'immuable. Tout change continuellement, ſelon lui, & les corps, & les eſprits, & Dieu même. Ce n'eſt qu'une révolution continuelle, où tout naît pour périr, & périt pour renaître. Cette maniere de raiſonner eſt au moins plus conſéquente. Ce philoſo-

phe croyoit pourtant qu'il n'y a point de ſcience de ce qui change. Quelle regle avoit-il donc pour s'aſſurer de quelque choſe ? il n'eſt pas poſſible de le déviner : on entrevoit ſeulement de grandes abſurdités, où il n'eſt pas néceſſaire de le ſuivre.

Les Eléatiques, comme vous l'avez vu, ont cherché la réalité, les uns dans un ſeul être général & abſtrait, les autres dans les atomes, & quelques-uns dans nos ſenſations mêmes.

Socrate vit toutes ces opinions, comme des délires de gens dont la folie eſt de ſe croire ſages, il dit, ou du moins il put dire : il y a un Dieu. Tout en parle dans la nature ; tout prononce ſon nom. Il eſt éternel, immenſe, infini, tout intelligent, tout puiſſant : il eſt tout différent de la matiere. Je n'en ſais pas davantage : je crois même qu'il ſeroit raiſonnable de ſe borner à n'en ſavoir pas plus que moi ; & d'obſerver les rapports que les choſes ont à nous, plutôt que de chercher ce qu'elles ſont, & comment elles ſont.

En ſuivant ce conſeil, on ſe fût trouvé dans le chemin des découvertes. Mais on continua de marcher ſur les anciennes traces ; & d'après les mêmes principes, on répéta les mêmes abſurdités parce qu'il n'y en avoit pas d'autres à dire. Platon en eſt un exemple. Tout le fond de ſon ſyſtême eſt renfermé dans les ſyſtêmes que je viens d'expoſer. Il ne fait qu'emprunter des uns & des autres. Si ce ſont des idées contradictoires, ou il ne s'en apperçoit pas, ou il entreprend de les concilier.

Il penſe d'après Socrate, que Dieu eſt une

une cauſe premiere & unique de l'univers ; qu'il eſt ſouverainement bon, ſouverainement puiſſant, ſouverainement intelligent. Il en parle magnifiquement : il en reconnoît la liberté, l'immutabilité, la providence. Il le dit même incorporel & tout différent de la matiere.

Cependant il rêve, d'après Pythagore & d'après Héraclite, que ce Dieu même n'eſt qu'un feu ; & comme le premier, il ne voit plus de matiere dans la matiére rendue ſubtile.

Le ſyſtème le plus généralement reçu avant lui, ſuppoſoit deux principes, également éternels, également néceſſaires, & d'une nature tout-à-fait oppoſée ; mêlés cependant & confondus enſemble, pour ne former qu'un tout, dont l'un étoit l'ame & l'autre le corps. L'univers devenoit l'effet néceſſaire de cette union. Dieu ne pouvoit pas ne pas agir, & il ne pouvoit agir, que ſur la matiere dans laquelle il exiſtoit, & qui par-là, s'arrangeoit néceſſairement.

Anaxagore changea le premier ce ſyſtème, ou plutôt il le corrigea. Il ne conſidéra pas ces deux principes, comme ne formant qu'un tout : il les ſépara : il leur donna des attributs différens. La matiere ne fut qu'un chaos, une maſſe informe, ſans mouvement & ſans vie. Dieu n'eut rien de commun avec elle : il n'en fut pas l'ame, il fut l'artiſan qui la mit en œuvre. Elle ſe meut, parce qu'il la veut mouvoir, l'ordre s'établit parce qu'il le regle & l'univers ſort du chaos. Cette idée eſt belle : elle nous retrace au moins un être intelligent, puiſſant & libre.

Platon voulut l'adopter en partie : & quoique ſon dieu ne fût qu'un feu, & fût par conſé-

quent bien différent du dieu d'Anaxagore, il le ſépara de la matiere, & le repréſenta avec tous les attributs de la divinité. Mais il rejetta ce chaos où tout eſt ſuppoſé dans un repos parfait; & il en ſubſtitua un autre, où le mouvement ne ceſſant point, entretient toujours le déſordre. Il imagina donc la matiere mue de toute éternité ſans regle, ſe diviſant, ſe ſubdiviſant à l'infini, n'ayant aucune conſiſtance, aucune forme, aucune qualité, aucune propriété. Il l'imaginoit ainſi afin de pouvoir dire: elle change toujours. Donc on ne la peut pas connoître: car il n'y a point de ſcience de ce qui change.

Cette matiere dépouillée de toutes ſes modifications n'eſt qu'une notion abſtraite. Or, ce ſeroit un grand travers que de faire naître les objets ſenſibles d'une idée, qui n'exiſte que dans notre maniere de concevoir. Voilà pourtant d'où ils naiſſent. Selon Platon, Dieu ne crée rien, il ne meut rien: il regle ſeulement, autant qu'il peut, le mouvement que la matiere a déjà par elle-même. Je dis *autant qu'il peut*: car la matiere, néceſſairement mue de toute éternité, réſiſte plus ou moins à l'action de Dieu; & c'eſt-là la cauſe des imperfections qu'on remarque dans l'univers.

L'ordre s'établit donc, & quoiqu'imparfait, il donne naiſſance aux formes, aux figures, aux qualités: & l'univers ſenſible ſort de cette matiere qui ne tombe pas ſous les ſens.

Vous commencez à voir comment Platon, voulant paſſer pour l'auteur d'un nouveau ſyſtême, prend dans tous, ſans en adopter aucun. Semblable au dieu qu'il imagine, il agit ſur une ma-

tiere préexiſtante, & il l'arrange autant qu'il peut.

La matiere change, dit ce philoſophe, en raiſonnant comme Pythagore. Elle ne ſauroit donc être l'objet de la ſcience. Les choſes ſenſibles ne méritent donc pas le nom d'êtres. La réalité de tout ce qui exiſte eſt donc dans les eſſences éternelles, immuables, néceſſaires.

Ces eſſences ſe nomment idées. Elles exiſtent donc dans l'entendement divin, comme dans leur ſource. Elles en émanent pour exiſter chacune à part: ce ſont autant d'êtres: ce ſont même autant de dieux; car tout ce qui eſt en Dieu, eſt Dieu.

Elles prennent encore différens noms, ſuivant les rapports ſous leſquels on les conſidere. Par rapport à Dieu, elles ſont la raiſon même. Par rapport à nous, elles ſont tout ce qui eſt proprement intelligible, parce qu'il n'y a d'intelligible que ce qui eſt immuable. Par rapport à la matiere, elles ſont ce qui lui donne différentes formes. Par rapport au monde ſenſible, elles ſont l'exemplaire que Dieu a conſulté, lorſqu'il l'a voulu produire: elles ſont un monde intelligible. En elles-mêmes enfin, elles ſont des êtres, des dieux.

Tout ce qui émane de Dieu, eſt Dieu, ſelon Platon. Quelle eſt donc cette ſuite d'émanations par laquelle la divinité deſcendra juſques dans la matiere ſans que les parties de cette matiere deviennent autant de dieux? Voici ce que ce philoſophe imagine.

Cette raiſon, cet exemplaire, dont nous venons de parler, eſt une ſubſtance qui vient im-

médiatement de Dieu. Elle doit donc lui être tout-à-fait ſemblable. Mais ce qui en vient par une ſeconde émanation, en eſt plus éloigné, & doit, par conſéquent, être moins parfait. Il n'y a donc qu'à ſuppoſer une ame qui naiſſe de cet exemplaire, de cette raiſon : elle participera de Dieu, parce qu'elle en émane ; & elle participera de la matiere ; parce qu'elle y ſera unie.

Ainſi Platon ſe repréſente cette ame, comme un être mitoyen. C'eſt un troiſieme principe qu'il ajoute à Dieu & à la matiere. C'eſt un moyen, un inſtrument avec lequel Dieu produit l'univers ſenſible. C'eſt une eſpece de canal, par lequel la ſource divine répand ſes eaux, & donne la vie à tout ce qu'elle aroſe. C'eſt un exemplaire, qui eſt en même tems dans Dieu & hors de Dieu ; en quelque ſorte, comme le deſſein d'un bâtiment eſt tout à la fois dans l'eſprit de l'architecte, & ſur le papier où il eſt tracé.

Vous voyez que plus ce philoſophe emploie d'expreſſions pour ſe faire entendre, moins on l'entend. On entrevoit ſeulement qu'il veut expliquer le ſyſtème des émanations. Continuons.

Cette ame n'a été produite, que lorſque Dieu a voulu former l'univers. C'eſt elle qui réglant le mouvement, a mis de l'ordre où il n'y avoit que du déſordre ; & qui s'inſinuant dans toutes les parties de la matiere, les a préparées à recevoir les eſſences divines.

C'eſt de ces eſſences que l'univers reçoit toutes ſes formes, toutes ſes propriétés. Il eſt donc l'image de la divinité, il eſt le fils de Dieu, & ſes parties principales, le ſoleil, la lune, la terre, &c. ſont des dieux elles-mêmes. Mais ces

dieux ſont moins parfaits que le Dieu ſuprême, parce qu'au lieu d'émaner immédiatement de ſa ſubſtance, ils n'émanent que de cette ame, de cet être mitoyen, par où la divinité ſe répand & ſe communique.

Cette ame eſt par-tout : il y a donc des dieux par-tout. Or ces dieux, qui ſe multiplient à l'infini, ſont proprement ce qu'on nomme démons. Voici comment le Dieu ſuprême leur parle.

O vous, qui êtes mortels, puiſque vous avez été produits, vous ſerez immortels : je le veux, ma volonté aſſure votre exiſtence. Vivez pour m'imiter. Formez, multipliez les animaux. Il ne me convient plus de rien produire : je ne ferois que des dieux. Mais voilà une ſemence divine : je vous la donne : elle animera vos ouvrages. C'eſt par vous que doit naître tout ce qui doit périr. Allez, je vous laiſſe le ſoin de l'univers.

Il y a donc deux ſortes de dieux : les uns éternels, & ce ſont les idées ou les eſſences ; les autres produits, mais qui ne mourront point, & ce ſont les démons. Ceux-ci, d'une nature moyenne, ſe diſtribuent en pluſieurs claſſes ; ils ſont des médiateurs qui portent les prieres des hommes aux dieux, & les volontés des dieux aux hommes. Delà, la divination, le culte idolâtre, & toutes les ſuperſtitions du paganiſme.

Quant à cette ſemence confiée aux démons elle émane de l'ame du monde ; & elle renferme toutes les ames deſtinées aux différentes eſpeces d'animaux, c'eſt-à-dire, tous les êtres ſpirituels du dernier ordre, & le moins parfaits par con-

ſéquent. Platon néanmoins penſe que les ames des héros, ſupérieures à celles des autres hommes, ſont des démons; & c'eſt, ſelon lui, par cette raiſon qu'on leur éleve des autels.

Les ames ne deſcendent pas dans les corps par choix. Elles y ſont entraînées par les démons à qui le Dieu ſuprême a donné le ſoin de former l'homme : & c'eſt malgré elles, parce que les corps ſont des priſons, dans leſquelles les facultés de ce qu'elles ont de divin ſont empêchées, & ne s'exercent qu'avec peine.

Nous pouvons donc conſidérer nos ames dans l'ame du monde où elles ont exiſté, & dans les corps où elles exiſtent. Dans l'ame du monde, elles participoient aux perfections divines, & par conſéquent, elles voyoient les eſſences. Dans les corps, elles participent aux imperfections de la matiere; & par conſéquent, elles ne voient plus les eſſences : elles ſont ignorantes, & leur ignorance eſt la cauſe du mal moral.

Cependant elles ne ſont pas néceſſairement ignorantes. Elles peuvent ſe dégager, peuvent donc s'élever juſqu'aux eſſences; & c'eſt alors qu'elles s'inſtruiſent, ou plutôt c'eſt alors qu'elles paroiſſent s'inſtruire. Car dans le vrai, elles ne ſont que rapprendre ce qu'elles ont ſu; toute la ſcience de l'homme n'eſt qu'une réminiſcence.

Renfermé dans une chambre obſcure, vous ne voyez que les images des objets; & vous voyez les objets mêmes, ſi vous ſortez de cette chambre. Ainſi l'ame, renfermée dans le corps, ne voit que les images des choſes; elle ne voit

les choſes mêmes, que lorſque ſortie du corps, elle eſt retournée à ſon principe, à l'ame du monde. C'eſt alors que, dégagée tout-à-fait de la matiere, elle connoît de nouveau toutes les eſſences. Or, voilà le ſouverain bonheur.

Mais pour s'élever à cet état heureux, il faut qu'elle ſe purifie; qu'elle conſume, pour ainſi dire, tout ce qu'il y a de matériel en elle; & que s'accoutumant à réſiſter au mouvement déſordonné de la matiere, elle n'obéiſſe qu'au mouvement réglé que Dieu imprime.

Elle peut dans cette vie approcher, ſelon Platon, plus ou moins de ce bonheur: mais elle n'y arrive tout-à-fait, que lorſqu'après pluſieurs révolutions, elle a été tout-à-fait purifiée; & en conſéquence, ce philoſophe adopte la métempſycoſe. Les ames néanmoins dans ſon ſyſtéme, ne remontent pas, comme dans celui de Pythagore, juſqu'à Dieu même: elles ne remontent que juſqu'à l'ame du monde. Encore cet avantage eſt réſervé uniquement à la partie raiſonnable ou divine; & les parties iraſcibles & concupiſcibles ſont mortelles. Platon croit voir diſtinctement ces trois parties dans l'ame.

C'eſt ſur ce bonheur qu'il fonde ſon éthique, c'eſt-à-dire, ſa morale & ſa politique. Vous voyez que ſes principes tendent à faire des contemplatifs, qui penſeront s'unir à Dieu, en s'abîmant dans des notions abſtraites. C'eſt en effet ce qu'ils produiſent. L'hiſtoire en fournit plus d'un exemple.

CHAPITRE XX.

Des Académiciens.

PLATON laiſſa ſon école à Speuſippe, ſon neveu, qui huit ans après, étant tombé en paraliſie, la laiſſa lui-même à Xénocrate, autre diſciple de Platon. Tous deux avoient accompagné ce philoſophe dans ſon dernier voyage en Sicile.

Le premier a écrit pluſieurs ouvrages qu'on eſtimoit & qu'Ariſtote eſt accuſé d'avoir ſupprimé. D'ailleurs on a autant critiqué ſes mœurs qu'on a loué ſon eſprit.

Xénocrate étoit de Chalcédoine. Né avec une conception dure, il prouva que les diſpoſitions les plus ingrates peuvent être vaincues par un travail aſſidu. Il a fait pluſieurs ouvrages dont aucun n'eſt venu juſqu'à nous : mais ſes mœurs nous ſont connues, & tous les anciens rendent unanimément témoignage à ſa vertu. Pauvre par choix, il fut le ſeul des ambaſſadeurs d'Athènes que Philippe ne put corrompre : il ſe conduiſit avec le même déſintéreſſement dans une autre ambaſſade auprès d'Antipater : & lorſqu'Alexandre lui envoya cinquante talens, il retint à ſouper ceux qui les lui apportoient, & leur fit voir au repas qu'il leur donna, combien les richeſſes lui étoient inutiles. Il accepta néanmoins trente mines, afin de ne pas paroître refuſer par mépris les bienfaits de ce monarque. Sa réputation

de probité étoit ſi bien établie, que les Athéniens le diſpenſoient de confirmer ſa dépoſition par le ſerment. Il mourut après avoir vécu quatre-vingts ans & en avoir enſeigné vingt-cinq.

Polémon athénien lui ſuccéda. Il avoit été livré à la débauche : il étoit même ivre la premiere fois qu'il parut à l'académie ; & il n'y étoit entré que dans le deſſein de tourner en ridicule ce qui s'y diſoit ; lorque frappé d'un diſcours ſur la tempérance il fut honteux de ſes mœurs & devint auſſitôt diſciple de Xénocrate & de la vertu. Il eut pour condiſciple Crantor & pour ſucceſſeur Cratès. Tous trois ont eu de la réputation. Voilà les hommes les plus célebres de l'ancienne académie. Ils ne paroiſſent pas s'être écartés des opinions de leur chef.

Arcéſilas de Pitane en Eloïde, fut le chef de l'académie moyenne. Inſtruit dans tous les genres de littérature, il avoit une éloquence vive & preſſante, un ton modeſte, une ame généreuſe ; & à ces avantages, il joignoit encore ceux de la figure. Ces qualités lui firent beaucoup de diſciples & beaucoup d'ennemis.

Il avoit quitté l'école d'Ariſtote, & Crantor ſon ami, l'avoit préſenté à Polémon. Cependant après avoir adopté la doctrine des académiciens il ne crut pas devoir l'enſeigner ouvertement ; & quoique dans le fond il penſât comme eux, il s'exprima différemment. Les circonſtances où il étoit, l'engagerent à tenir cette conduite.

Pendant que la premiere académie floriſſoit elle vît naître pluſieurs ſectes, contre leſquelles elle eut à ſe défendre. Les quatre principales ont eu pour chefs Ariſtote, Zénon, Épicure & Pyr-

rhon. Celui-ci doutoit de tout & combattoit toutes les doctrines. Les trois autres recevoient dans les ſciences le témoignage des ſens, & ſe trouvoient par cette raiſon, tout-à-fait oppoſés à l'académie. Zénon, ſur-tout, quoique diſciple de Polémon, ſe déclaroit contre les académiciens & les attaquoit avec chaleur.

Il y avoit encore alors un grand nombre d'écoles de dialecticiens. Ce n'étoient proprement que des ſophiſtes, qui brouilloient toutes les idées par l'abus qu'ils faiſoient des mots. Sans connoiſſances, ils ſe ſoulevoient contre tous ceux qui paſſoient pour en avoir; & l'académie étoit plus en bute à leurs critiques, parce qu'elle avoit plus de réputation.

Aſſaillis par tant d'adverſaires, Arcéſilas ſongea moins à ſe défendre qu'à leur échapper; & conſidérant combien il lui ſeroit difficile de mettre des dogmes à l'abri de toute critique, il entreprit de les cacher, & il prit le parti d'attaquer lui-même ceux qui le vouloient combattre.

La philoſophie de Platon portoit, comme nous l'avons vu, ſur deux principes : le premier, qu'il n'appartient qu'à l'entendement d'appercevoir les choſes qui ſont toujours les mêmes, c'eſt-à-dire, les eſſences qui ſeules ſont l'objet de la vraie ſcience; le ſecond, qui eſt une conſéquence du premier, que les ſens étant incapables par eux-mêmes d'appercevoir les eſſences, ſont incapables auſſi de nous donner de vraies connoiſſances.

Arcéſilas parut abandonner le premier de ces principes : au moins il ne le mit plus en avant,

&

& ſe bornant au ſecond, qui rejette le témoignage des ſens, il dit : je ne ſais rien. Je ne ſais pas même, comme Socrate, que je ne ſais rien. Tout eſt hors de la portée des ſens & même de la raiſon : tout eſt incompréhenſible. Il n'y a point de ſcience. On peut affirmer ce que les philoſophes nient, on peut nier ce qu'ils affirment : on eſt toujours également fondé.

Par cette conduite, ce philoſophe déroboit l'académie aux railleries & aux difficultés des autres ſectes. Il n'avoit plus rien à établir, & paſſant de la défenſive à l'offenſive, il étoit ſûr de vaincre. Il pouvoit facilement exagérer les erreurs des ſens : il pouvoit tout auſſi facilement renverſer les ſyſtêmes des autres philoſophes, & quand il y avoit réuſſi, il pouvoit ramener ſes diſciples aux idées intellectuelles de Platon, à ce qu'il nommoit la vraie ſcience. En effet, il ne confeſſa l'incompréhenſibilité de tout, qu'aux yeux de ceux qu'il vouloit combattre, & il réſervoit ſes dogmes pour des diſciples ſuffiſamment éprouvés. Il renouvella donc l'uſage de la double doctrine.

Il eut les plus grands ſuccès : mais la généralité avec laquelle il paroiſſoit aſſurer l'incompréhenſibilité de toutes choſes, le fit accuſer de renverſer les fondemens de la morale & de la religion. Sur quoi Cléanthe, tout ſtoïcien qu'il étoit, dit à ceux qui faiſoient ce reproche : *arrêtez ; ce qu'il détruit par ſes diſcours il l'établit par ſes mœurs.* Ce témoignage fait honneur à tous deux.

Lacide fut le ſucceſſeur d'Arcéſilas, Evandre de Lacide, Egeſine d'Evandre, & Carnéade d'E

geſine. Les trois premiers ont eu peu de réputation, & le dernier a été le chef de l'académie nouvelle. Il étoit de Cyrenne en Afrique.

Carnéade, avec la même doctrine & la même politique qu'Arcéſilas, ſe fit un langage un peu différent, parce qu'il ne vouloit pas s'expoſer aux mêmes reproches.

Arcéſilas avoit dit qu'il n'y a rien de vrai en ſoi. Or, il ſuffiſoit de prendre cette propoſition à la lettre, pour en faire un principe tout-à-fait abſurde. Les adverſaires de l'académie n'eurent garde de le prendre autrement; & Carnéade fut dans la néceſſité de s'expliquer avec plus de précaution. Il diſtingua donc ce qui eſt vrai en ſoi, de ce qui le ſeroit par rapport à nous; & reconnoiſſant qu'il y a des vérités, il dit ſeulement que nous ne ſommes pas faits pour les connoître.

Après avoir pris cette précaution, il dit que le vrai & le faux ſont ſi mêlés & ſi confondus, qu'il ne nous eſt jamais poſſible de les diſcerner. Il vouloit donc que le philoſophe ſuſpendit toujours ſon conſentement. Si on lui objectoit, par exemple, que deux choſes égales à une troiſieme, ſont égales entr'elles, il ne nioit pas cette propoſition, comme on le lui a reproché; il répondoit qu'elle ne peut être d'aucun uſage, parce qu'on ne peut jamais s'aſſurer que deux choſes ſoient égales à une troiſieme. En un mot, il rejettoit toute ſcience. Mais pour n'être pas accuſé de détruire la morale, il convenoit que nous pouvons connoître les vérités rélatives aux mœurs, que par conſéquent nous avons des regles de conduite auxquelles nous devons nous

conformer ; & il appelloit *opinion* la connoiſſance de ces regles. Il ne permettoit donc au ſage que des opinions.

Cependant il ſeroit difficile de comprendre ce que le mot *opinion* ſignifioit dans ſa bouche. Entendoit-il par opinion des jugemens fondés ſur des préjugés, ſur un penchant dont on ne ſauroit ſe rendre raiſon, ſur des idées qu'on ſuppoſeroit vraies, parce qu'on ne verroit pas pourquoi elles ſeroient fauſſes ? On ne pourroit ſe permettre de pareils jugemens, que lorſqu'il s'agit de choſes indifférentes, & il faut plus de certitude en morale.

On peut donc ſuppoſer que Carnéade entendoit par opinions des jugemens probables. Or, ſi cela eſt, chacun eſt fondé à croire tout ce qu'il croit : car lorſqu'on adopte un ſentiment, on le juge probable tout au moins. Il auroit donc fallu donner des regles de probabilité, & c'eſt ce que Carnéade ne pouvoit faire dans ſes principes. Puiſque ce qu'il y a de plus ſur, ne ſeroit ſelon lui que probable, les regles qu'il auroit donné n'auroient été que probables elles-mêmes. On auroit donc été en droit de lui demander d'autres regles, qu'il auroit d'abord imaginées : ainſi à l'infini. S'il n'y a donc pas pour nous des vérités proprement dites, comme le ſoutenoit Carnéade, on ne voit pas ſur quel fondement il y auroit des jugemens probables.

Avec beaucoup de ſubtilité, une grande abondance de paroles & une voix tonnante, Carnéade eut le talent frivole de ſoutenir & de détruire alternativement les mêmes theſes : & tout étranger qu'il étoit, il paru ſi éloquent aux Athé-

niens, qu'ils le choisirent pour l'envoyer à Rome en ambassade avec Diogene le stoïcien, & Critolaüs péripatéticien. Hâtons-nous, dit Caton le censeur, voyant le concours de la jeunesse romaine autour de ces trois hommes, hâtons-nous de leur accorder ce qu'ils demandent, & de les renvoyer. Ils repandroient parmi nous le goût de ces vaines disputes : il vaut mieux qu'ils l'entretienent parmi les Athéniens.

Les changemens apportés par Carnéade à la doctrine d'Arcésilas, furent si fort applaudis, que la nouvelle académie fit oublier les deux autres. Alors le nom d'académicien fut borné à désigner un homme qui dispute de tout, qui suspend toujours son jugement, qui ne veut rien savoir, & qui soutient indifféremment le pour & le contre ; c'est-à-dire, un homme qui n'a rien à étudier & qui n'a besoin que de mots & de sophismes. Cette maniere de philosopher étoit trop commode pour n'avoir pas beaucoup de sectateurs.

Clitomaque, disciple & successeur de Carnéade, laissa l'école à Philon, dont Cicéron parle avec éloge, & que quelques-uns regardent comme chef d'une quatrieme académie. Il disoit pourtant lui-même qu'il n'y en avoit jamais eu qu'une, & il paroît s'être rapproché de l'ancienne.

C'est en lui proprement que finit l'académie. Car Antiochus d'Ascalon, son disciple, ne s'attacha pas scrupuleusement aux opinions de cette secte. Il entreprit au contraire de concilier les péripatéticiens, les stoïciens & les académiciens, assurant qu'ils ne différoient que dans la manière

de s'énoncer : ce qui étoit peut-être plus vrai qu'il ne penſoit ; car ſi tous ces philoſophes ne diſoient que des mots, ils ne pouvoient différer que par des mots.

Parce qu'Antiochus avoit été diſciple de Philon, on a dit qu'il étoit académicien ; & parce qu'il ne penſoit pas comme ſes prédéceſſeurs, on a dit qu'il étoit le chef d'une cinquieme académie. Celle-ci fut au moins la derniere : car les troubles de la Grece ayant diſperſé les académiciens, ils ne tinrent plus d'école.

CHAPITRE XXI.

D'Ariſtote chef de la ſecte péripatétique.

ARISTOTE naquit à Stagire, ville de Macédoine 384 ans avant J. C. Il deſcendoit d'Eſculape, & Nicomachus, ſon pere, exerçoit la médecine à la cour d'Amintas, pere de Philippe. Nicomacus étant mort, Ariſtote reſta ſous la tutele de Proxénus, qui ne négligea rien pour ſon éducation. Plein de reconnoiſſance, Ariſtote n'oublia jamais ce qu'il devoit à ſon tuteur : il lui éleva des ſtatues ; il en adopta le fils Nicanot, auquel il tint lieu de pere.

Il commença dès l'âge de dix-ſept ans à fréquenter l'académie. Mais ne pouvant ſe borner aux études qu'on faiſoit dans cette école, il chercha tous les livres où il crut pouvoir puiſer des

connoiſſances, & il acquit de bonne heure une grande érudition. Platon l'appelloit *l'eſprit*, *l'intelligence*, & le comparoit à un courſier, dont l'ardeur a beſoin d'être contenue par un frein.

Après la mort de Platon, Ariſtote ſe retira chez ſon ami & condiſciple Hermias, qui régnoit à Atarne dans la Myſie. Trois ans après, ce ſouverain, vaincu par Memnon de Rhodes, fut envoyé à Ochus, qui le fit mourir, & laiſſa ſans bien une niece aimable & vertueuſe, Pythia, qu'il avoit déſigné pour lui ſuccéder. Ariſtote conſacra dans le temple de Delphes, une ſtatue à ſon ami; il en célébra la mémoire dans des vers, & il en épouſa la niece, également ſenſible aux malheurs & aux vertus d'Hermias & de Pythia. Peu de tems après il fut appellé à la cour de Macédoine. Il avoit alors quarante-un ans.

Il eut beaucoup de part à la confiance de Philippe & d'Olympias. Je ne prétends pas faire par-là ſon éloge, Monſeigneur: c'eſt ſeulement un fait que je rapporte. Peut-être donnerois-je de ce philoſophe une idée peu avantageuſe, ſi je n'ajoutois qu'il ne ſe ſervit de ſon crédit que pour faire du bien. Il fut utile à tous ceux pour qui il fut honnête de l'être. Bienfaiteur des peuples, il empêcha les vexations autant qu'il fut en lui. Sa patrie, ſur-tout, ſe reſſentit de ſa faveur. Stagire avoit été ruinée; on la rétablit à ſa conſidération: on lui accorda pluſieurs privileges: on permit même à Ariſtote de lui donner des loix. C'étoit le cas de dire avec Ariſtippe, que les philoſophes ſont faits pour être auprès des grands, comme les médecins auprès des malades.

Après avoit donné huit ans à l'éducation d'Alexandre, il vint à Athenes lorſque ce conquérant partit pour l'Aſie, & il entretint un commerce de lettres avec ſon diſciple.

Ce prince ayant contracté avec lui le goût des ſciences & le deſir de contribuer à leurs progrès, elles parurent le premier fruit de ſes conquêtes: car il ſe hâta de procurer à ſon précepteur les moyens de travailler à l'hiſtoire des animaux. Des milliers de chaſſeurs & de pêcheurs furent répandus dans les provinces de ſa domination; & il envoya huit cent talents pour fournir aux fraix de cette entrepriſe. Cet ouvrage fut parfaitement bien exécuté. Malgré les découvertes qu'on a fait depuis, il eſt encore regardé comme un des meilleurs que nous ayons en ce genre.

Les étincelles de vertu qui parurent d'abord dans Alexandre, ont été l'effet des leçons d'Ariſtote. Ce prince diſoit alors, je dois le jour à mon pere, mais je dois à mon précepteur de ſavoir me conduire, & ſi je regne avec quelque gloire je lui en ai toute l'obligation. Malheureuſement ce philoſophe avoit ſemé dans un ame où les vices avoient jeté de profondes racines, & où les vertus ne pouvoient naître que pour mourir bientôt. Jugez de ſon chagrin, lorſqu'il apprenoit les extravagances & les cruautés de ſon éleve.

Ne devoit-il pas craindre que la honte dont il le voyoit ſe couvrir; ne rejallit un jour ſur lui-même? Mais Alexandre l'a lavé de tout reproche. A meſure que ce conquérant ſe livroit à des excès, il s'éloignoit d'Ariſtote; & lorſqu'il eut fait périr Calliſthene, il rompit enfin tout commerce

avec le ſeul homme qui pouvoit le rappeller à ſes devoirs. Cette conduite acheve de déshonorer ce monarque. Vous ſerez vertueux, Monſeigneur, ou vous haïrez votre gouverneur & votre précepteur.

Ariſtote enſeigna dans le Lycée avec beaucoup de talens, avec la conſidération que lui donnoit la faveur d'Alexandre, & par conſéquent avec beaucoup d'ennemis. La jalouſie qui n'avoit oſé ſe montrer éclata après la mort de ce conquérant; & Ariſtote accuſé d'impiété, ſe retira à Chalcis en Eubée, diſant qu'il ne vouloit pas que les Athéniens fiſſent un nouvel outrage à la philoſophie. Il avoit enſeigné douze ans dans le Lycée, & il mourut peu-après, dans la ſoixante-troiſieme année de ſon age. Son corps fut tranſporté à Stagire, où on lui éleva un tombeau, un autel, un temple même; & un jour de l'année fut conſacré à ſa mémoire.

On reproche à ce philoſophe l'ambition démeſurée d'Alexandre. Mais dans une cour telle que celle de Macédoine, étoit-il en ſon pouvoir d'inſpirer à ſon éleve des ſentimens à ſon choix? & faut-il qu'on ſoit reſponſable à la poſtérité de toutes les actions d'un prince: parce qu'on a préſidé à ſon éducation? C'eſt aux Grecs, c'eſt aux Aſiatiques mêmes qu'il faut reprocher l'ambition d'Alexandre, puiſqu'enfin toutes les nations ſont aſſez foles pour applaudir aux conquérans.

Ariſtote eſt le plus célebre des philoſophes de l'antiquité. Il n'y en a point dont on ait dit ni plus de bien ni plus de mal. Mais ceux qui ont tenté de noircir ſa perſonne, ont été ſes ennemis

déclarés, & leurs calomnies n'ont pas pu détruire les monumens qui prouvent la nobleſſe de ſon ame. Quant à ſa philoſophie on l'a preſque toujours ou trop louée, ou trop critiquée.

L'obſcurité eſt ſur-tout le défaut qu'on peut lui reprochér. Cependant on le traitera avec moins de rigueur, ſi on ſe tranſporte au tems où il a vécu. Certainement il n'étoit pas prudent à un philoſophe de découvrir toujours ſa façon de penſer. Auſſi paroit-il affecter une grande briéveté, franchiſſant les idées intermédiaires, définiſſant rarement les mots, les employant dans des acceptions différentes, paroiſſant quelquefois ſe contredire, & ne prenant pas même toujours la peine de faire connoitre s'il parle en ſon nom, ou s'il rapporte l'opinion d'un autre. Alexandre, à qui une vanité puérile auroit fait deſirer d'être ſeul initié dans les ſciences, lui ayant reproché d'avoir donné quelques ouvrages au public, il répondit que c'étoit à-peu-près comme s'il ne les avoit pas donnés, parce qu'ils ne ſeroient entendus que de ceux à qui il en communiqueroit l'intelligence.

Vous voyez qu'il étoit partiſan de la double doctrine. Le matin il enſeignoit la partie ſécrete de ſa philoſophie à un petit nombre de diſciples choiſis. Le ſoir il ouvroit ſon école à tout le monde, & il donnoit des leçons ſur la rhétorique, la poétique, la morale, &c.

Un événement a contribué encore à l'obſcurité de ſes écrits. Tant qu'Ariſtote a vécu, il a rarement permis que ſes ouvrages ſe répandiſſent dans le public. En mourant il les laiſſa avec ſa bibliotheque à Théophraſte qu'il choiſit pour ſuc-

ceſſeur. Celui-ci les légua à Nélée de Scepſis en Myſie. On croit qu'alors Ptolémée Philadelphe en acheta quelques-uns qui furent brûlés avec la bibliotheque d'Alexandrie. Les autres reſterent aux héritiers de Nélée, qui les enfouirent dans un caveau, de crainte de ſe les voir enlever par le roi de Pergame. Ils ne ſortirent de ce ſouterrain que plus d'un ſiecle après. Ils étoient donc fort mutilés, & ils ont encore été défigurés par des éditeurs qui ont entrepris de les réparer ſans les entendre.

Cette philoſophie ſi peu connue, a été enſeignée pendant des ſiecles; & plus elle a été enſeignée, plus elle eſt devenue obſcure. Un nuage de commentateurs s'eſt placé entre Ariſtote & nous. Ses paſſages ont été expliqués de mille manieres: l'ordre de ſes livres a été bouleverſé, & on ne peut plus reconnoître la route qu'il a ſuivi.

Enfin ceux qui les liſoient le regardoient les uns comme un impie, les autres comme un orthodoxe que la révélation auroit éclairé; & quelques-uns comme un ignorant à qui on ſeroit tenté de refuſer le ſens commun. En un mot, ce ſont toujours des hommes trop prévenus pour ou contre Ariſtote, qui ont entrepris d'en faire connoître les opinions: c'eſt par leur canal que ſa doctrine eſt venue juſqu'à nous.

On démêle dans ce philoſophe une grande érudition, un génie vaſte; & les ouvrages où on l'entend font regreter qu'on ne l'entende pas également dans tous. Quoique pluſieurs ſe ſoient perdus, il en eſt encore un grand nombre; & quand on ſonge qu'il étoit d'une ſanté délicate, qu'il a paſſé pluſieurs années de ſa vie au milieu

du tumulte d'une cour inquiete, & que depuis il a donné chaque jour pluſieurs heures à ſes diſciples, on a de la peine à comprendre comment il a pu ſuffire à tant de travaux.

La ſupériorité d'Ariſtote paroit ſur-tout dans les écrits où il a pu expoſer ſa penſée ſans myſtere. Tels ſont ſa rhétorique & ſa poétique. On conjecture qu'il les compoſa pour l'inſtruction d'Alexandre. Il y montre ce diſcernement fin qui eſt le caractere d'un goût éclairé. Les principes qu'il y établit, ſont, en général, vrais, & ont été adoptés par les meilleurs eſprits,

Sa logique eſt beaucoup moins bonne. On y admire à la vérité une grande ſagacité : mais on eſt fâché de voir qu'il s'arrête plus ſur le méchaniſme du raiſonnement, que ſur le raiſonnement même.

Sa phyſique, ſi on excepte l'hiſtoire des animaux, eſt le plus imparfait de ſes ouvrages. Il eût pu être, & il eût été un bon obſervateur; ſi l'uſage ne l'eût pas condamné, comme tous les autres philoſophes, à deviner la nature. Il fit donc un ſyſtème. Il eſt vrai que cette partie de ſa philoſophie pouvoit être moins défectueuſe, qu'elle ne le paroît aujourd'hui : car c'eſt elle qui a été la plus défigurée.

Ce qui lui fait le plus de tort, c'eſt l'infidélité avec laquelle il a expoſé les opinions des autres, afin de les réfuter plus facilement. Il ne lui eût pas été impoſſible d'être plus fidele, & en même tems bon critique. Mais il n'imagina de combattre tous les philoſophes, que dans le deſſein de paroître dire mieux, quoiqu'il n'eût rien de mieux à dire. Ambitieux de fonder une ſecte qui fit ou-

blier toutes les autres, il reſſembloit, dit Bacon à ces princes ottomans, qui ne penſent régner en ſûreté qu'après avoir fait périr tous leurs freres.

Il rejeta avec raiſon les idées intellectuelles de Platon, les nombres de Pythagore, les élémens d'Anaxagore, les atomes de Leucippe. Il ne ſubſtitua cependant à des notions vagues & abſtraites, que des notions auſſi vagues & auſſi abſtraites.

Je ne me propoſe pas de vous expoſer toutes ſes opinions: je n'en veux parler, que pour vous faire connoître ſa maniere de raiſonner, & pour vous mettre en état d'en obſerver l'influence ſur l'eſprit prétendu philoſophique des ſiecles poſtérieurs. C'eſt, comme nous l'avons déjà remarqué; le ſeul point de vue ſous lequel l'étude des ſyſtêmes anciens peut être curieuſe & utile.

Les principes, dit Ariſtote, ſont ce qu'il y a de premier, ce par quoi toutes choſes ſont. Ainſi ils ne naiſſent pas les uns des autres, ni de rien qu'on puiſſe ſuppoſer leur être antérieur.

Il faut qu'il y ait de pareils principes, puiſqu'il exiſte quelque choſe; & il faut qu'il y en ait de contraires, puiſque les choſes s'engendrent & périſſent.

Mais combien y en a-t-il? Il ſeroit embarraſſant d'en admettre une infinité. Ce ne ſeroit pas aſſez non plus de n'en admettre que deux. Comme ils ſeroient oppoſés, ils ne produiroient rien: ils ſe détruiroient au contraire. Il y en a donc trois, & ce ſont la matiere, la fortune & la privation.

La matiere eſt ce qui n'eſt, ni qui, ni quoi,

ni combien grand, ni ce par quoi l'être eſt déterminé. C'eſt-à-dire, que la matiere n'eſt rien par elle-même. C'eſt ſeulement un ſujet vague qui peut devenir quelque choſe. Ce ſujet n'eſt point corps, parce qu'il n'a ni quantité, ni qualité d'aucune eſpeœ: mais il devient corps auſſitôt qu'il eſt doué de quantité & de qualité.

Vous voyez que cette matiere incorporelle d'Ariſtote n'eſt que le corps même, conſidéré en faiſant abſtraction des qualités qui lui ſont propres. Cependant ce philoſophe s'applaudit de cette découverte & il ne néglige rien pour prouver que la matiere incorporelle eſt le prince des corps.

Les formes ſont d'autres idées abſtraites qu'il réaliſe encore. Elles ne ſont autre choſe que les qualités qu'il a enlevé aux corps lorſqu'il a fait des abſtractions. Il a détruit les corps en leur enlevant ces formes, & il n'eſt reſté qu'une matiere incorporelle: en rendant ces formes à cette matiere, elle redevient corporelle, & les corps ſe reproduiſent. Voilà la génération des choſes. Elle n'eſt qu'un ouvrage de l'imagination, qui refait ce qu'elle a défait.

Les formes naiſſent & meurent. Ce qui eſt noir par exemple, ne devient blanc, que parce que la forme du noir eſt détruite, lorſque la forme du blanc ſe produit. C'eſt ainſi que les contraires viennent de leurs contraires; & c'eſt, autant qu'on le peut comprendre, tout le myſtere du troiſieme principe qu'Ariſtote nomme la privation.

De ce que les corps ſont produits par la réunion de la forme à la matiere, c'eſt une conſéquence que la nature des ſubſtances corporelles ſoit dans

ces deux principes réunis. C'eſt auſſi ce que dit Ariſtote: & il veut que cette nature ſe trouve plus dans la forme que dans la matiere; parce qu'en effet, les corps ne ſont ſenſibles que par leurs formes, c'eſt-à-dire, par leurs qualités. Il eſt évident que ce langage, bien apprécié, ne nous apprend rien. Paſſons à d'autres principes de ce philoſophe.

Les corps ſont mus. Donc, conclut-il avec raiſon, il y a un premier moteur immobile: car autrement il faudroit admettre une progreſſion de cauſes à l'infini. Cependant il ne conçoit pas que le mouvement ait commencé: il ne prouve même que le premier moteur eſt éternel, que parce qu'il n'imagine pas, comment le mouvement ne le ſeroit pas lui-même: & il en infere que l'univers a toujours été & ſera toujours tel qu'il eſt. N'eſt-ce pas là reconnoître une progreſſion à l'infini?

Dès que le premier moteur eſt immobile, il eſt immatériel. Comment donc meut-il la matiere? comme l'ame meut ſon corps: & à cette comparaiſon, Ariſtote ajoute des explications qu'on n'entend pas.

Après avoir donné du mouvement une définition fort obſcure, il en diſtingue de deux ſortes: l'un en ligne droite, l'autre en ligne courbe. Le premier appartient aux choſes ſublunaires, qui ſont peſantes ou légeres, parce qu'elles s'approchent du centre, ou qu'elles s'en éloignent. Le ſecond appartient aux choſes céleſtes qui ne ſont ni peſantes ni légeres, parce qu'elles ſe meuvent toujours à une égale diſtance du centre.

Sur ces principes, qu'il eſt inutile de réfuter,

il détermine le nombre des élémens dont les choſes ſublunaires doivent être formées. La terre eſt un élément peſant, le feu eſt un élément léger. Entre ces deux eſpeces, il en pouvoit diſtinguer une infinité d'autres, & il ſe borne à deux: l'eau qui tient de la légéreté du feu, mais qui participe plus de la peſanteur de la terre; l'air qui tient de la peſanteur de la terre, mais qui participe plus de la légéreté du feu. Il n'y a donc que quatre élémens des choſes ſublunaires: la terre, l'eau, l'air, le feu.

Or, les cieux, ſelon lui, ne ſont ni peſans ni légers. Ils ne ſauroient donc être compoſés de ces quatre élémens: & il imagine pour les choſes céleſtes, un cinquieme élément, qu'il nomme quinteſſence.

Dès qu'au-delà de la lune, il n'y a qu'un élément, le combat des élémens n'y peut avoir lieu. Les choſes céleſtes ne ſont donc jamais altérées par des principes contraires. Elles ne ſont donc ſuſceptibles ni de génération, ni de corruption, ni d'accroiſſemens, ni de décroiſſemens. Les cieux ſont donc incorruptibles.

Le premier moteur, qu'Ariſtote nomme Dieu, ne s'occupe que des choſes incorruptibles ou céleſtes. Relégué dans les cieux, il abandonne aux élémens & à la fortune les choſes ſublunaires. Il ne donne lui-même aucun mouvement à celle-ci, & elles ſe meuvent uniquement par une eſpece de ſympatie avec les choſes céleſtes.

L'ame eſt une entéléchie, c'eſt-à-dire, autant qu'on peut conjecturer, le principe actif de tout ce qui ſe produit en nous. Or, ſur ce que nous végétons, nous ſentons, nous raiſonnons. Ariſ-

tote distingue dans cette entéléchie trois facultés, la végétative, la sensitive & la raisonnable.

Quoique ces trois facultés ne fassent, selon lui, qu'une seule ame, il pense que les deux premieres meuvent avec la dissolutions du corps: & il distingue dans la troisieme, deux parties, un entendement passif qui apperçoit les formes des objets & qui est mortel, & un entendement actif qui conçoit & qui est immortel.

Il ne s'explique point clairement sur l'origine de ces parties de l'ame. Dans ses principes, l'entendement actif ne peut émaner ni de Dieu ni de l'ame du monde; & il paroît supposer une intelligence éternelle qui est dans toute l'espece humaine. Cette intelligence est le principe d'où il tire la partie immortelle de chaque ame, & où il la fait retourner après la mort.

Je passe rapidement sur ces opinions. Il me suffit de vous prévenir, que les formes d'Aristote, sa matiere, ses quatre élémens, sa quintessence, ses ames végétatives, sensitives & raisonnables ont été pendant des siecles, tout ce qu'on croioit avoir de mieux en philosophie.

Théophraste d'Erisse, ville de l'isle de Lesbos, enseigna dans le Lycée après la mort d'Aristote. Versé dans tous les genres de littérature, il parloit avec autant d'éloquence que de clarté. Il eut jusqu'à deux mille disciples, parmi lesquels on compte Démétrius de Phalere. Il fut généralement estimé, & sur-tout, infiniment cher aux Athéniens. Il nous reste peu de ses ouvrages, quoiqu'il ait beaucoup écrit. Il paroît qu'il ne suivoit pas servilement les opinions d'Aristote. Il est

mort

mort dans la quatre-vingt-cinquieme année de ſon âge, 286 ans avant J. C.

Après lui, on ne compte plus dans le Lycée que cinq philoſophes qui ont ſucceſſivement tenu l'école. Le premier & le plus célébre eſt Straton dont nous n'avons aucun ouvrage. Les autres ſe ſont ſuccédés dans cet ordre : Lycon, Ariſton, Critolaüs, Diodore. Vous ſavez que les ſectateurs d'Ariſtote ont été nommés péripatéticiens, parce que d'ordinaire ils agitoient les queſtions en ſe promenant.

CHAPITRE XXII.

Des pyrrhoniens ou ſceptiques.

PENDANT qu'Ariſtote jettoit les fondemens du péripatétiſme, Pyrrhon d'Elide s'élevoit contre toutes les ſectes, croyant trouver la tranquilité de l'ame dans l'indifférence que le ſcepticiſme ou un doute univerſel paroît devoir produire.

Si nous conſidérons cette multitude de ſectes qui ſe combattoient ſans rien établir nous comprendrons que le ſcépticiſme ne pouvoit manquer de s'introduire. En effet, dans un tems où l'on connoiſſoit ſi peu l'art de raiſonner, il étoit naturel de remarquer d'abord la foibleſſe de l'eſprit humain, de l'exagérer enſuite, & de finir par dire qu'on ne peut rien ſavoir. Pour éviter cet excès, il eût fallu avoir beaucoup médité ſur les

facultés de l'entendement, & ſur les choſes à notre portée, ce qu'on n'avoit point fait encore.

Pyrrhon dans ſa jeuneſſe ayant eu occaſion de lire les ouvrages de Démocrite, goûta ſi fort ce philoſophe, que depuis il en parla toujours avec de grands éloges. Il crut apprendre de lui, que nous ne ſaurions connoître les vraies qualités des choſes; que ce que nous prenons pour réel n'eſt qu'apparence; & qu'il n'y a de réalité que dans notre maniere de ſentir. Ce fut vraiſemblablement d'après ces principes, qu'il forma le projet d'attaquer tous les dogmatiſtes, & d'établir qu'on ne peut s'aſſurer d'aucune vérité.

Diſciple enſuite de Driſon, fils de Stilpon, & inſtruit par ce maître dans l'art ériſtique que profeſſoit la ſecte de Mégare, il ſe confirma dans ſon premier deſſein, parce qu'il ſe ſentit plus capable de l'exécuter.

Enfin il puiſa dans la ſource de l'art ériſtique: car Anaxarque, qui fut auſſi ſon maître, lui enſeigna les opinions de Xénophane, de Parménide & de Zénon d'Elée. Or la doctrine de ces philoſophes étoit une des plus favorables au ſcepticiſme; puiſqu'ils rejetoient le témoignage des ſens, & qu'ils étoient de tous les ſophiſtes les plus propres à prouver également le pour & le contre.

Pyrrhon ſuivit Anaxarque dans les Indes; & on peut conjecturer que les converſations qu'il eut avec les gymnoſophiſtes, contribuerent à l'entretenir dans ſon doute. Plus il voyoit de ſectes différentes, moins il lui étoit poſſible d'en choiſir une. D'ailleurs il eſt vraiſemblable qu'il ne voyageoit que pour ſe confirmer dans le parti qu'il avoit déja pris.

Il avoit naturellement l'eſprit juſte, aſſez du moins pour diſcerner le faux des opinions des autres, & il les combattoit avec beaucoup de clarté. Il paroiſſoit d'autant plus clair que les dogmatiſtes l'étoient moins; & pour être entendu, il n'avoit qu'à faire voir qu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes. N'ayant point d'opinion; il n'avoit rien à prouver, & les opinions de toutes les ſectes ſembloient ramener à ſon doute. Il faut convenir qu'il étoit moins déraiſonnable de douter de tout avec lui, que de croire quelque choſe avec les autres philoſophes de ſon ſiecle.

Les Pyrrhoniens ne rejetoient abſolument ni le témoignage des ſens ni celui de la raiſon, quoique les dogmatiſtes le leur ayent reproché: ils les regardoient comme des guides que nous devons ſuivre proviſionnellement, en attendant la certitude à laquelle ils ne nous conduiront jamais. Ils diſoient donc, qu'avec leur ſecours, il n'eſt pas poſſible d'arriver à des vérités certaines. Ils rapportoient les différentes opinions qu'on enſeignoit dans les écoles. Ils oppoſoient ſecte à ſecte, raiſonnement à raiſonnement: & ils inféroient qu'on ne ſait rien. Leur concluſion ordinaire étoit l'un n'eſt pas plus vrai que l'autre.

Les moyens qu'on avoit imaginé juſqu'alors pour ſe conduire dans la recherche de la vérité, les regles qu'on avoit donné ſur la logique, les détails où l'on étoit entré ſur les ſyllogiſmes, &c. fourniſſoient aux ſceptiques des avantages dont ils ſurent profiter. Rien n'étoit en effet plus frivole que toutes ces méthodes. Aucune n'alloit au vrai, parce qu'aucune ne remontoit à l'origine & à la génération des idées.

Les ſceptiques qui en ſentirent le foible, revenoient toujours à leur concluſion : on ne peut rien ſavoir. Il eût ſans doute été plus ſage de dire : on ne peut rien ſavoir avec les anciennes méthodes ; mais ne feroit-il pas poſſible de s'en faire une meilleure ? & n'eſt-ce pas ce qu'il faudroit chercher.

Cependant le doute univerſel conduiſoit à des abſurdités, & les Pyrrhoniens devoient être d'autant plus abſurdes, qu'ils étoient plus conſéquens. Ils dirent, par exemple, qu'ils ne ſavoient s'il y a du bien, ou s'il y a du mal ; parce qu'en effet on ne peut aſſurer ni l'un ni l'autre, quand on veut abſolument douter de tout. Or, cette maniere de penſer eſt deſtructive de toute ſociété : on ne ſait plus s'il y a des vertus, s'il y a des vices, & tout devient indifférent. Quelque abſurde que ſoit cette conſéquence ; non-ſeulement les Pyrrhoniens l'adopterent, ils voulurent encore qu'elle fût une preuve des avantages qu'ils croyoient voir dans le ſcepticiſme.

Ceux, diſoient-ils, qui croient qu'il y a des choſes par leur nature bonnes & mauvaiſes, ſont tourmentés par le deſir des unes & par la crainte des autres. S'ils ſont heureux, ils appréhendent de ceſſer de l'être : s'ils ſont malheureux, ils ſe croient menacés de plus grands malheurs. Mais nous, ajoutoient-ils, qui ne ſavons pas s'il y a du bien ou s'il y a du mal ; nous ne connoiſſons ni la crainte, ni les deſirs, & nous jouiſſons d'une tranquillité parfaite.

Il ſemble que ces philoſophes aient imaginé qu'il ſuffit de dire qu'il n'y a ni bien ni mal, pour ſe rendre inſenſible à l'un & à l'autre. En vain

cependant s'appliquoient-ils à prouver qu'on ne ſait pas ſi les choſes ſont bonnes ou mauvaiſes en elles-mêmes : ils ne pouvoient pas ignorer qu'elles étoient bonnes ou mauvaiſes par rapport à eux : c'eſt en confondant ces deux manieres de les enviſager, qu'ils ont avancé des paradoxes, que le ſentiment & la plus légere réflexion détruiſent.

N'étant arrêtés ni par l'abſurdité, ni par le danger des conſéquences, ils tenterent de répandre des doutes juſques ſur l'exiſtence de la divinité même. Ils diſoient à la vérité, que comme citoyen, on doit reconnoître les dieux de ſa patrie, & les adorer : mais ils prétendoient que comme philoſophe on ne pouvoit aſſurer s'ils ſont ou s'ils ne ſont pas ; & que c'étoit encore le cas de dire, *je ne ſais*, ainſi que ſur toute autre queſtion. Ils ſe prévaloient des idées fauſſes que la ſuperſtition avoit répandu ; de l'ignorance des légiſlateurs qui avoient laiſſé ſubſiſter ces idées ; & du peu d'accord des dogmatiſtes, qui faiſoient Dieu chacun à leur maniere. C'étoit douter d'une vérité, parce que des peuples, des légiſlateurs & des philoſophes avoient mal raiſonné.

On avoit d'abord applaudi aux Pyrrhoniens : on ſe ſouleva contr'eux, quand on vit les conſéquences de leur doute ; & leur tranquilité parut ſe troubler. Alors ils chercherent à ſe faire un rampart des noms les plus illuſtres : & eux qui n'aſſuroient rien, ils oſerent aſſurer que tous les grands hommes avoient été ſceptiques ; Homere, les ſept ſages, Archiloque, Euripide, Xénophane, Héraclite, Démocrite, Socrate, Zénon

d'Elée, Platon même, & tous les Dialecticiens. Mais ſi on trouve dans tous ces philoſophes des maximes qui conduiſent au doute, il eſt certain qu'aucun d'eux n'a été véritablement ſceptique.

L'académie, après les changemens faits par Arcéſilas & ſur-tout, par Carnéade, devint un aſyle pour les ſceptiques. Forcés à déguiſer leurs ſentimens, ils ſe dirent académiciens, & ces deux ſectes ſe confondirent. Pyrrhon eſt mort l'an 287 avant J. C., ou environ.

CHAPITRE XXIII.

De Zénon ou des Stoïciens.

DEPUIS Socrate, la Grece eſt toujours plus agitée. C'eſt un théatre qui s'ouvre à tous les genres d'ambition, & il eſt même difficile d'y être ſpectateur impunément. Les ſucceſſeurs de ce philoſophe ſe diſputent l'empire de l'eſprit, & ils combattent encore, lorſque ceux d'Alexandre ſe raviſſent tour-à-tour l'empire des armes. Cette contrée eſt tout à la fois livrée aux orateurs, aux ſophiſtes, aux philoſophes & aux ſoldats.

Il n'y avoit plus de patrie. Ce tems étoit paſſé où l'on cherchoit le bonheur ſur les traces des Miltiades, des Thémiſtocles, des Ariſtides: &c. On y vouloit arriver, ſans être citoyen, & toutes les écoles offrirent d'y conduire.

Cependant après s'être éloignés des affaires pour

étudier des opinions, les meilleurs eſprits chercherent le repos dans une vie obſcure ; perſuadés qu'il falloit auſſi peu ſe mêler des ſectes ; que des diſſentions des républiques. En effet, s'ils gémiſſoient de ne pouvoir être citoyens, ils devoient craindre de devenir philoſophes.

Un repos parfait parut donc l'état le plus heureux : façon de penſer, qui elle-même étoit un malheur, auquel on avoit été forcé par les circonſtances. Mais les philoſophes qui penſent d'après leur ſiecle, lors même qu'ils ſe flattent de l'éclairer, crurent voir dans ce repos le fondement du bonheur, & ils différerent ſur les moyens de ſe le procurer.

La philoſophie va donc prendre une nouvelle face, & cependant elle ne dira rien de nouveau. Ce ſera toujours le même fond d'idées : il ſe rapportera ſeulement à un bonheur qu'on promet davantage, & dont on jouit moins que jamais. C'eſt à cela que ſe réduit la révolution qu'il me reſte à vous faire connoître. Le fanatiſme d'une fauſſe ſageſſe, un maſque de vertu, une barbe & un bâton : voilà, dans l'âge dont je vais vous parler, ce qui attira ces mêmes regards que vous avez vu ſe fixer auparavant ſur Ariſtide & ſur Thémiſtocle.

La plus légere conſidération ſur les facultés de l'homme, ſuffit pour diſſiper ce fantôme de bonheur que les philoſophes croyoient trouver dans une tranquillité parfaite. Nous avons des beſoins. De ces beſoins, naiſſent néceſſairement des craintes & des deſirs. De ces craintes & de ces deſirs nait également la néceſſité d'agir : heureux ſi nos actions ſont dans l'ordre de nos devoirs ; mal-

heureux, ſi elles s'en écartent. Nous enlever comme Pyrrhon, nos craintes & nos deſirs, c'eſt nous anéantir. Auſſi ce philoſophe conſéquent diſoit-il que la vie & la mort ne ſont qu'une même choſe; & lorſqu'on lui demandoit pourquoi il ne mouroit pas: préciſément, répondit-il, parce que la vie & la mort ne ſont qu'une même choſe. Il répondoit avec eſprit; & cela paſſoit pour de la philoſophie.

Deux autres philoſophes entreprirent auſſi de montrer la route du bonheur & furent également de mauvais guides. Ils floriſſoient, ainſi que Pyrrhon plus âgé qu'eux, trois cens ans avant J. C. Avec un caractere oppoſé, ils chercherent une tranquillité parfaite par des moyens différens. D'un tempéramment mélancolique & d'une imagination forte, Zénon de Citium, ville de Chypre, ſe fit des principes ſublimes, mais triſtes & ſévéres; tandis qu'Epicure, doux & ſociable, parut ne donner que des leçons de volupté. L'un ſe plioit aux mœurs du tems, & devoit plaire par cette raiſon: l'autre les choquoit ouvertement, & devoit étonner & plaire encor. Tous deux ſe firent un grand nombre de ſectateurs, & fonderent des ſectes toujours jalouſes & toujours ennemies.

Zénon eut pour maître Cratès, le cynique, Stilpon & Diodore Cronus, de la ſecte mégarique, Xénocrate & Polémon de l'académie. Il s'appliqua d'abord à la dialectique, parce que c'étoit alors l'étude favorite des Grecs. Il entreprit enſuite de faire un ſyſtème pour ſervir de fondement à une morale, dont les Cyniques lui avoient donné les principes. Il fouilla pour cela

dans toutes les ſectes : il puiſa, ſur-tout, dans Héraclite & dans Platon : on peut dire encore qu'il dut beaucoup à Epicure ; car on remarque des opinions qu'il paroît n'avoir adoptées, que parce qu'il le vouloit combattre. Il enſeigna dans un portique d'Athènes, d'où ſes ſectateurs ont été nommés Stoïciens.

Avant tout, dit Zénon, étoit le chaos ; & le monde n'eſt que le chaos débrouillé. Il eſt formé de deux principes : l'un, actif, eſt une ame, qui agit en lui, & qui le meut ; l'autre, paſſif, eſt la matiere, qui par elle-même eſt indifférente à toutes ſortes de formes. De ces deux principes, il réſulte un ſeul tout, qui comprend l'univerſalité des choſes, & qui nage dans un eſpace immenſe. C'eſt un animal, formé d'un corps & d'une ame, & cet animal eſt proprement Dieu.

L'ame de ce tout eſt l'éther, ce feu qui habite dans la région la plus élevée, dans la circonférence des cieux, & qui delà, ſe répand dans toute la nature. Le corps eſt cette matiere groſſiere, qui, incapable de donner le mouvement, eſt propre à le recevoir.

Cette ame n'eſt point hors de ſon corps, elle n'eſt point hors du monde. Elle eſt dans tout ce que nous voyons, & dans tout ce que nous ne voyons pas. C'eſt un premier principe éternel & incorruptible, parce que rien ne ſe fait de rien, & que rien ne rentre dans le néant. Elle eſt par-tout ; connoît tout, regle tout : unique ſource de toute activité & de toute perfection, elle eſt ſouverainement parfaite.

D'abord enveloppée dans le chaos, elle ne l'a pas débrouillé par un acte libre de ſa volonté.

Mais toujours agiſſante par ſa nature, elle a enfin ſurmonté la réſiſtance de la matiere, & ce monde n'eſt que le réſultat de l'action du principe actif ſur le principe paſſif.

Cette ame ayant néceſſairement toujours la même activité, entretient l'ordre qu'elle a une fois établi : elle ſeule conſerve tout.

Elle agit de toute éternité, & le chaos commence à ſe débrouiller. Elle continue d'agir, & le chaos ſe débrouille encore, & parce que ſon action eſt toujours la même, le monde enfin s'acheve.

Son action eſt toujours rélative à l'état des choſes. Ce qui eſt produit dans un moment, eſt déterminé par ce qui a été produit le moment précédent ; & ainſi de ſuite, en remontant juſqu'au premier développement du chaos.

Il y a donc dans le monde un enchaînement de cauſes & d'effets. Par conſéquent, les choſes à chaque inſtant ſont ce qu'elles doivent être : elles ne ſauroient être autrement qu'elles ſont. Cet enchaînement eſt le deſtin à qui tout obéit ; non-ſeulement la matiere, mais encore cette ame qui eſt le principe actif de tout. Car Dieu ne peut rien faire que conſéquemment à ce qu'il a déja fait.

Le monde ou Dieu, comme nous l'avons dit, comprend tout ce qui exiſte dans l'eſpace. Il n'y a donc rien hors de lui, qui ait le pouvoir de le néceſſiter. Il agit uniquement par ſa nature : il eſt ſa néceſſité à lui-même, C'eſt par-là qu'il eſt libre.

Cette liberté s'étend à toutes les parties du monde, & par conſéquent à l'homme. Car ſi le

deſtin entraîne celui qui réſiſte, il ne fait que guider celui qui veut. L'homme obéit, ſemblable à un animal, qui, retenu par un cordon, ſuit parce qu'il le veut; mais qui ſuivroit encore, quand il ne le voudroit pas.

La matiere eſt éternelle. Elle ne croît, ni ne décroit; puiſque rien ne ſe fait de rien, & que rien ne rentre dans le néant. Invariable dans ſon tout, dans ſon eſſence, elle change dans chaque partie, à chaque inſtant. Elle eſt bornée, puiſqu'elle eſt circonſcrite par un vuide immenſe: mais ſes plus petites parties ſont diviſibles à l'infini, & par conſéquent ſuſceptibles d'une infinité de formes différentes.

C'eſt de cette diſpoſition ou changement que tout naît. Tout vient de Dieu, comme d'une ſemence qui contient tout. C'eſt une raiſon génératrice d'où ſortent les quatre élémens, la terre, l'eau, l'air & le feu.

Ces élémens ſe mêlent & ſe combinent d'une infinité de manieres. Ce qui n'eſt plus dans un corps, a paſſé dans un autre. C'eſt une circulation continuelle: mais pendant que chaque choſe ceſſe d'être ce qu'elle étoit, la matiere en général eſt toujours la même.

Au milieu de ces révolutions, le feu, comme plus léger, ſe porte à la circonférence, d'où il reflue vers le centre, pénétrant tout, animant tout.

Ce principe actif prend différens noms, ſuivant les différentes manieres dont on le conſidere. Dans l'air, c'eſt Jupiter; dans le feu, Vulcain; dans la terre, Veſta. On le nomme le monde ou la nature, lorſqu'on veut comprendre tout ce

qui exiſte : on le nomme deſtin, pour marquer plus particuliérement l'enchaînement des cauſes & des effets : enfin il prend les noms des dieux, qui ſe multiplient ſans nombre dans toutes les parties de l'univers ; parce que cette ame a développé le chaos, eſt par-tout.

Les aſtres ſont doués d'intelligence, puiſqu'ils ſont de feu, & que d'ailleurs ils ſe meuvent réguliérement. Ce ſont des dieux qui connoiſſent l'avenir, & qui l'annoncent même par des ſignes certains. Car leur action eſt liée à tout, puiſque tout eſt lié.

Le monde eſt ſphérique, & la terre eſt au centre. Les exhalaiſons de ce globe nourriſſent les aſtres. Elles s'épuiſeront, & le feu conſumant tout, le monde rentrera dans Jupiter. Alors ce Dieu, ſe repoſera quelque tems en lui-même : il s'enveloppera dans ſes propres penſées. Cependant, rendu à ſa premiere activité, il développera une autre fois le chaos. Ainſi le monde eſt né pour périr, il périra pour renaître, & ces révolutions ſe ſuccéderont ſans fin.

C'eſt ainſi, Monſeigneur, que les Stoïciens expliquent la génération des choſes. Voilà du moins le fond de leur ſyſtême. Vous y reconnoiſſez les principes que vous avez déja vu ailleurs.

Zénon, comme je l'ai dit, avoit été diſciple de Cratès. Il en goûta la doctrine, & il ne fit gueres que tranſporter le Cyniſme du Cynoſage au portique. Il conſerva même à-peu-près le vêtement de ſon maître. La principale différence qu'on a remarqué entre les Cyniques & les Stoïciens, eſt dans la fin qu'ils ſe propoſent : encore eſt-elle aſſez ſubtile. Ceux-là, a-t-on dit, veu-

lent aller au-delà de la nature, & ceux-ci la veulent dompter.

Quoi qu'il en ſoit, Zénon ne ſe borna pas à la morale. Il étoit trop ambitieux de ſe faire un nom, pour ne pas s'eſſayer dans tous les genres. Il voulut donc, comme les autres, expliquer la génération des choſes; & parmi les principes reçus, il choiſit ceux qui pouvoient ſervir de baſe à ſa morale.

Il dit que l'homme, étant compoſé d'un corps & d'une ame, eſt l'image de Dieu; & cela n'eſt pas étonnant, puiſqu'il eſt évident qu'il a fait Dieu à l'image de l'homme.

Si notre corps eſt, ſelon lui, formé d'une matiere groſſiere, l'ame eſt une portion de la divinité, une étincelle de ce feu céleſte, qui anime les aſtres.

Mais parce que les fibres de notre corps ne réſiſteroient pas à l'action d'un principe auſſi puiſſant, ce feu, en traverſant l'air, ſe refroidit un peu, & s'accomode par ce moyen à la foibleſſe de nos organes.

L'homme tient au tout dont il fait partie: il en ſuit les mêmes loix. Son ame, aſſujettie au deſtin comme Dieu, eſt libre comme lui. Car étant une portion de la divinité, elle agit uniquement par la nature qui lui eſt propre; & elle eſt, comme Dieu, ſa néceſſité à elle-même.

Elle n'eſt donc pas libre en ce ſens, qu'elle puiſſe faire ou ne pas faire enſorte que ſes actions ſoient abſolument indifférentes. Elle l'eſt en ce ſens, qu'elle obéit volontairement au deſ-

tin, auquel elle obéiroit encore, quand elle ne le voudroit pas.

Il faut ſe ſoumettre à cette loi. Ce n'eſt pas à nous à faire des reproches à la nature. Il n'arrive que ce qui doit arriver. Par conſéquent, il eſt ſage de ſouffrir ce que nous ne pouvons empêcher; & de ſuivre ſans murmure le Dieu qui nous conduit, & qui conduit avec nous le tout dont nous ſommes partie.

Le caractere du ſage eſt donc de tenir étroitement à ce tout. Le monde n'eſt pour lui qu'une cité, qu'une patrie, qu'une famille. Il ne ſe conſidere jamais à part. Quels que ſoient les événemens, rien ne lui manque, parce qu'il ſait que tout tent à la perfection du tout. Au lieu de déſirer que les choſes ſe conforment à ſa volonté, il demande qu'elles arrivent, comme elles arrivent, & il eſt heureux. C'eſt ainſi qu'il vit ſelon l'ordre du monde, ſelon la nature, ſelon Dieu, ſelon la vertu : car ce n'eſt-là qu'une même choſe exprimée différemment.

En ſuivant ces principes, le ſage ne conſidere le bien & le mal, que rélativement au tout. Ce qu'il trouveroit y être utile, eſt bien; ce qu'il trouveroit y être inutile, eſt mal.

Par conſéquent, le plaiſir & la joie, la douleur & le chagrin ne ſont rien dans le vrai : car ces choſes n'intéreſſent que l'individu, & ne ſont rien au tout.

Le plaiſir & la joie ſont tout au plus des acceſſoires du bien; la douleur & le chagrin ſont des acceſſoires du mal, Or, le ſage ne s'occupe pas des acceſſoires. Sans déſir & ſans crainte, rien ne l'agite, rien ne l'inquiéte, rien ne le

trouble. Son bonheur eſt en lui: il n'attend de dehors ni peine ni plaiſir. Il eſt impaſſible.

Vous voyez, Monſeigneur, que ce ſyſtême ne conduit qu'à l'enthouſiaſme. Ce ſont des principes, qui ont de quoi nous étonner. Ils nous élevent au deſſus de nous mêmes; & nous les trouvons magnifiques, parce qu'ils nous font plus grands à nos yeux. Zénon y conforma tout ſon extérieur. Il lui étoit plus facile d'avoir les apparences de cette ſageſſe ſublime, que d'en avoir la réalité même, & les apparences lui ſuffiſoient. Il pouvoit même, ſans hypocriſie. ſe donner pour ce ſage, parce qu'il pouvoit croire l'être en effet. Son imagination forte, ſon tempérament triſte, les applaudiſſemens, les contradictions mêmes, tout l'amenoit par degrés à jouer ce perſonnage, & peut-être à le jouer de bonne foi.

Il faut convenir que cette idée chimérique du ſage, eſt capable d'élever au deſſus du commun, une ame forte & courageuſe. On en a vu plus d'un exemple. Mais le faux de ces principes s'eſt montré ſenſiblement, ſur-tout dans ceux qui ſe diſant Stoïciens, n'ont conſervé de leur chef, que les grands mots, la démarche, le manteau, la barbe & le bâton. Cette ſecte a produit quelques grands hommes & beaucoup d'hypocrites.

Lorſque les Stoïciens étoient preſſés, ils avouoient qu'aucun mortel ne peut arriver à ce dernier dégré de ſageſſe, où ils plaçoient le bonheur, & que le plus ſage eſt ſeulement celui qui en approche de plus près: c'eſt-à-dire, que le plus ſage eſt celui qui approche le plus de l'état d'impaſſibilité.

Mais ſi nous étions tout-à-fait impaſſibles, ſerions-nous donc capables d'un ſentiment de bonheur? Pour être ſenſibles à la douleur, n'eſt-ce pas aſſez qu'elle ſoit un mal pour nous? Et parce que nous nous dirons qu'elle n'eſt pas un mal pour le tout, ſera-t-il en notre pouvoir d'y être inſenſibles.

Tels ſont les fondemens que les ſtoïciens ont cru devoir donner à la morale des cyniques. D'ailleurs tout eſt commun entre ces deux ſectes. Les maximes ſont les mêmes, ou à-peu-près. Si elles ſont outrées dans la bouche du Cynique, elles ſont frivoles & puériles dans celle du Stoïcien. Le Cyniſme, ſe bornant à la morale, a du moins l'avantage de ne pas s'égarer dans des principes de coſmogonie.

Zénon n'a pas mieux raiſonné ſur la logique. Il diſtingue deux parties dans cet art, la rhétorique & la dialectique. Il avoit coutume de repréſenter la rhétorique par la main ouverte, parce qu'elle aime à s'étendre, & la dialectique par la main fermée, parce qu'elle aime à reſſerrer les idées.

Il dit, que toutes nos connoiſſances viennent des ſens: mais il ne le dit que pour contredire Platon. D'ailleurs il n'avoit aucune idée de ce principe. Il auroit mieux raiſonné s'il avoit été capable de le connoître & d'en ſuivre les conſéquences. Sa dialectique, comme celle des autres philoſophes, n'étoit que l'art d'abuſer des mots.

Les Stoïciens ont été en général des ſophiſtes très-ſubtils: leur goût pour les paradoxes leur faiſoit un beſoin de l'être. De ce que, ſelon eux, le bien n'eſt que ce qui eſt relatif à l'avantage

tage du tout; ils ont conclu qu'il n'y en a pas un plus grand, ni un moindre, parce que les choſes ſont utiles au tout, ou inutiles. De conſéquence en conſéquence ils ont dit enſuite : donc il n'y a pas de milieu entre le vice & la vertu : donc toutes les fautes ſont égales : donc celui qui a une vertu, les a toutes : donc il n'y a proprement qu'une vertu, & c'eſt d'obéir volontairement au deſtin.

Ils croyoient confirmer ces paradoxes, en diſant encore : il n'y a pas un vrai plus vrai, un faux plus faux. Donc il n'y a pas un bien plus bien, un péché plus péché. Qu'on s'écarte peu ou beaucoup de la route qu'on doit prendre, on eſt également hors du chemin.

Enfin les ſophiſmes des Stoïciens ont dégénéré en puérilités, pour ne rien dire de plus. Je n'en donnerai qu'un exemple. *Rat eſt une ſyllabe. Or, un rat a mangé le fromage. Donc une ſyllabe a mangé le fromage.* Repréſentez-vous de pareils propos dans la bouche de ces philoſophes qui fiers de leur ſageſſe, diſoient, avec tous les autres, que la philoſophie eſt la ſcience des choſes divines & humaines.

Zénon, âgé de plus de 80 ans; ſe donna la mort, après une chûte où il ſe caſſa le doigt. Les Stoïciens avoient pour principe, que la vie & la mort ſont au nombre des choſes indifférentes; que l'ame du ſage remonte au feu céleſte, d'où elle tire ſon origine; & qu'il doit ceſſer de vivre, lorſqu'il ceſſe d'être utile au tout. Quant aux ames des autres hommes, ils les faiſoient errer quelque tems dans l'air, d'où ils les conduiſoient dans la lune pour achever

de ſe purifier. Mais je vous arrête trop long-tems ſur ces miſeres.

Les ſucceſſeurs de Zénon, qui ont eu le plus de réputation, ſont Cléanthe, Chryſippe & Poſidonius. Cette ſecte a eu parmi les Romains d'illuſtres partiſans.

CHAPITRE XXIV.

Conſidérations ſur le bonheur & ſur les opinions des philoſophes à ce ſujet.

AVANT de paſſer à Epicure, dont il me reſte à parler, je crois à propos de conſidérer, d'un coup d'œil les différentes opinions des philoſophes ſur le bonheur, & les idées que nous devons nous en faire nous-mêmes.

On diſtingue deux ſortes de plaiſirs ; ceux de l'ame & ceux du corps. Mais, quoiqu'au premier coup d'œil, cette diſtinction paroiſſe naturelle, elle n'offre certainement pas des idées bien préciſes.

Les plaiſirs n'appartiennent qu'à ce qui ſent. Il n'y en a donc point pour le corps.

Tous ſont l'effet de quelque mouvement dans les organes, & ce mouvement ſe paſſe dans les organes extérieurs, ou dans les organes intérieurs.

Lorſque le mouvement ſe fait dans les organes extérieurs, on a dit, le plaiſir appartient au

corps ; lorſqu'il ſe fait dans les organes intérieurs, on a dit, le plaiſir appartient à l'ame. Il eſt évident que ſi dans l'un de ces cas, il appartenoit au corps, il lui appartiendroit dans les deux. Une diſtinction auſſi mal faite, a occaſionné beaucoup de mauvais raiſonnemens. Eſſayons de nous faire des idées plus exactes.

Tout ce que nous pouvons remarquer en nous, n'eſt, dans le principe, que différentes manieres de ſentir, & vous connoiſſez toutes les formes que prend la ſenſation. C'eſt d'elle que naiſſent toutes nos idées, tous nos plaiſirs, toutes nos facultés. A meſure qu'elle ſe développe, notre moi ſe développe avec elle, il s'étend pour ainſi dire, & les ſentimens agréables ſe multiplient.

Les uns ſe bornent à ce qui ſe paſſe en nous, quand la ſenſation eſt uniquement déterminée par l'action des objets ſur les ſens : je les nommerois plaiſirs de ſenſation. Les autres s'étendent à toute la faculté de ſentir : ils l'occupent toute entiere : ils ſont dans l'exercice de toutes les facultés. Je les nommerois plaiſirs de réflexion. Tous les ſentimens agréables peuvent ſe rapporter à ces deux claſſes.

Lorſque Thémiſtocle arrive aux jeux, le ſpectacle qui s'offre à lui, n'eſt d'abord qu'un plaiſir de ſenſation. Mais lorſqu'il remarque tous les regards qui ſe tournent ſur lui, Salamine alors ſe retrace à ſa mémoire : il voit l'amour des Grecs, la conſidération de l'étranger, ſon nom porté aux deux bouts de la terre, & tranſmis à la poſtérité la plus reculée. Il ſemble que les ſentimens de toute cette multitude qui l'envi-

ronne, viennent ſe réunir en lui avec la promptitude du coup d'œil qui les exprime. Ce plaiſir de réflexion eſt ſans doute le plus délicieux : & c'eſt uniquement par ce qu'il remue l'ame toute entiere ; au lieu que l'autre n'a fait que l'effleurer.

Après avoir fait cette diſtinction, voyons comment nous ſommes déterminés à rechercher toujours quelque plaiſir.

Le beſoin n'eſt que la privation d'une choſe, que nous jugeons ou que nous ſentons au moins confuſément nous être néceſſaire. Il eſt accompagné d'un malaiſe ou d'une inquiétude, qui détermine les facultés de l'ame ou du corps vers un objet ; & c'eſt par ce moyen que les deſirs & les paſſions naiſſent. Je ne fais que vous rappeller ce que vous ſavez déjà.

On peut également diſtinguer des beſoins de ſenſation & des beſoins de réflexion. Le malaiſe que ceux-là nous font éprouver, paroit ſe renfermer dans un organe : tel eſt le ſentiment de la faim. Au contraire, l'inquiétude, qui accompagne les autres, ſemble remuer toutes les facultés, ſe répandre par-tout avec l'ame, & remplir toute la capacité du corps. Tel eſt l'amour de la conſidération dans une ame forte & courageuſe.

Ce malaiſe, cette inquiétude ſont une peine, un commencement de douleur. Que ces ſentimens durent, ils deviennent des tourmens, des chagrins cruels, qui peuvent conduire au tombeau.

C'eſt déjà un bien que de diſſiper ce malaiſe. Mais la jouiſſance de l'objet qu'on a déſiré, y ajoute un nouveau bien, des ſentimens agréables :

ſentimens qui ont plus de vivacité, à proportion qu'ils appartiennent plus à la réflexion qu'à la ſenſation. Régulus affronte une mort certaine: il périt dans les tourmens. Cependant il a joui quelques jours de la gloire, & ces jours ſont plus délicieux pour lui, qu'une plus longue vie, où il eût toujours ſenti le beſoin de cette gloire, ſans jamais le ſatisfaire. Voilà le bonheur. En effet, on eſt heureux, toutes les fois qu'on chaſſe un beſoin par des ſentimens agréables: & quand ce beſoin a été le plus grand, quand les ſentimens ont été les plus vifs, que reſte-t-il à déſirer? on a ſuffiſamment vécu.

Les poſitions, comme celle de Régulus, ne ſont pas communes. Mais quelles que ſoient les circonſtances où nous nous trouvons, il eſt certain que nous ſommes plus ou moins heureux, toutes les fois que nous avons des ſentimens agréables. Le bonheur ſuppoſe donc des beſoins & des moyens pour les ſatisfaire. Avec des beſoins qu'on ne peut ſatisfaire, on eſt malheureux: on le ſeroit encore dans une abondance, qui prévenant tous nos beſoins, ne nous laiſſeroit pas le tems de les ſentir: c'eſt donc dans le paſſage alternatif des beſoins ſentis à la jouiſſance, & de la jouiſſance à d'autres beſoins ſentis pour jouir encore, que conſiſte tout le bonheur auquel nous pouvons prétendre.

Un état n'eſt proprement riche que par les denrées qui ſe conſomment pour ſe reproduire, & qui ſe reproduiſent pour ſe conſommer. Voilà l'image de notre bonheur: manquer & recouvrer, manquer encore & recouvrer encore, & ainſi tant que nous vivons.

Ce repos parfait, cette tranquillité inaltérable, qui faiſoit retentir les écoles de la Grece, n'eſt donc qu'une illuſion à laquelle ſe livroient des enthouſiaſtes; & leurs déclamations prouvent ſeulement qu'ils n'étoient pas heureux.

Tant que la Grece fut occupée du ſoin de ſe donner des loix, on ne diſputa point ſur le bonheur: mais on le chercha avec ſuccès; & ſi on eût demandé en quoi il conſiſte, je m'imagine entendre les plus ſages répondre: *à être bon citoyen dans une république bien gouvernée.*

C'eſt au tems de Socrate que commencent les diſputes ſur le bonheur: dans ce ſiecle, où les Grecs, dégénérant de leurs premieres vertus, ceſſoient d'être citoyens; où les hommes de mérite, mis à l'écart, ne pouvoient plus ſervir leur patrie; où des haines mutuelles diviſoient des républiques mal gouvernées; & où Sparte elle-même étoit au moment de ſe corrompre.

De nouveaux déſordres s'accumulerent ſur ces déſordres, qui croiſſoient d'un jour à l'autre; & les Grecs, hors du chemin du bonheur, s'en éloignoient tous les jours davantage. Dans ces circonſtances, il étoit naturel qu'ils le cherchaſſent avec plus de paſſion que jamais: & puiſqu'ils le cherchoient inutilement, il étoit encore naturel qu'il s'élevât beaucoup de diſputes.

Socrate abandonnant aux dieux la contemplation de la nature, vouloit que le citoyen ſe renfermât dans les connoiſſances d'uſage, & dans cette vie active qui lui fait trouver ſon propre bien dans le bien général. Connoître ce qu'il eſt du devoir de connoître, aimer ce qu'il eſt du devoir d'aimer, étoit l'unique fin de toute

ſa morale. Un payen ne pouvoit certainement rien enſeigner de mieux pour le bonheur de l'humanité. Mais les Grecs n'étoient plus capables d'écouter de pareilles leçons.

Le plan de Socrate n'excluoit pas l'étude des arts & des ſciences utiles. Cependant il faut avouer que ce philoſophe n'accordoit point aſſez à la géométrie, à l'aſtronomie & à la phyſique. C'eſt peut-être parce que jugeant de ces ſciences d'après la maniere dont on les traitoit, il ne prévoyoit pas toute l'utilité qui en pouvoit naître.

Il y avoit deux objets dans ſa doctrine : l'un de nous faire chercher le bonheur dans une vie active, qui rapporte tout à la vertu ; l'autre de nous dégoûter des ſpéculations par l'impoſſibilité où nous ſommes de connoitre la nature des choſes.

Antiſthene, plus rempli du premier objet, condamna tout ce qui lui parut ſuperfluité ; & la plupart de nos beſoins ne furent à ſes yeux que des diſtractions, qui nous écartent du chemin de la vertu.

Ariſtippe au contraire s'occupa plus particuliérement du ſecond objet. Je ne ſais point, diſoit-il, ce que les choſes ſont en elles-mêmes, je ſais ſeulement que j'en reçois des ſenſations agréables ou déſagréables. Voilà tout ce qu'il y a de réel pour moi. Je dois donc ſonger à me procurer des plaiſirs, & je ſerai heureux, ſi j'y réuſſis.

Ces philoſophes s'occupoient uniquement de la morale : en conſéquence ils n'imaginoient pas que le bonheur pût être ſéparé de la vie active. Les dialecticiens, accoutumés à des ſubtilités :

ne pouvoient pas le voir de la même maniere. C'eſt pourquoi Euclide de Mégare le plaçoit dans un état unique, uniforme, & toujours le même.

Dans la vie active, l'ame, ſelon Platon, eſt aſſujettie à la matiere : elle eſt toujours agitée, toujours troublée. Dans la contemplation au contraire, elle s'échappe de ſa priſon, jouit d'elle-même, ſe ſuffit, découvre l'enchaînement des cauſes & des effets, embraſſe le ſyſtème du monde, & c'eſt là le bonheur.

Ce philoſophe ne mettoit pas au nombre des biens les avantages de la figure & de la fortune. Il croyoit ſeulement qu'ils pouvoient contribuer au bonheur par l'uſage qu'en fait un homme vertueux. Mais quand on ſonge que toute cette vertu eſt renfermée dans des connoiſſances frivoles, & qu'elle exclut la vie active, on ne ſait trop ce qu'il veut dire.

Ariſtote vouloit que les avantages de l'eſprit, de la figure & de la fortune concouruſſent au bonheur. S'il en demandoit trop, il exigeoit au moins une vie active, & en cela, il ſe rapprochoit de Socrate.

C'eſt après toutes ces tentatives que Pyrrhon imagina de mettre le bonheur dans une tranquillité parfaite, & que Zénon chercha cette tranquillité dans un état où le ſage ſeroit tout-à-fait impaſſible.

Enfin la queſtion ſur le bonheur a ſi fort diviſé les philoſophes, qu'on prétend avoir compté à ce ſujet juſqu'à deux cent quatre-vingt-huit opinions : c'eſt-à-dire, qu'être heureux, c'étoit, ſelon les uns, être Stoïcien ; ſelon d'autres,

être académicien, & les opinions ſe multiplioient comme les ſectes. Vous aurez de meilleurs guides, ſi vous ſuivez les Miltiades, les Thémiſtoclès, les Ariſtides, les Epaminondas, les Aratus.

CHAPITRE XXV.

D'Epicure.

EPICURE naquit à Gargétium en Attique, 342 ans avant J. C. Il ſe fixa à Athènes dans la trente-ſixieme année de ſon âge; & parce que tous les lieux publics étoient occupés par les autres philoſophes, il acheta une maiſon où il fit un jardin, & il y vécut avec ſes diſciples.

Toutes les ſectes, qui tenoient école dans cette ville, déclamoient contre la volupté, & le public applaudiſſoit. Ce n'eſt pas qu'il aimât, ou que même il comprît cette doctrine: mais il applaudiſſoit parce qu'il étoit étonné. L'oſtentation de ces prétendus ſages, lui en impoſoit, & d'ailleurs il s'amuſoit de leurs diſputes.

Epicure plaça le bonheur dans la volupté: c'étoit tout à la fois paroitre s'accommoder aux mœurs du tems, & combattre les philoſophes qu'on admiroit. A ces deux titres il devoit attirer l'attention, & il l'attira.

Dans ſa bouche néanmoins ce mot n'étoit qu'un piege: car d'après ſes principes, la volupté ne pouvoit ſe trouver que dans l'exercice des

la vertu : c'eſt parce qu'elle nous plait & qu'elle nous plait plus que d'autres plaiſirs, que nous lui ſacrifions.

Cette vérité eſt bien ſimple. Cependant on n'en voit aucune trace dans les philoſophes qui ont précédé Epicure ; & depuis elle a été fort combattue. D'un côté, les Stoïciens vouloient qu'on aimât la vertu pour elle-même ; & le plaiſir, ainſi que la douleur, n'étoit rien, ſelon eux. D'un autre, la volupté, à laquelle les Cyrénaïques rapportoient tout, n'étoit qu'un plaiſir de ſenſation ; & pour en jouir, ils ſe livroient indifféremment à tout ce qui peut faire une impreſſion vive & agréable. Cette doctrine ſeroit une ſource de déſordres dans la ſociété & de remords dans l'homme aſſez ſtupide pour la ſuivre.

La vérité eſt entre ces deux opinions. Epicure la montra, & il diſtingua deux choſes dans la volupté : l'exemption d'inquiétude, de trouble, de peine, de douleur ; & les ſentimens, qui, au moment de la jouiſſance, nous remuent agréablement, avec plus ou moins de vivacité. En effet, il eſt certain que ce ſont là les ſeuls motifs qui nous déterminent.

Ce philoſophe mit avec raiſon de la différence entre ces deux choſes. Il ſe repréſenta la premiere comme une volupté douce, qui répand le calme dans l'ame ; & la ſeconde, comme une volupté vive, qui cauſe toujours quelque émotion, & qui tend à produire le trouble.

Celle-là doit toujours être le principal objet de nos deſirs ; & nous ſommes heureux, tant que nous en jouiſſons. Celle-ci ne fait pas le bon-

heur : elle y peut ſeulement conduire, toutes les fois qu'elle eſt néceſſaire pour amener le calme dans l'ame. Il ne la faut donc pas rechercher pour elle-meme. Si vous remarquez bien cette diſtinction, vous ne confondrez pas les Epicuriens avec les Cyrénaïques. En effet, Epicure tiroit de ces principes les conſéquences ſuivantes.

„ Ce n'eſt pas dans le luxe qu'il faut cher-
„ cher le bonheur : peu de choſes ſuffiſent aux
„ beſoins de la nature. Le ſage trouve ſes com-
„ modités dans un bâtiment ſimple : une étoffe
„ commune le garantit des injures de l'air, les
„ mets les moins rares appaiſent également ſa
„ faim.

„ Le grand, qui ſe fait un beſoin de tout ſon
„ attirail, n'en impoſe qu'aux yeux du vulgaire.
„ L'apparence du bonheur eſt au dehors, l'ennui
„ le dévore au dedans. Il ſuccombe ſous le faix,
„ il ſouffre, & n'oſe ſe plaindre.

„ Parmi ceux qui ſoupirent après la grandeur,
„ il en eſt donc bien peu qui ſachent ce qu'ils
„ deſirent. Ils s'agitent, il ſe tourmentent pour
„ des ſuperfluités qu'ils n'obtiendront pas, ou
„ qui ne les rendront pas heureux.

„ Ce n'eſt pas qu'il faille toujours ſe garantir
„ de l'ambition. Il eſt beau d'occuper les pre-
„ mieres places avec des lumieres, du courage
„ & des vertus. Le calme, qu'un ſouverain
„ répand dans l'ame de ſes ſujets, paſſe bientôt
„ dans la ſienne. Il eſt heureux du bonheur des
„ autres.

„ Conſultez-vous donc. Si vous avez tout ce
„ qu'il faut pour conduire la république, ſoyez

„ ambitieux : autrement, vivez éloigné des af-
„ faires.

„ Cependant ne vous flattez pas que votre
„ choix quel qu'il ſoit, puiſſe jamais vous met-
„ tre à l'abri de toute peine. Enveloppé dans le
„ tourbillon des choſes, en vain vous voudriez
„ que rien ne nous remuât. Tout vous entraine,
„ parce que vous tenez à tout.

„ Dans un vaiſſeau que les flots agitent, eſt-
„ il une place où les ſecouſſes puiſſent ne ſe pas
„ faire ſentir ? Ne cherchons donc point à nous
„ rendre inſenſibles. Attendons-nous à des maux,
„ puiſqu'à chaque inſtant les chagrins, les infir-
„ mités, les maladies nous menacent.

„ Le ſage combine. Il ſe réſout à ſouffrir un
„ mal, pour ſe procurer un plus grand bien ;
„ & à ſe priver d'un bien, pour éviter un plus
„ grand mal. S'il cherche le plaiſir c'eſt un plai-
„ ſir éclairé ; & il le trouve dans la modération.
„ Sobre, il entretient la ſanté de ſon corps, ou
„ du moins il ſe garantit de bien des douleurs.
„ Citoyen vertueux, il eſt cher à ſa patrie, à
„ ſes amis, à l'étranger même. Ainſi, quelle
„ que ſoit ſa poſition, toujours des compenſa-
„ tions s'offrent à lui de quelque part. Il eſt
„ malheureux dans les tourmens, ſans doute,
„ il l'eſt moins cependant qu'un autre. Il ſait la
„ conſidération & l'amour qu'il inſpire : il voit
„ l'intérêt que les citoyens prennent à ſes maux :
„ il jouit des ſoins d'une multitude d'amis : &
„ ces idées, toujours préſentes à ſon eſprit, le
„ pénétrent d'un ſentiment vif & délicieux qui
„ paroit par intervalles, au moins, le dérober
„ à leur douleur.

„ Un bonheur permanent n'eſt pas fait pour „ l'homme. Suppoſons que la nature ſe changeât „ au gré des vœux inconſidérés de ceux qui pen- „ ſent qu'une exemption de tous ſoins nous ren- „ droit heureux, & réaliſons toutes les fictions „ de l'âge d'or, un printems éternel, un ciel „ toujours pur & ſerein, des fruits qui naitroient „ ſous nos pas, des champs qui préviendroient „ nos deſirs, &c. Alors, ſans art, ſans ſcien- „ ces, ſans études, ſans travail, en un mot, ſans „ aucun beſoin des choſes qui nous occupent au- „ jourd'hui, vous n'auriez point de leçons à „ prendre, je n'en aurois point à vous donner: „ mais bientôt dégoutés d'un état qui n'auroit „ du bonheur que le nom, nous redemande- „ rions & notre terre, & nos charrues, & nos „ leçons.

Tel eſt, Monſeigneur, l'eſprit de la morale d'Epicure. La concluſion qu'on en peut tirer, c'eſt que nous n'avons qu'à remplir nos devoirs, & nous nous trouvons bien comme nous ſommes. Vous voyez que ce philoſophe s'eſt également écarté des Stoïciens & des Cyrénaïques.

Un mot peut faire la fortune d'un ſyſtême. Au cri de volupté, on accourut au jardin d'Epicure. Un autre cependant étoit encore favorable à ſon deſſein, c'eſt celui de tranquillité dont retentiſſoient les écoles des Stoïciens & des Sceptiques. Ce philoſophe dit donc avec eux, que le bonheur eſt dans la tranquillité de l'ame: mais il le dit dans un ſens bien différent.

Convaincu que nous ſommes nés pour agir, & par conſéquent pour ſentir & pour croire, il ne ſongea qu'à régler notre ſenſibilité & nos opi-

nions. Or, le calme auquel il invitoit n'eſt, comme nous venons de le voir, qu'un état moins agité, où le ſage, compoſant les biens & les maux, cherche ce qui peut être utile, & ſe refuſe à ce qui peut nuire. Les mots de *repos*, *tranquillité*; devenus fort à la mode, étoient propres à ſon objet, & il les adopta.

Se propoſant d'écarter toutes les craintes capables de nous troubler, il s'appliqua ſur-tout à diſſiper celle de la mort. Si vous êtes malheureux, diſoit-il que regrettez-vous? La mort finira vos maux. Pouvez-vous compter que l'avenir faſſe pour vous ce que le paſſé n'a pas fait? Ne prévoyez-vous pas que vos pertes s'accumuleront avec vos années, & que le tems ne les réparera pas. Si au contraire vous êtes heureux, ſi vous avez vécu dans l'affluence des biens, s'il en eſt peu qui vous aient échappé, qu'attendez-vous encore? Sortez de la vie comme on ſort d'un feſtin. Tout s'uſe inſenſiblement pour vous: ce qui vous a plu ceſſe de vous plaire, & cependant la nature n'a plus de nouveaux plaiſirs à vous donner. Vous verriez donc avec dégoût toujours les mêmes choſes, ſi vous viviez pluſieurs ſiecles, & avec plus de dégoût encore, ſi vous ne mouriez pas. Cependant un autre doit venir pour qui tout ſera nouveau. Cédez une place qu'on vous a cédé: cédez la lui, elle n'eſt plus à vous: vous devez mourir pour qu'il vive. C'eſt ainſi que la nature ſe répare.

Leucippe & Démocrite ne demandoient pour produire le monde, que de la matiere & du mouvement. Epicure adopta leur ſyſtême, & il en tira deux conſéquences: la premiere, qu'aucune

intelligence n'a préſidé à la formation de l'univers; & la ſeconde, que n'étant nous-mêmes que le réſultat d'un certain nombre d'atomes combinés d'une certaine maniere, nous ceſſons d'être lorſque cette combinaiſon ceſſe. Tout meurt donc en nous: la mort, par conſéquent, n'eſt rien; & après cette vie, nous n'avons rien à craindre, comme nous n'avons rien à eſpérer. Voilà le motif qu'avoit Epicure, lorſqu'il a choiſi ce ſyſtême.

S'il eût été plus éclairé, il eût offert un Dieu juſte à l'homme qui remplit ſes devoirs, & il n'eût laiſſé les frayeurs qu'aux coupables. Mais pour les enlever également à tous les hommes, il fait préſider à la formation de l'univers, le haſard, un mot vuide de ſens. Avec ce mot, il veut, ſans une cauſe intelligente, former un ouvrage où tout annonce une intelligence infinie. Les atomes ſont chacun ſéparément incapables de ſentiment, & il croit produire le ſentiment après les avoir combinés d'une certaine maniere: comme ſi cette combinaiſon, qui n'eſt que le réſultat des différentes poſitions où ces atomes ſont les uns par rapport aux autres, pouvoit être le ſujet de la penſée. Les études que vous avez fait, vous font voir, Monſeigneur, l'abſurdité de ces principes. Je ne m'arrêterai donc pas davantage à les réfuter; & je vais vous expoſer le ſyſtême d'Epicure, puiſqu'il faut vous le faire connoître pour achever l'hiſtoire des opinions des philoſophes de la Grece.

L'univers eſt tout ce qui eſt. Il a toujours été & il ſera toujours. Il eſt même immuable en ce ſens qu'il ne peut rien acquérir, car rien ne ſe fait

fait de rien & qu'il ne peut rien perdre, car rien ne peut être anéanti.

On n'y peut diſtinguer que deux choſes : les corps, dont les ſens dépoſent l'exiſtence ; & l'eſpace, dans lequel ils ſe meuvent. La partie de l'eſpace que chacun d'eux occupe, ſe nomme lieu ; & les intervalles qu'ils laiſſent entr'eux, ſe nomment vuides.

Si les corps finis en nombre, nageoient dans un eſpace immenſe, ils ne ſe réuniroient jamais. Si les corps étoient infinis, & l'eſpace borné, il n'y auroit pas aſſez de lieu pour les recevoir. L'eſpace & les corps ſont donc également infinis.

Mais les choſes, qui tombent ſous les ſens, naiſſent, croiſſent & meurent. Il y a donc des élémens dont la réunion les forme, & dont la diſſolution les détruit.

Or, ſi ces élémens, tant qu'on les conçoit étendus, pouvoient eux-mêmes ſe réſoudre, ils ſe diviſeroient juſqu'à ce qu'ils ceſſaſſent d'être étendus. Il n'y auroit donc plus de corps : les corps tomberoient donc dans le néant. Concluons que les premiers élémens ſont indiviſibles. Nous les nommerons atomes.

Les atomes étant indiſſolubles, ils ſont tous d'une égale ſolidité ; & ils ne différent que par la grandeur, la figure & le poids. Quant aux autres qualités, telles que le chaud & le froid, elles n'appartiennent qu'aux choſes ſenſibles, & elles ſont uniquement l'effet de la combinaiſon des premiers élémens.

Les atomes ſe meuvent en vertu d'une force intérieure, que nous nous repréſentons dans la peſanteur.

Le vuide ne ſauroit leur oppoſer de réſiſtance. Ils parcourent donc en un inſtant le plus grand eſpace poſſible. On ne peut donc pas dire que les uns aient plus de vélocité que les autres.

Ils tombent d'abord perpendiculairement & parallélement. Or, s'ils continuoient à ſe mouvoir de la ſorte, ils ne ſe rencontreroient jamais. Il eſt donc néceſſaire de ſuppoſer encore qu'ils ont le pouvoir de décliner un peu de la ligne droite. Alors ils ſe choqueront, ſe réfléchiront, & ils ſeront mus dans toute ſorte de directions.

Dans ces différens chocs, ils ne ſe réfléchiront pas toujours. Comme il y en a de toutes les figures imaginables, & que chaque figure eſt commune à une infinité, ils s'embaraſſeront les uns les autres, & pluſieurs s'acrocheront. Il ſe formera donc déja de petits compoſés, qui ſeront moins mobiles que les élémens ſimples, & plus irréguliers. Par conſéquent, ils ſeront faits pour s'accrocher encore davantage, & il ſe formera quelque part une maſſe informe, où tout ſera pêle-mêle & ſans ordre.

Cependant le mouvement ne ceſſera pas dans cette maſſe. Par conſéquent, ſes parties ſe combineront de toutes les manieres, & enfin elles s'arrangeront avec ordre. Car l'ordre eſt au nombre des combinaiſons poſſibles.

Alors il y aura des corps de différentes eſpeces. Les uns ſeront plus denſes & les autres plus rares, ſuivant les interſtices que les parties laiſſeront entr'elles. Les uns auront plus de mouvement intérieur, les autres moins, ſuivant la figure des atomes dont ils ſeront compoſés, &

de ces différences, naîtront toutes les qualités des choſes ſenſibles.

Puiſque le mouvement ne ceſſe jamais, il n'y a point de combinaiſon, qui puiſſe ſe conſerver toujours la même. Les compoſés, qui ſe ſont faits, ſe défont, & de leurs élémens de nouveaux compoſés ſe font encore. Tout naît, tout méurt: la naiſſance d'une choſe eſt la mort d'une autre. C'eſt une ſuite de révolutions, qui n'a point eu de commencement, & qui n'aura point de fin.

Nous remarquons ces révolutions dans les objets qui nous environnent. Le monde n'y eſt pas moins ſujet: le mouvement, qui l'a produit, le détruira, & il s'en formera un nouveau.

L'eſpace eſt immenſe. Ce que le concours des atomes fait dans un endroit, il le fait donc dans d'autres. Il y a donc une infinité de mondes. Les uns commencent, les autres finiſſent: les uns ſont ſemblables, les autres différens.

La maſſe de la terre peſe, & ſon poids eſt le poids total des atomes dont elle eſt formée. Elle a donc d'abord tombé: mais elle a ceſſé de tomber, lorſqu'elle a eu aſſez de ſurface pour ſe ſoutenir ſur l'air inférieur, & que cet air contenu par les mondes environnans, n'a plus cédé. C'eſt ainſi qu'elle ſe ſoutient au milieu de notre monde. Elle a par conſéquent la forme d'un diſque, & il n'y a point d'antipodes.

Tous les corps continuent de peſer perpendiculairement vers le lieu où la terre s'eſt arrêtée. Or, c'eſt une ſuite de l'égalité de leur poids, que les moins peſans ſoient chaſſés par ceux qui le ſont davantage, & qu'ils s'élevent à proportion que leur figure eſt moins réguliere, & que le

mouvement primitif de leurs atomes eſt moins altéré. C'eſt de ces corps qui remontent, que ſe forment l'air, la matiere éthérée & les aſtres.

Tout étant ainſi arrangé, la terre produiſit d'abord des plantes, & enſuite des animaux de toute eſpèce. Effets du concours aveugle des atomes, ces premieres productions furent informes, ſans doute, & ne ſe conſerverent pas. Mais parce que dans un nombre infini de combinaiſons il faut que toutes combinaiſons ſe rencontrent, il nâquit enfin des plantes bien conformées & des animaux bien organiſés. Alors la terre, comme fatiguée, ſe repoſa, laiſſant à ces premiers individus le ſoin de ſe perpétuer.

Dès que la nature n'eſt que le concours aveugle des atomes, elle agit ſans deſſein. Ce n'eſt pas avec deſſein qu'elle nous a donné, par exemple, les organes des ſens. Nous nous ſommes trouvé des yeux, nous nous en ſommes ſervis pour voir: nous nous ſommes trouvé des oreilles, nous nous en ſommes ſervis pour entendre, &c.

Nous nommons ame ce qui eſt en nous le principe de la vie & du ſentiment. Or, nous ne ſentons, que parce que quelque choſe nous touche, & rien autre que le corps ne peut toucher ni être touché. L'ame eſt donc un corps, un corps ſubtil, à la vérité, un corps compoſé de parties d'air, de feu, des atomes les plus ronds & les plus mobiles.

Notre ame, notre moi n'eſt donc que le réſultat de pluſieurs atomes combinés. Or, la mort détruit cette combinaiſon. Le moi ceſſe donc, & nous ne ſommes plus.

Par un haſard, les mêmes atomes, dont je

ſuis formé, pourroient être une ſeconde fois combinés de la même maniere. Cependant ce ne ſeroit plus la même perſonne, parce que cette combinaiſon ne ſe ſouviendroit pas d'avoir exiſté.

Quelques queſtions ſuffiſent, Monſeigneur, pour réfuter ce ſyſtème. Comment les atomes, s'ils ſont de différentes figures, de différentes grandeurs, de différens poids, ſont-ils indiviſibles? comment peut-on aſſurer que rien ne rentre dans le néant, ſi c'eſt aſſez de diviſer les atomes, pour les anéantir? qu'eſt-ce que cette force intérieure, qui eſt en eux le principe du mouvement? comment parcourent-ils en un inſtant le plus grand eſpace poſſible? que ſignifient ces mots *un inſtant* & *le plus grand eſpace poſſible*? que veut dire Epicure, lorſqu'il dit que les atomes tombent? y a-t-il, dans un eſpace immenſe, un haut & un bas abſolus? ſur quoi dans cet eſpace immenſe leur chûte eſt-elle perpendiculaire? comment ont-ils le pouvoir de décliner? Qu'eſt-ce que l'air inférieur, qui eſt contenu par les mondes environnans? pourquoi, comme l'air ſupérieur, ne céde-t-il pas au poids de la terre? comment le concours fortuit des atomes a-t-il produit ſur ce diſque des plantes & des animaux? pourquoi ceſſe-t-il d'en produire? que veulent dire ces mots *la terre étant comme fatiguée*? enfin comment l'ame eſt-elle un compoſé d'atomes? parce que ces petits corps, qui ſont chacun privés de ſentiment, ſont fort ronds & fort mobiles, eſt-ce une conſéquence que leur combinaiſon devienne elle-même le ſujet du ſentiment & de la penſée?

Il eſt évident qu'Épicure raiſonne ſur des mots

auxquels il n'attache aucune idée. Voilà les élémens avec leſquels il s'imagine former une infinité de mondes. D'après ces vues générales on peut juger de la maniere dont il explique les différens phénomenes. J'apporterai pour exemple l'explication qu'il donne de la viſion.

Il n'y a point, dit-il, de corps, d'où il ne s'échappe toujours des corpuſcules. Souvent même ces exhalaiſons ſont aſſez groſſieres pour être apperçues. Il peut donc y en avoir de très-ſubtiles. Imaginons que ce ſont des atomes, qui conſervent entr'eux le même ordre qu'ils avoient dans les objets : imaginons-les comme une multitude de légeres ſurfaces, d'images, de ſimulacres, qui, ſe détachant continuellement les unes après les autres, ſe renouvellent ſans interruption, ſe répandent de tous côtés, & rempliſſent l'air. Dans cette ſuppoſition, nous comprendrons que nous voyons les objets, parce que ces ſimulacres ſubtils pénétrent de l'œil juſqu'à l'ame, contre laquelle ils viennent heurter.

C'eſt avec ces ſimulacres qu'Épicure explique les viſions que nous avons en ſonge. Mais je me ſuis déja trop étendu ſur ce ſyſtème. Au moins n'eſt-il pas néceſſaire que j'entre dans de plus grands détails. Que penſeriez-vous de voir des atomes former des dieux de figure humaine, parce que cette figure eſt la plus belle de toutes? Des dieux qui ſont nés & qui ne mourront point, parce qu'ils ſont compoſés d'un tiſſu ſi ſubtil que rien ne les peut bleſſer : qui ne mourront point, dis-je, quoique le mouvement tende toujours à détruire les premieres combinaiſons pour en faire de nouvelles : des dieux, dont la ſubſtance n'eſt

ni corporelle ni incorporelle, mais ſeulement quelque choſe qui approche du corps, quoique dans les principes d'Epicure, ils ne ſoient qu'un aſſemblage d'atomes arrangés d'une certaine maniere, des dieux qui exiſtent dans les eſpaces que les mondes laiſſent entr'eux, quoiqu'il ne puiſſe pas y avoir de pareils eſpaces, puiſque l'air, qui ſoutient la terre, eſt contenu par les mondes environnans. Tant de contradictions, tant d'abſurdités ſe refutent d'elles-mêmes, & ne méritent pas d'être combattues.

Epicure mourut dans la 72e. année de ſon âge. Se voyant près de ſa fin, il diſpoſa de ſes biens, affranchit ſes eſclaves, aſſura l'état de pluſieurs enfans qu'il avoit pris ſous ſa tutelle, & légua ſes jardins à ſes diſciples.

Il a toujours été fort adonné à l'étude, & il n'y a pas de philoſophe qui ait autant écrit: mais de trois cens ouvrages qu'il a laiſſé, il ne reſte que quelques fragmens.

Tant qu'il vécut, il fut expoſé à la haine de toutes les ſectes. On ne lui pardonnoit pas d'avoir mis au jour les ſubtilités des académiciens, les puérilités des dialecticiens, la vanité du portique. C'eſt pourquoi ſes mœurs ont été calomniées. Cependant ſa réputation fut toujours entiere chez les Athéniens, ſi faciles à ſurprendre. Ils le regretterent, ils lui éleverent un monument: ſes diſciples tranſmirent le reſpect & l'amour qu'il leur avoit inſpirés; ils conſacrerent des jours à ſa mémoire, & ils vécurent dans la plus grande union. Si quelques-uns abuſerent de la doctrine d'Epicure, ils furent déſavoués, & nous ne les

devons pas confondre avec les vrais ſectateurs de ce philoſophe.

Ceux qui ſe ſont ſuccédés dans cette école ſont Hermachus, Polyſtrate, Dyoniſius, &c. On en a compté dix juſqu'a Auguſte. Mais il n'eſt pas poſſible de rien aſſurer ſur ce qui les concerne: on ne nous a pas même conſervé les noms de tous.

CHAPITRE XXVI.

Réflexions ſur la maniere dont les anciens ont raiſonné.

LES anciens ont cru, avant de raiſonner ſur ce qu'ils devoient croire. Souvent il nous arrive d'en faire autant. C'eſt pourquoi il nous importe de réfléchir ſur la maniere dont ils ont raiſonné, & de conſidérer comment les hommes, toujours curieux, n'ont jamais été plus crédules, que lorſqu'ils ont été plus ignorans.

Dans les premiers ſiecles, les meilleurs eſprits n'avoient qu'un moyen de ſe diſtinguer, & c'étoit de dérober, pour ainſi dire, les opinions qui étoient à tout le monde, & de ſe les rendre propres, en les expoſant d'une maniere nouvelle, plus ingénieuſe, ou du moins groſſiere.

Elevés dans un ſiecle crédule, ils en ont eu la crédulité; ce ſera donc fort tard & de loin à loin, qu'on aura ſongé à combattre les préjugés. Par conſéquent la crédulité aura paſſé d'une génération à l'autre, & pluſieurs ſe ſeront ſuccédées, avant qu'on ait raiſonné ſur ce qu'on croyoit.

Ce n'eſt même qu'en penſant d'après les préjugés, qu'on aura pu s'aſſurer des ſuccès. Pour embellir les fables qu'on croyoit, on aura donc imaginé des fictions qu'on pouvoit croire : on aura prodigué les métaphores, les hyperboles, les expreſſions les plus exagérées. Voilà quels ont été pendant long-tems les matériaux de ce qu'on a nommé hiſtoire & philoſophie. Vous comprenez qu'on étoit encore bien loin de commencer à raiſonner avec quelque juſteſſe.

C'eſt par la politique qu'a commencé chez les Grecs l'art de raiſonner, & le ſiecle de Solon en eſt plus particuliérement l'époque. Alors pour être éloquent, il falloit perſuader des peuples qui s'éclairoient ſur leurs intérêts : il falloit raiſonner avec des citoyens qui raiſonnoient eux-mêmes, & qui, quoique ſouvent trompés, avoient, dans l'amour de la liberté, un grand motif pour ſe tenir en garde contre toutes ſurpriſes. De pareilles circonſtances apprenoient peu-à-peu à raiſonner ſur les intérêts des républiques.

La poéſie dramatique, qui nâquit alors, fit faire à l'art de raiſonner des progrès encore plus rapides ; parce qu'on raiſonne plus facilement, & mieux par conſéquent, ſur ce qui plaît, que ſur ce qui eſt utile. On peut faire la même obſervation ſur la peinture, ſur la ſculpture & ſur tous les beaux-arts.

Mais on n'a pas le même intérêt à juger de la vérité d'un ſyſtême, que de l'utilité d'une loi ; & il n'eſt pas auſſi facile de s'en aſſurer que de ſentir la beauté d'un drame. L'art de raiſonner n'eut donc pas dans la philoſophie les mêmes

ſecours, que dans la politique & dans les beaux-arts.

On continuoit de laiſſer la philoſophie aux poëtes, qui étoient en poſſeſſion de l'enſeigner; & on adoptoit ſans examen des opinions pour leſquelles on ſe prévenoit. Si on commença, dès le tems de Solon, à écrire en proſe, cet uſage ne prévalut que lentement: & quoiqu'il dût tôt ou tard accoutumer à plus de préciſion, il ne changea rien d'abord à l'art de raiſonner. Les philoſophes, occupés ſéparément à établir chacun leur doctrine, ne ſongeoient pas même encore à ſe contredire.

Enfin les Eriſtiques, ſortis de la ſecte éléactique, répandirent le goût de la diſpute. Cette circonſtance paroiſſoit favorable à la philoſophie. On pouvoit préſumer que les erreurs alloient ſe détruire mutuellement, & qu'il ſortiroit quelque étincelle du choc des opinions.

Mais le genre de diſpute qui s'éleva, ne devoit pas produire un effet ſi ſalutaire; parce que les Eriſtiques n'étoient que de mauvais diſcoureurs, qui ne combattoient rien, & qui n'établiſſoient rien. Ils parloient de tout, parce qu'ils ignoroient tout, & le vulgaire applaudiſſoit.

C'eſt dans ces circonſtances que Socrate entreprit de deſſiller les yeux des Grecs. Sa méthode étoit excellente pour démaſquer les ſophiſtes, & pour montrer le faux de tous les ſyſtèmes, & c'eſt par-là qu'il falloit commencer. Cependant il auroit fallu donner enſuite des regles pour nous conduire dans l'étude de la nature. Il eſt vrai que la choſe étoit difficile, ou peut-être même impoſſible; parce que le haſard, qui prépare aux décou-

vertes, n'avoit pas fait ſentir la néceſſité des expériences ; que la géométrie avoit fait peu de progrès ; & qu'on n'avoit pas les inſtrumens, qui depuis ont été d'un ſi grand ſecours. Socrate jugeant donc de l'avenir par le paſſé, ſe hâta de penſer que les tentatives des phyſiciens ſeroient toujours inutiles ; & conſidérant avec quels ſuccès on s'étoit occupé juſqu'alors de la morale & des arts d'uſage, il voulut retenir dans les limites de ces objets l'eſprit humain qui avoit pris un nouvel eſſor. Mais ce fut inutilement, & vous avez vu toutes les ſectes qui ſont ſorties de l'école de ce philoſophe. Si l'art de raiſonner, tel qu'il l'a enſeigné, ſuffiſoit pour combattre l'erreur, il ne ſuffiſoit donc pas pour conduire à la vérité dans des recherches de tout genre.

Si on put enfin reconnoître la néceſſité d'apprendre à raiſonner, ce fut pour s'égarer dans des ſubtilités ou dans de vaines recherches.

Raiſonner, c'eſt comparer des idées, afin de paſſer des rapports qui ſont connus, à la découverte de ceux qui ne le ſont pas. Or, comment ſaiſir exactement ces rapports, ſi on ne détermine pas les idées avec préciſion ? & comment déterminer les idées, ſi on ne les connoît pas parfaitement ? Il falloit donc remonter à leur origine, & en développer toute la génération : il falloit ſoupçonner qu'elles ſont l'ouvrage de l'expérience ; reconnoître qu'elles avoient été mal faites pour la plupart ; & oſer former le projet de les refaire. C'eſt à quoi les anciens n'ont jamais penſé, & ils ſe ſont contentés de répandre quelque ordre dans les idées.

Avant qu'il y eût des philoſophes, les hommes

avoient déja distribué les êtres en plusieurs classes, suivant les différences ou les ressemblances qu'ils y avoient remarquées. Sans cela, il ne leur eût pas été possible de s'entendre. Vous savez que cet usage est une suite de la formation & du progrès des langues.

Ces distributions furent l'ouvrage des circonstances. Ce sont les besoins qui firent remarquer des qualités différentes & imaginer autant de termes généraux, afin de mettre sous chacun d'eux, toutes les choses, auxquelles une même qualité est commune.

Cela fut exécuté avec d'autant moins de netteté & de précision, qu'il y avoit plus d'ignorance & de préjugés. Il étoit important d'y mettre plus d'ordre. Les philosophes le sentirent. Ils s'appliquerent donc à mieux marquer les genres & les espèces, & ils firent de nouvelles distributions. C'est ce qu'on nomma *catégories.*

Cette entreprise avoit son utilité. Cependant ce n'étoit que refaire avec réflexion, ce qui avoit déja été fait comme par instinct.

Les philosophes ne s'en apperçurent pas ou ne voulurent pas qu'on s'en apperçût. Ils parurent donc avoir fait ce qu'on n'avoit point fait avant eux: & parce que leurs distributions répandoient quelques lumieres, parce qu'alors ils pouvoient souvent dire à quelle classe une chose appartenoit, ils s'imaginerent que leurs catégories les conduisoient à déterminer la nature des êtres.

Cependant, au lieu de représenter l'ordre que les choses ont réellement entr'elles, ces classes ne représentent que celui qu'elles ont dans notre maniere de concevoir; & par conséquent ce ne

ſont que des diſtributions fort arbitraires. On a beau diviſer & ſubdiviſer, il reſte toujours des êtres qu'on ne ſait à quelle claſſe rapporter. Vous vous ſouvenez, que je vous ai fait remarquer qu'il y a tel panier ou telle corbeille, qu'on ne peut déterminer ſi c'eſt un panier plutôt qu'une corbeille, ou une corbeille plutôt qu'un panier. C'eſt ſur des queſtions de cette eſpece que les philoſophes ont beaucoup diſputé, & diſputent ſouvent encore.

Tel a été l'abus d'une méthode qui auroit toujours été utile, ſi on avoit ſu qu'elle ne doit être employée que pour mettre de l'ordre & de la préciſion dans nos idées. On l'ignora, & il en nâquit un autre abus qu'il faut expliquer.

Les choſes dont la géométrie s'occupe, ſont des notions abſtraites qui ſe déterminent facilement, & le géometre qui en cherche les rapports, n'examine pas s'il exiſte quelque choſe de ſemblable: en les définiſſant comme il les conçoit, il en montre l'eſſence. Il dit, par exemple, que le triangle eſt une ſurface terminée par trois côtés: or le triangle, qu'il y en ait, ou qu'il n'y en ait pas, ne ſauroit être autre choſe.

Dans cette définition, le mot *ſurface* exprime une idée abſtraite qui eſt commune au triangle, au quarré, au cercle, &c. que par cette raiſon les philoſophes nomment *genre*. Les mots *terminés par trois côtés* expriment une autre idée abſtraite, qui eſt commune à tous les triangles, qui marquent en quoi leur ſurface eſt d'une eſpece différente des ſurfaces du cercle, du quarré, &c. & que les philoſophes nomment *différence ſpécifique*. Voilà tout l'artifice des définitions. Vous

concevez qu'elles ſeroient également bonnes, quand on ne ſauroit pas qu'il y a des genres & des différences ſpécifiques. C'eſt néanmoins ce langage qui a trompé les philoſophes : ils ont cru qu'ils ſaiſiroient les eſſences, toutes les fois qu'ils connoîtroient les genres & les différences ſpécifiques.

Cependant, lorſque les géometres définiſſent les choſes, ils ne font proprement que les claſſer; & ſi en les claſſant ils en montrent l'eſſence, c'eſt qu'il ſuffit de les claſſer pour faire connoître tout ce qu'elles ſont : il ſuffit de dire de quel genre eſt une figure, & de quelle eſpece elle eſt dans ce genre.

En phyſique, les définitions montrent également à quel genre, à quelle eſpece nous rapportons les choſes : elles montrent l'ordre dans lequel nous les concevons : elles les claſſent, en un mot, & nous pouvons nous en ſervir à cet uſage. Mais elles ne font point voir ce que les choſes ſont en elles-mêmes, & c'eſt cependant en elles-mêmes que la phyſique les doit conſidérer.

L'erreur des philoſophes grecs a donc été de juger qu'avec des définitions ils montreroient l'eſſence des choſes en phyſique, parce qu'avec des définitions ils la montroient en géométrie. Ils auroient dû analyſer les objets de la nature, & ils ſe ſont contentés de les claſſer; & quoiqu'il ne leur ait jamais été poſſible de marquer où une eſpece commence & où une autre finit, ils ont cru qu'en les définiſſant ils en feroient connoître l'eſſence. Voilà pourquoi leur phyſique n'eſt qu'un jargon intelligible.

Après s'être égarés de la ſorte, les anciens ne

pouvoient plus connoître les vrais principes de l'art de raiſonner. Ils les ont cherchés néanmoins, & dans l'eſpérance de les trouver ils ont conſidéré les ſyllogiſmes ſous toutes ſortes de formes, ils ont diſtingué toutes les eſpèces de propoſitions, ils ont fait des regles ſans nombre. Mais leurs efforts ont été inutiles, parce que l'eſprit de l'art leur a échappé, & qu'ils n'en ont connu que le méchaniſme.

CHAPITRE XXVII.

De l'influence des langues ſur les opinions, & des opinions ſur les langues.

C'EST M. de Maupertuis, qui a propoſé, au nom de l'académie de Berlin, la queſtion que je vais traiter, & qui eſt très-propre à faire voir combien il faut peu de choſe pour nous égarer. Vous connoiſſez ce philoſophe, Monſeigneur; je vous ai fait lire pluſieurs de ſes ouvrages, parce que je les ai regardé comme des modeles qui pouvoient vous apprendre à penſer avec clarté & avec préciſion.

En étudiant la grammaire vous avez vu combien les mots nous ſont néceſſaires pour penſer: vous avez reconnu que nous penſons dans notre langue & d'après notre langue. Il faut par conſéquent que notre langue influe ſur notre façon de penſer.

Si elle a peu de mots nous n'avons donc que peu d'idées ; & nous n'avons que des idées confuſes, ſi la ſignification des mots eſt mal déterminée. Tel a été le premier état de toutes les langues.

Cependant à meſure que nous acquérons des connoiſſances, nous ſentons le beſoin d'en acquérir : plus même nous en acquérons, plus nous ſentons ce qui nous manque à cet égard, alors plus capables de réflexions, c'eſt auſſi avec plus de réflexions que nous nous occupons de notre langue. Nous la corrigeons, nous la refaiſons. Elle devient donc plus exacte, & notre eſprit qui par-là le devient lui-même d'avantage, la rend tous les jours plus exacte encore. C'eſt ainſi que les grands écrivains qui n'ont d'abord penſé que d'après leur langue, la font enſuite penſer d'après eux.

Dans la grammaire nous avons conſidéré les langues comme autant de méthodes analytiques. Cette ſeule conſidération ſuffit pour faire comprendre l'influence réciproque des langues ſur notre façon de penſer, & de notre façon de penſer ſur les langues.

C'eſt aux méthodes que notre eſprit doit ſes progrès en tous genres : notre langue influe donc ſur notre façon de penſer, & elle lui donne de la clarté & de la préciſion, à proportion qu'elle en a d'avantage elle-même.

C'eſt notre eſprit qui invente & qui perfectionne les méthodes. Il influe donc ſur notre langue & il lui rend de la clarté & de la préciſion, à proportion qu'il en eſt devenu plus capable. En un mot, il en eſt des langues comme

de

de toutes les méthodes analytiques, qui ſont tout à la fois & l'ouvrage du génie qui les invente, & un ſecours qu'il ſe procure.

Si les langues avoient été autant de méthodes, où l'analyſe des idées ſe fût faite de la maniere la plus ſimple, la plus claire & la plus préciſe, combien d'opinions auxquelles on n'auroit jamais penſé! Alors en effet, on auroit vu dans le langage l'origine & la génération des idées: on les auroit vues ſe développer avec ordre, & ſe déterminer avec préciſion. On n'auroit jamais, par exemple, demandé d'où viennent nos connoiſſances. On auroit ſu la réponſe avant de faire la queſtion, ou plutôt on n'auroit pas imaginé d'avoir des doutes à ce ſujet.

On demande: *qu'eſt-ce que la ſubſtance? qu'eſt-ce que l'eſſence de tel ou tel être? comment le monde a-t-il été formé?* Si nous appercevions ſenſiblement dans notre langue, l'origine & la génération de nos idées, nous ſaurions que nous n'avons des connoiſſances qu'autant que nous obſervons; & que nous n'obſervons qu'autant que nous avons des ſenſations. Nous ne nous demanderions donc pas des réponſes que nous ne pouvons pas nous faire, puiſque nos ſens ne nous les fourniſſent pas.

Or, ſi on n'avoit pas fait ces queſtions, nous n'aurions pas vu naître ces opinions, qui, ne répandant que des doutes, ont donné lieu à beaucoup d'autres. Je n'aurois pas eu à vous faire l'hiſtoire de la philoſophie. L'étude de la langue vous apprendroit tout: il ne nous faudroit qu'une bonne grammaire & un bon dictionnaire.

Les langues, parce qu'elles ont été faites avec trop peu de méthode, ont donc fait agiter toutes ces queſtions, & par-là, elles ont influé ſur les opinions; & les opinions qu'on a adopté lorſqu'on a voulu répondre à ces queſtions, ont à leur tour influé ſur les langues, parce qu'il a fallu ſe faire un langage pour les défendre.

Comme les regles de la ſyntaxe ſont plus connues & plus faciles à obſerver que les regles de l'art de raiſonner, on contracte l'habitude de parler correctement plutôt que l'habitude de penſer avec juſteſſe. Alors prévenus pour des opinions qu'on a pris ſans examen, on ne ſentira pas la néceſſité de s'aſſurer de ſes principes & des conſéquences qu'on en tire. On ſe contentera de mettre quelque ordre dans les idées vagues & confuſes qu'on s'eſt fait, & on les expoſera avec toute l'élégance dont on eſt capable. Mais on ne déterminera pas la ſignification des mots : on l'altérera, on la changera ſans raiſon : une métaphore, une comparaiſon paroîtra répandre la lumiere, & pour expliquer une expreſſion qu'on n'entendra pas, on en imaginera d'autres qu'on n'entendra pas davantage. C'eſt de la ſorte que d'un langage confus naiſſent des opinions; & que de ces opinions nait un autre langage, qui tout auſſi confus que le premier, produit de nouvelles opinions, pour produire bientôt de nouveaux langages également confus : & ainſi de ſuite, pendant des ſiecles.

Tel eſt donc l'effet de l'influence réciproque des opinions ſur les langues & des langues ſur les opinions. Les opinions n'influent ſur les lan-

gues que pour y répandre la confuſion, & pour les rendre par conſéquent, toujours moins propres aux analyſes. On en voit la preuve dans le précis que j'ai fait des ſyſtèmes des philoſophes anciens. Les langues influent ſur les opinions pour les multiplier, & elles les multiplient au point qu'un ſeul terme vague peut en faire naître pluſieurs. J'en vais donner quelques exemples.

La vérité peut être conſidérée dans les idées que nous nous formons ou dans les choſes mêmes.

Dans le premier cas, la vérité n'eſt que le rapport apperçu entre deux idées. *Le tout eſt plus grand qu'une de ſes parties*, eſt une vérité, parce que cette propoſition exprime le rapport de l'idée que nous déſignons par *le tout*, avec l'idée que nous déſignons par *une partie*. Cette propoſition ſeroit vraie, quand même les objets auxquels nous en pouvons faire l'application, n'exiſteroient pas. Voilà les fondemens des mathématiques pures : car dans cette ſcience, les vérités ne ſont que des rapports apperçus entre des idées.

Quand nous conſidérons la vérité dans les choſes il faut encore diſtinguer. Ou nous obſervons les choſes en elles-mêmes, ou nous obſervons les rapports qu'elles ont à nous; ou nous obſervons les rapports qu'elles ont entr'elles; non d'après ce qu'elles ſont, mais d'après ce qu'elles nous paroiſſent.

Si nous voulons obſerver les choſes en elles-mêmes, nous ferons de vains efforts pour les connoître. Nous n'arriverons à aucune vérité,

parce que les ſens, auxquels nous devons toutes nos connoiſſances, ne découvrent que des qualités relatives, & ne peuvent percer juſqu'aux qualités abſolues. Il ne nous reſte donc à obſerver dans les choſes que les rapports qu'elles ont à nous, & ceux qu'elles ont entr'elles, d'après ce qu'elles nous paroiſſent.

Lorſque nous nous bornons à juger des rapports que les objets ont à nous, ces rapports apperçus ſont autant de vérités. Alors il eſt vrai que les corps ſont éclairés, colorés, en mouvement ou en repos, chauds ou froids, nuiſibles ou utiles, &c.

C'eſt une conſéquence, que lorſque nous jugeons des objets d'après ce qu'ils nous paroiſſoient, il y ait autant de vérités que nous appercevons de rapport entr'eux. Il eſt donc vrai que les corps ſont les uns par rapport aux autres plus ou moins éclairés, plus ou moins peſans, plus ou moins durs, &c.

Comme il y a des vérités dans les mathématiques pures, il y en a donc auſſi dans les ſciences, qu'on peut en général comprendre ſous le nom de phyſique; & ces vérités ſont tous les phénomenes qu'on découvre par l'obſervation, & dont on s'aſſure par l'expérience. Si on ſoumet ces phénomenes au calcul, alors on a toutes les vérités qui ſe démontrent dans les mathématiques mixtes.

Mais ſans parcourir toutes les ſciences, il eſt évident que nous pouvons connoître les choſes ſous les rapports qu'elles ont à nous, & ſous ceux qu'elles ont entr'elles d'après ce qu'elles nous paroiſſent, puiſque nous pouvons obſer-

ver de pareils rapports ; & il eſt également évident que nous ne pouvons pas connoître ce que les choſes ſont en elles-mêmes, puiſque ſous ce point de vue, nous ne les ſaurions obſerver.

Voilà les diſtinctions que les philoſophes auroient fait, s'ils avoient ſaiſi la génération de nos connoiſſances. Alors le mot *vérité* auroit eu dans leur bouche une ſignification déterminée. Ils n'auroient donc pas demandé, *s'il y a des vérités, ſi nous les pouvons connoître, s'il eſt des moyens pour nous en aſſurer.* Plus de ſophiſtes, par conſéquent, plus de dialecticiens, plus d'académiciens, plus de ſceptiques, plus de ſectes, en un mot. On n'auroit pas cherché ce que les choſes ſont en elles-mêmes : on n'auroit pas élevé des ſyſtèmes ſur des ſuppoſitions gratuites ou ſur des principes abſtraits. On auroit obſervé, on auroit multiplié les expériences, & on ſe ſeroit épargné bien des abſurdités. Ces grands philoſophes, ces génies ſublimes, ces eſprits divins, un mot les a-trompés.

Pourquoi a-t-on compté 288 opinions ſur le bonheur ? Ce n'eſt pas qu'on puiſſe à ce ſujet penſer de 288 manieres réellement différentes ; c'eſt parce qu'il y a bien des manieres de parler d'une choſe ſans ſavoir ce qu'on dit.

Que par le bonheur en entende ce qui nous ſatisfait, & qu'en conſéquence, on le mette dans la jouiſſance des choſes néceſſaires à nos beſoins, on n'imaginera pas de dire que nous ſommes heureux par la ſeule contemplation. Un pareil beſoin n'eſt pas général ; il eſt factice dans ceux qui l'ont ; il ne ſauroit être un des premiers, & quand on y auroit ſatisfait, il en reſteroit

beaucoup d'autres qui ſuffiroient pour rendre malheureux.

On ne dira pas non plus que le bonheur conſiſte à connoître l'eſſence des choſes, & à découvrir comment l'univers a été formé, puiſque ces connoiſſances ne nous ſont pas néceſſaires, & que d'ailleurs nous n'avons pas de moyens pour les acquérir.

On ne placera pas d'avantage le bonheur dans une tranquillité parfaite; parce que la jouiſſance des choſes néceſſaires à nos beſoins ſuppoſe des déſirs, des paſſions, & par conſéquent des inquiétudes.

On diroit plutôt, avec l'abbé de S. Pierre, *ceci eſt bon pour moi aujourd'hui*; & cette opinion, qui eſt peut-être la 289, eſt la plus raiſonnable de toutes, pourvu qu'on penſe avec cet écrivain que les devoirs ſont toujours bons.

La multitude des opinions ſur le bonheur, vient donc d'un mot, auquel on n'a pas attaché des idées aſſez déterminées.

Il ſemble que l'étymologie ſeule auroit pu garantir de bien des erreurs. J'ai peine à croire que ceux qui les premiers ont employé, par exemple, les mots *ſubſtance*, *eſſence*, *nature*, ſe ſoient imaginés avoir une idée des choſes dont ils parloient. Ils vouloient dire par *ſubſtance*, ce qui eſt deſſous certaines qualités; par *eſſence*, ce qui fait qu'une choſe exiſte avec telles propriétés; & par *nature*, ce qui fait qu'elle eſt né pour ainſi dire, avec les qualités qu'elle a Or, cette expreſſion, *ce qui*, faiſoit aſſez entendre qu'ils ne ſavoient pas ce que la ſubſtance l'eſſence & la nature ſont en elles-mêmes. S

cette étymologie avoit donc toujours été préſente à l'eſprit, combien de mauvais raiſonnemens n'auroit-on pas évité ? Platon, par exemple, auroit-il imaginé ſes eſſences ? en auroit-il fait des êtres, des dieux ?

Le feu brûle, parce qu'il eſt de ſon eſſence, de ſa nature de brûler : cela veut dire qu'il brûle parce qu'il exiſte, qu'il eſt né pour brûler ; en un mot, qu'il brûle parce qu'il brûle. Cette réponſe n'eſt pas bien ſatisfaiſante : mais enfin c'eſt une réponſe ; & quand on s'eſt rendu ce langage familier, on entrevoit quelque choſe confuſément, & on juge la réponſe bonne.

Les philoſophes anciens me fourniroient bien des exemples de l'influence des langues ſur les opinions. Mais parce qu'il faut ſe borner, je n'en donnerai plus que trois, que je prendrai dans les mots *ame*, *Dieu* & *athée*.

On ſe repréſente naturellement la vie par le mouvement du corps. Or, comme dans le repos, dans le ſommeil, la reſpiration eſt le ſeul mouvement ſenſible ; vivre, reſpirer, être animé n'ont été qu'une même choſe. On s'eſt donc fait une habitude de regarder l'ame comme un ſouffle, & ce jugement n'a point paru abſurde, parce que l'habitude a tenu lieu de raiſon.

Mais qu'eſt-ce que ce ſouffle ? une matiere ſubtile ? De quelle nature encore eſt cette matiere ? c'eſt un air, un feu, &c.

Après avoir auſſi bien ſatisfait à ces queſtions, on a dit : ſi un ſouffle, qui anime l'homme, meut ſon corps, un pareil ſouffle ſera répandu dans tout ce qui ſe meut, ce ſera l'ame du monde, ce ſera le principe de tout mouvement. Il y a donc

une ame univerſelle, dont les ames particulieres ne ſont que des parcelles des émanations, &c.

Si par le mot *ame* on n'eût jamais entendu que ce qui ſent: ſi on eût remarqué que nous ne pouvons pas obſerver l'ame dans ſa ſubſtance même, que nous ne l'obſervons que dans les ſenſations qu'elle éprouve; & que par conſéquent il ne nous eſt pas poſſible de découvrir pourquoi le ſentiment ſe produit en elle, lorſque certains mouvemens ſe paſſent dans le corps: alors nous nous ſerons contentés de dire: *nous avons une ame, elle eſt capable de ſentir; elle ſent à l'occaſion des impreſſions qui ſe font ſur nos organes: nous n'en ſavons pas davantage.* Nous n'aurions pas dit: *c'eſt un ſouffle, une parcelle d'air, une parcelle de feu;* & nous n'aurions pas fait des ſyſtêmes pour en expliquer l'eſſence ou la nature.

Il en eſt de même du mot *Dieu.* C'eſt parce que la ſignification en étoit mal déterminée, que les philoſophes, comme les peuples, ont eu ſur la divinité un grand nombre d'opinions.

Nous dépendons de tout ce qui nous environne, & il y a des effets que nous ne pouvons ni empêcher ni produire. Certainement quelque choſe en eſt la cauſe, & ce quelque choſe agit. Or, cette notion vague de cauſe agiſſante paroît avoir été la premiere idée qu'on s'eſt faite de ce qu'on a nommé *Dieu.*

Mais comment cette cauſe agit-elle? Pour répondre à cette queſtion on s'eſt fait une ſeconde idée vague, en ſe repréſentant toute eſpece d'action par une eſpece de mouvement. Comme toute action que nous obſervons dans les corps, n'eſt & ne peut être qu'un mouvement, on a jugé

que toute cauſe qui agit, eſt une cauſe qui ſe meut & qui meut, & Dieu n'a ſignifié que ce que nous entendons par *moteur.*

Quand on voyoit que le vent agitoit les arbres, on diſoit, c'eſt le vent. Quand au contraire on obſervoit un mouvement, & qu'après en avoir cherché la cauſe on ne la découvroit pas, on diſoit, c'eſt un Dieu, c'eſt-à-dire, un moteur quelconque.

Si alors on demanda d'où venoient les biens & d'où venoient les maux, il fut naturel de répondre, *ce ſont des dieux*, *ce ſont des moteurs qui les produiſent*; & on reconnut autant de dieux ou de moteurs qu'on diſtingua d'eſpeces de biens & d'eſpeces de maux.

Des dieux qui produiſent les biens & les maux, devinrent naturellement autant d'objets de crainte, d'eſpérance & de reſpect. On ajouta donc ces idées à la notion confuſe de moteurs.

On y ajouta encore différentes figures, & plus ordinairement la figure humaine, parce qu'on voulut ſe repréſenter les dieux d'une maniere ſenſible. Or, dès qu'on eut imaginé qu'ils reſſembloient aux hommes par la figure, on imagina qu'ils leur reſſembloient auſſi par les paſſions, & on leur ſuppoſa nos vertus & nos vices.

C'eſt ainſi qu'en obſervant comment d'une premiere idée confuſe, pluſieurs autres naiſſent ſucceſſivement, on voit ſortir d'un ſeul mot le polythéiſme & toutes les abſurdités du paganiſme.

Ce qui eſt particulier aux philoſophes, c'eſt d'être remontés de moteur en moteur juſqu'à un premier qu'ils ont nommé principe; & en le nommant ainſi, ils n'ont voulu dire autre choſe,

ſinon qu'il eſt le premier, ou celui qui commence.

Ils ont encore conſidéré l'action de ce moteur ou principe, par rapport à l'univers entier; au lieu que les peuples ne conſidéroient guere l'action des dieux, que dans les phénomenes plus relatifs à l'homme. D'ailleurs la notion des mots *dieu*, *moteur* & *principe*, étoit confuſe pour les philoſophes comme pour les peuples.

Pour s'en convaincre, il ſuffit de remarquer que le premier principe, ſelon Thalès, eſt l'eau, ſelon Anaximene, l'air; ſelon Héraclite & Zénon, le feu, & ſelon Epicure, les atomes. Or, ces philoſophes auroient-ils imaginé que l'eau, l'air, le feu ou les atomes, ſe meuvent d'eux-mêmes & donnent le mouvement à tout, s'ils avoient ſongé à ſe rendre un compte exact de leurs idées? & lorſqu'ils voient ce premier principe par-tout où ils le veulent voir, n'eſt-ce pas une preuve qu'ils ne s'en font que des idées bien vagues?

S'ils ſe ſont ſervis du mot de *dieu*, c'eſt parce qu'ils l'ont trouvé établi parmi les peuples. Mais en général ils ne s'en ſont pas fait une idée plus ſaine, puiſqu'ils ont nommé dieu ce qu'ils nommoient premier principe. Ainſi l'eau fut Dieu, l'air fut Dieu, le feu fut Dieu.

Zénon auroit pu dire que le feu n'eſt qu'une cauſe matérielle, qui a produit par haſard le monde; & ſuppoſer comme Epicure, que le monde eſt une des combinaiſons qui réſultent de tous les mouvemens poſſibles; il évita de tomber dans cette abſurdité, parce qu'il reconnut la néceſſité d'une cauſe intelligente. Mais il tomba dans une autre, & il donna l'intelligence au feu, ſans ſe

mettre en peine d'expliquer comment le feu eſt intelligent.

Epicure, avec autant de fondement, auroit pu mettre la divinité & l'intelligence dans les atomes: mais parce qu'il ſe fit des idées plus vagues encore que celles de Zénon, il jugea que le haſard ſuffiſoit ſeul à la formation de l'univers.

Il me paroît donc hors de doute que tant d'opinions ſur la divinité ſont venues du mot *dieu*, c'eſt-à-dire, de la notion d'un premier moteur; notion ſi mal déterminée, que chacun y ajoutoit à ſon gré, ou en retranchoit quelque acceſſoire. Les philoſophes & les peuples ont été polythéiſtes, parce qu'ils ont raiſonné d'après la même idée confuſe, & qu'ils ont été conſéquens. Tous ont dit: *Tout ce qui meut eſt Dieu, ou parcelle de Dieu. Donc il y a pluſieurs dieux.*

Anaxagore, Socrate & peut-être quelques-autres encore, ont eu des idées plus ſaines. De ce qu'il y a quelque choſe qui ſe meut, ils ont conclu qu'il y a quelque choſe qui ne ſe meut pas; qui n'eſt par conſéquent ni corps ni matiere; qui a une eſſence, une maniere d'exiſter toute différente, qui eſt tout puiſſant, tout intelligent, qui a en un mot toutes les perfections, que l'univers démontre devoir être dans le principe qui l'a produit. Vous concevez que ſi tous les philoſophes avoient raiſonné d'après une idée auſſi bien déterminée, ils ne ſe ſeroient pas égarés dans les opinions que j'ai expoſées.

Dès que le mot *dieu* n'offroit qu'une notion vague, celui d'*athée* ne pouvoit pas avoir un ſens bien précis. Il eſt arrivé delà que lorſqu'on a voulu juger ſi un philoſophe étoit ou n'étoit

pas athée, on a ſoutenu également le pour & le contre. En parlant des peuples, on a même pris le mot *athée* dans un ſens, & on l'a pris dans un autre, en parlant des philoſophes.

Comme il ſeroit dur d'accuſer d'athéiſme des nations entieres, on les juge peu ſévérement; & ſur l'apparence d'un culte quelconque, on ne balance pas d'aſſurer qu'elles reconnoiſſent la divinité. Mais comme les philoſophes ſont en petit nombre, qu'ils ſont diſperſés, & qu'ils ne forment pas un corps de nation, on les ſacrifie ſans ſcrupule. Ainſi, parce que les Stoïciens adorent le feu, ils ſont athées; & les idolâtres croient en Dieu, parce qu'ils adorent le ſoleil, la lune, des ſtatues, des chats, &c. Il eſt évident que des opinions auſſi contradictoires ne peuvent naître que de l'abus d'un mot,

En montrant l'influence du langage ſur les principales opinions, nous avons réfuté la philoſophie des anciens, & même une partie de celle des modernes. Mais, Monſeigneur, ſi l'abus des mots a produit chez les Grecs des opinions qui ont troublé les écoles, il en produira dans la ſuite qui troubleront le monde: On diſputera ſur des mots, en croyant diſputer ſur des choſes, & on s'égorgera pour des mots qu'on n'entendra pas. Telle eſt l'influence du langage.

FIN du quatrieme volume.

TABLE
DES MATIERES.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Des tems antérieurs au déluge. Premiere période de 1656 ans. *Pag.* 4.

MOYSE ne nous a tranſmis qu'un petit nombre des événemens, arrivés depuis la création juſqu'au déluge. Cet intervalle eſt de 1656 ans. Il a donné lieu à bien des conjectures. On a imaginé que la terre étoit alors vingt fois plus peuplée, & vingt fois plus fertile. Ces opinions ſont ſans fondement.

CHAPITRE II.

Des commencemens des premieres monarchies dans la ſeconde période, ou dans l'intervalle qui s'écoule depuis le déluge juſqu'à la vocation d'Abraham : eſpace de 427 ans. *Pag.* 9.

Après le déluge les arts ſe conſervent dans les

plaines de Sennaar. Lors de la diſperſion, tous les hommes ne porterent pas les arts avec eux. Ce qu'on ſait des commencemens de Babylone. Ce que les hiſtoriens profanes diſent de ces commencemens, doit être rapporté à des ſiecles bien poſtérieurs. Nous ſavons peu de choſe ſur les premiers royaumes d'Egypte. L'Egypte n'a pu ſe peupler que bien difficilement. Avantage de l'hiſtoire du peuple de Dieu ſur l'hiſtoire des autres peuples de l'antiquité.

CHAPITRE III.

Des conjectures dans l'étude de l'hiſtoire. *Pag.* 14.

Utilité des conjectures, lorſqu'on en ſait faire uſage. On juge des effets par les cauſes & des cauſes par les effets. Caractere général; premiere cauſe des événemens. Circonſtances qui modifient ce caractere; autre cauſe des événemens. Les haſards, troiſieme cauſe des événemens. Nous jugeons mal des événemens, parce que nous en connoiſſons mal les cauſes. Influence des cauſes. Il faut ſe tenir en garde contre les hypotheſes qui ont peu de fondement. Précautions néceſſaires pour donner de la force aux conjectures.

CHAPITRE IV.

Conjectures ſur la puiſſance des premieres monarchies & ſur les progrès de la population. *Pag.* 18.

Pourquoi on a été porté à exagérer la puiſſance des anciens peuples. On diroit qu'après la diſperſion, les familles deviennent tout-à-coup des nations. Les

mots de roi *&* *de* royaume *ont jeté dans l'erreur, parce qu'ils n'ont pas toujours ſignifié ce qu'ils ſignifient aujourd'hui. Il en eſt de même du mot* puiſſance. *La population a été lente dans les premiers ſiecles.*

CHAPITRE V.

Conjectures ſur les peuples ſauvages *Pag.* 24.

Il eſt néceſſaire d'obſerver les peuples ſauvages. Nous pouvons juger de l'homme ſauvage par les beſoins qu'il ſe fait. Effets du beſoin de nourriture dans l'homme ſauvage. Effets que produit en lui le beſoin de ſe garantir des animaux carnaciers. Effets produits par le beſoin de vivre en troupes.

CHAPITRE VI.

Conſidérations ſur les loix. *Pag.* 28.

La ſociété eſt fondée ſur une convention. Cette convention eſt tacite. Loix naturelles. Loix poſitives. Loix civiles.

CHAPITRE VII.

Conjectures ſur les premiers gouvernemens. *Pag.* 32.

Les conjectures ſur les premiers gouvernemens, quoique fauſſes, ont leur utilité. Le premier gouvernement a été monarchique. Puiſſance limitée du mo-

narque. Les premieres monarchies ſont reſtées long-tems dans leur état de foibleſſe. Elles ne pouvoient pas s'agrandir par des conquêtes. Les peuples paſteurs ont les premiers impoſé des tributs. Ils ont été les premiers conquérans. Il n'étoit pas facile de conſerver des conquêtes. On faiſoit la guerre pour piller & pour exterminer, plutôt que pour conquérir.

CHAPITRE VIII.

Conjectures ſur le culte religieux des anciens peuples. *Pag.* 38.

Ancienneté de l'idolâtrie. L'homme croit voir la divinité dans tous les objets dont il dépend. Les aſtres ont été les premieres divinités des nations idolâtres. Comment le polythéiſme devint un ſyſtême d'erreurs. Culte rendu aux hommes. Trois ſortes de divinités. Comment le culte religieux s'établit. Utilité des conjectures précédentes.

CHAPITRE IX.

Troiſieme période de 430 ans, depuis la vocation d'Abraham juſqu'à la loi écrite. *Pag.* 45.

Les Aſſyriens. L'Egypte ſous Seſoſtris. Les Phéniciens puiſſans par le commerce. La Grece lors des Titans. Déluge d'Ogygès. La Grece retombe dans la premiere barbarie. Cécrops regne dans l'Attique. Regne de Cranaüs. Déluge de Déucalion. Conſeil des Amphictyons. Cadmus apporte aux Grecs l'écriture alphabétique. Arrivée de Danaüs. Vers le tems

où

où ces dernieres colonies s'établiſſoient, Seſoſtris montroit les arts au nord de la Grece.

CHAPITRE X.

Qu'il étoit difficile aux Grecs de ſe policer. *Pag.* 55.

L'hiſtoire de la Grece eſt une des plus inſtructives. La diſpoſition des différentes provinces de la Grece paroiſſoit interdire tout commerce aux Grecs, & devoit faire durer la barbarie. Pourquoi les Titans n'ont pas pu tirer les Grecs de la barbarie. Combien les autres colonies ont eu de peine à policer les Grecs. Comment les Grecs commencerent à ſe policer. Combien les Grecs étoient peu diſpoſés à ſubir le joug des loix. Les étrangers, qui vinrent dans la Grece, n'étoient pas aſſez habiles pour vaincre promptement les obſtacles, que les Grecs trouvoient à ſe policer.

CHAPITRE XI.

De l'origine de la Mythologie. *Pag.* 64.

Les Grecs ont altéré le culte qui leur a été apporté. Ils ont cru que les dieux, adorés en Egypte ou en Phénicie, étoient nés en Grece. Ils ont pris pour des combats des dieux, les combats mêmes que les prêtres ſe ſont livrés. Ils n'ont pu ſe faire des mêmes dieux une idée uniforme & permanente. C'eſt d'après toutes ces mépriſes que s'eſt formée la mythologie.

CHAPITRE XII.

Des cérémonies religieuſes, & des effets qu'elles produiſirent. *Pag.* 65.

Les forêts ont été les premiers temples. Sacrifices faits aux dieux. Les Grecs conſultoient les dieux ſur toutes leurs entrepriſes. Différentes eſpèces de divinations. Ces ſuperſtitions ont contribué à policer les Grecs. Les jeux, qui ſe mêlerent aux cérémonies religieuſes, contribuerent à policer les Grecs. Les Grecs conſerverent toujours quelque choſe du caractere qu'ils prenoient alors.

CHAPITRE XIII.

Quatrieme période. Depuis la loi écrite juſqu'à l'établiſſement de la royauté chez les Hébreux, l'an 1079 avant Jeſus-Chriſt ou juſqu'à l'établiſſement de l'archontat chez les Athéniens en 1088, eſpace de quatre cent & quelques années. *Pag.* 70.

Les Grecs ſe policent dans les trois ſiecles qui précedent la guerre de Troye, & qui ſont des tems fabuleux. Erechthée établit l'agriculture dans l'Attique, & a de grands obſtacles à vaincre. Le regne d'Erechthée eſt l'époque, où les Grecs changent de mœurs. Pourquoi les jeux devinrent plus fréquens que jamais. Théſée jette les fondemens de la grandeur d'Athènes. Pourquoi le ſiecle de Théſée eſt celui du merveilleux. Pourquoi après la guerre de Troye le merveilleux ceſſe

tout-à-coup. Guerre des Héraclides. Effets qu'elle produit. La royauté devient odieuſe aux Grecs.

CHAPITRE XIV.

Cinquieme période. Depuis l'établiſſement de l'archontat perpétuel chez les Athéniens l'an 1088 avant Jeſus-Chriſt, juſqu'à l'archontat rendu annuel l'an 684: eſpace de 404 années. *Pag.* 82.

Cauſe de l'inquiétude des Grecs. Tranſmigrations occaſionnées par la guerre des Héraclides. Epoque où l'amour de la liberté devient le caractere dominant des Grecs. Les meilleurs eſprits s'appliquent à l'étude de la légiſlation, & les peuples demandent des loix. Il ſuffit d'étudier Sparte & Athenes. Etat de Sparte au tems de Lycurgue. Légiſlation de Lycurgue. Changement fait au gouvernement de Lycurgue. Lycurgue n'a pas voulu que les Spartiates fuſſent conquérans. Guerres des Spartiates dans le cours de cette période. Athenes dans le cours de cette période.

CHAPITRE XV.

Obſervations ſur la cinquieme période. *Pag.* 84.

La démocratie n'a pas dans les petits états les mêmes inconveniens, que dans les grands. La Grece, qui ſe peuple, en voie en colonie le ſuperflu de ſes habitans. Les colonies ſont pour elle un principal objet de la politique. Les avantages que la Grece retiroit de ſes colonies, ne pouvoient être que paſſagers. Sur la fin

de cette période on prevoit que la Grece alloit cultiver les beaux-arts.

CHAPITRE XVI.

Des loix de Dracon & de la légiſlation de Solon. *Pag.* 99.

Inutilité des loix de Dracon. Déſordres qui continuent. Réforme faite par Solon. Légiſlation de Solon conſidérée par oppoſition à celle de Lycurgue. Fins que ſe ſont propoſés ces deux légiſlateurs.

CHAPITRE XVII.

Depuis la légiſlation de Solon juſqu'au commencement de la guerre avec les Perſes. *Pag.* 108.

Pourquoi les Grecs ne purent jamais s'agrandir par des conquêtes. Semences de jalouſie entre les républiques de la Grece. Circonſtances où Piſiſtrate aſpire à la tyrannie. Il uſurpe le trône. Gouvernement d'Hippias & d'Hipparque. Conjuration, qui coûte la vie à Hipparque. Les Lacédémoniens chaſſent Hippias. Nouveaux troubles. Les Lacédémoniens projettent inutilement le rétabliſſement d'Hippias. Hippias demande des ſecours aux Perſes.

CHAPITRE XVIII.

Des révolutions de l'Aſie avant la guerre que les Perſes ont fait aux Grecs. *Pag.* 117.

Fin du premier empire des Aſſyriens. Monarchie de Babylone. Monarchie de Ninive, ou ſecond empire des Aſſyriens. Monarchie des Medes. Tems d'anarchie parmi les Medes. Déjocès eſt élu roi. Gouvernement de Déjocès. Regne de Phraorte. Regne de Cyaxare, pendant lequel les Scythes font une irruption en Aſie. Révolutions en Egypte. Royaumes de l'Aſie mineure. Conquêtes de Nabucodonoſor II. Cyrus. Son hiſtoire eſt peu connue. Politique des conquérans dans ces ſiecles. Ils faiſoient la guerre ſans art. Regne de Cambyſe. Le mage Smerdis. Le faux Smerdis eſt égorgé. Commencement du regne de Darius, fils d'Hyſtaſpe. Darius ſoumet les Babyloniens. Expédition en Scythie. Autre expédition dans les Indes. Occaſion de la guerre que Darius médite contre les Grecs.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Obſervations ſur les Perſes & ſur les Grecs au tems de Darius, fils d'Hyſtaſpe *Pag.* 137.

Les Perſes n'étoient pas auſſi puiſſans qu'ils le paroiſſoient. Les Grecs n'étoient pas auſſi foibles qu'ils le paroiſſoient. L'art militaire s'étoit perfectionné chez

eux. Il ne s'étoit pas perfectionné en Aſie. Pourquoi les Grecs de l'Aſie mineure ont été conquis par les Perſes. Il n'étoit pas auſſi facile aux Perſes de conquérir les Grecs de la Grece proprement dite.

CHAPITRE II.

Expéditions des armées de Darius, & de Xercès dans la Grece. *Pag.* 142.

Mauvais ſuccès de l'expédition de Mardonius. Hérauts de Darius en Grece. Diſſentions parmi les Grecs. Datis & Artapherne commandent les troupes de Darius. Ces deux généraux ſoumettent les îles. Ils prennent Erétrie. Journée de Marathon. Récompenſe de Miltiade. Autant les Athéniens aimoient le mérite, autant ils le redoutoient. Ban de l'oſtraciſme. Athenes étoit trop foible pour former de grandes entrepriſes aux dehors. Ingratitude des Athéniens envers Miltiade. Darius fait de nouveaux préparatifs. Themiſtocle travaille à faire d'Athenes le rempart de la Grece. Mort de Darius. Xercès ſonge à faire la guerre aux Grecs. Conduite ridicule de Xercès. Deux factions dans la république d'Athenes. Républiques qui ſe réuniſſent pour la défenſe de la Grece. Léonidas aux Thermopyles. Les Athéniens ſe réfugient ſur les vaiſſeaux & cédent le commandement aux Spartiates. Deux combats qui ne ſont pas déciſifs. Conduite de Themiſtocle à la journée de Salamine. Conduite de Xercès. Flotte des Perſes. Flotte des Grecs. L'armée de Xercès eſt défaite à Salamine. Autres défaites des Perſes. Triomphe de Themiſtocle aux jeux olympiques. Fin de Xercès. On ne ſait pas quel a été le nombre des troupes qu'il a conduit contre les Grecs.

CHAPITRE III.

Juſqu'à la paix avec la Perſe. *Pag.* 161.

Thémiſtocle fait relever les murs d'Athenes malgré les oppoſitions des Spartiates. La Grece ſent qu'elle a beſoin d'entretenir des flottes. Dans cette circonſtance Athenes devoit devenir la puiſſance dominante. Combien alors Sparte ſe trouvoit foible par la nature de ſon gouvernement. Pauſanias veut livrer la Grece au roi de Perſe. Par ſes hauteurs il fait perdre le commandement aux Spartiates. Cimon a le commandement de la flotte. Ariſtide eſt chargé des finances. La trahiſon de Pauſanias eſt découverte. Thémiſtocle accuſé d'avoir eu part à la trahiſon de Pauſanias, ſe retire à la cour de Perſe. Révolution en Perſe. Victoires de Cimon. Révolte des Ilotes. Caractere de Cimon. Caractere de Périclès. Exil de Cimon. Les Athéniens déclarent la guerre aux Spartiates. Ils ſont défaits. Les Athéniens donnent des ſecours à l'Egypte qui ſe révolte. Rappel de Cimon. Nouveaux ſuccès de Cimon. Paix avec les Perſes. Cimon en dicte les conditions, & meurt.

CHAPITRE IV.

Conſidération ſur les Perſes & ſur les Grecs. *Pag.* 117.

Cauſes de la puiſſance des Grecs. Cauſes de la foibleſſe de Perſes. La paix avec la Perſe devoit affoiblir les Grecs. Athenes, en affoibliſſant ſes alliés, s'affoiblit elle-même. Cauſes des diviſions de la Grece.

Un peuple ſouverain eſt toujours tyran. Les peuples de la Grece devoient ſe détruire par leurs diſſentions.

CHAPITRE V.

Juſqu'à la mort de Périclès. *Pag.* 177.

La mort de Cimon livre Athenes à l'ambition de Périclès. On oppoſe Thucydide à Périclès. Périclès flatte les Athéniens en exagérant à leurs yeux la puiſſance de la république. Les Athéniens font des projets peu raiſonnables. Guerre ſuivie d'une treve pour 30 ans. Périclès diſſipe les finances. On crie inutilement contre cet abus. Pour dominer ſur les Athéniens, Périclès les affoiblit. Ses réponſes aux plaintes des alliés. Les excuſes de Périclès étoient mauvaiſes & vraiſemblablement il ne l'ignoroit pas. Fauſſe politique des Athéniens, lors de la guerre entre Corcyre & Corinthe. Sparte fait une ligue contre Athenes. Périclès ſe réſout à la guerre, pour ne pas rendre compte des finances. Les forces de Sparte étoient ſur terre, & celles d'Athenes ſur mer. Les Athéniens ne font que des diverſions. Les Athéniens ôtent l'adminiſtration à Périclès. Les Athéniens font mourir des ambaſſadeurs que les Spartiates envoyoient au roi de Perſe. Les Athéniens rendent l'autorité à Périclès, qui meurt.

CHAPITRE VI.

Juſqu'à la fin de la guerre du Péloponeſe. *Pag.* 188.

L'adminiſtration de Périclès eſt l'époque de la décadence d'Athenes. Athenes & Sparte ne connoiſſent pas leurs vrais intérêts. Ecrivains qu'il faut lire pour l'hiſtoire de la guerre du Péloponeſe. Dans cette guerre Athenes & Sparte n'ont point d'objet. Athenes ſe refuſe à la paix que Sparte demande. Treve, pendant laquelle la guerre continue. L'expédition des Athéniens en Sicile leur fait perdre leurs alliés. Succeſſeurs d'Artaxerxe Longuemain. Pluſieurs ſoulevemens en Perſe. Caractere foible de Darius Nothus. La Perſe recherche l'alliance de Sparte. Alcibiade accuſé de ſacrilege. Il ſe retire à Sparte, & enſuite auprès de Tiſſapherne. Les Athéniens, pour s'aſſurer les ſecours qu'Alcibiade leur promet, aboliſſent la démocratie. A cette nouvelle, l'armée ſe ſoulève, & donne le commandement à Alcibiade. Conduite ſage de ce général. Tiſſapherne fait avec Sparte un traité qu'il n'exécute pas. Les Spartiates ſe rendent maitres de l'île d'Eubée. Alcibiade revient dans ſa patrie, après avoir triomphé des Spartiates. Lyſandre, général des Spartiates fait ſa cour à Cyrus le jeune. Défaite des Athéniens. Alcibiade ſe retire dans la Cherſoneſe de Thrace. Lyſandre eſt remplacé par Callicratidas. Callicratidas perd la bataille & la vie. Les Athéniens condamnent à mort les généraux, qui les ont fait vaincre. A la ſollicitation de Cyrus, les Spartiates rendent le commandement à Lyſandre. Lyſandre ſe rend maitre d'Athenes, & y établit trente tyrans. Pourquoi, pendant la guerre du Péloponeſe, Athenes manque d'hommes pour la conduire.

CHAPITRE VII.

Jusqu'à la paix d'Antalcide. *Pag.* 200.

Projets de Lysandre, qui introduit l'or & l'argent dans Sparte. Mort d'Alcibiade. Gouvernement des trente tyrans. Thrasybule les chasse. Sparte veut rétablir les trente. Révolte de Cyrus le jeune. Sparte déclare la guerre à la Perse, & paroît pouvoir se promettre des succès. Mauvaise constitution de la monarchie des Perses. Sparte eut des succès sans fruit. Artaxerxe ordonne d'équiper une flotte, & en donne le commandement à Conon. Succès d'Agésilas en Asie. Ligue contre Sparte. Mort de Lysandre. Victoire de Conon près de Cnide. Conon releve les murs d'Athenes. Paix d'Antalcide.

CHAPITRE VIII.

Jusqu'à la mort d'Épaminondas. *Pag.* 209.

La richesse d'un peuple n'en fait pas la puissance. Les Spartiates arment contre Olynthe. Les Spartiates se rendent maîtres de Thebes par trahison. Cette violence doit soulever toute la Grece contre cette république. Athenes donne asyle aux Thébains qui ont été bannis. Pélopidas rend la liberté aux Thébains. Les Athéniens donnent des secours aux Thébains. Conduite de Pélopidas, qui a Agésilas en tête. Les Athéniens donnent des secours à Artaxerxe pour soumettre l'Egypte. Pourquoi Artaxerxe ne réduit pas l'Egypte. Traité de paix, d'où les Thébains sont

exclus. Épaminondas vainqueur des Spartiates à Leuctres. Il porte la guerre dans la Laconie. Les Thébains ſont au moment de condamner Épaminondas & Pelopidas. On tente inutilement de former une ligue contre les Thébains. Les Thébains ôtent le commandement à Épaminondas. Pélopidas en Theſſalie & en Macédoine. Épaminondas reprend le commandement. Pélopidas défait Alexandre de Pharès, & perd la vie. Nouvelle guerre entre Thebes & Sparte. Victoire de Mantinée. Mort d'Epaminondas. Ce ſont les grands hommes qui ſont la puiſſance des états. Epoque, où la grece dégénere. Fauſſe politique des républiques de la Grece.

CHAPITRE IX.

Juſqu'à la mort de Philippe. *Pag.* 224.

Les Grecs ſont la paix. Les Spartiates, mécontens d'Artaxerxe Mnémon, qui en a été le médiateur, donnent des ſecours à Tachos. Agéſilas en Egypte. Sa mort. Soulévement en Perſe. Troubles à la cour. Ochus ſuccede à Artaxerxe Mnémon. Etat de la Grece. Combien les Athéniens ont dégénéré. Commencement de Philippe roi de Macédoine. Caractere de Philippe. Circonſpection de Philippe avec les Grecs. Politique de ce roi. Entrepriſes de Philippe. Guerre ſociale contre les Atheniens. Guerre ſacrée. Démoſthene monte dans la tribune pour la premiere fois. Aveuglement des Athéniens. Artifices groſſiers de Philippe. Quel étoit alors le caractere des Athéniens. Philippe, après avoir terminé la guerre ſacrée, eſt agrégé au corps des Amphyctions. Tymoléon paſſe en Sicile. Philippe arme contre Sparte; mais ſans effet. Il tente inutilement d'enlever l'Eubée aux Athéniens.

Phocion homme d'état & grand capitaine. Ligue des Athéniens contre Philippe. Philippe accuſe les Athéniens d'avoir commencé les hoſtilités. Forcé à leur faire la guerre, il a beſoin d'artifice. Il ſuſcite une nouvelle guerre ſacrée. Il ſe fait nommer général de l'armée par les Amphyctions. Il s'ouvre le chemin d'Athenes. Les Athéniens arment. Ils ſont défaits à Chéronée. Philippe affecte de ménager les Athéniens. La défaite de Chéronée eſt attribuée aux généraux. Philippe ſe fait nommer généraliſſime des Grecs contre les Perſes. Etat de la Perſe pendant le regne de Philippe. Philippe eſt aſſaſſiné. Darius Codoman roi de Perſe.

CHAPITRE X.

Juſqu'à la mort d'Alexandre. *Pag.* 245.

Conduite de Démoſthene, à la mort de Philippe. Conduite d'Alexandre. Thebes détruite. Toute la Grece ſe ſoumet. Il eſt nommé généraliſſime des Grecs contre les Perſes. Etat de la Perſe. Imprudence d'Alexandre. Darius n'écoute pas les conſeils de Memnon, & Alexandre paſſe le Granique. Il renvoie ſa flotte. Mort de Memnon, dont Darius veut ſuivre les conſeils. Maladie d'Alexandre. Défaite de Darius à Iſſus. Mot, qui décele le caractere d'Alexandre. Provinces qui ſe ſoumettent au vainqueur. Alexandre ſe fait reconnoître pour fils de Jupiter Ammon. Journée d'Arbelles. Les Thraces & les Lacédémoniens ſe ſoulevent. Différentes expéditions d'Alexandre. Mœurs d'Alexandre dans le cours de ſuccès. Il n'avoit que de fauſſes idées de grandeur. La mort prématurée d'Alexandre eſt l'effet de ſes débauches.

CHAPITRE XI.

Partage qui ſe fait de l'empire d'Alexandre. *Pag.* 259.

Diſpoſition de l'empire par les principaux lieutenans d'Alexandre. Motifs de cette diſpoſition. Ambition des lieutenans d'Alexandre. Perdiccas partage l'empire en trente-trois gouvernemens. Pourquoi l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre eſt peu intéreſſante. Ptolémée s'affermit en Egypte. Perdiccas, qui veut lui enlever l'Egypte, perd la vie. Nouveau partage de l'empire. Eumene trahi eſt livré à Antigone. Séleucus, chaſſé de Babilone, s'y rétablit. Gouverneurs, qui prennent le titre de roi. Partage de l'empire d'Alexandre en quatre monarchies. Monarchie des Séleucides. Monarchie d'Egypte. Les Athéniens ſe hâtent trop de prendre les armes. Antipater les ſoumet. Courage de Démoſthene comparé à celui d'Alexandre. Conjonctures que les Athéniens devoient attendre. Mort d'Antipater. Il laiſſe à Polyſperchon la Macédoine & la régence. Nicanor maintient l'oligarchie dans la république d'Athenes. Alexandre, fils de Polyſperchon y rétablit la démocratie. Démétrius de Phalere gouverne Athenes. Olympias aſſaſſiné après avoir commis pluſieurs meurtres. Toute la famille d'Alexandre eſt exterminée. Démétrius Poliorcete rétablit la démocratie chez les Athéniens.

CHAPITRE XII.

Juſqu'à la conquête de la Grece par les Romains. *Pag.* 273.

Démétrius Poliorcete eſt dépouillé preſque de tous ſes états. Troubles en Macédoine après la mort de Caſſandre. Commencement de Pyrrhus. Il donne des ſecours à Alexandre. Démétrius roi de Macédoine. Démétrius eſt abandonné de ſes troupes. Il perd la liberté. Conſeil de Pyrrhus aux Athéniens. Il perd la Macédoine. Cauſes de la guerre que Séleucus déclare à Lyſimaque. Séleucus eſt aſſaſſiné par Céraunus. Autres forfaits de Céraunus. Sa mort. Commencement du royaume de Pergame. Foibleſſe des monarchies, fondées par les capitaines d'Alexandre. Soſthene chaſſe les Gaulois qui avoient fait une irruption en Macédoine. Autre irruption des Gaulois. Antigone Gonatas monte ſur le trône de Macédoine, & en deſcend. Son fils Démétrius le fait remonter ſur le trône. Fondement de la république des Achéens. Sous les ſucceſſeurs d'Alexandre, l'ancienne aſſociation des Achéens ſe diſſout. A quelle occaſion les Achéens renouvellerent leur ancienne aſſociation. Aratus eſt créé préteur des Achéens. Sageſſe & modération des Achéens. Talent & caractere d'Aratus. Défaut d'Aratus. La république d'Achaïe ne pouvoit pas s'agrandir par les armes. Les Achéens donnent de la jalouſie aux Athéniens & aux Spartiates. Aratus s'allie des rois de Syrie & de l'Egypte. Agis, roi de Sparte

tente de rétablir les loix de Lycurgue. Cléomene exécute le projet d'Agis. Cette révolution force Aratus à prendre de nouvelles mesures. Antigone Doson, appelle par Aratus, prend Sparte. Sa mort. Philippe, roi de Macédoine commence bien. Ses revers. Persée orne le triomphe de Paul-Emile. Extinction de la race des Héraclides. La Grece réduit en province romaine. Sort d'Athenes.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

Objet de ce livre. *Pag.* 295.

Ignorance & présomption des anciens. Comment l'étude des opinions des anciens peut être utile.

CHAPITRE II.

Considérations générales sur les opinions des anciens. *Pag.* 296.

Les premieres opinions sont plus anciennes que les monumens qui les auroient pu conserver. Causes qui ont altéré de bonne heure les premieres opinions. Comment les mêmes opinions ont été communes à plusieurs peuples. Analogie par laquelle les hommes vont d'opinion en opinion. Dans les commencemens des sociétés, il n'y avoit point de doctrine. Comment

l'uſage d'une doctrine ſecrete s'eſt introduit. Epoque où l'uſage d'une doctrine ſecrete s'établit plus particuliérement. Effets de cet uſage. Nous connoiſſons mal d'après les Grecs les opinions des anciens. Nous les connoiſſons moins encore d'après les Romains.

CHAPITRE III.

Pourquoi les progrès de l'eſprit humain ſont dans quelques genres plus rapides & plus grands, & au contraire plus lents & plus foibles dans d'autres. *Pag.* 310.

Cauſes des progrès de l'eſprit humain dans les arts qu'il crée & qu'il perfectionne. Les progrès de l'art militaire ont dû être lents. Ceux de l'art de gouverner devoient être plus lents encore. Regle pour juger de la lenteur ou de la rapidité de nos progrès dans les arts & dans les ſciences. Pourquoi les hommes ont tant de peine à ouvrir les yeux ſur les ſuperſtitions. Principale cauſe des égaremens des philoſophes.

CHAPITRE IV.

Des opinions des Chaldéens. *Pag.* 318.

Idée que les Chaldéens ſe faiſoient de la divinité. Comment on a imaginé qu'on pouvoit lire l'avenir dans les aſtres. Les peuples en cela ſe ſont trompés, avant qu'on ait penſé à les tromper. Superſtitions qui

qui ſont nées de l'aſtrologie. Les Chaldéens croyoient le monde éternel. Il regardoient Zoroaſtre comme l'auteur de toutes leurs opinions.

CHAPITRE V.

Des opinions des Egyptiens. *Pag.* 322.

Les Egyptiens ont cultivé l'aſtronomie & la géométrie avec quelque ſuccès. Idées que les Egyptiens ſe faiſoient des dieux. Les ames humaines étoient, ſelon eux, des parcelles de l'eſprit univerſel. La métempſycoſe. Ils avoient une idée vague de l'immortalité de l'ame. Uſage contraire à l'opinion de la metempſycoſe. Trois principes des choſes ſuivant les Egyptiens. Les philoſophes égyptiens ont été aſtrologues & magiciens. Thoot paſſoit pour avoir tout enſeigné aux Egyptiens.

CHAPITRE VI.

Des opinions des Perſes. *Pag.* 327.

Les Perſes ont pris les opinions des Chaldéens, & les ont défigurées. Les mages admettoient deux principes oppoſés. Syſtême d'émanations de Zoroaſtre. Ce ſyſtême ne ſignifie rien. Il a été une ſource d'erreurs.

CHAPITRE VII.

Des opinions des Indiens. *Pag.* 331.

Caſtes de Brachmanes. Les Brachmanes admettent un ſyſtême d'émanations & n'ont de Dieu qu'une idée confuſe. Leur maniere de vivre. Ils avoient une grande conſidération. Ils paſſoient pour ſavoir l'avenir.

CHAPITRE VIII.

Des opinions des Scythes & de celles des Celtes. *Pag.* 333.

En quoi conſiſtoient les vertus des Scythes. Leurs légiſlateurs. Anacharſis & Toxaris. Les Scythes avoient des devins & des magiciens. Les peuples, compris ſous le nom de Celtes, ont eu dans tous les tems à peu-près les mêmes opinions. Puiſſance des Druides. Les Druides tenoient dans les forêts leurs écoles & leurs aſſemblées religieuſes. On ne ſait pas quelle étoit leur doctrine. Les chevaliers ſoumis aux Druides, aſſerviſſoient le peuple. Les uſages étoient chez les Germains les mêmes que chez les Gaulois, & les Germains n'avoient ni temples ni idoles. Ils croyoient ne ſortir de cette vie que pour aller à une meilleure.

CHAPITRE IX.

Des cauſes qui ont avancé ou retardé les arts & les ſciences dans leurs progrès. *Pag.* 340.

Combien il importe de conſidérer les cauſes qui ont avancé les progrès de l'eſprit humain & celles qui les ont retardés. Dans l'origine la liberté & la conſidération contribuerent aux progrès des arts. Comment s'établit l'uſage des profeſſions héréditaires & excluſives. Comment les loix autoriſent cet uſage. Ce défaut de liberté a nui aux arts, lorſque les profeſſions moins lucratives ont ceſſé d'être conſidérées. Les ſciences ont fait peu de progrès chez les Aſſyriens & chez les Egyptiens, parce qu'ils les ont cultivées dans les tems où les profeſſions étoient héréditaires & excluſives. Comment les arts & les ſciences ont recouvré chez les Grecs leur premiere liberté & leur premiere conſidération. Pourquoi les miniſtres des idoles ont eu chez les Grecs moins d'autorité que chez les Aſſyriens & chez les Egyptiens.

CHAPITRE X.

Obſervations ſur la maniere dont les hommes ont diſtribué les arts & les ſciences en pluſieurs claſſes. *Pag.* 351.

Les diſtributions des objets de nos études en différens arts & en différentes ſciences ont été mal faites. Les arts & les ſciences, dans leur premier état, n'ont

où la Grece produit des talens de toute eſpece. Sophiſtes célebres. Les ſophiſtes enſeignerent la rhétorique & la grammaire.

CHAPITRE XIII.

Des ſept ſages. *Pag.* 364.

Fable ſur ce qui a donné occaſion de compter ſept ſages. Chilon. Pitacus. Bias. Cléobule. Périandre. Ce que les Grecs entendoient par ſages. Eſope. Les ſept ſages ont écrit en vers.

CHAPITRE XIV.

De la ſecte ionique. *Pag.* 367.

Thalès chef de la ſecte ionique. Il a été chez les Grecs le premier géometre & le premier aſtronome. Ses connoiſſances ſur la ſphere. Ses principes ſur la génération des choſes ſont peu connus. Anaximandre, diſciple de Thalès. Anaximene diſciple d'Anaximandre. Anaxagore. Fin de la ſecte ionique.

CHAPITRE XV.

De la ſecte italique ou pythagorique. *Pag.* 372

Voyages de Pythagore. Il tranſporte ſon école dans la grande Grece. Sa vie à été écrite avec peu de vérité. Pythagore a eu pour premier maître Phéri-

cide de Syros. Il avoit une double doctrine. Maniere de vivre des Pythagoriciens. Uſage qu'ils faiſoient de la muſique. Ils ne mangeoient d'ordinaire ni viande ni poiſſon. Ruine de leur ſecte. Epoque où ils commencent à écrire. Hommes illuſtres parmi les Pythagoriciens. Opinions des Pythagoriciens en aſtronomie. Leurs opinions ſur Dieu & ſur le monde. Idée fauſſe qu'ils ſe faiſoient de la ſageſſe. Les Pythagoriciens n'étoient que des enthouſiaſtes. Abus que Pythagore fit de la géométrie. Heureuſe application qu'il fit des nombres à la muſique. Il a imaginé que les corps céleſtes font un concert. Il abuſoit de la crédulité.

CHAPITRE XVI.

De la ſecte éléatique. *Pag.* 382.

Xénophane, chef de la ſecte éléatique. Pourquoi cette ſecte a été nommée Eléatique. Tout le ſyſtême de Xenophane, de Parménide & de Zénon n'eſt qu'une notion abſtraite qu'ils ont réaliſée Pourquoi Xénophane rejettoit la divination. Comment Zenon expliquoit l'être unique. Par la maniere dont les anciens philoſophes ont commencé, ils ne pouvoient pas penſer à faire des obſervations. Syſtême des atomes de Leucipe & de Démocrite. Démocrite diſoit qu'il n'y a point de vérité pour nous : & Protagoras au contraire, que nos ſens ſont la regle de la vérité. Tous les ſyſtêmes des anciens ſe réduiſent à celui des atomes. Il y a des philoſophes qui paroiſſent n'appartenir à aucune ſecte. Tel eſt Héraclite. Protagoras.

CHAPITRE XVII.

De Socrate. *Pag.* 391.

Naiſſance de Socrate. Ses vertus. De ſon tems les Grecs étoient prévenus pour le ſavoir des barbares. Combien les ſophiſtes etoient applaudis. En quoi conſiſtoit l'art des Sophiſtes. Conduite de Socrate avec les ſophiſtes. Sa conduite avec ſes diſciples. Il rapportoit toutes les études à l'utilité. Il s'appliqua ſur-tout à la morale. Le génie de Socrate. Quelques-unes de ſes maximes. Fondement de ſa morale. Pourquoi il diſoit ne ſavoir rien. Sa mort.

CHAPITRE XVIII.

De quelques ſectes formées par des diſciples de Socrate. *Pag.* 404.

Les abus que Socrate avoit combattu, renaiſſent & ſe multiplient plus que jamais. La ſecte éléatique, ou érétbriaque. La ſecte cyrénaïque. Les Cyniques. Antiſtène chef des Cyniques. Diogene diſciple d'Antiſthene. Cratès diſciple de Diogene. D'où les Cyniques ont tiré leur nom. La ſecte mégarique.

CHAPITRE XIX.

De Platon. 413.

Merveilleux qu'on a répandu ſur l'enfance de Platon. Platon renonce à la poeſie. Ses voyages dans la grande Grece & en Egypte. Il établit ſon école dans un gymnaſe, nommé académie. Ses voyages en Sicile. Sources où il a puiſé. Pourquoi il les a expoſées dans des dialogues. Inſcription qu'il avoit miſe ſur la porte de ſon école. Il diſtingue trois parties dans la philoſophie. Principes & raiſonnemens des philoſophes qui ont précédé Platon. Idée que Platon ſe fait de Dieu. Idée que Platon ſe fait de la matiere. Comment dans ſes principes ſe forme l'univers ſenſible. Les eſſences de Platon. Ce qu'il appelle l'ame du monde. Dieux & démons qui émanent de cette ame. Dieu confie aux démons une ſemence pour animer leurs ouvrages. Ces démons ſont des médiateurs entre Dieu & les hommes. Toutes les ames ſont renfermées dans la ſemence qui eſt confiée aux démons. Ce ſont les démons, qui les forcent à deſcendre dans les corps. La ſcience que nous acquerons, n'eſt qu'une reminiſcence. En quoi conſiſte le bonheur, ſelon Platon. Comment l'ame s'y éleve.

CHAPITRE XX.

Des Académiciens. *Pag.* 430.

Speuſipe. Xénocrate. Polémon. Arcéſilas, chef de l'académie moyenne. Succeſſeur d'Arcéſilas. Carneade chef de la nouvelle académie. Autres académiciens.

CHAPITRE XXI.

D'Ariſtote chef de la ſecte péripatétique. *Pag.* 437.

Principales circonſtances de la vie d'Ariſtote. Célébrité d'Ariſtote. Raiſons de l'obſcurité de ſes écrits. Ariſtote avoit un grand génie. Sa phyſique eſt le plus imparfait de ſes ouvrages. On lui reproche d'avoir expoſé infidelement les opinions des autres. Ses opinions ne ſont pas mieux fondées que celles qu'il combat. Selon Ariſtote, il y a trois principes des choſes. Idée qu'il ſe fait de la matiere. Idée qu'on doit ſe faire des formes d'Ariſtote, & du principe qu'il nomme privation. Comment il raiſonne ſur le mouvement. Quatre élémens des choſes ſublunaires, ſelon Ariſtote. Il admet pour les choſes céleſtes un cinquieme élément. Pourquoi il juge que les cieux ſont incorruptibles. Dieu gouverne les choſes céleſtes, & laiſſe à la fortune les choſes ſublunaires. Comment Ariſtote conçoit l'ame. Théophraſte lui ſuccede. Les ſucceſſeurs de Théophraſte.

CHAPITRE XXII.

Des Pyrhoniens ou Septiques. *Pag.* 449.

Pourquoi le ſcepticiſme ne pouvoit manquer de s'introduire. Pyrrhon, chef des Sceptiques. Comment les Pyrrhoniens combattoïent les dogmatiſtes. Abſurdités où ils tombent. Comment ils les défen-

dent. Ils jettent des doutes ſur la divinité. Ils diſent que tous les grands hommes ont été ſceptiques. Ils ſont forcés à ne ſe donner que pour académiciens.

CHAPITRE XXIII.

De Zénon ou des Stoïciens. *Pag.* 454.

Comment les philoſophes ont été conduits à chercher le bonheur dans une tranquillité parfaite. Notre bonheur ne peut ſe trouver dans une tranquillité parfaite. Zénon & Epicure tentent d'arriver à cette tranquillité par des routes différentes. Deſſein de Zénon en formant un ſyſtême. Son ſyſtême ſur l'univers. Différence entre la doctrine des Stoïciens & celle des Cyniques. Idée que Zénon ſe fait de l'homme. Le ſage des Stoïciens. Ce ſage n'étoit qu'une enthouſiaſte. La dialectique des Stoïciens. Idée que les Stoïciens ſe faiſoient de la mort.

CHAPITRE XXIV.

Conſidérations ſur le bonheur & les opinions des philoſophes à ce ſujet. *Pag.* 466.

La diſtinction qu'on fait des plaiſirs de l'ame & des plaiſirs du corps n'eſt pas exacte. Les plaiſirs ſont de ſenſation & des beſoins de réflexion. Comment ces plaiſirs & ces beſoins concourent au bonheur. Circonſtances où les diſputes ſur le bonheur ſe ſont élevées parmi les Grecs. En quoi conſiſte le bonheur, ſelon Socrate. Opinions de quelques-autres philoſophes.

CHAPITRE XXV.

D'Epicure.

Epicure met le bonheur dans la volupté, c'eſt-à-dire, dans l'exercice des vertus. Il aimoit la clarté. Comment il recevoit le témoignage des ſens. Le plaiſir étoit, ſelon lui, la fin de toutes nos actions. Il diſtinguoit deux choſes dans la volupté. Maximes morales d'Epicure. En quel ſens Epicure a mis le bonheur dans la tranquillité de l'ame. Il s'appliquoit à diſſiper la crainte de la mort. Pourquoi Epicure adopta le ſyſtême des atomes. Abſurdité de ſes principes. Expoſition de ſon ſyſtême. Réfutation de ce ſyſtême. Comment Epicure explique la viſion. Autres abſurdités de ce philoſophe. Mort d'Epicure. Nombre de ſes ouvrages. Pourquoi il a été calomnié. Ses ſucceſſeurs.

CHAPITRE XXVI.

Réflexions ſur la maniere dont les anciens ont raiſonné. *Pag.* 488.

La crédulité a été long-tems un obſtacle à l'art de raiſonner. Chez les Grecs la politique a contribué aux premiers progrès de l'art de raiſonner. Les beaux-arts lui ont fait faire de plus grands progrès. Pourquoi la philoſophie ne lui en a pas fait faire. Les Eriſtiques ont retardé les progrès de cet art. L'art de raiſonner, enſeigné par Socrate, ſuffiſant pour détruire l'erreur, ne ſuffiſoit pas pour con-

duire à la vérité dans toutes nos recherches. Pourquoi dans la ſuite on étudia inutilement l'art de raiſonner. En diſtribuant les choſes par claſſes, les philoſophes crurent en déterminer la nature. Ces claſſes ne font que montrer l'ordre qu'ont les choſes dans notre maniere de concevoir. Pourquoi en géométrie les définitions font connoître l'eſſence des choſes. Pourquoi en phyſique les définitions ne font pas connoître les choſes en elles-mêmes. Erreur des philoſophes à ce ſujet. Pourquoi les anciens n'ont pas connu les principes de l'art de raiſonner.

CHAPITRE XXVII.

De l'influence des langues ſur les opinions : & des opinions ſur les langues. *Pag.* 495.

Comment les langues influent ſur notre façon de penſer, & notre façon de penſer ſur les langues. Quel eſt l'effet de l'influence réciproque des langues ſur les opinions, & des opinions ſur les langues. 1 *Exemple de pluſieurs opinions nées d'un ſeul mot.* 2 *Exemple.* 3 *Exemple.* 4 *Exemple.* 5 *Exemple. Dernier exemple.*

Fin de la Table du Quatrieme Tome.

675138